(N.° 21.) 1804.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN.

BRITISH MUSEUM NATURAE HISTO

AVIS.

Pendant l'absence de M. Millin, qui avoit été chargé par le Gouvernement de faire un voyage dans le Midi de la France, le Magasin Encyclopédique a été négligé et absolument abandonné par une suite des malheurs que le Libraire a éprouvés dans son commerce. Ce Journal, dont l'auteur a bien voulu me confier l'entreprise, va reprendre son activité, et sera livré avec exactitude. Les Souscripteurs vont recevoir les quatre numéros qui complètent l'an IX de cette collection, et j'aurai l'honneur de leur adresser le nouveau *Prospectus* pour l'année suivante, qui commencera avec le 1.er janvier 1805.

Les personnes qui desirent être servies promptement doivent adresser leurs souscriptions, dont le prix est toujours le même, à M. Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluguy.

FROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER,

Tome VI. (9.eme An.)

Fr. Lobstein, etc. etc. fournissent des Mémoires ; contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en faire une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences ; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingnés dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez M. Delance, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.
IX.e ANNÉE.

TOME VI.

$. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES;

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

CONSERVATEUR des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'Antiquités, membre de la Société royale des sciences de Gœttingue, de celles des Curieux de la Nature, à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linéenne de Londres; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, galvanique, de statistique, médicale, d'émulation, des Observateurs de l'homme, et de l'Athénée des arts de Paris; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Gap, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Dijon, de Nancy, de Strasbourg, de Mayence, etc. etc.

IX.e ANNÉE.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez FOURNIER fils, Imprimeurs-Libraires, rue des Rats, n.o 3.

AN XII. — 1804.

A

L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Oupnek'hat (i. e. *Secretum tegendum*) *opus*, etc., c'est-à-dire *Doctrine qu'il ne faut pas révéler*, etc. Second Extrait du second volume (1).

LES HOMMES.

La nature de l'homme, sa destination et ses devoirs, ses moyens d'arriver au bonheur : nous rangerons sous ces trois principaux chefs ce qui concerne l'homme dans le système indien, et les fragmens corrélatifs tirés des *Oupnék'hats*.

I. *Nature de l'homme.*

D'après ces anciens textes, les corps n'ont qu'une existence relative et réellement illusoire. Mais l'illusion même a ses phénomènes. Les sages de l'Inde avoient étudié avec beaucoup d'application les phénomènes du corps humain, et leur physiologie, qui est assez détaillée, n'est pas sans intérêt pour ceux qui aiment à connoître les premiers pas, et à épier les progrès de l'esprit humain dans toutes les sciences.

(1) *Voyez* le premier extrait dans le tome précédent, p. 504 et suiv.

La question qui a fait quelque bruit de nos jours, sur le moyen de procréer les sexes à volonté, est traitée et résolue de deux manières différentes dans les *Oupn.* XIV, *brahm.* 112, et XXVIII, *brahm.* 136; mais les deux solutions ne sont que des hypothèses comme celles de nos Européens, qui ont examiné le même problème avec un grand appareil d'érudition et de raisonnement.

Les caractères qui distinguent les hommes des animaux et des végétaux, sont tracés dans le fragment qui suit : « Le signe de la présence « de l'*atma* (ou *de Dieu*) dans les végétaux, « c'est la sève; dans les animaux, c'est le senti- « ment. Dans les animaux il y a mouvement « des liqueurs, et de plus il y a sentiment : c'est « que l'*atma* s'y montre plus apparent, plus « lumineux. Les végétaux ont des liqueurs, « mais ils n'ont point de sentiment comme les « animaux.

« Dans les animaux, dans l'homme, l'*atma* « se montre plus apparent, plus lumineux : en « effet, l'intelligence est parfaite dans l'homme.

« L'homme pense et exprime sa pensée; il « aperçoit, il sait plusieurs choses même fu- « tures. Il distingue ce qu'il faut apprendre et « ce qu'il ne faut pas apprendre; et, dans un « corps qui meurt, il desire connoître l'*atma* « qui ne meurt point. Ce trésor de la science « est particulier à l'homme : c'est-là sa préé- « minence sur les autres animaux; tous savent

« manger et boire, mais l'homme seul parle « et vit dans l'avenir. Les autres animaux ne « savent pas distinguer ce qu'il faut savoir, ce « qu'il faut ignorer : leur science ne va pas « jusque-là. » *Oupn.* XI, *brahm.* 99.

De l'ame humaine.

« Dans le corps (de l'homme), au milieu de « l'ouverture du cœur où réside la science, il y a « deux ames, le *djiw-atma* (*l'atma lié, ou l'ame « humaine, parcelle de l'ame universelle*), et le « *pram-atma* (*la première ame, Dieu*). Tous deux « goûtent le plaisir de la récompense des œu- « vres, ou plutôt le *djiw-atma* seul goûte ce « plaisir : le *pram-atma* n'y est que spectateur ; « les deux ne font qu'un seul ; c'est sous ce rap- « port que les deux goûtent le plaisir. Les brah- « manes savans comparent le *pram-atma* à la « *lumière*, et le *djiw-atma* à l'ombre. » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 151.

« C'est le *djiw-atma* qui aperçoit par les « sens, qui est sensible aux couleurs, aux sa- « veurs, aux odeurs, à l'impression du tou- « cher, etc. Chaque sens fait sa fonction, et « ne peut en faire une autre : concevez delà « que l'*atma* est distingué du corps, et opérant « par-tout.

« Ce *djiw-atma* est l'*atma* lui-même ; c'est « lui qui a des perceptions dans le sommeil de « l'homme et pendant la veille. Il est grand : « tout est compris dans son immensité. Quand

« les savans l'ont reconnu (en eux), ils sont « exempts de tout chagrin..... Ils ne craignent « rien, ils savent que leur *djiw-atma* (*leur ame*) « est l'*atma* (est Dieu) même.... Qui distingue « ces deux *atmas*, en quelque monde qu'il par- « vienne, ne sera point délivré de la mort. « L'homme doit toujours se dire dans sa pensée : « Je suis lui-même. » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 152.

« Le *djiw-atma* n'a pas été fait, il a été pro- « duit (par émanation). » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 155. En effet, puisque l'ame humaine est Dieu (particularisé), elle n'a point eu de commencement, comme elle n'aura point de fin.

« Les savans ne croient pas que le corps qui « périt soit l'ame..... Personne ne peut tuer « l'ame : tuer et périr sont des mots qui ne peu- « vent se dire que du corps et non de l'ame. » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 150.

« Le *djiw-atma* n'a point de sexe. » *Oupn.* XIII, *brahm.* 110.

II. *De la destination de l'homme et de ses devoirs.*

« Tous les animaux, selon le degré de science « et d'intelligence qu'ils ont eu dans ce monde, « vont en d'autres mondes (2).

« L'homme est un océan ; il est plus que tous « les mondes.

« Quand il desire les délices du monde de la

(2) Le célèbre Bonnet, qui a soutenu le système de l'immortalité des ames des bêtes, n'eût pas désavoué cette doctrine du *Véda*.

« terre, ne lui dites pas qu'il n'en est pas digne : « il en est digne et d'autres délices plus grandes.

« S'il desire le monde de l'atmosphère, ne » lui dites pas qu'il n'en est pas digne : il est » digne d'un monde plus élevé (*le suprême* « *paradis.*)

« S'il desire les délices du paradis, ne dites « pas qu'il n'en est pas digne : il est digne d'un « monde plus élevé. » *Oupn.* XI, *brahm.* 99.

« La science du créateur est la grande science ; « qui la possède et s'abtient du péché (3), par- « vient au créateur qui est le grand par excel- « lence. » *Oupn.* XVIII, *brahm.* 121.

« L'homme qui avoit pour but la récompense « de ses bonnes œuvres, étant mort, va au monde « de la lune. Là, il est au service des préposés de « la moitié de la lune dans son croissant. Ceux- « ci l'accueillent avec joie ; pour lui il n'est pas « tranquille, il n'est pas heureux : toute sa « récompense est d'être parvenu pour un temps « au monde de la lune. Ce temps écoulé, le « serviteur des préposés de la lune en son crois- « sant redescend dans l'enfer (*djéhennam*) ; il « y renaît (4) ver, papillon, lion, poisson, « chien, ou sous une autre forme (*même sous une*

(3) Dans les *Oupnek'hats*, les péchés sont souvent appelés *les ennemis intérieurs de l'homme.*

(4) Il est dit dans le *Baghavat-guita*, sect. XVI, que les hommes méchans renaissent dans des matrices d'anges de ténèbres et de bêtes impures. Même doctrine dans le *Chastah-bhada*, publié par Hollwel.

« *forme humaine*. ») *Oup.* XXVIII, *brahm.* 136.
« Aux derniers degrés de sa descente, si on lui
« demande, Qui êtes-vous ? il répond : Je viens
« du monde de la lune, prix des œuvres faites
« en vue de la récompense. Me voilà de nouveau
« revêtu d'un corps ; j'ai souffert dans le ventre
« de ma mère, et lorsque j'en sortois ; j'espère
« enfin acquérir la connoissance de celui qui
« est tout, entrer dans la voie droite du culte
« et de la méditation sans vue de la récom-
« pense. » *Oupn.* XII, *brahm.* 106.

« Le monde de la lune est celui où l'on reçoit
« la récompense des bonnes œuvres faites sans
« avoir renoncé à leur fruit, à leurs mérites ;
« mais cette récompense n'a qu'un temps fixé,
« après lequel on renaît dans un monde infé-
« rieur, un monde mauvais, un monde de la
« récompense du mal.

« Au contraire, par la mortification, la re-
« nonciation à tout plaisir et à la récompense
« des œuvres, cherchant Dieu avec une foi
« ferme, on parvient à ce soleil qui est sans fin,
« qui est le grand monde, et d'où l'on ne
« retourne point dans un monde de la récom-
« pense du mal. » *Oupn.* XIV, *brahm.* 112.

« Il y a le bien de ce monde et celui du monde
« futur : l'homme est susceptible de l'un et de
« l'autre.

« Qui desire le bien du monde futur, devient
« bon lui-même ; et qui desire le bien de ce

« monde, est privé de celui du monde futur,
« qui est le bien principal.

« L'intelligent, le savant choisit et recherche
« le bien du monde futur; l'ignorant, l'homme
« sans intelligence choisit le bien de ce monde:
« il veut en acquérir et en amasser. C'est illusion
« pure; car tous les biens de ce monde passe-
« ront..... Les deux mondes sont contraires l'un
« à l'autre, leurs récompenses sont contraires:
« il y a entre eux de la différence comme du
« jour à la nuit. . . .

« Il y a de prétendus savans qui, par igno-
« rance, croient savoir, et qui choisissent le
« monde actuel. Ils marchent par un chemin
« tortueux, et ils recueillent des peines. Ne
« croyant pas à l'autre monde, par erreur et
« négligence, ils ne comprennent pas; ils croient
« qu'il n'y a pas d'autre monde, que tout finit
« pour eux avec cette vie, et ils tombent dans les
« liens de la mort. » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 150.

« Ceux qui ont compris le créateur, demeure-
« ront éternellement.... Ceux qui ne l'ont pas
« compris avant de mourir, demeurent dans
« les liens des autres mondes (*inférieurs*).....
« Il faut donc que l'homme, avant de mourir,
« connoisse le créateur.

« Comme il voit son visage dans un miroir, il
« faut que dans le miroir de sa pure intelligence
« il voie l'*atma* clairement.

« Ceux qui ne peuvent pas le voir clairement
« dans le miroir de leur intelligence pure, le

« verront dans le monde des ames (*la lune*), « comme on voit en songe ; et s'ils vont dans le « monde des anges, ils le verront comme on « voit son visage dans une eau trouble ; et ceux « qui seront parvenus au monde du créateur, « verront l'être véritable comme une lumière, « et le monde comme une ombre.

« Le premier et le dernier de ces degrés de « vision valent mieux que les deux autres.

« Le premier est celui des savans (5), de ceux « qui voient le créateur dans le miroir de leur « intelligence. Le second et le troisième sont « des récompenses des œuvres. Le quatrième « est propre à ceux qu'on appelle *salek* (*qui sont « morts après s'être conformés aux règles des* « Védas). » *Oupn.* XXXVII, n.° 154.

Différens degrés de bonheur après la mort.

« Imaginez un jeune homme doué d'une belle « figure, d'une santé parfaite, d'une complexion « vigoureuse, qui a lu les *Védas*, qui peut les « faire lire à d'autres, qui abonde en richesses, « qui est roi de toute la terre ; cent fois aussi « heureux est celui qui, par les œuvres pures, « est devenu après sa mort un des bons anges de « l'ordre des musiciens célestes ; et telle est la

(5) Les sectaires de la doctrine secrète du *Véda*, sont appelés *savans*, par emphase. C'est ainsi que certains sectaires demi-chrétiens s'appeloient *gnostiques*. Cette qualification particulière de *savant* ou *gnostique* n'est pas à beaucoup près le seul point de ressemblance qu'on puisse remarquer entre les premiers et les seconds.

« félicité de celui qui sait les *Védas*, et qui a « renoncé au mérite des œuvres.

« Cent fois aussi heureux que celui qui, par « les œuvres pures, est devenu musicien céleste ; « cent fois aussi heureux est le bon génie musi- « cien céleste par nature ; et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux que le musicien « céleste par nature est la personne qui a sa « demeure pour long-temps dans le monde des « ames ; et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux que celui qui pour « long-temps demeure dans le monde des ames, « est celui qui, par ses œuvres pures, est par- « venu au monde des bons anges, et est appelé « *ame divine ;* et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux que *l'ame divine* « est celui qui, par les œuvres du culte conformes « au *Véda*, devient bon génie de l'ordre des « *cram-diw ;* et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux que le *cram-diw* est « le *féreschteh* par nature ; et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux que les *féreschtehha* « par nature, est *Indra* leur roi ; et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux qu'*Indra* est *Mos-* « *cheter*, le maître ou l'instituteur des *féresch-* « *tehha ;* et telle est, etc.

« Cent fois aussi heureux que *Moscheter* est *Pradjapat* (6) ; et telle est, etc.

(6) V. la note (12), p. 504, t. V.

« Cent fois aussi heureux que *Pradjapat* est « *Haranguerbéhah* (7); et telle est, etc.

« Et le bonheur du créateur..... Toutes les « félicités dont on vient de parler, jusqu'à celle « de *Haranguerbéhah*, toutes ensemble ne sont « qu'une parcelle de ce bonheur. » *Oupn.* « XXXVIII, *brahm.* 158.

Allégorie sur le monde du créateur, où le paradis suprême.

« Lorsque meurt celui qui est dans la voie du « culte (*selon les* Védas, *et sans vue de la récom-* « *pense*), le créateur le fait parvenir successive- « ment aux génies du feu, de l'eau, du soleil, « puis dans le monde d'*Indra*, puis dans le « monde de *Pradjapat*, puis dans le monde du « créateur.

« A l'entrée du monde du créateur est une fosse « pleine des eaux de la volonté, de la colère, « de l'avarice, de la luxure, de l'orgueil et de « l'envie : sur ses bords se tiennent les génies « qui s'opposent à la mortification.

« Après cette fosse, on trouve la mer *Behra*, « où sont rajeunis les vieillards qui s'y baignent.

« Puis on trouve l'arbre *Al*, qui porte toutes « les espèces de fruits.

« Vient ensuite une ville appelée *Sabeh*, d'une « vaste circonférence : au milieu de cette ville « est l'édifice invincible.

(7) V. la note (12), p. 514, tom. V.

« Ses

« Ses portiers sont *Indra*, le roi des génies, « et *Pradjapat*, génie préposé à l'univers.

« Aussitôt qu'on y entre, on sent qu'on est « supérieur à tout ; on ne peut s'empêcher de « dire : Je suis le créateur.

« Au milieu de cet édifice est une estrade « qu'on appelle Intelligence universelle.

« Sur cette estrade est un trône qu'on ap- « pelle Abondance de lumière, et où est assise « une femme de toute beauté, appelée Mère de « l'intelligence et du sentiment.

« A travers de ses vêtemens on découvre tous « les mondes, sous l'apparence de femmes or- « nées de voile transparens ; on y remarque des « figures charmantes, comme celle d'une mère « tendre, et qui tient un langage doux et gra- « cieux.

« Au milieu de la ville est la Science, celle « qui purifie le cœur.

« Lorsque le nouveau bienheureux (le *masch-* « *goul*, c'est-à-dire, comtemplateur) est ar- « rivé en cet endroit avec le créateur, le créa- « teur dit à un homme de son monde : Allez, « apportez les ustenciles de l'hospitalité ; car « celui-ci a passé la mer *Behra*, qui rajeunit les « vieillards : sa jeunesse sera éternelle.

« Aussitôt cinq cents jeunes filles viennent « au-devant de lui ; cent d'entre elles apportent « une guirlande de perles, cent autres apportent « le vase où il doit prendre le bain, et cent « autres de magnifiques vêtemens qui lui sont

« destinés. En revêtant ces habits précieux, « cette personne comprend qu'elle devient le « créateur.

« Pour traverser, sans y être submergé, la « fosse pleine des eaux de la volupté, de la « colère, de l'avarice, de la luxure, de l'orgueil « et de l'envie, il faut être exempt de tous ces « vices, avoir le cœur pur.

« Les génies opposés à la pénitence et à la con- « templation, qui habitent les bords de cette « fosse, se détournent et s'enfuient quand ils « voient y arriver un observateur du *maschgouli* « et du *selouk* (*un contemplateur fidèle au culte*).

« Celui-ci, quand il a traversé cette fosse et « la mer *Behra*, est affranchi des liens de toutes « œuvres bonnes et mauvaises. Les mauvaises « sont le partage de ceux qui maudissent sa « mémoire; et les bonnes, celui de ses amis, de « ses compagnons, de ses enfans (8). Il ne faut « pas dire de mal d'un *maschgoul* : ses ennemis « tombent dans le péché, et la pureté est accor- « dée à ceux qui l'aiment.

« Le *maschgoul*, dans cet état, est absolu- « ment délivré des liens des œuvres : il voit les « bonnes et les mauvaises aussi tranquillement « que le conducteur d'un char voit marcher les

(8) Il est dit, *Brahm.* 141, p. 271, qu'un *savant*, par ses mérites, peut sauver de la renaissance dans les mondes inférieurs, non-seulement lui-même, mais ses pères et aïeux, et ses descendans.

« roues ; et c'est alors que le *maschgoul* prend « la forme du créateur.

« Quand il passe sous l'arbre *Al*, il sent tous « les parfums délicieux dont jouit le créateur.

« En entrant dans cette ville, il participe à la « science réservée au créateur, en ce qu'elle a « de plus excellent.

« Parvenu au milieu de cet édifice, il est pé- « nétré de toute la lumière du créateur ; en sorte « qu'*Indra* et *Pradjapat* ne peuvent pas suppor- « ter la splendeur de la lumière dont il brille, « comme ils ne peuvent supporter celle du « créateur.

« Arrivé au lieu de l'assemblée, il aperçoit « qu'il est grand comme le créateur.

« Lorsqu'il monte sur l'estrade, il reçoit l'In- « telligence universelle ; il connoît tous les « mondes.

« Et lorsqu'il s'assied sur le trône, il semble « qu'il s'asseye sur le créateur.

« Ce trône est resplendissant de lumière : ses « deux pieds de derrière sont le passé et le fu- « tur ; les deux autres sont les vrais biens, et « la terre. Ses deux bras sont deux versets du « *Sama-Véda*, lus avec mélodie ; les deux « côtés qui font la largeur du trône sont deux « autres versets du *Sama-Véda*, et ces quatre « versets ont leur nom propre. Tous les autres « versets du *Rak-Véda* et du *Sama-Véda* sont « comme la trame du tissu du trône ; et les « versets du *Yayour-Véda* en sont comme la

« chaîne. La lumière de la lune en est le siége, « et l'harmonie du *Sama-Véda* en est le tapis; « les mesures du *Véda* en sont le coussin.

« C'est là que le créateur est assis; le *masch-* « *goul* avance et s'assied aussi sur ce trône. Le « créateur lui demande : Qui es-tu ? Il répond : « Je suis le temps, je suis le passé, le présent et « le futur. Je suis émané de celui qui est lumière « par lui-même. Tout ce qui fut, qui est, qui « sera, émane de moi. Vous êtes l'ame de toutes « choses; et tout ce que vous êtes, je le suis. » *Oupn.* 12, *brahm.* 106.

III. *Devoirs de l'homme, et ses moyens de salut.*

« Faites pénitence, retenez vos sens, et faites « de bonnes œuvres avec un cœur pur, comme « enseigne le *Véda;* professez la droiture, qui est « le principe de tout bien, voilà l'*Oupnék'hat* « et la véritable voie. » *Oupn.* XXXVI, p. 298.

« Il y a trois genres d'œuvres pures : les « œuvres de miséricorde, les sacrifices et la « lecture des *Védas.* » *Oupn.* XXXVII, p. 303.

« La mortification ou la pénitence comprend « la douceur, la véracité, l'étude, la répression « des sens extérieurs et intérieurs, la libéralité, « le sacrifice. » *Oupn.* XXX, p. 256.

Le plus grand sacrifice est celui qu'on appelle *sarbmideh.* Il consiste à jeter en imagination tous les mondes et ce qu'ils contiennent dans le feu de la puissance du créateur. « Regardez « comme feu la puissance du créateur; et, dans

« votre pensée, lancez dans ce feu tous les « mondes. » *Oupn.* VIII, p. 11.

« Pour arriver à Dieu, le corps est le char, « les sens sont les chevaux qui le traînent, les « volontés du cœur sont les rênes qui guident « les coursiers, l'intelligence est le postillon, « l'ame est le maître du char, celui qui est « monté dessus ; les objets sensibles sont la voie « à parcourir.

« Le postillon, habile à manier les rênes, à « conduire le char, trouve les chevaux dociles, « et fait parvenir le maître à un degré de gran- « deur qui ne finira point, à celui du grand « conservateur qui est le suprême degré.

« Mais s'il est inhabile, les chevaux sont « rétifs ; ils ne font point parvenir leur maître « au grand degré ; au contraire, ils le versent « en de mauvais endroits, ils le précipitent « dans les abîmes inférieurs. » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 151.

« La voie qui conduit au grand degré est « large et spacieuse. » *Ibidem, brahm.* 150.

Dans un autre sens, peut-être, il est dit ailleurs (*brahm.* 151) : « La voie qui mène à lui est « difficile et plus étroite que le tranchant d'un « rasoir. »

« Il n'est donné de voir Dieu qu'à celui qui est « sans volonté, qui ne cherche point le mérite « des œuvres, qui est sans tristesse, qui a purifié « son cœur (*brahm.* 150) ; à celui qui est sans

« égoïsme et sans hypocrisie, sans inquiétudes « humaines, etc. » *Brahm.* 141.

« Lorsque l'homme est délivré de ses volontés « propres, dès ce monde (9) il est sauvé, sans « subir la mort; et en quelque temps de la vie « qu'il rompe les nœuds de la folie et de l'igno- « rance (de Dieu), il est sauvé de la mort pour « toujours. Voilà le premier principe de la doc- « trine. » *Brahm.* 155.

« Les personnes d'une vue pénétrante, d'un es- « prit plein de sagacité, ayant retiré leurs sens en « elles-mêmes, les anéantissent: ils anéantissent « le cœur en le soumettant au domaine de l'intel- « ligence; ils anéantissent l'intelligence en l'as- « sujettissant à leur ame; ils anéantissent leur « ame dans la collection des ames, et la collec- « tion des ames dans la grande ame. » *Brahm.* 151.

« Celui qui, par son intelligence, a retranché « de son cœur les mauvaises qualités qui causent « le doute, et qui par le raisonnement possède la « science certaine, celui-là connoît Dieu, et sera « sauvé.

« Lorsque de cœur et d'esprit il a soustrait « ses sens aux choses sensibles, et qu'il les « retient sans mouvement vers elles, c'est-là le « grand degré de l'union (*à Dieu*). Dans cet « état, l'homme attentif ne tombe point dans

(9) Même doctrine, *brahm.* 110, p. 101. Voilà cette impeccabilité professée depuis par des sectes de gnostiques, et qui couvroit les plus honteuses foiblesses. *Qui stat, videat ne cadat.*

« l'erreur par méprise ou négligence : il veille « sans cesse pour s'en préserver.

« Par la lecture, sans cette science et cette « attention, on ne parvient point à Dieu ; et « sans son secours, on ne peut ni le nommer ni « le connoître. Il n'y a de voie pour arriver à lui « que lui-même... Quiconque parvient à lui de- « vient lui-même. » *Oupn.* XXXVII, *brahm.* 155.

« Si tous ne voient pas l'*atma*, c'est que « l'*atma* détourne de lui leurs sens, et les fait « tendre au dehors.... car il est le vrai maître : « il fait tout ce qu'il veut.

« Ce n'est que par la volonté de Dieu que le « savant ayant retiré ses sens au-dedans pour se « sauver, voit l'*atma*, et que les ignorans et les « petits esprits se laissent prendre par les choses « extérieures ; delà ils tombent dans les filets de « la grande mort qui les enveloppe de toutes « parts (10), et ils ne peuvent se relever. » *Brahm.* 152.

« Dieu est maître de son choix : l'ame humaine « ne l'est pas. » *Brahm.* 110, p. 100.

« C'est Dieu qui agit par nos sens ; il fait la « volonté ; il fait le péché ; il ressent la volupté ; « il cause le desir. » *Brahm.* 104.

« Les savans qui voient Dieu dans eux- « mêmes, eux seuls, et nul autre, auront le « repos éternel. » *Brahm.* 153, p. 320.

(10) La doctrine de la prédestination absolue fait partie du système indien. V. section XVI du *Baghavat-guita*, intitulée *du bon et du mauvais destin.*

Mais il se trouve de ces savans dans toutes les classes d'hommes ; car il est dit (*brahm.* 161) que les Brahmanes et les Radjas (*ceux des deux premières castes*), ET LES AUTRES, qui ont la science du créateur, deviendront lui-même : et (*brahm.* 165, p. 370) on voit que *tous arrivent à Dieu par toutes les voies ;* ce qui pourroit signifier qu'il y a dans toutes les religions des hommes qui se sauvent en s'unissant à Dieu ; et, qu'en définitif, et après les expiations convenables, les méchans comme les bons sont absorbés dans la divinité. Cela paroît inévitable dans le système indien, qui admet plusieurs créations et plusieurs destructions successives et complètes de tout l'univers.

Théorie de la VISION *de Dieu, ou de l'*UNIFICATION *à Dieu.*

« Qui sait que tout est le créateur, celui-là « est absorbé en lui, devient lui-même, et il « est digne de tout culte. » *Brahm.* 88, p. 10.

» Celui qui sait par qui il existe, qui se rend « un avec lui, n'est plus esclave de *Maïa*, ou « de l'apparence illusoire ; et parce qu'il com- « prend l'être lumière, il est affranchi des liens « de l'ignorance, du moi, de la volonté, de la « haine, de la crainte. Ainsi il est exempt de « renaître et de mourir en d'autres mondes : il » est sauvé ; et parce qu'il a connu cet être « lumière, il est exempt du monde du paradis,

« ainsi que du monde inférieur; il obtient le « pouvoir suprême; il sera dans le troisième « monde, qui est celui de l'être par excellence « (*le suprême paradis au-delà des mondes supé-* « *rieurs*). » *Oupn.* XIII, *brahm.* 110, p. 101.

« En connoissant le créateur vous devenez « lui-même : cette science dure toujours. » *Brahm.* 131.

« Renoncer à ses volontés propres, c'est le « moyen d'être le créateur même; tout ce qui « n'est pas cela, n'est que vanité.... En prononçant son nom, l'on devient lui-même. » *Brahm.* 132 et 166.

*Méthodes pratiques d'*UNIFICATION, *avec leurs effets merveilleux; divers signes et degrés d'*UNION.

C'est ici le côté le plus foible du système indien. Il offre tant de rêveries et de puérilités, qu'il seroit trop long et trop inutile de les exposer toutes; et ces ridicules assertions, premiers abus, sans doute, d'une théorie souvent sublime et pure, ont dû finir par amener des maximes perverses, une dissolution déplorable. Le spiritualisme et le matérialisme absolus, comme tous les extrêmes, ont conduit aux mêmes résultats. Les passions indomtées ne sont que trop ingénieuses à s'appuyer des doctrines même les plus repressives en les corrompant.

On trouve dans le *Baghavat-guita*, les Institutes de *Menou*, l'Ezourvedam, les Mémoires de

l'Académie des Belles-Lettres, et sur-tout dans le *Systema Brahmanicum*, et le *Viaggio alle Indie Orientali* du père Paulin de Saint-Barthélemi, des recherches et des notions très-intéressantes sur les classes ou professions graduelles de *Brahmachari*, *de Gréhaster*, *de Vana-Parest* et de *Saniassi*, autrement *Yogui*. Mais, après tous ces ouvrages, on lira encore avec intérêt et avec fruit ce qu'en disent les *Oupnek'hats*, qui, étant des extraits des *Védas* même, paroissent plus près de l'institution primitive que tous les ouvrages qu'on vient de citer.

Entrer dans ces détails, ce seroit dépasser les bornes d'un extrait. Nous nous arrêterons à ce qui concerne les méthodes mêmes prescrites aux *Saniassis* ou *Yoguis*, et aux autres qui, par la contemplation, prétendent s'unir à Dieu, autrement, qui se procurent des extases par l'enthousiasme et le délire.

« Savoir qu'on est le créateur, et que tout est « le créateur, voilà le secret et la substance du « *Véda*. Quand on en est à ce degré, plus de « lecture, plus d'œuvres ; les lectures et les œu« vres sont l'écorce, la paille, l'enveloppe : il ne « faut plus y songer quand on a le grain et la « substance, le créateur. » *Oup.* 26, *brahm.* 134.

« Quand, par la science, on connoît le grand « créateur, il faut abandonner la science comme « un flambeau qui a servi à nous conduire au but.

« Il faut faire d'*Oûm* son char, de Viche-

« nou (11) le conducteur du char ; avoir un brû-
« lant desir d'arriver au monde du créateur, se
« représenter vivement le créateur, anéantir ses
« sens intérieurs et extérieurs ; et, par-là, étant
« devenu le créateur, abandonner toutes ces
« pratiques.

« Il faut retenir son haleine, lier sa pensée à
« un objet particulier, raisonner en soi selon
« les *Védas*, penser que l'ame n'est qu'un avec
« Dieu : voilà comme on est absorbé en lui.

« Retenir son haleine, au sens mystique, c'est
« ou l'attirer, ou la garder, ou l'expirer.

« Quand on l'attire, il faut s'en gonfler plei-
» nement.

« Quand on la garde, il faut rester sans mou-
« vement, et en même temps dire, autant de
« fois qu'on le peut, le nom mystique de Dieu
« (*Oûm*).

« Quand on l'expire, il faut penser que le vent
« est sorti de l'éther, et va s'y absorber.

« Dans cet exercice, il faut se rendre comme
« aveugle et sourd, et immobile comme un
« morceau de bois.

« Il faut se tenir dans une place unie et pro-
« pre ; bâtir autour de soi, en esprit, un mur de
« séparation, pensant que Dieu nous garde de
« tous côtés, et méditant sur lui.

« Il faut se reposer sur les quatre genoux, ou

(11) *Oûm* est le nom mystique de Dieu. *Vichenou* est la seconde personne de la Trinité indienne, Dieu considéré comme conservateur.

« sur deux, si on le peut sans gêne, et le visage « tourné vers le nord.

« Avec un doigt on ferme une aîle du nez, « par l'autre on attire l'air, puis on la ferme « avec un doigt, en pensant que Dieu est le « créateur, qu'il est dans tous les animaux, « dans la fourmi comme dans l'éléphant : on « doit rester enfoncé dans ces idées.

« D'abord, on dit *Oûm* douze fois; et pendant « chaque aspiration, il faut dire *Oûm* quatre- « vingt fois, puis autant de fois qu'il est possi- « ble, se représentant le Créateur comme un « être parfait, et pensant qu'on peut le voir par « le moyen de sa lumière, etc.

« Faites tout cela pendant trois mois, sans « crainte, sans paresse, mangeant et dormant « peu. Au quatrième mois les bons anges se fe- « ront voir à vous; au cinquième vous aurez ac- « quis toutes les qualités des anges; au sixième « vous serez sauvé, vous serez devenu Dieu.

« Il n'y a pas là-dessus le moindre doute. » *Oupn.* XLIII.

Voici une méthode plus singulière, mais qui n'est pas moins efficace : le mécanisme en est plus difficile.

Elle consiste à attirer le vent de bas en haut, successivement, et à le fixer dans la septième région du corps.

« Avec le talon bouchez l'anus, puis tirez le « vent du bas en haut par le côté droit, et faites- « le tourner trois fois autour de la seconde ré-

« gion ; de-là, faites-le parvenir au nombril qui « est la troisième, puis à la quatrième qui est au « milieu du cœur, puis à la cinquième qui est la « gorge, puis à la sixième qui est l'intérieur du « nez entre les deux sourcils : là, retenez le « vent, il est devenu le vent de la respiration « (*l'ame universelle*).

« Alors, pensez au grand nom *Oúm*, qui est le « nom du créateur, qui est la voix universelle, « la voix pure et indivisible qui remplit tout ; « cette voix-là, c'est le créateur..... Elle se fait « entendre au contemplateur de dix (12) ma- « nières. Le premier son est comme la voix d'un « petit moineau, le second est le double du pre- « mier, le troisième est comme le son d'une « cloche, le quatrième comme le son d'un cer- « tain coquillage, le cinquième comme celui de « l'instrument musical appelé *bin*, le sixième « comme celui d'un autre instrument appelé « *tal*, le septième ressemble au son d'une flûte « de bambou, posée près de l'oreille, le hui- « tième au son de l'instrument *pak'aoudj*, frappé « avec la main, le neuvième au son d'une petite « trompette, et le dixième au son du nuage qui « rugit et qui fait *dda*, *dda*, *dda*.

« A chacun de ces sons le contemplateur passe « par différens états, jusqu'au dixième auquel il « devient Dieu.

(12) Les Indiens ne donnent que sept tons à leur gamme musicale (V. *Oupnek.* tom. II. p. 389.) ; mais il ne s'agit pas de cela ici.

« Au premier, les poils de tout son corps se « dressent ;

« Au second, ses membres sont engourdis ;

« Au troisième, il ressent dans tous ses mem- « bres la fatigue qui suit les jouissances de l'a- « mour ;

« Au quatrième, la tête lui tourne, il est « comme ivre ;

« Au cinquième, l'eau de la vie arrive dans « son cerveau ;

« Au sixième, cette eau descend en lui, et il « s'en nourrit ;

« Au septième, il devient maître de la vision, « il voit au-dedans des cœurs, il entend les « voix les plus éloignées ; . . . . . .

« Au neuvième, il devient si subtil qu'il peut se « transporter où il veut, et comme les anges, « tout voir sans être vu ;

« Au dixième, il devient la voix universelle et « indivisible ; il est le grand créateur..... l'être « éternel, exempt de tout, et, devenu le repos « parfait, il distribue le repos au monde. » *Oupn.* X, *brahm.* 94.

Autre méthode. S'asseoir sur les genoux et les talons, se tenir la poitrine, le cou et la tête élevés, rester immobile en dirigeant vers le créateur toutes les pensées, toutes les forces de l'esprit.

Autre. Observer certaines règles sur le boire, le manger et le dormir ; ne respirer que par nécessité, par le nez, et très-lentement ; se tenir

sur un terrain écarté, uni, bien exposé au jour et à l'abri du vent; imaginer ensuite que le créateur entre dans notre ame, en forme de perle, ou d'un nuage obscur de fumée, ou comme la lumière du soleil, ou comme un feu, un ver luisant, un éclair, un brillant cristal, ou enfin comme la lumière de la lune.

Par ces pratiques, on est exempt de la vieillesse, de la maladie et de la mort; on devient léger, subtil; on a le repos du cœur; on a le visage lumineux, la voix douce; on exhale une odeur suave; on rend peu d'excrémens.

C'est-là le commencement de l'unification. *Brahm.* 110, p. 104 et 107.

Autres. Regarder attentivement le bout de son nez; contempler dans soi, dans son cœur, la lumière divine. *Oupn.* 20 et 21.

Jusqu'à présent le quiétisme et l'unification indienne ne paroissent que des illusions dignes de pitié. Telles furent celles des *hèsychastes* ou quiétistes grecs, qui, dans l'onzième et le quatorzième siècles, retenant aussi leur haleine et les yeux fixés attentivement sur leur nombril, croyoient y contempler la lumière du Thabor, la lumière incréée; tel étoit le quiétisme de Molinos, de madame Guyon, etc.

Mais voici dans les *Oupnék'hats* même, ou peut-être dans les additions qui ont passé dans le texte, des excès plus pernicieux. C'est la morale commode et burlesque foudroyée dans les

Provinciales ; c'est une dévotion compatible avec tous les vices.

D'abord, le mensonge est permis en certains cas, par exemple, pour faciliter les mariages, pour exalter les mérites d'un *Brahmane*, ou les bonnes qualités d'une vache, l'un étant le ministre, et l'autre l'emblème vivant de la divinité. (*Brahm.* 112, p. 136.) C'est apparemment de ces mensonges permis qu'il faut entendre ce qui suit : « *Sat* (qui signifie *vérité*) est le nom « de Dieu, et Dieu est *trabrat*, c'est-à-dire, trois « ne font qu'un. Qui sait cela, ne ment jamais ; « et s'il ment quelquefois, son mensonge est « légitime. » *Brahm.* 99, p. 43.

La seule lecture d'un *Oupnék'hat*, où la récitation de certaine prière, suffit pour effacer les plus grands péchés. Il ne faut pas s'en étonner, puisque par d'autres lectures les mauvaises actions deviennent bonnes, et soi-même on devient Dieu. *Brahm.* 87, p. 3; *brahm.* 162, p. 356; *brahm.* 92, p. 26.

Mais si l'on étoit encore assez endurci pour négliger ces lectures si faciles, il y a des *mesures*, c'est-à-dire, de très-courtes formules, dont quelques-unes consistent en un seul mot, en une seule syllabe, et qui expriment ces grands principes, que Dieu seul existe, que Dieu est tout. Ces *mesures* bienheureuses, pourvu qu'on en considère attentivement la vérité, *quelque péché qu'on fasse*, couvrent les péchés et préservent de malheur. *Brahm.* 99, p. 44.

On

On sent que cela peut encore gêner. Eh bien! prononcez seulement *Pra-Brahma*, qui veut dire, premier créateur; et vous serez purifié, vous serez le créateur même. *Brahm.* 92, p. 21.

Voici des traits plus étonnans :

« Quelque péché que vous commettiez, quel-
« que mauvaise œuvre que vous fassiez, si vous
« connoissez Dieu, vous ne péchez pas; et quand
« même vous tueriez père et mère, quand vous
« voleriez et même tueriez un *Brahmane* instruit
« dans le *Véda*, quelque chose que vous fassiez,
« votre lumière n'en sera pas diminuée. . . . . .
« . . . . . Qui me connoît, quelque péché
« qu'il fasse, n'est pas pécheur, parce que je suis
« l'ame universelle (*qui dans l'homme opère le*
« *bien et le mal.* ») *Brahm.* 108, p. 85 et 92.

En effet, si Dieu seul existe, s'il agit lui seul, si les actions que l'on croit appartenir à l'homme ne sont que des actes de Dieu se modifiant lui-même, il est clair qu'il n'y a et ne peut y avoir ni justes, ni pécheurs. Or, voici ce qu'on lit mot à mot (*brahm.* 132, p. 223) : « La vérité
« est qu'il n'y a ni production, ni destruction,
« ni résurrection, ni contemplateur, ni sauvé,
« ni salut. »

Et ailleurs (*brahm.* 158, p. 337) : « Le desir
« de faire une œuvre pure, la crainte de faire
« une œuvre mauvaise, ne font point de peine
« au savant; car il sait que l'œuvre pure et
« l'œuvre mauvaise sont l'une et l'autre Dieu
« même (*qui agit*). Qui connoît ainsi ce que

« c'est que l'œuvre pure et l'œuvre mauvaise, » deviendra Dieu. Voilà l'*Oupnék'hat*, c'est-à-« dire, un secret qu'il faut tenir caché. » Même enseignement, *brahm.* 177, p. 432.

Dieu goûte (*dans les hommes*) le plaisir de l'union des sexes : ce plaisir est Dieu. C'est encore ce qu'on trouve, *brahm.* 159, p. 342.

On sent assez où peuvent mener ces maximes ; et les Indiens ne les mettent que trop en pratique dans leurs mœurs publiques et privées (14). La vie commune des peuples se conforme aisément à la doctrine, même secrète, de leurs instituteurs, quand cette doctrine est favorable à toutes les passions.

Nous croyons avoir fait connoître avec candeur et vérité toute la substance des *Oupnék'hats*.

L'exactitude et la fidélité de la version de M. Anquetil sont reconnues et vantées même par les Anglais : par-tout il a scrupuleusement traduit mot pour mot, et par-tout il a soin de mettre sous les yeux du lecteur le texte persan des endroits obscurs ou difficiles.

Il faut avouer que les procédés grammaticaux des langues persane et latine différant à beaucoup d'égards, il se trouve que le texte latin des *Oupnék'hats* est fatigant et peu intelligible pour le commun des latinistes, et qu'en général on n'en saisit le sens qu'en y apportant une grande attention. Il est permis de croire

(14) V. *Oupnék'hat*, tom. 1, p. 420 et 421.

qu'une version moins littérale eût été pour tout le monde plus commode et plus utile, étant accompagnée, où il convient, du texte persan, et des autres secours et observations philologiques qui ne manquent point dans cette édition, et qui sont plus que suffisans pour entendre tout ce qu'il paroît y avoir d'essentiel dans l'original.

Quant aux autres notes et dissertations, nous sommes loin d'imaginer avec le rédacteur de l'*Annual Asiatik Register*, qu'elles annoncent un esprit *affoibli* (*weakened.*) Nous pensons qu'elles démontrent la vigueur de l'esprit, du caractère et du talent de l'auteur, enfin qu'elles méritent les éloges que nous avons donnés à celles du premier volume, mais aussi le même reproche d'être quelquefois amenées de fort loin, et presque étrangères au texte.

Philosophie, religion, littérature, histoire et politique, ce sont les cinq objets qu'elles embrassent. Nous ne parlerons pas du cinquième; et relativement aux premiers, elles offrent contre des hommes justement en possession de l'estime publique, quelques traits amers qui nous affligent, et qui ne doivent pas trouver place ici, non plus que les éloges trop honorables que l'auteur a bien voulu nous accorder.

L'Oupnék'hat renferme un système de philosophie très-digne d'attention; 1°. par son ancienneté : il remonte à 4000 ans ; 2.° par l'étendue immense des pays où il est connu et pratiqué :

il l'est depuis les temps anciens dans la Perse, l'Inde et le Tibet, la Chine et le Japon; il est généralement répandu en Tartarie; il a pénétré jusque dans la Laponie et dans beaucoup de pays circonvoisins de ceux qu'on vient de nommer : en un mot, c'est le fond de la religion des Brahmanes et des disciples de Boudha, secte du Brahmanisme, de cette religion appelée en Tartarie et dans le Tibet, la religion des Lamas; dans la Chine, la religion de Fô; celle de Somonacodom dans le royaume de Siam, etc. : c'est la doctrine secrète en vigueur dans un espace d'environ sept mille lieues, dans presque toute l'Asie.

Ce système, à part l'abus qu'on en a fait, a un caractère de sublimité auquel l'imagination des Grecs, ni celle des Romains n'ont pu atteindre (15) : un seul être, et cet être est un esprit éternel, et l'homme est cet esprit; et cependant l'ordre commun est maintenu dans les choses humaines; les rapports de la créature au créateur, des êtres raisonnables entr'eux; la subordination des genres et des espèces, les anneaux de cette chaîne, l'harmonie qui les unit; tout cet ensemble est conservé comme dans le système qui admet tout-à-la-fois pluralité d'êtres et co-existence d'esprit et de corps.

(15) Parmi nos modernes Européens, Berkley et Arthur Collier ne vouloient reconnoître que des esprits. Il y a loin encore de ce spiritualisme à celui des *Brahmanes* et des *Boudhistes*, qui ne veulent voir en tout qu'un seul esprit se modifiant soi-même.

L'Européen, qui divise les idées, voit ici contradiction, et condamne l'*unité* indienne sans vouloir approfondir le système. Le partisan des *Védas* ou des *Oupnék'hats*, n'y voit qu'une contrariété apparente : il admet l'*unité* spirituelle et la *pluralité* des esprits et des corps ; unité en soi, dans la spéculation, dans la *vérité* (16) ; pluralité *relativement* à cette vie d'ici bas, dans la *réalité*, dans la pratique, mais avec une tendance à l'infini vers l'unification ; par la méditation, en domtant les sens, les passions ; diminuant les besoins et les secours, faisant abnégation de soi-même et de sa propre existence individuelle, par une sorte de mort philosophique et religieuse, qui consiste à ne vouloir plus se sentir et se voir que dans l'immense Océan de l'Etre unique et spirituel.

En deux mots, ne *penser* qu'à un être *unique*, *agir* dans le monde comme s'il y en avoit effectivement plusieurs, le produisant et ceux qui seroient vraiment produits, celui dont tout *émane* et ceux qui semblent *émanés* ; se mettre bien dans l'esprit qu'il y a comme *deux raisons ;* celle qui règle tout dans ce bas monde, et celle du monde supérieur.

L'une souvent paroît, mais n'est pas vraiment opposée à l'autre.

Ce qui regarde la vérité en *elle-même*, l'es-

(16) Voyez le *Traité des Extrêmes*, ou *Éléméns de la science de la réalité* ; par M. Changeux. Liv. 1, ch. 8, 9, 10, 11, 12 et 13. Paris, 1767, in-12. 2 volumes.

sence des choses, les attributs du premier principe, la vraie nature de l'ame, se règle par la seconde raison, ne peut être connu que par elle.

Ce que c'est *pour nous* que l'espace, le mouvement, le temps, la production ou l'émanation, la conservation ou la destruction, les qualités ou modalités, l'esprit, la matière, la liberté, le volontaire, la vérité par rapport à l'homme, les axiomes, les lois, le bien et le mal, le mérite et le démérite, les récompenses et les punitions, les esprits tels qu'on les conçoit, les corps tels qu'on les voit, leur action réciproque, enfin tout ce qui appartient aux êtres sublunaires dans leur existence sensible, est soumis à la première raison.

Ainsi, tout paroît multiple, et n'est réellement qu'un. L'ordre moral, religieux et politique ressortit à la première raison ; l'union ineffable à Dieu appartient à la seconde. C'est en cette union que consiste le perfectionnement de l'universalité des êtres : par-là, tout est réduit à l'unité ; tout, excepté Dieu, se réduit au néant.

C'est à peu près de cette manière que le traducteur, dans ses notes, explique et justifie le système indien ; il en développe toutes les parties, il les éclaircit par les rapprochemens les plus curieux, toujours professant le plus ferme attachement à la religion chrétienne et au catholicisme, toujours les défendant, les soutenant par ses réflexions et ses recherches savantes.

Il se déclare (p. 537, 787, 877) zélé partisan des idées innées; Dieu même, à son avis, ne pourroit pas faire que, par l'entremise de nos sens, nous eussions les idées que nous avons de l'infini, de l'éternité, de l'immensité, d'aucun être immatériel. Sa raison est qu'il n'y a point de cause sans effet: il en conclut que la cause pensante, l'ame, ne peut pas être sans effets innés et qui lui soient propres, quoiqu'elle en produise qui coïncident avec l'action des organes du corps; ceux mêmes qui, dans toute sensation aperçue, verroient et un mouvement matériel et un acte spirituel, lui sembleroient encore favoriser le matérialisme. On trouvera peut-être que ce n'est pas là juger des choses par la *raison de ce bas monde*, et cette fausse alarme peut surprendre, dans un métaphysicien aussi profond que savant et hardi, et qui a le courage d'appeler le système de Spinosa *debilium ingeniorum terriculum*. Voyez pag. 703.

On sera moins étonné qu'il censure un peu vivement (pag. 521 et suiv., pag. 591 et suiv.) la Théorie de l'*angle facial* pris pour mesure des facultés intellectuelles, l'*art de procréer les sexes à volonté*, et la *Mégalanthropogénésie*; passe encore qu'il y ajoute le *galvanisme*, et qu'il ne voie là (pag. 812 et 877) qu'un des *grelots* dont on nous amuse; mais, d'après l'expérience, nous lui demandons grace pour le *vaccinisme*, qu'il enveloppe dans la même censure.

Il présente, en morale, des pensées très-

piquantes, et qui honorent également son esprit et son cœur.

S'il fait par-tout éclater une opposition décidée pour la révolution, il en proclame quelquefois les honorables principes. Il reconnoît les droits de l'homme, *hominum jus et commodum ;* il les met sur la même ligne que la vérité, la morale et la religion ; il veut les défendre envers et contre tous, *nullâ ratione habitâ populorum, generationum, principum, cœtuum, famarum, nominum.* P. 877.

Il ne craint pas apparemment qu'on le nomme aussi un *nigrophile ;* il brave le reproche depuis peu adressé aux quakers, de considérer comme leurs frères toutes les créatures humaines : car il déclare la traite des nègres illégitime, et la qualifie, *carnis humanœ commercium.* P. 817. Il est, comme on voit, bien au-dessous des lumières du dix-neuvième siècle.

Il trouve mauvais (p. 537) ce paradoxe d'un président de l'ancien régime, qui, dans un livre publié à Paris en l'an 8, soutient que le commerce, considéré en soi et comme institution sociale, est indigne d'un *gentilhomme françois.*

Enfin (p. 677, 678, 679), il trace d'une main vigoureuse le tableau politique et moral de l'Europe, avec autant de franchise et de hardiesse qu'on auroit pu le faire autrefois dans une réunion de philosophes et de patriotes.

C'est notamment sur les idées religieuses qu'il est inépuisable, et dans ses fréquentes sor-

ties contre le matérialisme (page 469 — 516.)

Il faut lire, dans ce second volume, la continuation des recherches de l'auteur sur la manière de concilier la prescience et la bonté de Dieu avec le mal moral et sa punition, et avec la liberté de l'homme. Dans le premier tome, il a examiné les opinions des anciens philosophes et des pères de l'Eglise sur cette matière: il rend ici un compte raisonné de celles des docteurs modernes, et les apprécie avec une grande force de jugement.

Quoique ennemi par système de ce clergé toujours soumis aux lois, il s'élève avec autant de vérité que d'énergie contre les ravages de l'ultra-montanisme, et paroît, sous ce point de vue, redouter les suites du Concordat, sur lequel il s'explique en chrétien docte et en homme libre (pag. 522 et 523.)

Il est austère, comme on peut s'y attendre. Voici une de ses règles-pratiques : *Superfluo abstinere temperantis est : necessario quantum possunt, sapientis, et præsertim christiani.* P. 789.

Les savans français, anglais, allemands, italiens, qui ont écrit sur les zodiaques trouvés en Egypte, et sur l'argument qu'on en tiroit contre l'histoire de Moïse et l'antiquité du monde, conviennent tous que ces zodiaques n'ont qu'environ deux mille ans, et qu'ils ne prouvent rien de ce qu'on vouloit leur faire prouver. C'est ce qu'avoit déja soutenu M. Anquetil du Perron, et ce qu'il confirme dans ce second volume

pag. (813 et 814), par des réflexions nouvelles. Il y revient (p. 870—872), et promet une dissertation particulière sur cet objet, si l'on prétendoit ressusciter le système bâti sur les zodiaques égyptiens (17). Dans le même esprit de défendre la chronologie de la Bible, il donne (p. 749—772) une dissertation curieuse et savante sur les quatre *Yougams*, ou sur les quatre âges indiens. Son opinion est la même qu'il a déja indiquée en 1786, dans ses *Recherches historiques sur l'Inde*; mais il y ajoute l'examen des opinions des Anglais, et particulièrement des académiciens de *Calcutta*, sur cet objet. En combattant l'énorme antiquité de la chronologie indienne, il avoue que, faute d'étude des monumens littéraires qui existent en langue sanscrite, et sur-tout faute de connoissance de cette langue, la véritable nature et l'origine des quatre *Yougams* sont encore un problême irrésolu.

L'auteur est trop savant dans les langues pour n'avoir pas reconnu qu'elles ont toutes une origine commune plus ou moins éloignée. *Omnium linguarum*, dit-il, *eadem plus aut minus remota origo, quod docti et critici orbis antiquitatum inquisitoris studium excitare debet*, p. 741.

(17) M. Anquetil du Perron nous a fait prier d'avertir dans notre extrait, qu'il existe une lacune à la page 871, ligne 14; et qu'après les mots *tantum denotans*, il manque ceux-ci : « *Quemadmodum lucis in tenebras victoriam, die mox nocti superiore, scilicet æquinoxium vernum ab ariete incipere testantur hujus signi capiti impositæ stellæ multiplices.* »

On trouvera qu'il reprend un peu sévèrement (p. 742) le célèbre William Jones, pour n'avoir pas aperçu que le *poucheto* ou *poukto*, langage des *Afgans*, n'est que du persan légèrement corrompu.

Il présente (p. 637—638 et 846—848) d'autres critiques judicieuses sur les Mémoires de l'académie de *Calcutta*; il attend plus de services littéraires du collége des langues orientales établi en cette ville, que de cette académie; car son estime pour les colléges va fort loin: on peut en juger par l'apologie qu'il fait des anciens colléges et universités de France, dont il voit avec joie le rétablissement dans nos lycées (p. 571—581. V. aussi p. 864—865).

Il est vrai que sur nos lycées il a la précaution de remercier pour le bien qu'on a fait, et pour celui *qu'on fera*. C'est un moyen de s'accorder avec ceux (et sans doute il est de ce nombre) qui desirent pour les Français un enseignement plus complet, où le grec et la philosophie, la logique, sur-tout, ne soient pas oubliés; où les enfans des citoyens peu aisés trouvent un accès moins coûteux. Ses pressentimens sur le collége de *Calcutta* pourroient bien avec le temps se réaliser, si on en juge par les grammaires et dictionnaires de diverses langues des Indes, que cet établissement a déja publiés, et qu'on trouve annoncés dans les derniers volumes de l'*Annual Asiatik Register*.

Nous terminerons cet extrait par un morceau remarquable d'histoire littéraire et morale, relatif à la célèbre madame du Boccage : c'est vraiment, comme dit l'auteur, *stupendum famæ vanitatis exemplum.*

Extincta est octavo die mensis Augusti 1802, 91 *annos nata, capite fruens libero, ac sensibus vividis, Maria A. le Page du Boccage, mulierum, (forte et virorum) litteris, poesi, in Europâ deditorum Decana, formâ decorâ, spectatis moribus, sanâ et æquâ mente, recto judicio, amœno et eleganti ingenio, necnon linguarum peritiâ et compositionibus solutâ et ligatâ oratione, percelebris. Schedis statim distributis, decimo ejusdem mensis die exequiæ factæ. Pompam funebrem agebat insignis defunctæ carissimus nepos, etc. Tertius ego consuetudine devinctorum, solus autem academicorum, professorum, litteratorum cujusvis generis primorum et illustrium inter exteros et indigenas cives qui florente Dominæ du Boccage, vergente, etiam ingravescente ætate, domum, mensam ejus obsidebant. Venerandum at* inutile *corpus, primò ad templum catholicum, ubi sacra solemniter celebrata, deinde ad profanam et communem sepulturam, à* 41 *annis amicus, pectore mœrenti, justa peragens,* solus, *audiant posteri,* solus *ego sum comitatus. Ingrati animi monstrum! Nempe* convivium post funus *in schedâ funebri annuntiatum opportuit?*

LANJUINAIS, Sénateur.

LITTÉRATURE.

Dissertation sur les Causes de l'universalité de la Langue française, et la durée vraisemblable de son empire ; par M. Schwab, *conseiller de la cour, et secrétaire intime de S. A. S. le duc de Wirtemberg.*

Gallis ingenium, Gallis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Cet ouvrage a remporté le prix décerné par l'Académie royale des sciences de Berlin, le 3 juin 1784, concurremment avec le Discours de M. de Rivarol, *traduit de l'allemand par M.* D. Robelot. Paris, *Lami*, libraire, quai des Augustins, 1803, vol. in-12. de 336 pages. Prix, 3 fr.

Un homme d'esprit, en parlant du discours couronné de M. de Rivarol, disoit de ce discours: *C'est un phosphore.* Ce mot seul peut-être le caractérise. On ne trouve, dans la Dissertation de son concurrent, ni le brillant, ni la marche rapide du discours, mais plus d'ordre dans la Dissertation, plus de méthode, une manière de procéder plus serrée, et une érudition plus vaste et plus féconde.

On eût desiré que Rivarol eût insisté davan-

tage *sur l'influence que la supériorité politique* d'une nation doit avoir sur la propagation de sa langue.

On reproche au premier concurrent couronné, jusqu'ici trop vanté, *plusieurs autres omissions* essentielles que M. Schwab et le savant traducteur de son ouvrage, M. Robelot (*), ont pris à tâche de réparer.

On ignoroit dans le monde littéraire, ici et en Allemagne, que le prix décerné par l'Académie de Berlin avoit été partagé entre MM. Schwab et de Rivarol. Dans la plupart des journaux les plus répandus en Allemagne même, la patrie de l'auteur, on avoit avancé qu'il n'avoit obtenu que l'*accessit*. Il étoit donc à desirer qu'un homme savant et laborieux, qui avoit concurremment remporté le prix, cette honorable et juste récompense d'un long travail, de recherches pénibles et multipliées, d'une lecture immense, etc.; il étoit, dis-je, à desirer pour son honneur, pour l'honneur de l'Académie et de notre langue, et plus encore pour la satisfaction des personnes avides de s'instruire à fond de l'objet discuté, que le public ne fût pas plus longtemps privé de la Dissertation de M. Schwab. Elles y trouveront un enchaînement de raison-

(*) Dans un nombre de *notes* remplies d'érudition, de traits intéressans, d'anecdotes piquantes; et plus encore dans un *supplément* de 60 pages qui termine et complète l'objet de la Dissertation, sous ce titre: *Observations sur l'universalité de la langue française au moyen âge.*

nemens et de faits qui s'appuient mutuellement ; beaucoup plus de choses et de lumières que dans le Discours brillant, éclatant de Rivarol, réimprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues.

Ce qui distingue particulièrement la Dissertation académique de M. Schwab, et ce qui lui donne un grand avantage sur son célèbre rival, c'est une étude *approfondie* des langues modernes ; ce sont des connoissances extrêmement variées dans l'histoire et les progrès des arts, des sciences et de la politique des nations, et une littérature presqu'universelle.

Mais, dit-il lui-même : « Ce qui m'a coûté le « plus de travail, ce n'est ni la recherche des « causes principales de l'étonnante propagation « de la langue française, ni la suite et la liaison « des idées qui servent à expliquer, par ces « causes, ce phénomène historique ; mais d'é- « claircir certains points, étroitement liés avec « mon sujet ; d'établir plusieurs assertions qui, « bien que faites en passant, demandoient ce- « pendant à être démontrées : voilà la partie de « ma Dissertation la plus difficile, dont peu de « lecteurs me sauront gré, parce qu'elle frap- « pera moins leur vue. »

Tout le fond de l'ouvrage de M. Schwab se trouve compris, en quelque sorte, dans les trois lignes qui suivent : « La propagation d'une « langue dépend de la *nature* de cette langue ; « des *qualités* du peuple qui la parle ; des *rap-*

« *ports politiques* de ce peuple avec les autres « nations, et dans le développement de ces trois « principes. »

Comme cette Dissertation demande à être lue de suite et en entier, et comme elle mériteroit d'être approfondie, je me garderai de l'extraire ici. Je renverrai plutôt à l'ouvrage même, et je m'arrêterai simplement à deux ou trois points importans, qui pourront intéresser quelques lecteurs. Voici ce que je veux dire, et quels vont être ces articles :

« Des avantages incomparables, et des vices « plus considérables encore de la langue et de « la littérature allemandes.

« De l'excellence, de la prééminence et de « l'ascendant, dans tous les temps, des Français « sur les peuples leurs contemporains.

« De l'excellence et de la prééminence chez « les autres nations, des ouvrages français. »

D'après le vœu de M. Schwab, aussi modeste que savant, qui appelle lui-même la critique, je me hasarderai de relever quelques erreurs échappées à la sagacité et au discernement dont il fait continuellement preuve dans son excellent ouvrage ; erreurs inévitables dans un travail d'aussi longue haleine, qui embrassoit tant d'objets et aussi variés, lequel a exigé une multitude de recherches minutieuses, pénibles, et de tout genre.

Des

Des avantages incomparables *de la langue et de la littérature allemandes, et de leurs vices plus considérables encore.*

Dans un temps où la littérature germanique est cultivée avec ardeur, et par quelques-uns de ses **partisans**, avec une espèce de fanatisme, j'ai pensé que cet épisode, cette digression, ne seroit point lue sans quelque intérêt.

L'auteur de la Dissertation auroit un pressentiment que la littérature allemande pourroit devenir avec le temps le point central de toute l'Europe ; que chaque nation pourroit, en quelque sorte, retrouver dans le goût allemand celui de toutes les autres, si le destin de l'Allemagne, selon toute vraisemblance, lui faisoit réunir tôt ou tard ses forces éparses, pour ne former que deux ou trois grands Etats (*) ; si le principe de la supériorité et de la grandeur politique pouvoit agir puissamment pour répandre la langue ; et si, admettant l'hypothèse en son entier, le commerce de l'Allemagne, sa prospérité, la culture de son esprit, suivoient toujours d'un pas égal, comme il est arrivé en France, les accroissemens de sa puissance : alors, ajoute l'auteur, la langue allemande, qui compte dès-à-présent dans le nord tant de peuples qui la parlent, pourroit bien détrôner

(*) Il est à observer que l'auteur écrivoit ceci en 1784. (*N. D. R.*)

un jour en Europe la langue française, après lui avoir disputé quelque temps son universalité.

L'auteur allègue en faveur de ses flatteuses préventions pour sa langue maternelle, la souplesse avec laquelle le génie de la langue allemande sait prendre toutes les formes possibles; une richesse, une surabondance d'expressions qui n'existent *dans aucune autre langue;* la commodité, la facilité, la liberté d'en créer tous les jours; la commodité des mots composés à l'instar des grecs et des latins; un nombre d'autres conformités, de similitudes avec toutes les langues, soit dans la composition de ces mêmes mots, soit dans la prosodie et le rythme de chacune (A).

Ecoutons à présent, sur les vices de la langue et de la littérature germaniques, M. Schwab lui-même. C'est un homme profondément versé dans l'étude de la langue dont il parle, né dans le sein de l'Allemagne, et nourri dès l'enfance du lait le plus pur de la meilleure littérature de son pays, qui dira la vérité qu'on a droit d'attendre d'un critique judicieux et aussi instruit.

Aux avantages, aux prérogatives que peuvent acquérir la nation germanique, sa littérature et sa langue, M. Schwab oppose les obstacles

(A) Cette *Note*, et quatre autres un peu étendues, désignées par les lettres B. C. D. E., qui interrompoient trop le fil du discours, se trouvent à la fin de l'Extrait, page 68 et suivantes.

puissans qui en triompheront avec le temps. D'abord, les difficultés de la prononciation lui fermeront l'entrée des pays méridionaux de l'Europe (*)..... Sa nature la rend une langue très-difficile; et le fondement de cette assertion est, dit-il, dans son *originalité*. En effet, qui a une fois étudié le latin, ou une des trois langues européennes dont il est la souche, connoît déja un nombre considérable des mots des autres langues.

« On reproche à la grammaire, à la littérature germanique, une *incertitude inhérente* à la langue qui, nonobstant la grande culture, ne *sera pas* probablement *fixée de long-temps*.

« Une autre difficulté, dit l'auteur de la Dissertation couronnée, est dans notre construction, qui s'éloigne en partie de l'ordre naturel, et qui auroit besoin d'être fixée par beaucoup trop de règles, et de règles difficiles à retenir... Notre langue est réellement plus difficile que les langue grecque et latine. Le Romain, dans l'arrangement des mots, n'étoit presque pas géné par aucune règle...: l'homme à qui le mécanisme de notre langue n'est pas bien familier, court toujours le risque de faire une construction absurde... Les transpositions har-

(*) On sait toutes les tentatives inutiles de Charlemagne pour donner aux mois et aux vents des dénominations allemandes; et quelle multitude de mots allemands rejetés, adoptés dans notre langue par Montaigne, qu'on lit encore aujourd'hui avec tant de plaisir.

dies chez nos poètes les plus célèbres, et qui sont une source de beautés poétiques, augmentent bien davantage encore les difficultés. Cette liberté même des inversions, qui tous les jours fait des progrès sensibles, enfante une multitude de mal-adroits imitateurs ; si bien qu'on est parvenu à vous couper les mots par moitié, comme Ennius ; *saxo cere comminuit brum.* »

M. Klopstock lui-même, beaucoup trop vanté d'ailleurs par M. Schwab, n'est pas exempt de tout reproche ; et son apologiste enthousiaste ne peut s'empêcher de rappeler en passant quelques-unes de ses odes *énigmatiques* qu'il réprouve : « car l'algèbre, ajoute-t-il, n'est pas « l'art de la poésie. »

« M. Haller, ce grand physiologue, ce grand poète germanique, qui a tant enrichi sa langue maternelle, se plaignoit de ne pas entendre en beaucoup d'endroits les *fragmens* de Lavater, *sur les physionomies ;* et que, pour en venir à bout, pour entendre sa propre langue, il seroit obligé de retourner à l'école, à son âge ! »

Le même poète écrivoit en 1773 : « Notre « goût est actuellement bien changé, du moins « chez les jeunes poètes. En 1732, nous pre- « nions notre vol trop haut ; mais aujourd'hui « notre style est devenu très-prosaïque pour « des poètes. »

L'auteur compare ces défauts, et d'autres plus *considérables* encore, de la littérature

allemande, à ceux que Sénèque reprochoit de son temps aux Romains : « *Videbis eloquentiam « ebrii hominis involutam et errantem, et licentiæ « plenam.* » etc. etc. (Dans sa XIV lettre) (*B*).

Par rapport aux vices multipliés qui entraînent et corrompent la langue et la littérature germaniques, M. Schwab entre dans une infinité d'autres détails plus ou moins étendus, qui confirment la justesse de ses observations; détails que nous sommes forcés d'élaguer considérablement, circonscrits dans les bornes étroites d'un simple extrait (*C*).

L'auteur de la Dissertation ne manque point de citer des exemples les plus frappans des innovations risibles des néologues modernes. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, il aime à rappeler d'utiles vérités qu'on sait, mais qu'il ne faut point se lasser de répéter; que le néologisme découvre la pauvreté d'un écrivain; que Cicéron lui-même ne créoit des mots nouveaux que lorsqu'il y étoit forcé, lorsqu'une nouvelle science exigeoit des expressions nouvelles. Ce sont les innovations dans les mots, dans les tournures, dans les constructions grammaticales, qui corrompront toutes les langues. Il y en a cependant quelques-unes qui, trop plates et trop basses, ne prendront jamais : on ne répétera point (avec l'Anacharsis Clootz) « *Gallophile* de tout temps, mon cœur est sans « fard, et mon *ame est sans culotte* ».

L'auteur, d'après le caractère reconnu de

chaque peuple et de sa littérature, prévoit et assigne les causes qui les perdront infailliblement : chez l'Espagnol dont le génie a quelque chose de fier et d'élevé, des métaphores gigantesques, des hyperboles outrées, des mots bruyans, des expressions ridiculement pompeuses : chez l'Italien, ses *concetti* (*) : chez les Français, peuple enjoué et léger, la facilité de faire et la paresse de bien faire, la satiété du beau et le goût du bizarre et du nouveau, dégénéreront en une coquetterie d'esprit ridicule ; et l'Allemand, ainsi que l'Anglais, qui affectent un caractère *penseur* et *indépendant*, en voulant passer pour *forts* et *énergiques*, ne laisseront échapper dans leurs drames, dans leurs romans, et jusque dans leurs moindres bagatelles, que des pensées énigmatiques et contournées ; que des idées recherchées, une construction louche ; enfin, un mélange de métaphysique et d'enflure orientale. (P. 154 et 262.)

De la prééminence et de l'ascendant, dans tous les temps, des Français et de leurs ancêtres sur les peuples leurs contemporains.

Il est temps d'arriver à la partie de l'ouvrage la plus piquante pour des lecteurs français. Si les louanges fines et délicates de Rivarol ont pu

(*) C'étoit le sentiment d'Addisson. (*V.* ses *Remarques* sur l'Italie). Aussi la langue italienne, que messieurs de Port-Royal qualifioient de *fille aînée de la langue des Romains*, on l'appelle ici *Enfant dégénéré d'une langue immortelle.*

être agréables à un peuple avide de gloire, qui de tout de temps s'est montré jaloux de la prééminence dans tous les genres de gymnastique, et sur-tout dans les arts de l'esprit, les éloges vrais et francs qui abondent dans la Dissertation d'un étranger, qu'on n'accusera pas de partialité, éloges couronnés par une Académie étrangère, doivent flatter encore davantage une telle nation. Ces éloges remontent ici beaucoup plus haut (à dix-sept siècles): ils sont appuyés de preuves en tout genre, historiques, topographiques, lexiques, etc.; en un mot, par une érudition saine et lumineuse. Cette partie, dans tout le volume, est peut-être la plus travaillée et la plus neuve; celle qui a exigé le plus de recherches, et qui offrira bien des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Les Français épris de l'amour de leur pays, qui liront la Dissertation de M. Schwab, auront la satisfaction d'y voir, et dans les excellentes OBSERVATIONS de son traducteur, qui la complètent, que les Français et leurs ancêtres ont eu l'honneur, *dans tous les temps*, de donner le ton à tous les autres peuples leurs contemporains, dont la langue, les arts, les lettres, les sciences et l'influence politique pouvoient les rivaliser ou les surpasser.

Il y est comme prouvé que la langue française, dans les temps les plus anciens, a été avec le latin, ou immédiatement après, la langue universelle de l'Europe.

En abrégeant le plus possible, je me trouve forcé de m'étendre beaucoup plus que je ne voudrois sur cette partie du volume, par plusieurs raisons ; parce qu'elle est la plus intéressante de toutes ; parce qu'ayant été omise par Rivarol, elle complète en quelque sorte, son éloquent discours qui se trouve dans toutes nos bibliothèques (*).

Les sciences et les lettres fleurirent à Marseille à un tel point, et la rendirent si célèbre, que Cicéron l'appeloit la *nouvelle Athènes des Gaules*, et que les Romains de la première distinction y alloient pour s'y former dans la culture des lettres (**).

Avant Constantin, les écoles d'Autun, de Bordeaux, de Trèves, etc., florissoient dans les Gaules : dans toutes les villes étoient érigées des écoles et des académies, où l'on donnoit des leçons de grammaire et d'éloquence. Juvenal indiquoit les Gaules aux Romains mêmes qui vouloient s'exercer dans ce dernier genre (***).

Les jurisconsultes gaulois étoient déja célèbres du temps des Empereurs ; et si le latin conservoit plus de dignité et d'énergie dans la bouche d'un Romain, il étoit plus riche, il avoit plus de graces dans celle d'un Gaulois.

(*) Il s'en est fait quatre éditions.

(**) Varron surnommoit les habitans de Marseille, *Triglottes*, parce qu'on y parloit trois langues, le grec, le latin et le *gaulois*.

(***) *Accipiat te Gallia.* Sat. VII, v. 147 : et ailleurs, *Gallia causidicos docuit facunda Britannos.* Sat. XV, v. 111.

Saint Jérôme, dans ses lettres, avance que les Gaulois alloient à Rome *ut ubertatem Gallici nitoremque sermonis gravitas Romana condiret*.....(*).

La langue des Français, sous les drapeaux victorieux des Normands, devint la langue dominante en Angleterre, à Naples, en Sicile; et par une suite des mêmes causes, pénétra dans les provinces de la Grèce, et jusque dans sa capitale, pendant le règne des princes français à Constantinople, et dans une partie de l'Orient. Plusieurs savans soutiennent que la langue des Français a toujours été la mieux accueillie et la plus répandue en Europe : ils en apportent en témoignage une multitude de preuves citées de suite dans les savantes *Notes* de l'auteur. (Pag. 235 à 243)

On a vu en diverses circonstances, et pour des négociations importantes, des ambassadeurs anglais, allemands, danois, espagnols, etc., préférer la langue française à toute autre langue dont l'usage n'étoit pas aussi universel (225). Charles-Quint appeloit la langue française une langue d'Etat (260).

Rymer et Dryden s'accordent à convenir que le séjour des nobles Provençaux en Angleterre, sous Henri III, avoit beaucoup enrichi la langue anglaise de mots et de tournures tirés du provençal.

L'université de Paris, cette école la plus an-

(*) Ep. XCV.

cienne et la plus savante, ne le cédoit à aucune autre, ni par le nombre des étudians qui s'y rendoient en foule de toutes parts (*), ni par la célébrité des hommes qui en sortirent. L'université de Paris donna des savans distingués à l'Angleterre, à l'Allemagne, etc.; et à l'Italie une multitude de princes honorés de la pourpre romaine.

Le seul Abailard, parmi ses disciples, eut vingt cardinaux et plus de cinquante évêques ou archevêques. On vante encore la célébrité des écoles françaises où l'on enseignoit les arts libéraux, de Chartres, de Tours, de Rouen, de Laon, de Lyon, de Cîteaux, de l'abbaye du Bec, etc.

Il y avoit à Paris, au douzième siècle, un collége pour les Danois et un autre pour les Anglais. Les fils des rois de Suède ne dédaignèrent pas de venir s'instruire à Paris et à Montpellier (an 1250-1290).

Non-seulement les Français ne le cédèrent point aux autres peuples leurs contemporains, dans les arts de l'esprit, mais encore dans ceux du luxe, du goût, des modes, etc.; également par leur adresse dans les jeux et les divers exercices du corps. Nos ancêtres sont vantés à cet égard par Diodore de Sicile et par Strabon (**).

(*) Les historiens en ont porté le nombre jusqu'à vingt-cinq et trente mille.

(**) Diod. liv. V., c. 30, etc. et Strabon, liv. IV, p. 359, Ibid. *Pacis tempore*, saltationis genus....

Ce sont les Français qui donnèrent les premiers modèles de ces distinctions, de ces armoiries, de ces livrées qui décoroient le nouveau costume des chevaliers dans les tournois et dans les armées (D).

Excellence et prééminence chez les autres nations des ouvrages français.

Warton, dans son *Histoire de la Poésie anglaise*, pense que *le Combat entre le Chant du hibou et du rossignol*, le premier essai dans la langue vulgaire avec un refrain ou chœur, est d'origine française. Il pense que *The geste of king horn*, le plus ancien roman anglais que l'on connoisse, est traduit du français.

Les traductions de Rob. Mannying, sous Edouard I, sont tirées la plupart d'ouvrages écrits dans notre langue. (*Warton's history*).

Chaucer, qui écrivoit sous le règne d'Edouard III, dans un temps où l'usage du français avoit été proscrit de l'Angleterre, Chaucer avoit pris un grand nombre de ses contes chez les Provençaux. Jean Gower, qui en approche le plus, composa un poëme divisé en trois parties : *Speculum meditantis*, *vox clamantis*, *Confessio amantis*. Cette dernière partie étoit écrite en français : l'auteur y avoit pris pour modèle notre fameux *Roman de la Rose*.

Le *Sidrac* de Hugues Campden, et les *Aventures de Lanval*, par Thomas Chester, sont aussi

tirés du français. C'est encore du français qu'a été traduit le *Kalendar of shepherds*, imprimé en 1497, et probablement le *Ship of fools*, d'Alexandre Barclay, au commencement du XVI.me siècle.

Avant l'avènement au trône d'Edouard IV, en 1461, on traduisit un grand nombre d'auteurs classiques en français, puis du français en anglais. (Warton, *ibid.*)

En Ecosse, les premiers poëmes furent composés en français, et les minstrels y chantèrent dans cette langue jusqu'au quatorzième siècle. On reconnoît en effet, dans la langue écossaise, des mots et des tournures prises dans la langue française. (*Pinkerton's ancient scotish Poems.* Præf.)

En Allemagne, vers le milieu du seizième siécle, Opitz, qui en faisoit l'ornement, se plut à imiter dans ses poésies notre Ronsard.

Les anciens romans allemands de chevalerie sont la plupart des traductions et des imitations des romans français. Le chef des romanciers de l'Allemagne, Henri de Weldeck (an 1207) paroît avoir eu sous les yeux le français de Chrétien de Troyes, lorsqu'il travailla à sa traduction de l'*Enéïde*.

Lancelot d'Ulrich de Zezam (an 1294) est composé sur le français d'Arnaud Daniel. *Gamuret*, *Tschiona Dulander* et *Perceval* sont tirés du français de Guyot : également *Flore* et *Blanchiflur* (an 1226), *Tristan* (an 1250), ont tous une origine française.

Walther de Metz (1245) écrivit en français son poëme moral intitulé *Mappemonde*; de sorte qu'on peut dire avec Eichhorn, que la poésie allemande de ce temps-là est, en grande partie, l'écho de la poésie française. La passion des poètes allemands alla si loin, dit le même auteur, qu'avec un mépris réfléchi pour les richesses de leur propre langue, ils adoptèrent dans leurs rimes et y mêlèrent avec affectation beaucoup de mots empruntés des poètes français.

« Qui veut entendre le Dante et Pétrarque, « doit à chaque instant recourir au dialecte « provençal »..... On pourroit également citer dans l'italien et dans plusieurs autres langues, une foule d'ouvrages et de poëmes imités des écrivains français; mais ce seroit alonger un extrait déja trop étendu.

Comme l'auteur des Observations, je terminerai cette partie honorable au nom français, sur l'excellence, sur la prééminence de la nation, par un passage marquant d'un savant étranger (*) : il donnera un nouveau poids aux autorités précitées. « La France servoit la pre- « mière de modèle général au nouveau monde. « De la mer Méditerranée à la mer Baltique, on « admit sa chevalerie et ses tournois. Sur une « moitié de notre globe, on parla sa langue, « non-seulement en Italie, en Espagne, mais à

(*) Eichhorn.

« Constantinople même, dans la Morée, en « Syrie, dans la Palestine, et dans l'île de « Chypre. Sa poésie fut chérie de toute l'Eu- « rope... On admira, on imita, on traduisit « leurs chansons tendres et badines, leurs con- « tes, leurs fabliaux, leurs romans. Toutes les « langues de l'Europe, l'une après l'autre, s'ef- « forcèrent de recueillir les chants galans, héroï- « ques romanesques des Français du sud et du « nord de la France. Pour étendre la renommée « de ce peuple vif et gai, tout étoit en mouve- « ment ; rois, princes, clergé, noblesse, pèle- « rins, aventuriers, navigation, commerce, « guerre et paix concoururent à la propager « en tous lieux. L'Italie et l'Espagne adoptèrent « ce que les Français du sud ; l'Allemagne et le « Nord, ce que les Français soit du nord, soit du « midi, avoient de beau. Bien plus, l'Angleterre, « pendant quelques siècles, et l'Italie elle-même « durant quelque temps, rimèrent toutes deux « dans la langue du nord de la France » (E).

Résumons-nous, et tâchons d'apprécier la Dissertation qui fait l'objet de cet extrait. Depuis un nombre d'années il y avoit eu peu de sujets traités dans aucune société littéraire, plus intéressant chez les nations amies des lettres, où les chefs-d'œuvres français sont mis à côté de ceux de l'antiquité, et par-tout y sont plus lus et relus, en raison de leur utilité journalière et plus usuelle. Cette Dissertation a quelque chose d'extrêmement piquant pour des

Français, en ce qu'on a pu y recouvrer tous les vieux titres littéraires de notre ancienne noblesse.

Personne ne pouvoit aborder la question proposée, et triompher de toutes les difficultés qu'elle offroit, n'étoit plus capable de traiter d'une manière aussi satisfaisante que l'a fait M. Schwab, un sujet qui exigeoit une longue étude raisonnée et aussi étendue des langues; qui exigeoit des connoissances multipliées et aussi variées, celles de l'histoire des arts, des sciences et de leurs progrès; de l'histoire des nations, et de leur prépondérance en politique, etc.

L'estime et l'amitié, de plus, ont su procurer à un homme qui avoit la passion de s'instruire un bonheur rare, des facilités de communications, de *dépôts uniques et précieux* qui ont beaucoup contribué à doubler le trésor de ses abondantes recherches. Aussi, l'homme consommé dans cette partie, qui aura fait une étude particulière et suivie des mêmes matières, discutées, approfondies, et en quelque sorte *épuisées* dans l'ouvrage de M. Schwab, est sûr de s'y instruire encore, et d'y trouver des choses absolument neuves qu'il ne trouvera nulle part ailleurs.

Malgré ces ressources infinies, et ses moyens abondans, la plupart en lui-même, le savant couronné, jaloux d'atteindre à la plus grande perfection, appelle la critique, et

cherche encore la vérité. M. Schawb est digne qu'elle se montre à lui, et qu'elle réponde à son vœu, à la candeur et à la droiture de ses intentions : et d'ailleurs, qu'auroit-il à en redouter ? Que pourra reprocher l'examen le plus sévère à un ouvrage aussi recommandable sous tous les aspects ? quelques fautes légères, quelques taches dans un riche et immense tableau ? Et puis, enfin, quelques légères blessures dans une pareille joûte, n'humilient point : elles ne sont qu'honorables à l'athlète qui sort victorieux de l'arène, et la palme à la main.

Dans la comparaison des littératures allemande et française, on est choqué d'une partialité nationale *excessive*, lorsqu'on lit les passages suivans : « *Je ne crois pas trop dire* en « avançant que la Messiade de Klopstock, que « les odes d'Utz et de Ramler, que nos chan- « sons guerrières, que les Idylles de Gessner, « le Musarium de Wieland, le Nathan de « Lessing, *surpassent tout ce que les nations* « *modernes dont l'esprit est le plus cultivé, ont* « *donné dans ces différens genres.* »

« Haller et Geller sont des poètes originaux, « parce qu'ils ont un caractère qui les distingue « *de* TOUS *les poètes didactiques, de* TOUS *les fabu-* « *listes romains, anglais,* FRANÇAIS. »

Tout littérateur, je ne dis pas français, mais même étranger, à qui les chefs-d'œuvre français seront connus comme ceux de la Grèce et de Rome, qui sera doué d'un peu de goût, saura que

que penser de telles assertions, et tout ce qu'on seroit en droit d'y répondre.

Mais voici pis encore : dans un grand et magnifique monument qu'une savante académie a prétendu élever à la gloire de la langue française et des grands écrivains qui, par leurs ouvrages immortels, ont créé, fondé et porté la langue à une perfection qui l'ont rendue la langue de l'univers, on est étonné de voir gravé sur ce même monument d'horribles blasphèmes contre les divinités de notre Parnasse, contre ces dieux même qui en ont été les fondateurs. Or, voici ce que j'appelle des blasphèmes ou des hérésies en littérature et en poésie :

« Je me suis sur-tout appliqué à *citer des « chefs-d'œuvre..... pour transmettre à la posté-« rité* quelque chose de plus *que du médiocre :* « d'autres en auroient peut-être grossi la liste « avec les noms *d'un* J. B. Rousseau, de l'*auteur « de la Métromanie*, avec ceux *d'un Bourdaloue*, « d'un Massillon. » 250.

« Nous avons donné à Corneille le surnom « de *Grand.* Au jugement de Lessing, ceux do « monstrueux, de *gigantesque*, lui convien-« droient mieux. » (Ham. 6, Dramat. et 29—32).

Et ailleurs : « Je ne connois chez les Français « aucun chef-d'œuvre comparable à *l'Eloge du « roi, par Engel.* » A Engel nous opposerons hardiment Bossuet. Qui n'a pas senti les frémissemens, les élans, les aiguillons du génie à la

lecture de son *Oraison funèbre du grand Condé?* Il y a dans les beaux-arts un degré d'élévation, de supériorité ou de perfection, au-delà duquel il est impossible d'aller plus loin; que le génie et le travail peuvent à peine quelquefois égaler, mais qu'ils ne surpasseront jamais. On peut mettre dans cette classe la harangue de Démosthènes pour la couronne, le plaidoyer de Cicéron pour Ligarius; Cinna, Athalie, l'art poétique de Boileau, etc. etc.; et, dans son genre, l'*Oraison funèbre* par Bossuet, qu'on vient de citer. On n'est pas moins surpris de voir dans la même balance oratoire, l'aigle de la chaire et l'ingénieux rival de Fontenelle, *Bossuet* et *d'Alembert*. Quelle différence cependant entre tous deux! quelle distance infinie entre celui-ci et le premier! J'invoquerai ici, comme j'ai fait ailleurs, un témoignage qui ne sera point suspect, celui d'un étranger, d'un professeur de littérature et de goût, dont les leçons ont mérité d'être recueillies, imprimées et traduites en plusieurs langues, et qui font autorité. Exempt de toute partialité nationale, et plus juste envers les deux nations britannique et française, le docteur Blair (*) met au-dessus de Tilotson et de tous les orateurs sacrés de l'Angleterre, *Bourdaloue* et *Massillon;* et le professeur anglais ne balance point d'appeler Bossuet, *le plus éloquent des modernes.*

(*) V. *Blair's Lectures on Rhetoric and Belles-lettres.*

Au reste, dans un ouvrage aussi étendu et d'ailleurs aussi bien rempli, ce ne sont que de légers défauts concernant notre littérature, bien excusables chez un étranger. Cette Dissertation qui plaît, *intéresse* et *instruit*, est une des plus satisfaisantes que je connoisse. Cet ouvrage, qui a mérité avec justice les suffrages d'une savante académie, est sûr d'obtenir ceux de tous ses lecteurs : et le critique le plus difficile ne pourra que s'écrier : *Je voudrois l'avoir fait !* (*)

E. B.

(*) Il a pu m'arriver quelquefois de citer l'auteur de la Dissertation, lorsque c'est le traducteur et commentateur qui parle : c'est une erreur légère qu'on me pardonnera sans doute, puisque ce sont ici deux amis que l'amour des lettres, la défense d'une même cause, et qu'un même sentiment plus encore, réunissent presque toujours. (*Note du rédacteur.*)

NOTES

Correspondantes aux renvois *ou* lettres *A. B. C. D. E.*

(*A*) A une époque de notre littérature française, bien remarquable, où une armée de traducteurs en vers (1), animés d'une noble émulation nationale, à la suite et comme sous les drapeaux du célèbre Delille, se proposent de rivaliser les poëtes allemands et anglais, traducteurs en vers, beaucoup plus riches que nous dans cette partie; on a lieu d'être surpris qu'un zélé patriote, qui a pris à tâche d'étaler toutes les richesses littéraires et poétiques de son pays, n'ait pas dit un mot des étonnantes et *uniques* traductions en vers, de M. Voss, *dans le genre métrique*: car les allemands, comme Homère et Virgile, ont aussi des poëmes en vers métriques, dans un genre qui contribue tant à la beauté et à la fidélité littérale, poétique, harmonique, etc. d'une traduction en vers, des anciens poëtes sur-tout. On auroit donc pu citer les belles traductions métriques d'Homère, de Virgile, d'Ovide, etc., par M. Voss. Il est à remarquer que dans sa traduction des Géorgiques, le poëte allemand a su remplir son double but; qu'il a su joindre la beauté de la perfection à la plus exacte fidélité: sa version, en effet, des Géorgiques n'a pas un vers hexamètre de plus dans l'allemand que dans l'original. Par-là, M. Voss a su trouver dans sa propre langue un nombre d'avantages que n'ont point eus dans la leur, Pope, Dryden, Annibal Caro, Delille, etc., et qui ont procuré à ces versions germaniques, une supériorité marquée sur toutes les autres traductions en vers les plus estimées, dans quelque langue que ce soit (2).

M. Voss vient encore d'enrichir la littérature de son pays

(1) J'en ai sous les yeux la *liste nominale*, très-considérable et effrayante en quelque sorte; car le Pindare des hébreux, le prophète lyrique, l'a prédit: *Multiplicasti gentem et non magnificasti lætitiam.* Ode III, str. 17.

(2) On peut lire sur ce même sujet une *Lettre* d'un homme très-instruit de la littérature allemande. *Magasin Encyclopéd.* An IV, tom. II, pag. 11.

d'un recueil de poésies lyriques, très-vantées. *Note du Rédacteur.*

(*B*) Je me rappelle avoir lu sur ce même sujet, il y a quelques années, une LETTRE piquante, dans laquelle l'auteur, ami d'un goût pur et antique, combat avec les armes d'une plaisanterie fine et enjouée, tout le ridicule de notre engoûment germanique. Il s'escrime sur-tout contre le premier volume de la *Bibliothèque germanique*, qui venoit de paroître, lequel nous menaçoit *d'une levée en masse de vingt mille gens de lettres*, qui débitent tous les ans aux différentes foires de l'Allemagne, *le produit de vingt mille mots.*

L'auteur de la LETTRE n'aime point « le chant (ou *chanson* » « *Barditus*; c'est l'expression de Tacite) après la bataille d'Her- « mann, *drame* de cinquante à soixante pages. » Il sait mettre une distance infinie entre le goût simple et sublime de Gessner et le pathos, le boursouflé, le gigantesque du Barde Ossian, de Klopstock, de Bodemer, le *noachiste*, etc. Enfin, le critique s'amuse de la guerre éternelle que se font réciproquement les prôneurs fanatiques et les détracteurs ardens de la littérature allemande. (V. LETTRE de B. V. aux auteurs du Journal des Débats, feuille du 26 brumaire an IX, provoquée par les reproches injustes faits à la langue française, insérés dans le *Mercure* V). *N. D. R.*

(*C*) Ces détails, qui concernent le technique des langues, de leur grammaire, de leur syntaxe, etc., leurs rapprochemens, leurs comparaisons, ne seront pas lus sans intérêt par les personnes même les plus instruites dans cette partie. Voyez, pour le grec, les pages 182, 196, 270; pour le latin, 159, 162, 175—177; pour l'allemand, 157—159, 162, 163, 181; pour l'anglais, 231, 232, 269; pour l'espagnol, 232; pour l'italien, 183, 228, 229; et pour le français, 233, 253 et 254.

M. Schawb fait, entre plusieurs autres, cette observation, d'une singularité remarquable chez un poëte latin du troisième siècle, et de la première classe pour son temps, qui dit, *plus formosus* pour *formosior*. (Nemesien. Eccl. IV).

On est surpris de ne pas trouver les mots *amo* dans la langue des Valaques, qui s'appellent encore aujourd'hui *Rumini*, comme ayant adopté en partie la langue des Romains.

(*D*) Les poëtes comme les peintres, à qui tout est permis,

Quid libet audendi semper fuit æqua potestas,

les poëtes, dans leurs chroniques en vers, font remonter bien plus haut l'origine de ces anciens titres de noblesse et de ces distinctions héraldiques; en Egypte, en Grèce, chez les Troyens, et par suite, chez les Romains, etc.

Voici l'ancien usage des armoiries bien établi :

At Nilus, qui se genitum semptemplice Nilo
Ementitus erat, clypeoque fluminia septem
Argento partim, partim cælaverat auro...
Ovid. Metam. L. V, v. 127.

Nilée a vu le jour aux remparts de Memphis,
Et du Nil faussement se vante d'être fils.
Son écu d'or, empreint des sept bouches du fleuve,
Porte de sa naissance une orgueilleuse preuve.

Je sais bon gré au poëte Saint-Ange de s'être ici servi du mot technique héraldique. On voit également consacrés par les anciens poëtes, l'origine et l'usage des Colliers, des Chaines, des Cordons d'honneur, etc.

Ferunt....
Pars leves humero pharetras: it pectore summo
Flexilis obtorti per collum circulus auri.
Æneid. L. V, v. 557, et ailleurs (1).

Il s'agit ici des camarades du jeune Iüle.

Plusieurs ont un carquois; et d'un riche collier
La flottante parure orne chaque guerrier.
Traduction de M. Delille.

Et chez le même poëte, nos aïeux se montroient déja du temps de César, amis du luxe et de la parure, autant que des combats.

Galli per dumos aderant;.....
Aurea Cæsaries ollis, atque aurea vestis,
Virgatis lucent sagulis, tum lactea colla
Auro innectuntur.....
Ibid. L. VIII, v. 653.

(1) J'ai un nombre d'exemples de ce genre recueillis au mot CHAINE *du Maire de Londres, et autres Dignitaires britanniques*, dans un manuscrit très-considérable qui se trouve en ce moment dans des mains très-savantes, à Genève. (*Note du rédacteur*, juin, 1824).

Les Gaulois arrivoient.....
Dans ce vivant tableau, l'art avoit figuré
Leur chevelure d'or, leur vêtement doré,
Et de leurs colliers d'or la parure flottante
Qui couvroit de leur cou la blancheur éclatante ;
Leurs tabliers pendans, dont les pans bigarrés
Sont rayés de rubans richement colorés.

M. Delille.

Tout le monde sait que depuis des siècles, chez les modernes, en France, en Angleterre et dans beaucoup d'autres contrées les plus célèbres de l'Europe, les premiers dignitaires à la cour, dans les armées, dans les tribunaux, dans les premières places municipales, etc., sont décorés de colliers, de chaînes, de cordons, de rubans, d'écharpes, d'étoiles, etc. *Note du Rédacteur.*

(*E*) A l'appui du sentiment de l'auteur couronné, de son savant commentateur, et de cette multitude d'autorités réunies, j'ajouterai le passage suivant qui enchérit sur les éloges donnés à nos anciens écrivains. Ce passage est tiré de l'excellent DISCOURS PRELIMINAIRE de M. Campenon (Œuvres choisies de Clément Marot. Paris, Didot ainé, an X.), *sur les progrès et les retardemens de la langue française.* C'est à l'Université de Paris, à ce corps célèbre que l'Italie, toute précoce qu'elle a été dans la littérature, doit ses premiers grands écrivains, le Dante et Bocace. C'est dans nos joyeux romanciers que Bocace a puisé, de l'aveu des Italiens même, la plupart de ses *Nouvelles.* C'est aux traits délicats, recueillis dans Thibaut, dans Gace Brulés, dans Coucy, que leur Pétrarque dut les vers qui charmaient l'Italie. Ce fut à l'aide de la romancerie française que le génie de l'Arioste construisit le poëme de Roland. Et si le Tasse trouva sa langue perfectionnée et déja digne de seconder son génie, digne d'égaler ses héros à ceux d'Homère ; ses héros, et les premiers récits de leurs prodiges, sont encore d'origine française. *N. D. R.*

BEAUX-ARTS.

De la Peinture considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes, et de son influence sur les mœurs et le gouvernement des peuples ; par GEORGES-MARIE RAYMOND, *professeur de mathématiques, etc., avec cette épigraphe :*

Discе bonas artes, moneo, romana juventus. OVID.

Seconde édition. Paris, CHARL. POUGENS, quai Voltaire, n. 10. An XII. — 1804.

L'OUVRAGE que nous annonçons, a concouru sur cette question proposée par l'Institut national : *Quelle a été et quelle peut être encore l'influence de la peinture sur les mœurs et sur le gouvernement des peuples ?* Il est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur esquisse rapidement l'histoire et les progrès de la peinture. Après avoir fait passer le lecteur, des premières ébauches aux compositions les plus sublimes et les plus correctes, il développe successivement les moyens employés par l'art dans les différens âges, et parle nécessairement des objets de ses imitations. A cet égard, il ne trouve que chez les anciens le vrai beau, qui n'est plus, pour les modernes, que le beau idéal, image vaine et chan-

geante, qui reçoit l'empreinte des goûts individuels et des préjugés. Tout ce qui existe dans la nature, la peinture le regarde comme son domaine : cette idée suggère à l'auteur des réflexions qui trouveront sans doute nombre de contradicteurs. Il n'y a rien de successif dans un tableau ; on ne peut y voir qu'un instant indivisible : or, dans un instant indivisible, il n'y a point de mouvement. Ce cheval, représenté dans l'attitude du galop, et qui ne court pas, offre un mouvement *immobile*, qui est une véritable convulsion : voyez ce char qui semble devoir être emporté par une vîtesse, que l'œil suivroit à peine ; les roues restent sur leur essieu, sans changer de place : qu'est-ce encore qu'une tempête muette, ou le spectacle d'une bataille qui se donne dans le silence. Ne pouvant donner du mouvement à ce qui doit en avoir, c'est un contre-sens d'en tenter l'imitation. Il s'ensuit donc que la peinture ne peut faire le récit d'un événement quelconque. Un tableau sera bien un épisode, un fragment poétique ; mais jamais il ne réunira cet ensemble de faits qui composent une action, et la conduisent à son dénouement : la nature en repos n'est pas non plus universellement du ressort de la peinture. M. Raymond infère de tout cela, et avec raison, que la musique et la poésie sur-tout, possèdent au suprême degré tous les moyens qui manquent à la peinture, ainsi qu'à la sculpture, à laquelle s'appliquent toutes les observations faites sur la

première. Le poëte et le musicien ont l'avantage de parler directement à l'ame, au lieu que le sculpteur et le peintre ne frappent l'imagination que par l'entremise des sens. L'auteur, toutefois, est loin d'adopter, il combat même l'opinion exagérée, ajoutons fausse, de ceux qui soutiennent l'impuissance absolue de la peinture; mais il désigne la nature physique et morale comme la source unique où les peintres doivent puiser leurs sujets d'imitation, et les richesses de leur art. Il proscrit impitoyablement l'introduction des divinités de la fable, et ce qu'il appelle le fatras mythologique : en peinture comme en poésie, l'usage lui en paroît un anachronisme insupportable. Il blâme aussi, en général, les fictions allégoriques, et trouve une inconvenance dans l'emploi du sexe le plus foible pour exprimer les vertus, qui sont le caractère des ames fortes. Il préféreroit, d'ailleurs, les vertus mises en action, à ces notions abstraites que présente l'iconologie, et presque toujours inintelligibles pour le vulgaire. Tels sont les principes que renferme la première partie.

La seconde commence par des considérations sur l'influence de la peinture en général. Exposant ensuite le parti que l'homme peut tirer de cet art, M. Raymond développe ses avantages particuliers sous le rapport des agrémens qui en résultent; mais il n'oublie pas d'indiquer tous les genres de moyens par lesquels on peut le

rendre utile à toutes les classes. Venant ensuite à ses effets dans leurs conséquences politiques, il appelle toute la vigilance du gouvernement : non-seulement il veut que le législateur dirige les arts vers l'utilité publique, il veut encore qu'il songe à leur assurer une influence permanente, qui soit la même pour les générations qui se succèdent. Mais pour cela, il desire qu'on fixe cette inconstance, cette versatilité de goûts, qui est la source de tant de maux et de tant de jouissances : réduire l'esprit humain à l'uniformité, déraciner le luxe et détruire l'empire des modes, nous paroît une opération presqu'impossible. L'auteur reconnoît comme essentiellement utile l'exposition des objets d'arts ; mais il desireroit qu'elle fût faite avec méthode, et que, par exemple, les ouvrages de pur agrément, ou simplement destinés à montrer le mérite du travail, ne fussent pas confondus avec ceux dont on attend quelque effet moral. Il place à part, et dans des établissemens différens, les hommes d'Etat, les savans et les philosophes, même les citoyens vertueux : selon lui, ces musées où l'on réunit les chefs-d'œuvre des maîtres de toutes les nations, et où l'on ne va pas pour prendre des leçons de vertu, ne devroient être consacrés qu'à la gloire des arts ; l'entrée n'en seroit permise qu'aux élèves pour y puiser le goût du beau, et aux amateurs pour satisfaire leur curiosité.

Cet ouvrage, dont nous n'avons offert que

les principales idées, est l'un des trois que la commission de l'Institut national a distingué parmi les mémoires envoyés au concours : la troisième place lui a été assignée. Dans cette seconde édition, l'auteur a renforcé de réflexions nouvelles son système paradoxal, que nous avons développé plus haut. La manière adroite et ingénieuse dont il le présente et le discute, l'énergie, l'élégance même du style, en un mot, l'intérêt qu'il inspire ; tout cela ne sera jamais assez fort, assez puissant pour appaiser la bile des enthousiastes de la peinture. M. Raymond, d'ailleurs, se trouve entraîné dans des raisonnemens que ceux-ci prendront pour des contradictions, sans s'embarrasser s'ils naissent du sujet même, ou s'ils sont le produit de l'erreur. Ici, il loue avec chaleur le Laocoon ; là, il analyse froidement un tableau de Raphaël et d'autres : mais on aura peine à lui pardonner l'espèce d'irrévérence avec laquelle il parle de l'Apollon du Belvédère. Cependant, il faut l'avouer, M. Raymond s'exprime sur les beaux-arts, et principalement sur la peinture, en homme éclairé et judicieux : il énonce des vérités frappantes que le préjugé seul et qu'une admiration servile et routinière peuvent empêcher de reconnoître ; mais il est bien difficile d'avoir raison contre la tradition commune. On voit aujourd'hui peu d'ouvrages dont le but moral soit plus marqué. Ramener la peinture à cette sage maxime si négligée, *utile dulci*, en réprimer les

abus que la dépravation multiplie chaque jour, lui donner une direction utile pour toutes les classes de citoyens; voilà où tendent les efforts de M. Raymond. D'après cela, tout lecteur sans prévention, sans passion, peut-il lui refuser son estime et des éloges ?

J.-L. G.....e.

HISTOIRE.

Rituel des Tâtars-Mantchoux, rédigé par l'ordre de l'empereur Kien-Long; et précédé d'un Discours préliminaire composé par ce souverain, avec les dessins des principaux ustensiles et instrumens du culte chamanique : ouvrage traduit par extrait du Tâtar-Mantchou, et accompagné des textes en caractères originaux; par L. Langlès, *membre de l'Institut national, conservateur des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque impériale, et professeur de persan à l'Ecole-spéciale des langues orientales vivantes.* Paris, de l'Imprimerie de la République. An XII. — 1804. In-4.° de 74 pages.

Cet ouvrage fait partie du tome VII des *Notices et Extraits des manuscrits de la biblio-*

thèque impériale. M. Langlès en a fait tirer quelques exemplaires pour les offrir aux amateurs de la littérature orientale, et pour exciter quelques-uns d'eux à étudier une langue *savante, encore inconnue aujourd'hui en Europe* (1).

L'ouvrage dont M. Langlès nous donne la notice, est intéressant et curieux. Il l'a choisi le premier, parce qu'il a l'intention de faire connoître les ouvrages Mantchoux, et qu'il a cru devoir commencer par ceux qui peuvent nous familiariser avec les mœurs et les usages de ce peuple. M. Langlès donne d'abord un précis sur le Chamanisme, que les empereurs chinois allient avec le culte moderne de Chang-ti; et sur *Bouth* ou *Bouddah*, le législateur des Tâtars.

L'ouvrage lui-même est composé de six volumes contenus dans une espèce de carton, ou d'enveloppe, comme les livres chinois, et a été imprimé avec des planches de bois. Suivant un ancien usage de la bibliothèque impériale, les livres ainsi imprimés à la manière chinoise, font partie du département des manuscrits,

(1) M. Langlès a prouvé, dans plusieurs de ses ouvrages, l'importance du Tâtar-Mantchou, dans lequel on trouve maintenant des traductions fidèles et authentiques de tous les bons livres chinois. Il continuera l'impression des grammaires qui, jointes au Dictionnaire qu'il a déja publié en 3 volumes in-4.°, l'an 1789 et 1790, formeront un cours complet de la langue Mantchoue; et ce cours ouvrira, suivant l'expression du savant Amiot, une libre entrée dans la littérature chinoise de tous les siècles.

et se trouvent conséquemment dans la division dont la garde est confiée à M. Langlès. Ces livres sont compris dans le travail que ce savant distingué a entrepris, sur les manuscrits de cette bibliothèque.

L'empereur Kieng-Long lui-même a composé la préface que M. Langlès donne en entier avec le texte Mantchoux. On trouve après de nombreuses listes des mandarins préposés à l'inspection de l'écriture, au dessin, à l'impression, à la correction des épreuves, etc.

On lit ensuite un discours composé par ces savans, et revu, ainsi que tout l'ouvrage, par l'empereur lui-même, sur les offrandes et les sacrifices qui sont en usage chez les Mantchoux, et une indication du texte contenu dans chaque volume, dont le sixième renferme 118 gravures en bois, représentant le lieu des sacrifices, les instrumens, ustensiles qu'on emploie dans les libations, offrandes et sacrifices, les principales pièces du costume sacerdotal des chamans, avec des descriptions très-détaillées en Mantchou. M. Langlès donne, dans son ouvrage, soixante-cinq objets qui lui ont paru les plus intéressans, et qu'il a fait soigneusement réduire : on y trouve également le texte de la description Mantchoue, avec la traduction.

Ces planches et ces descriptions sont très-utiles pour faire connoître les mœurs, les usages et les rits des Tartares; et les unes et les au-

tres seront d'un grand intérêt pour les amateurs de l'histoire et pour les artistes.

M. Langlès promet de publier aussi plusieurs notices d'ouvrages Mantchoux ; ce sera ajouter de nouveaux services à tous ceux que lui doivent les lettres, et qui ont rendu son nom respectable aux savans, comme il est cher à l'amitié.

A. L. M.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Notice sur les travaux des membres de l'Université et de l'Académie de Gœttingue.

APOLLODORI *Atheniensis Bibliothecæ libri tres et Fragmenta, curis secundis illustravit* Chr. G. HEYNE. *Observationes ad Apollodori Bibliothecam, auctore* Chr. G. HEYNE. Chez *Dieterich*, 1803, gr. in-8. Cet ouvrage a déja été annoncé dans le Magasin Encyclopédique.

ABHANDLUNG *vom Scharlach-Ausschlage, von* Lud. Christ. Wilh. CAPPEL, *Professor der medicin in Gœttingen.* Traité sur la Fièvre scarlatine ; par Louis-Guillaume CAPPEL, professeur de médecine ; in-8., chez *Dieterich*, 1803.

L'Introduction traite de l'origine de cette espèce de fièvre. I.er chapitre. Sur les moyens de reconnoître la fièvre scarlatine, et de la distin-

guer des maladies semblables. 2.e chap. Du cours de cette fièvre, avec une description de ses différens accidens. 3.e chap. Des causes de la fièvre scarlatine. 4.e chap. Des différences de cette fièvre. 5.e chap. De la manière de prévoir l'issue de cette maladie. 6.e chap. Des moyens de se garantir de la fièvre scarlatine. 7.e chap. Des moyens de la guérir. 8.e chap. Des moyens de guérir les maladies qui en sont la suite.

MÉMOIRES *sur les campagnes des Pays-Bas en* 1745, 1746 *et* 1747, *publiés par A. H. L.* HEEREN, *professeur d'histoire à Gœttingue.* Rawer, 1803.

Jusqu'à présent on n'avoit sur ces campagnes que des rapports français : ces mémoires en offrent du côté des alliés. Le prince régnant de Waldeck, qui a fait ces campagnes à la tête des troupes auxiliaires de Hollande, profita des momens de loisir que lui laissoient ses occupations pour se rendre compte des événemens les plus intéressans dont il avoit été témoin : ses papiers, qui se trouvent dans les archives de la maison de Waldeck, sont les sources dont ces mémoires sont tirés directement. Le prince de Waldeck, actuellement régnant, chargea l'éditeur de les faire connoître : ces mémoires doivent avoir de l'intérêt pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire.

Phytographische *Blætter, verfasst von einer Gesellschaft Gelehrten und herausgegeben von D. G. F.* Hoffmann, *œffentlichen ordentlichen Lehrer der Arzneykunde und Botanick. Erster Jahrgang* 1803, Bey Schroeder.

Feuilles phytographiques, rédigées par une société de savans, et mises au jour par G. F. Hoffmann, professeur ordinaire de médecine et de botanique. Première année 1803; grand in-8., avec huit gravures, dont sept sont coloriées.

Le premier mémoire de ce recueil a pour titre : *Novæ species plantarum Capensium examinatæ et descriptæ à C. P. Thunberg.* Depuis que le chevalier Thunberg a mis au jour, il y a plusieurs années, sa *Flora Capensis*, on a eu occasion de faire de nouvelles acquisitions : ce sont celles que le premier mémoire fait connoître. Voici les noms des nouvelles espèces : *Ixia radians.* — *Ixia fenestrata.* — *Ixia squallida.* — *Ixia elliptica.* — *Schœnus aggregatus.* — *Cyperus hirtus.* — *Holcus setifolius.* — *Restio nutans.* — *Restio elongatus* (différent du *Restio vaginatus* qui lui ressemble). — *Restio bifidus.* — *Restio cuspidatus.* — *Restio squamosus.* — *Protea villosa.* — *Protea odorata.* — *Protea tenuifolia.* — *Protea virgata* (différente de la *Protea parviflora* par sa fleur plus grande et en boule, et par ses feuilles plus pointues). — *Protea venosa.* — *Protea rugosa.* — *Protea pyramidalis.*

— *Protea hirsuta.* — *Protea verticillata.* — *Protea macrocephala.* — *Protea reticulata.* — *Protea scabrita* (*P. speciosa* (A) Diss. *de Protea*). *Protea marginata* (*P. speciosa* (B) Diss. *de Protea*). *Protea obtusa.* — *Galium horridum.* — *Penœa acuta* (différente de la *P. squamosa* : *laciniis corollæ non obtusis, sed acutis et tubo longiori, angustiori*). — *Cuscuta Africana* (*Americana* Prod. cap. 32). — *Parietaria lanceolata.* — *Brunia comosa.* — *Brunia phylicoïdes.* — *Phylica glabrata.* — *Phylica hirsuta.* — *Phylica rosmarini folia.* — *Campanula bracteata.* — *Campanula stellata.* — *Lobelia setacea.* — *Lobelia scabra.* — *Celastrus acuminatus.* — *Celastrus obtusus.* — *Celastrus ellipticus.* — *Celastrus crispus.* — *Diosma oblonga* (*lanceolata* Prod. cap). — *Diosma cuspidata.* — *Diosma umbellata.* — *Diosma dentata.* — *Diosma pustulata.* — *Achyranthes verticillata.* — *Anethum Capense.* — *Rhus glaucum.* — *Rhus mucronatum.* — *Rhus crenatum.* — *Rhus dimidiatum.* — *Rhus dissectum.* — *Pharnaceum mucronatum.* — *Pharnaceum distichum.* Le second mémoire offre un supplément aux observations botaniques de M. le professeur *Retzius* à *Lund*, terminées avec le sixième cahier. M. Retzius décrit comme espèces nouvelles ou rares : *Cestrum citrifolium.* — *Silene bifida.* — *Silene discolor.* — *Rosa laxa.* — *Rosa microcarpa* (de Sibérie). — *Lepidium didymum* (il n'est pas tout-à-fait le même que le *Lepidium* d'Hudson, auquel il a donné le même nom). — *Erysimum rubellum.*

— *Hesperis parvula.* — *Madia viscosa.* — *Galinsoga laciniata.* — *Rudbeckia alata* (peut-être plutôt une sorte d'*Helenium*). — *Silphium trifoliatum.* — *Silphium ternatum.* — *Silphium atro purpureum.* — Le véritable *Populus balsamifera* de Linnæus, doit être le *Populus candicans recentior.* Dans le troisième mémoire, M. le professeur *Linck* de Rostock, a montré la différence entre la *Cardamine hirsuta* Web (qui ici est appelée *C. Sylvatica*), et la *Cardamine hirsuta* de Linnæus. L'auteur a trouvé souvent la dernière en Espagne, en Portugal, ainsi qu'en Angleterre, sur les chemins et sur de vieux murs ; mais l'autre, au contraire, (la *C. Sylvatica*) ne s'est présentée à lui que dans les bois. Le quatrième mémoire est rempli de remarques sur quelques espèces de *Carex*, du même auteur. Dans le cinquième mémoire, l'éditeur offre les plantes remarquables, ou rares du jardin botanique de Gœttingue : ces plantes sont tirées des genres *Aster et Veronica.* On trouve donc la description et le caractère des plantes qui suivent : *aster grandiflorus, dumosus, cyaneus, pendulus, umbellatus, undulatus, thyrsiflorus, tradescanti, veronica virginica, longifolia, crenulata, complicata*, etc. Le sixième mémoire de M. le docteur *Kieser*, concernant l'*Antirrhinum peloria* de Linnæus, contient tout ce qui regarde l'histoire de cette singulière anomalie, et offre en même temps les recherches de l'auteur, qui démontre que, des graines

mûres de la *peloria*, on peut tirer, non une autre *peloria*, mais une *antirrhinum linaria*; ce qui prouve que le caractère de la *peloria* n'est aucunement constant pendant plusieurs générations, et que par conséquent cette plante n'est point une production à-la-fois bâtarde et féconde. Le septième mémoire offre ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire du *Satyrium epipogium* Linn., principalement la structure particulière de ses parties génitales. Dans le huitième mémoire, l'éditeur soumet à son examen l'*equisetum pratense* Erh. Ses recherches démontrent la différence de cette plante avec l'*equisetum arvense*. M. Sprengel, à Halle, a joint à ces mémoires des détails très-instructifs sur les parties de la génération des fougères.

Geschichte *der Entstehung und Entwickelung der hohen Schulen unsers Erdthels, von C.*-Meiners. Histoire de la Fondation et du Développement des Universités de l'Europe; deuxième vol.

Ce volume est composé de deux livres qui renferment l'histoire des Fonds et des Priviléges des Universités. Le quatrième livre se divise dans les sept sections suivantes: 1.° Histoire de la Juridiction académique; 2.° Histoire du Droit de faire des Statuts; 3.° Histoire du Droit d'élire ses supérieurs, ses fonctionnaires, ses subalternes et ses professeurs; 4.° Histoire des Dignités académiques; 5.° Histoire de la dignité

de comte Palatin (*comes Palatinus*) et de ses priviléges; 6.° Histoire du Privilége de *sauf-conduit* et de la taxation à l'amiable des demeures; du Droit de tenir de petits et de grands messagers; particulièrement de l'Immunité d'impôts et de charges publiques; 7.° Histoire du Droit que les Universités ont de prendre part aux délibérations sur les affaires publiques; du Droit et de la Franchise de censure; du droit de Patronage et de *rotuli nominationum*; du Droit de chasse, et de celui d'établir des cabarets et des apothicaireries.

Dans la séance de la Société des Sciences, du 22 octobre, M. Meiners a lu un mémoire intitulé : *Commentatio quæ Historiam muneris cancellariorum academicorum in Universitatibus Gallicis et Italicis pertractat.*

Les recherches que M. Meiners a été obligé de faire pour écrire son Histoire des Universités, l'ont amené à examiner plus attentivement l'histoire de la dignité de chancelier dans les Universités de France et d'Italie; et c'est le résultat de ses observations qu'il soumet à la société dans un mémoire particulier, formant comme une section de son grand ouvrage sur les Universités.

Le 19 novembre, la Société royale des Sciences tint une séance solennelle en mémoire de sa fondation, il y a cinquante-deux ans. M. Blumenbach lut un mémoire intitulé : *Specimen*

Historiæ naturalis antiquæ artis operibus illustratæ, eaque vicissim illustrantis. L'auteur commence par quelques idées générales sur les trois rapports sous lesquels les ouvrages de l'art que l'antiquité nous a laissés, sont instructifs pour l'histoire naturelle ; 1.° par les objets rares et significatifs qui y sont représentés ; 2.° à cause de la matière dont ces ouvrages sont faits ; et 3.° par les circonstances accessoires, qui sont la position dans laquelle ils ont été trouvés, ou bien la métamorphose singulière que leur matière a subie dans la suite des temps, etc. Sous le premier rapport, ces monumens antiques sont instructifs pour l'anthropologie et la zoologie ; sous le second, pour l'oryctognosie ; sous le troisième, pour la géologie : ces trois rapports sont expliqués par quelques exemples.

Les monumens égyptiens sont nommément d'une grande importance pour la zoologie, particulièrement les dessins fort bien faits de quelques animaux remarquables que l'on ne trouve plus à présent au-dessous des cataractes, tel que l'hippopotame amphibie, dont M. Blumenbach montra une petite figure de terre vernissée, qu'il tenoit de M. Boettiger de Weimar : ce dernier l'avoit reçue de M. Hammer, secrétaire de légation, qui l'avoit trouvée dans le sable près des catacombes à momies de *Sakara*. Quoique la petite figure soit faite sans beaucoup d'art, elle est cependant si fidèle et si caractéristique, soit pour l'expression de l'*habitus* total, soit

particulièrement pour la forme du museau retroussé, laquelle distingue l'hippopotame égyptien de celui du Cap, que M. Blumenbach conjecture que tous deux forment deux espèces différentes.

Pour indiquer le second rapport, M. Blumenbach a montré trois pierres antiques, qui sont très-communes dans les cabinets, mais dont on connoît à présent si peu les carrières, que les minéralogues ne les voient jamais que dans des gemmes antiques : ce sont la *corniola nobilis*, la cornaline de la Vieille-Roche, le *nicolo* et le *plasma di Smeraldo*. Les graveurs grecs se sont occupés particulièrement de la première, et les romains des deux autres.

Le troisième point de vue est expliqué par un *nicolo* trouvé près de Nimègue, enchâssé autrefois dans un anneau de fer, qui, changé à présent en fer oxidé compacte, a conservé cependant sa forme, et renferme encore très-exactement le cachet. Ici appartiennent plusieurs autres exemples que donne l'auteur du mémoire.

Viennent ensuite les observations de M. Blumenbach. Il les a réduites dans un ordre systématique, sous quatre sections : 1.° l'anthropologie ; 2.° la zoologie ; 3.° la botanologie ; 4.° la minéralogie. Je citerai quelques exemples de chacune des sections.

1.° Pour déterminer plus précisément les différences que les anciens avoient déja observées dans le genre humain, et qui se trouvent sur les

monumens de l'antiquité. Tout ce qui reste encore de ces ouvrages de l'art ne peut se rapporter qu'à deux des cinq principales races dans lesquelles l'auteur divise le genre humain, c'est-à-dire, à celle du Caucase et à l'AEthiopienne. Il n'a jamais vu aucun antique (ce mot pris dans sa signification archæologique) qui se rapportât à la race mogole; car il ne peut comprendre comment Winkelmann et d'autres savans ont pu trouver la forme de visage égyptienne semblable à celle des Chinois. — Le grand nombre de figures humaines que l'on trouve dans les pagodes, sur les deux côtes de la presqu'île de l'Inde, sont d'une forme, à la vérité, différente, mais toujours déterminée et caractéristique. On distingue entre autres parmi ces figures, une conformation nationale très-singulière avec des têtes en forme de boule et une physionomie toute particulière; M. B., qui a vu des têtes et des groupes tirés du plus célèbre de ces temples, celui d'Eléphanta, dans le Musée britannique, dans la collection de Parkinson, et particulièrement dans celle de M. *Townley*, trouve de la ressemblance entre ces formes particulières et celles de quelques tribus très-anciennes de montagnards, dans l'intérieur de l'Inde, que les *Asiatick researches* viennent de faire connoître davantage. Cette forme ressemble aussi à celle du crâne d'une jeune indienne, morte à l'hôpital de Copenhague, lequel lui a été envoyé comme une singularité remarquable, à

cause de sa forme d'une rondeur frappante.

Les collections qu'il a vues, ont donné également l'idée à l'auteur de soumettre à un pareil examen la célèbre statue du *rotatore*, le remouleur. La forme singulière de cette tête l'avoit toujours frappé, sur-tout le front rentrant et les larges parois de la mâchoire inférieure. Il a remarqué que plusieurs crânes de sa collection ont justement la même forme : ces crânes appartiennent à des Cosaques et à d'autres peuples analogues ; ce qui s'accorde avec l'opinion que le remouleur doit représenter un Scythe. Pour finir la section anthropologique, l'auteur fait mention d'un *ex voto* d'argent, non encore connu, qui se trouve dans la collection de M. Townley, et qui représente une union hermaphrodite des parties génitales des deux sexes. On l'a pris pour un symbole, comme le lingam ; M. Blumenbach croit que c'est un vice de conformation des parties génitales de l'homme, et que le conduit urinal est fendu par derrière. Il parle aussi d'un autre *ex voto* de bronze, également unique dans son genre, qui se trouve dans la collection de M. *Rich. Payne*. Il représente les organes sexuels d'un petit garçon, avec un ruban autour du prépuce, tiré par-dessus le gland ; c'est vraisemblablement la cérémonie préparatoire à l'infibulation.

2.° Pour la zoologie. On sait que les Romains ont connu le rhinocéros à deux cornes, que les naturalistes n'ont retrouvé que dernièrement ; il y en a une figure de bronze dans le

muséum de Cassel, et on le trouve sur-tout sur les monnoies de Domitien. L'auteur a vu aussi, sur une pareille monnoie, bien conservée, le rhinocéros à une corne ; sur les monumens de Persépolis, on trouve des chevaux et des chameaux sur un même rang. Cela ne paroît pas s'accorder avec le récit que font Hérodote et Xénophon de la défaite de Crésus, qu'ils attribuent à l'antipathie de ces animaux l'un contre l'autre ; mais cette contradiction apparente se trouve détruite par la comparaison de diverses observations. Il est sûr que les chevaux ont peur des chameaux, à moins que de jeunesse on ne les accoutume à la vue de ces animaux, comme le font les Calmoucks, les Maures, etc. Il paroît singulier qu'un lion attaque un crocodile, comme on le voit sur une lampe de terre dans Passeri : et cependant, d'après l'analogie, cela est possible ; car des témoins assurent que, dans l'Amérique méridionale, l'once attaque le caïman. On trouve sur des monumens égyptiens des serpens avec le cou extrêmement gonflé ; comme par exemple, sur ces beaux blocs de basalte que M. Edw. Worsley Montaigue a donnés au Musée britannique. On a pris ces figures pour des serpens à sonnettes, et on en a tiré un argument pour l'origine indienne de ces figures, et de quelques autres que l'on trouve en Egypte : mais quelques espèces de serpens indigènes en Egypte, comme la *Coluber haje*, ont la propriété de gonfler ainsi le cou.

3.° L'étude des anciens monumens offre peu

de résultats intéressans pour la botanologie. Les écrivains numismatiques prennent une représentation qui se trouve sur des monnoies de l'ancienne Rhegium, ville de la grande Grèce, pour une branche de laurier avec des bayes : l'auteur n'a pas eu occasion de voir de ces monnoies ; mais, d'après le dessin qu'en a donné *Goltz*, cela paroît être une petite plante qui germe avec ses cotyledons ; entr'eux se trouve la plumule, et, en bas, la radicule. L'auteur, pour faire voir la durée presqu'éternelle de quelques espèces de bois, sur-tout du sycomore et du véritable cèdre (oxy cedrus), a montré un masque fort bien travaillé, de bois de sycomore, tiré de la momie de M. *Symmous*, à Londres; et un morceau de pomme de cèdre, que M. Hawkins a trouvé entre deux morceaux d'une colonne dorique au propylée.

4.o Pour la minéralogie. Une description des différentes roches composées dont est formée la pagode d'*Eléphanta*, d'après un morceau que M. *Townley* a donné à l'auteur ; un aperçu des différentes pierres, connues vulgairement sous le nom de basalte antique, entre autres quelques échantillons remarquables de monumens égyptiens du musée du cardinal Borgia, et de la bibliothèque du docteur *Garschore* ; un morceau d'asbeste antique d'une urne romaine, comparé avec des nouveaux essais de pareils tissus.

Après la lecture de ce mémoire, M. Heyne fit

un rapport de ce qui s'étoit passé pendant l'année, avec une introduction adaptée aux circonstances. Tout en déplorant le sort de sa malheureuse patrie, il ne peut s'empêcher de reconnoître la protection généreuse que le gouvernement français a bien voulu accorder à la ville de Gœttingue et ses environs, et les heureux résultats de ce ménagement. Il compare la position des professeurs du pays d'Hanovre avec celle de Protogènes, lorsque Démétrius Poliorcète assiégeoit Rhodes. Le peintre étoit resté tranquillement dans son jardin, situé avant les portes, au milieu du camp ennemi, et il travailloit dans son atelier. On dit cela à Démétrius : étonné de cette sécurité, le prince le fit venir, et lui demanda comment il pouvoit rester avec tant de confiance au milieu des soldats. *Tu fais la guerre aux Rhodiens, et non aux arts*, lui répondit Protogènes. Démétrius, satisfait de cette réponse, mit une garde devant sa maison ; et comme il aimoit à causer avec lui, et ne vouloit pas cependant le détourner de son travail, il alloit souvent chez lui pour le voir travailler, pendant que les machines de guerre battoient les murs des assiégés. L'artiste travailloit justement alors à un tableau très-célèbre (il représentoit Jalisus, un héros rhodien) ; on a dit dans la suite de ce tableau : *Tabulam eam a Protogene sub gladio esse pictam.* Heureusement nous ne travaillons pas ainsi *sub gladio.* L'université de Gœttingue peut suivre ses études tranquillement, à la faveur de

la protection qui lui a été accordée. M. Heyne exposa ensuite les devoirs qu'impose et à l'Académie et à la Société des Sciences cette heureuse position, et passa alors aux objets qui sont ordinairement traités dans cette séance.

M. le conseiller *Mayer*, de la classe mathématique, a été directeur de la société jusqu'en septembre ; et alors M. *Meiners*, de la classe historique, lui a succédé. La société a perdu pendant cette année, un de ses membres honoraires, M. d'*Ompteda*, conseiller intime de légation, et député de l'électorat d'Hanovre à la diète de Ratisbonne ; deux de ses membres étrangers, M. Daniel-Pierre *Layard*, membre de la société des sciences de Londres, et M. Christian-Charles-Frédéric de *Fredenheim*, premier intendant de la cour du roi de Suède, et inspecteur en chef du Musée royal à Stockholm ; et deux de ses correspondans, M. Jean *Uphagen*, sénateur à Dantzik, et M. Théodore-Georges-Auguste *Roove*, conseiller du duc de Brunswcik, et professeur à l'école de Chirurgie de Brunswick.

La société a reçu parmi ses membres honoraires, le comte *Széchény de Sàrvàri Felso Vidék*, chambellan de l'empereur d'Autriche, conseiller-privé et assesseur du tribunal suprême de Junger ; parmi ses membres étrangers, M. Hubert Pascal *Ameilhon*, membre de l'Institut national dans la classe de l'histoire ancienne ; M. Charles-Guillaume de *Humbold*, ministre

résident à Rome, et son frère M. Henri-Frédéric-Alexandre de Humbold, conseiller des mines du roi de Prusse, voyageur célèbre, à présent à Paris, de retour de ses voyages.

M. Soulange *Artaud*, membre de la société philotechnique de Paris, et demeurant ordinairement à Gœttingue, a été nommé associé résident de la société; et comme *amici*, ou *associés correspondans*, ont été reçus, M. Théodore-Charles *Hartleben*, professeur à Salzbourg; M. Charles-Louis *Harding*, observateur et inspecteur de l'observatoire de Lilienthal; M. Jean-Baptiste *Gail*, professeur de littérature grecque au collége de France à Paris; M. François-Lothaire-Auguste *Sorg*, professeur de physique à l'université de Wirtzbourg; M. Jean-Auguste *Albert*, médecin à Brême; M. Jean-Baptiste *van Mons*, membre de l'Institut national; M. Joachim Diederich *Brandis*, archiâtre et professeur à Kiel; M. Christian-Auguste *Fischer*; M. George-Henri *Langdorf*, à présent voyageant autour du monde avec l'expédition de Russie; M. Michel-Ange-Bernard *Mangourit*, membre résident de la société philotechnique de Paris; et M. Joseph *Lavallée*, chef de bureau des titres de la grande chancellerie de la légion d'honneur.

Après cette exposition, M. Heyne passa à la distribution des prix.

La question *économique* proposée par la société pour le mois de novembre de cette année, étoit

doit : *La culture du blé de Turquie (zea mays) seroit-elle profitable en grand dans le Cercle de Basse-Saxe? Pourquoi ne cultive-t-on pas davantage cette sorte de blé? En quelle proportion seroit l'utilité de ce blé, comparée avec les autres sortes que nous cultivons à présent?*

La société a reçu six mémoires dans l'ordre suivant, d'après le temps où ils sont parvenus : 1.° avec l'épigraphe, *O fortunatos nimium! 2.° Tu te nourriras à la sueur de ton front!* 3.° *Où habitent les hommes, là coule le lait de Junon;* 4.° *Glandes, atque arbuta sacræ deficiunt silvæ;* 5.° *Faveat fortuna labori;* 6.° *In magnis voluisse sat est.*

Comme l'objet de la question est en grande partie pratique, la société a consulté un de ses membres, M. *Westfeld*, bailli de *Wehnde;* et celui-ci nous ayant communiqué ses vues, a confirmé, par son autorité dans la partie pratique, le jugement porté sur le mérite des différens mémoires.

Aucun de ces ouvrages n'est sans mérite. Cependant l'auteur du numéro Ier répète seulement ce qu'il a lu dans quelques livres, qui ne sont même pas les meilleurs. Il suppose qu'en Basse-Saxe nous cultivons seulement la plus grande des deux variétés du blé de Turquie, tandis que nous devrions cultiver la petite ou celle qu'on nomme le blé *mohaws*, qui convient mieux à notre climat septentrional; mais, selon toute apparence, nous cultivons l'espèce qu'il

demande, ou bien l'auteur auroit dû mieux déterminer celle dont il parle. Les raisons qu'il donne, pour lesquelles nous ne cultivons pas cette sorte de blé, ne sont pas justes; et il n'a pas répondu à la troisième partie de la question. Le mémoire numéro 4 est précieux pour nous par les témoignages de reconnoissance que l'auteur offre à notre université où il a été quelque temps, et par le desir qu'il montre de vouloir à son tour être utile à notre pays : l'ouvrage contient aussi sur la culture du maïs en Hongrie des procédés inconnus dans nos pays, et dont les détails sont fort intéressans : mais avec cela il n'a pas répondu à nos vues. L'auteur du numéro 5 paroît fort bien connoître la culture du maïs : mais on voit qu'il ne l'a cultivé que dans un jardin; il a lu aussi les meilleurs ouvrages que nous ayons sur cet objet, et il les a comparés avec ses propres expériences et ses observations; mais il a laissé de côté le point principal de la question : *Dans quelle proportion est l'utilité du maïs, comparée avec les autres sortes de blé?* ou du moins il n'y a répondu que par une hypothèse qui est bien loin d'être prouvée. Il y a en outre plusieurs autres détails dans lesquels il eût dû entrer, et qu'il a omis tout-à-fait. Le numéro 6, *in magnis voluisse sat est*, ne contient rien qui indique que l'auteur ait lui-même cultivé le *maïs:* il offre seulement une ou deux idées qui méritent d'être distinguées. Il ne nous reste donc plus que les numéros 2 et 3.

L'auteur du mémoire numéro 3, avec l'épigraphe : *Où demeurent les hommes, là coule le lait de Junon*, paroît s'être donné toute la peine possible pour répondre convenablement à la question, tant d'après ses propres essais en grand, que d'après ses réflexions; mais il paroît lui avoir manqué les connoissances préliminaires, et il n'a pas fait ses expériences avec assez d'exactitude. Il a donc peu satisfait à la question de la société : car, en premier lieu, il n'a point démontré, d'une manière convaincante, l'utilité de la culture du maïs, comparée avec nos autres sortes de blés; et, en second lieu, il n'a touché que légèrement la seconde partie de la question : Si, d'après les localités de la Basse-Saxe, il y avoit des circonstances qui s'opposassent à cette culture. L'auteur du numéro 2, *Tu te nourriras à la sueur de ton front*, a l'avantage d'être un économe praticien; il a observé long-temps la culture du maïs en Franconie, et sur les bords du Rhin et du Mein; il l'a ensuite cultivé lui-même en Thuringe, et s'est mis par-là en état de résoudre parfaitement la question, et de donner à la société les instructions qu'elle demandoit. En conséquence, le prix a été adjugé à ce numéro 2; mais la société a cru cependant que le numéro 3 méritoit la distinction de l'*accessit*. Le mémoire qui a été couronné avoit déja été envoyé l'année précédente au premier octobre; et l'auteur paroît y avoir attaché si peu

de prétention, qu'il n'y a pas même joint un billet cacheté et contenant son nom ; ainsi, il ne sera connu que lorsque les papiers lui apprendront que son mémoire a obtenu le prix.

Quant à la question proposée par la classe mathématique pour le mois de novembre, *Sur la faculté qu'ont les corps de s'échauffer à la lumière du soleil*, la société a reçu deux mémoires. Le premier avoit pour épigraphe : *Homo naturæ minister et interpres.* Ce mémoire avoit été précédé d'un journal détaillé des expériences de l'auteur, et d'une caisse qui renfermoit un des thermomètres dont il s'étoit servi, et beaucoup de boules de métal et d'autres substances. La société remarqua bientôt que ces expériences si pénibles et si chères n'avoient pu être faites que par un physicien actif et ingénieux, et que l'objet étoit traité de manière à répondre parfaitement à ses desirs. Il seroit trop long d'entrer dans les détails de toutes ces expériences : l'auteur les a faites sur soixante-six corps différens ; et souvent, pendant des heures entières, il a observé de minute en minute la chaleur que le soleil leur communiquoit. Il a joint à ses expériences les précautions les plus ingénieuses pour n'être pas trompé dans ses observations : aussi, la société lui décerna le prix à l'unanimité. Lorsqu'on ouvrit le billet cacheté, on lut le nom de Charles-Guillaume *Beckmann*, professeur de physique à Carlsruhe, déja connu par plusieurs écrits intéressans.

Le mémoire, n.° 2, avec l'épigraphe : *Rome n'a pas été bâtie en un jour*, offre aussi plusieurs expériences intéressantes; mais comme l'auteur ne s'est occupé que de douze corps différens, on voit combien il est inférieur au n.° 1er, relativement aux expériences. Cependant l'auteur mérite l'*accessit*, avec la mention la plus honorable; et la société desire qu'il veuille bien se faire connoître.

Il ne restoit plus qu'à énoncer les questions données pour les années suivantes.

La première question, pour novembre 1804, a déja été annoncée l'année dernière; elle a été proposée par la classe historique. La voici :

Cum a veteribus et recentioribus physicis (inde a sæculo XVI) multa de meteoris diligenter observata, nec non de eorum natura, causis et legibus ingeniose excogitata et disputata sint; cumque in his forsitan occurrant ad hodiernam quoque meteorologiam perficiendam utilia, notatu saltem aut severiori examine digna, desiderat societas : Ut historia meteorologiæ accurata et critica, a primis Græcorum et Romanorum in hoc studio conatibus usque ad nostram ætatem, contexatur.

Nequaquam autem vult societas, ut afferantur a certantibus quævis opinionum de meteoris commenta apud veteres et recentiores scriptores obvia, ab ignorantia aut a vana superstitione profecta, quibus ne frustra obruatur commentatio et tædium moveatur legentibus sollicite cavendum est. Optat illa potiùs ut tum ex veterum meteorologo-

rum, Aristotelis, autoris meteorologiæ inter veteres principis, Theophrasti, Plinii, Senecæ atque etiam Ptolemæi, tum ex physicorum recentiorum sæc. XVI et XVII, præsertim Bernardini Tilesii, Fr. Patricii, Jordani Brunii, Baconis de Verulamio, Jo. Kepleri, Gassendii, Cartesii, et aliorum, scriptis huc spectantibus colligantur, explicentur et dijudicentur graviores eorum de rebus meteorologicis sententiæ, quas cognitas et perspectas habere nostræ quoque ætatis meteorologis interfuerit; ut describantur breviter, aut verbo indicentur observationum meteorologicarum modi, rationes et instrumenta, adnotato simul climate. Potest quoque inquiri unde orta sit persuasio olim vigens quæ tam altas radices egit, de planetarum in meteora influxu; ut definiatur denique generatim et succincte quatenus nostris temporibus ope perfectioris physices, astronomiæ et chemiæ meteorologia vero propius accesserit.

La classe physique a proposé cette fois, pour le mois de novembre 1805, la question suivante :

Quum physiologi de vasculoso vegetabilium contextu diversa prorsus statuant, aliis, iisque antiquioribus, illum adserentibus, recentioribus contra in alia omnia eruentibus; novis experimentis, ope microscopii compositi curate instituendis, elici probarique cupit societas : Utrùm omnimo a Malpighiis, Grewii, Duhamelii, Mustelii, Hedwigii observationibus ac placitis standum sit; an vegetabilium natura ab animali fabrica prorr-

sus differat, omninoque vel fibrarum fibrillarumque, quæ MEDICI *est sententia, vel cellularum ac tubulorum* (tissu tubulaire) *contextu ac structura contineatur.*

En répondant à cette question, la société demande que l'on ait aussi égard aux questions subordonnées qui suivent: (A) Combien de sortes de vaisseaux peut-on reconnoître avec certitude, depuis la première période de leur développement? (B) Ces fibres contournées, que l'on nomme vaisseaux en spirale (*vasa spiralia*), sont-elles creuses elles-mêmes, et forment-elles ainsi des vaisseaux; ou bien servent-elles, par le moyen de leurs spirales, à former des canaux particuliers, et comment? (C) Les fluides, ainsi que les espèces de gaz, se meuvent-ils dans ces canaux? (D) Est-ce de l'endurcissement de ces fibres contournées, que proviennent les conduits ascendans (*treppengœnge*), comme le pense M. Sprengel, ou celles-ci proviennent-elles des derniers, comme le dit M. Mirbel. L'aubier et les fibres ligneuses proviennent-elles des conduits ascendans, ou bien de vaisseaux originairement propres, ou des tissus tubulaires?

Le prix de ces questions est de cinquante ducats; et le terme, pour l'envoi des mémoires, est la fin de septembre 1805.

Les questions économiques sont:

Pour juillet 1804,

Quelles sont les raisons pour ou contre la

défense de l'exportation de l'argent comptant, et dans quelle circonstance cette défense est-elle utile ?

Pour novembre 1804,

La meilleure description et caractéristique des espèces et variétés de choux (*brassicæ Linnæi*) que l'on cultive en Europe, avec leurs noms dans les différentes langues européennes.

Pour juillet 1805,

La meilleure histoire de l'administration des biens domaniaux, en Allemagne, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.

Le prix de chacune de ces questions est de douze ducats ; les mémoires en réponse aux questions, pour le mois de juillet, doivent être envoyés en mai ; et ceux pour le mois de novembre, en septembre de cette année.

ITALIE.

Académie nationale des Beaux-Arts de Bologne.

Extrait des Programmes pour les Académies de Peinture, Sculpture, Architecture, Dessin, Gravure et Ornemens.

PEINTURE.

L. Q. Cincinnatus quitte la charrue pour prendre la dictature. (*Voy.* Tite-Live, *dec.* 1, *liv.* 3).

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 120 sequins.

SCULPTURE EN BAS-RELIEF.

Ersilie, femme de Romulus, prie son mari, qui revient vainqueur des Antemnates, de pardonner aux époux des Sabines enlevées. (*Voy.* Tite-Live, *dec.* 1, *liv.* 1).

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 40 sequins.

ARCHITECTURE.

Un hôpital pour une grande ville. Il doit renfermer toutes les commodités et usines nécessaires; une grande chapelle dans le centre commun de toutes les salles; salle de bains pour les différentes espèces de maladies; de plus, le local propre à l'établissement des cours d'instruction, et une pharmacie publique.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trente sequins.

GRAVURES.

La gravure d'un tableau d'auteur classique, qui n'a pas été gravé, ou qui l'ait été médiocrement, contenant au moins une figure entière, ou plusieurs demi-figures.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trente sequins.

DESSINS D'ORNEMENS.

Les meubles pour garnir la chambre d'un

premier magistrat, avec les détails sur chaque feuille séparée.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de vingt sequins.

	Mètres.
Hauteur du tableau, environ.	1,624
Largeur, environ.	2,273
Hauteur du bas-relief, environ. . . .	0,646
Largeur, environ.	095

Dessin d'architecture. Une feuille *impériale*, d'une seule pièce; les détails sur autant de feuilles séparées.

Dessin de figure. Hauteur, au plus. .	048
Gravure. Un côté environ.	031

Ornemens. Autant de feuilles séparées qu'il plaira au concurrent, de la dimension de la feuille *commune royale.*

RÉGLEMENTS.

Les ouvrages seront remis au secrétaire de l'Académie par un fondé de pouvoir, avant la fin d'avril 1805. Passé ce terme, nul autre ouvrage ne sera reçu.

Chaque ouvrage aura une épigraphe qui sera répétée extérieurement sur une lettre cachetée, contenant les noms, prénoms, patrie et domicile du concurrent, ainsi qu'une description explicative de l'intention de l'auteur.

Les descriptions seront passées aux juges: les lettres cachetées seront fidèlement sous la garde du secrétaire. Le jugement prononcé, on ou-

vrira celles qui renfermeront le nom des auteurs couronnés.

Après le jugement et l'exposition publique des ouvrages présentés, les autres lettres seront remises aux fondés de pouvoir.

Une commission spéciale sera chargée de vérifier l'état des ouvrages présentés, au cas où, dans le transport, ils auroient été endommagés au point de ne pouvoir être admis au concours.

Les jugemens seront confiés à des commissions extraordinaires, qui procéderont avec les précautions les plus rigoureuses. Les votes seront raisonnés et signés.

Avant et après le jugement, les ouvrages des concurrens seront publiquement exposés; et, afin de procurer aux artistes, tant nationaux qu'étrangers, le moyen de se faire connoître, l'exposition de toute production relative aux beaux-arts sera libre. Les ouvrages qui auront remportés les prix seront distingués par une couronne de laurier, et par une inscription qui marquera le nom et la patrie de l'auteur.

SICILE.

Des fouilles faites en Sicile sous la direction du savant Landolini, ont déja procuré une Vénus et quelques autres antiquités.

TURQUIE EUROPÉENNE.

On vient de découvrir en Thessalie, sous des ruines, des objets précieux pour les antiquaires;

ce sont : 1.° les bustes d'Aristote et d'Anacréon; 2.° une statue de Cérès; 3.° un monument de seize pieds géométriques de profondeur, avec une monnoie de Lysimaque et quelques colonnes de marbre. On a trouvé, en outre, un manuscrit grec contenant un commentaire de *Nicéphore* sur les antiennes de l'ancienne église grecque.

FRANCE.

INSTITUT NATIONAL.

Prix proposés par la classe des Sciences mathématiques et physiques.

PRIX DE MATHÉMATIQUES.

Donner la théorie des perturbations de la planète Pallas, découverte par M. Olbers.

Les géomètres ont donné la théorie des perturbations avec une étendue et une exactitude suffisantes pour toutes les planètes anciennes connues, et pour toutes celles qu'on pourra découvrir encore, tant qu'elles seront renfermées dans le même zodiaque, et qu'elles n'auront qu'une excentricité peu considérable. Mercure étoit, jusqu'à nos jours, la plus excentrique de toutes les planètes, et en même temps celle qui avoit l'inclinaison la plus forte; mais son peu de masse, et sa position à l'une des limites du système planétaire, la rendent peu propre à

causer des altérations bien sensibles dans les mouvemens des autres planètes. Uranus, découvert il y a vingt-trois ans par M. Herschell, se trouve placé à l'autre limite du système. Avec peu de masse et une excentricité médiocre, il a encore la plus petite de toutes les inclinaisons connues; en sorte que les formules qui avoient servi pour Jupiter et Saturne, ont été plus que suffisantes pour cette planète moderne. Cérès, découverte il y a quatre ans par M. Piazzi, ayant, avec une excentricité assez considérable, une inclinaison de 10° 38', doit être sujette à de fortes et de nombreuses inégalités. Il paroît cependant que tous les astronomes qui ont travaillé à les déterminer, se sont contentés de formules connues, dont le développement ne passe pas les produits de trois dimensions des inclinaisons et des excentricités. Ceux de cinq dimensions ont été employés dans la *mécanique céleste* pour un cas particulier, d'après une formule de M. Burckhardt. Le même astronome a présenté depuis à l'Institut national le développement général et complet des troisième, quatrième et cinquième ordres; mais ce degré de précision ne suffiroit certainement pas pour la planète Pallas, dont l'excentricité est plus forte même que celle de Mercure, et l'inclinaison de 34° 37', c'est-à-dire, cinq fois plus grande que celle d'aucune autre planète connue. Il est même difficile de conjecturer quelles seront les puissances, et quelles seront les dimensions des

produits qu'il sera permis de négliger; et les calculs pourroient être d'une longueur, et les formules d'une complication telles qu'elles pourroient effrayer les astronomes le plus en état d'exécuter un pareil travail. Cette considération a déterminé la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national de France, à proposer ce sujet pour le prix qu'elle doit distribuer dans sa séance publique du premier lundi de messidor an 14. En conséquence, elle invite les géomètres et les astronomes à discuter complètement toutes les inégalités de cette théorie, et à n'en omettre aucune qui ne soit reconnue entièrement négligeable. Et, comme ces inégalités pourroient varier assez sensiblement, si les élémens elliptiques n'étoient pas encore assez exactement connus, il est indispensable que les concurrens ne se bornent pas à donner les coëfficiens numériques des équations; ils doivent aussi donner les coëfficiens analytiques, afin que l'on puisse y mettre les valeurs les plus exactes de la distance moyenne, de l'excentricité, de l'aphélie et de l'inclinaison, lorsque ces élémens seront mieux connus. Il résultera de ces coëfficiens analytiques un autre avantage: c'est que les planètes Cérès et Pallas étant à des distances du soleil si peu différentes, qu'il est même aujourd'hui très-difficile de dire laquelle des deux est la plus voisine ou la plus éloignée, la formule donnée pour Pallas pourra, sans beaucoup de changemens, servir aussi

pour Cérès, ainsi que pour tout autre planète qu'on pourroit découvrir par la suite, et dont on auroit de cette manière une théorie plus complète et plus certaine. La classe espère que la question paroîtra assez intéressante aux astronomes, pour qu'ils y donnent des soins proportionnés à la difficulté du sujet. Le prix sera une médaille d'or d'un kilogramme.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au premier germinal an 14 : ce terme est de rigueur.

PRIX DE PHYSIQUE.

La classe avoit proposé pour sujet de prix la question suivante : *Déterminer par l'expérience les différentes sources de carbone des végétaux.*

Elle proroge le concours jusqu'au premier germinal an 13.

La classe propose aussi, jusqu'au premier germinal an 13, le concours du prix sur cette question : « Déterminer par des observations et « des expériences anatomiques et chimiques, « quels sont les phénomènes de l'engourdisse- « ment que certains animaux, tels que les mar- « motes, les loirs, etc., éprouvent pendant « l'hiver, sous le rapport de la circulation du « sang, de la respiration et de l'irritabilité ; « chercher quelles sont les causes de ce som- « meil, et pourquoi il est propre à ces animaux. » La valeur de ces deux prix est double, et con-

siste en deux kilogrammes d'or, environ 6800 f. chacun.

La classe avoit proposé pour la seconde fois, le 15 germinal an 10, pour sujet du prix qu'elle devoit décerner dans la séance publique de messidor an 12, la question suivante:

« Quels sont les caractères qui distinguent, « dans les matières végétales et animales, celles « qui servent de ferment de celles auxquelles « elles font subir la fermentation ? »

Les mémoires envoyés n'ayant pas rempli les conditions du programme, et la classe considérant que cette question est au concours depuis quatre ans, elle a arrêté que le sujet sera retiré.

PRIX D'ASTRONOMIE.

L'arrêté du gouvernement, en date du 13 floréal an 10, qui autorise l'Institut national à accepter le don d'un capital de 10,000 fr. offert par le citoyen Lalande porte, art. II, que « con- « formément aux intentions du donateur, le « produit annuel du capital sera employé par « l'Institut à donner chaque année une médaille « d'or du poids que le montant du revenu per- « mettra, ou la valeur de cette médaille, à la « personne qui, en France ou ailleurs, les seuls « membres de l'Institut exceptés, aura fait l'ob- « servation la plus intéressante, ou le mémoire « le plus utile aux progrès de l'astronomie. »

Sur le rapport des commissaires qu'elle avoit nommés à cet effet, la classe des sciences mathématiques

thématiques et physiques de l'Institut national a décerné le prix à M. Joseph Piazzi, professeur royal d'astronomie, et directeur de l'observatoire de Palerme, pour l'ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ, ineunte sæculo XIX, ex observationibus habitis in specula Panormitana.* Panormi, 1803, 1 vol. *in-fol.*

Cet ouvrage, qui renferme les positions d'environ six mille étoiles déterminées avec le plus grand soin et avec les meilleurs instrumens, est le fruit de dix années d'observations et de calculs assidus, qui doivent assurer à l'auteur l'estime et la reconnoissance de tous les astronomes. C'est en travaillant à ce catalogue que M. Piazzi a découvert, le premier janvier 1801, la planète à laquelle il a donné le nom de *Cérès Ferdinandea ;* mais, même avant cette découverte intéressante, il étoit avantageusement connu par la publication de deux volumes d'observations, dans lesquels on trouve les fondemens de son catalogue, et une longue suite d'observations très-utiles pour la théorie des réfractions.

CONDITIONS DU CONCOURS.

Toute personne, à l'exception des membres de l'Institut, est admise à concourir.

Aucun ouvrage envoyé au concours ne doit porter le nom de l'auteur, mais seulement une sentence ou devise ; on pourra, si l'on veut, y

attacher un billet séparé et cacheté, qui renfermera, outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'auteur : ce billet ne sera ouvert que dans le cas où la pièce aura remporté le prix.

Les ouvrages destinés au concours peuvent être envoyés au secrétariat de l'Institut, en affranchissant le paquet qui les contiendra : le commis au secrétariat en donnera des récépissés. On peut aussi les adresser francs de port au secrétaire actuel de la classe des sciences mathématiques et physiques.

Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours.

Les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

La commission administrative de l'Institut délivrera la médaille d'or au porteur de récépissé ; et dans le cas où il n'y auroit point de récépissé, la médaille ne sera remise qu'à l'auteur même, ou au porteur de sa procuration.

PARIS.

La Société d'agriculture établie à Paris, est autorisée à prendre le titre de *Société Impériale d'Agriculture*. Le nombre de ses membres résidans n'excédera pas soixante. Elle pourra, de plus, avoir vingt associés regnicoles, et vingt associés étrangers. Elle choisira parmi ses membres un secrétaire perpétuel, qui sera présenté

par le ministre de l'intérieur à l'approbation de Sa Majesté Impériale.

On vient de nettoyer, par les ordres du Préfet du département de la Seine, les belles sculptures de la fontaine de la rue de Grenelle. MM. Quatremère de Quincy, Molinos et Legrand, chargés de cette opération, y ont employé le procédé décrit par Vitruve et par Pline, pour passer les sculptures antiques à l'encaustique. Ce moyen, qui consiste à boucher tous les pores du marbre par une mixtion d'huile d'œillet et de cire vierge, appliquée à chaud sur le marbre échauffé lui-même, le préserve, dans la suite, de ces taches noires que l'humidité y produit, et qui ne sont autre chose qu'une végétation de *lichen*, dont les racines s'implantent dans les pores du marbre, les écartent à la longue et en corrodent la surface.

Le succès de cette première expérience sur des figures d'une grande proportion, a parfaitement répondu à l'attente du Préfet. Les figures n'ont éprouvé aucune altération par le chauffage du marbre au moyen des réchauds à main faits exprès, et commodes pour communiquer la chaleur à toutes les parties d'une figure ou d'un groupe, avant de l'enduire de la mixtion d'huile et de cire ; pour répéter ensuite ce chauffage, et faire fondre la couche de cire qui reste figée sur le marbre lorsqu'il est refroidi.

Une telle opération, faite avec précaution, remplit parfaitement les pores du marbre, et les bouche à une certaine profondeur. On cire ensuite à froid la superficie, et on la frotte avec un linge fin; ce qui achève de former une espèce de vernis sur lequel l'eau glisse sans s'arrêter, et ne permet plus au *lichen* de placer ses racines.

Il n'y a point de doute que les figures antiques les plus précieusement exécutées, telles que *l'Antinous*, *l'Apollon* et d'autres, n'aient été ainsi polies à la cire; et l'on doit savoir gré au magistrat, au savant antiquaire et aux artistes zélés qui ont concouru, par cette utile expérience, à faire parmi nous l'application d'un procédé inusité jusqu'alors, et auquel on devra, s'il est généralement adopté, la conservation de nos plus belles sculptures.

LYON.

L'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon propose, pour sujet du prix à décerner en l'an 13, la question qui suit :

« Quels sont les moyens qu'un gouvernement peut employer pour faire tourner au profit de l'agriculture, du commerce et des arts, le développement qu'une grande révolution donne aux idées, et l'énergie qu'elle imprime aux caractères ? »

Le prix consiste en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 300 fr. Les fonds, pour la seconde, seront fournis par M. Guillaud, mem-

bre ordinaire de l'académie, négociant de Lyon.

Conditions. Ce prix sera décerné dans la séance publique du mois de thermidor prochain. Les mémoires ne seront admis que jusqu'au 15 prairial, *terme de rigueur.* Les mémoires seront écrits en français ou en latin.

Prix d'encouragement pour les Arts. L'académie aura encore à distribuer dans sa séance publique de thermidor prochain, des prix d'encouragement aux artistes qui auroient inventé quelque procédé avantageux pour les manufactures lyonnaises ; tels que des moyens pour faire baisser le prix de la main-d'œuvre, pour économiser le temps, pour perfectionner la fabrication, pour introduire de nouvelles branches d'industrie, etc.

Des prix semblables seront décernés tous les ans. S. A. S. M. Lebrun, archi-trésorier de l'Empire Français, en a fait les fonds à perpétuité.

Les artistes qui veulent concourir peuvent s'adresser, dans tous les temps, à M. Roux, secrétaire, ou à quelqu'un des autres membres de l'Académie.

BORDEAUX.

Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

La disette des bois se fait sentir de plus en plus chaque jour, non-seulement en France, mais même dans tout le nord de l'Europe ; et les merreins de bois de chêne sont aujourd'hui

portés à un prix si haut, qu'il n'est plus possible aux propriétaires de vignobles dont les vins sont de qualités inférieures, de les loger dans des tonneaux faits de ce bois. La société a pensé que s'il étoit possible de substituer au chêne celui de quelque arbre indigène dans la fabrication des tonneaux, il en résulteroit un avantage réel pour l'agriculture. En conséquence, elle propose pour sujet d'un prix qui sera décerné dans la séance publique du 15 thermidor an 14, la question suivante : *Quels seroient les meilleurs bois indigènes qu'on pourroit substituer au chêne pour les douves de merreins?* Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

La même société décernera aussi en l'an 14 un prix de la valeur de 600 francs à l'auteur qui aura le mieux traité la question suivante : *Quels seroient les moyens de tirer des pins des Landes de la ci-devant province de Guienne* un goudron *aussi parfait en qualités que peuvent l'être les goudrons du Nord, et particulièrement ceux qui se fabriquent en Suède?*

Les mémoires pour ces deux objets doivent être envoyés à la société avant le premier germinal de l'an 14.

Elle annonce également qu'elle distribuera dans sa séance publique du 15 thermidor de l'an 13, une médaille d'or de la valeur de 300 fr. à l'auteur qui indiquera *le moyen le plus simple et le plus facile de connoître et distinguer les douves de merrein susceptibles de communiquer au vin le goût du fût, et le meilleur procédé à em-*

ployer pour enlever entièrement au vin le goût du fût qu'il a contracté dans les tonneaux.

Conditions.— Les personnes de tous les pays, les membres résidans de la société exceptés, sont admises à concourir.

Aucun ouvrage envoyé au concours ne doit porter le nom de l'auteur, mais seulement une sentence : on pourra, si l'on veut, y attacher un billet séparé et cacheté, qui renfermera ; outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert par la société que dans le cas où la pièce auroit remporté le prix.

Les mémoires doivent être écrits en français ou en latin.

Les ouvrages destinés au concours seront adressés francs de port au secrétaire de la société, hôtel de l'Académie, rue St.-Dominique, n.° 1.

AGEN.

La Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen a proposé pour sujet du prix de littérature qu'elle décernera en thermidor prochain, l'éloge historique et critique du savant Jules Scaliger, mort à Agen, sa patrie adoptive. Le prix est une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

HYDRAULIQUE.

Le *bélier hydraulique* de M. Mongolfier vient d'être exécuté à Schafhouse, par M. le conseiller Fischer, d'une manière si ingénieuse qu'elle

est déja regardée comme un perfectionnement.

La machine présente la forme d'un autel antique du beau style, à-peu-près dans le goût de l'autel d'AEsculape, retracé par divers antiques. Un bassin, profond d'environ six pouces, et du diamètre de 18 à 20, réunit d'abord l'eau; mais, par un orifice pratiqué dans le fond du bassin, elle pénètre dans des tuyaux de trois pouces de diamètre, qui descendent en spirale dans la base de l'autel. L'eau, par son poids, met en mouvement une soupape; un tiers à-peu-près s'en échappe, mais le reste, par la pression de la soupape, est chassé dans un récipient, et delà se trouve pompé dans des tuyaux étroits. Comme elle ne monte que lentement, la résistance de l'air est peu sensible; de sorte que par le moyen de cette machine agissant continuellement par elle-même, l'eau peut être portée des lacs ou rivières jusque dans les habitations situées sur les montagnes. M. le conseiller Fischer a procuré ainsi de l'eau à un château élevé de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau du Rhin.

AMIENS.

Economie industrielle.

M. *Bralle*, d'Amiens, a inventé, pour le rouissage du chanvre, un procédé nouveau dont des essais nombreux et variés faits par des hommes célèbres, ont constaté l'utilité; il consiste à faire chauffer de l'eau dans un vase, ou routoir,

à la température de 72 à 75 degrés du thermomètre de Réaumur. On y délaie du savon vert, dans la proportion de 1 à 48, comparativement avec le chanvre en baguette. Quant à l'eau, il faut en employer à-peu-près quatorze fois le poids du même chanvre. On plonge le chanvre dans cette eau, de manière qu'elle surnage. On ferme le vase et l'on fait cesser le feu. Deux heures de séjour suffisent au chanvre pour qu'il soit roui.

Les avantages de cette méthode sont, 1.° que le rouissage peut se faire dans toutes les saisons; 2.° qu'il y a économie de temps et même de frais; 3.° que la même quantité de chanvre donne une plus grande quantité de filasse; 4.° que cette nouvelle méthode tend à encourager et à étendre la culture du chanvre. En effet, il n'y avoit jusqu'ici que les riverains et les habitans des vallées qui s'en occupassent. L'éloignement des ruisseaux, rivières ou étangs, n'y sera plus désormais un obstacle; et le pays de plaine, dont la terre sera grasse et profonde, en quelque endroit qu'il soit situé, en devient susceptible. 5°. On pare aux inconvéniens qui résulteroient du rouissage dans les ruisseaux ou étangs, soit par l'infection de l'air au moment du lavage, soit par l'altération des eaux dont les bestiaux ne pouvoient s'abreuver sans danger, et qui se corrompoient quelquefois au point de faire périr les poissons.

Le gouvernement, persuadé de l'utilité de

cette méthode, a souhaité qu'on en répandît la connoissance.

OPTIQUE.

M. Laquiane a fait plusieurs améliorations à la chambre obscure. Au moyen d'un miroir incliné, le corps soumis aux expériences est tellement grossi, qu'une miniature de 16 lignes de hauteur acquiert les dimensions de la figure humaine. Un autre appareil met dans leur position naturelle les objets peints dans une situation renversée. Enfin, « un microscope solaire adapté à la partie supérieure de la chambre obscure, donne la facilité de se servir de cet instrument en plein air, et de le placer dans un lieu découvert, tel qu'une cour, un jardin, etc. »

DIJON.

Nécrologie.

M. Attiret, sculpteur, est mort depuis peu à Dôle, sa patrie, où quelques travaux l'avoient rappelé, à l'âge de quatre-vingts ans. Il étoit le meilleur sculpteur de la ci-devant Bourgogne: tous ses ouvrages sont remarquables par un grand caractère et une exécution savante. Il avoit remporté un prix à l'Académie royale de Paris; et son talent avoit été couronné à l'Académie de Saint-Luc, à Rome.

Il avoit été nommé professeur de l'Académie de Saint-Luc, à Paris; et, quelque temps après la suppression de cet établissement, il alla se fixer à Dijon. Ce fut lui qui exécuta en marbre, d'après le modèle de M. Pigal, la statue de Vol-

taire, si connue, qui étoit au foyer de la Comédie Française, et qui fut faite par souscription. Cette statue a été placée depuis dans la salle de l'Institut national. M. Attiret a fait, à Dôle, la fontaine publique, décorée de trois figures en pied. On avoit de lui, à Dijon, six statues de sa composition, représentant les quatre Saisons, et Melpomène et Thalie; on lui doit plusieurs autres ouvrages de sculpture très-estimés.

TOURS.

La Société d'agriculture, arts et commerce du département d'Indre-et-Loire, séant à Tours, propose pour l'an 14, les prix suivans :

1.° Pour ceux qui, ayant fait servir leurs cavales par les étalons, auront en l'an 14 les plus beaux poulains, un premier prix de 100 fr., un second de 60 fr., un troisième de 40 fr.

2.° A celui qui, exploitant au moins six hectares par tiers, aura employé, dans l'an 13, avec le plus de succès, un tiers de ses terres labourables en fourrages propres à alterner la culture, un prix de 200 fr.

3.° A celui qui aura planté, dans l'an 13, avec le plus de succès, cent pieds de mûriers blancs, la médaille d'or envoyée par M. Regnaud (de Saint-Jean-d'Angely) du poids de 75 grammes. A celui qui aura, avec plus de succès, planté cent pieds d'ormes, 100 fr.; cent pieds de noyer, 100 fr.; cent pieds de châtaignier, 80 fr.; cent pieds de frêne, 50 fr.; cent pieds de peuplier d'Italie ou de bouillards, 20 fr.

LIVRES DIVERS.

BOTANIQUE.

NOMENCLATOR BOTANICUS, ou *Nomenclature botanique, contenant toutes les plantes du* Species plantarum *de Charles-Louis* WILLDENOW, *publiée par le Comte L.-F.-V.* HENCKEL *de Donnersmarck, membre de la société des Curieux de la Nature de Halle.* A Halle-Magdebourg, chez Hendel, 1803, *in*-8°.

M. le comte de Henckel auroit dû attendre que la nouvelle édition du *Species plantarum*, par M. Willdenow, fût entièrement imprimée, avant de publier ce catalogue des dix-huit premières classes, dont le nombre des genres se monte à mille trois cent quatre-vingt-dix-huit. Il ne restoit plus à attendre que les six dernières classes qui vont paroître incessamment ; alors cette nomenclature auroit été complète, en y ajoutant des tables qui contiendroient les noms génériques, spécifiques et triviaux. D'ailleurs, ces tables seront à coup sûr à la fin de ce *Species plantarum* important, ainsi que Gmelin a terminé le sien, il y a dix ans. Le catalogue de M. le Comte de Henckel ne peut donc être utile qu'à ceux qui ne pourront acquérir le *Species plantarum* de Willdenow. WILLEMET.

MÉDECINE.

JOURNAL *de Médecine, Chirurgie, Pharmacie,* etc.; *par MM.* CORVISART, LEROUX *et* BOYER, *profes-*

seurs à l'Ecole de médecine de Paris. (Fructidor an XII.) Tome VIII. A Paris, chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, F. S. G., n.° 283. — An XII.

Ce cahier contient : Observations et remarques sur une mort prompte occasionnée par le gaz nitreux; par J. B. Desgranges, docteur en médecine. — Du procédé de l'injection pour la cure radicale de l'hydrocèle; par M. Vareliaud. — Lettre du ministre de l'intérieur au comité de vaccine, à Paris. — Observations météorologiques faites à Montmorency dans le mois de messidor de l'an 12; par L. Cotte. — Constitutions météorologique et médicale observées à Lille dans le mois de messidor an 12; par Dourlen. — Nouvelles littéraires.

Traité *de la propriété exclusivement stimulante de l'opium, contenant de nouvelles idées sur la nature de l'inflammation, des convulsions, de la veille et du sommeil, etc.; par* J. F. Chortet, *médecin, l'un des rédacteurs du journal de la* Vraie théorie médicale, *et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown. Un vol.* in-8. *Prix, 2 fr. 25 cent.; et, franc de port, 2 fr. 75 c.* A Paris, chez Allut, imprimeur-libraire, et propriétaire de l'ouvrage, rue St.-Jacques, n.° 611, et rue de l'École de Médecine, n.° 36; et chez Levrault et Schoell, libraires, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault.

On attribue assez ordinairement à l'*opium* des vertus anti-spasmodiques et calmantes. C'est cette erreur que l'auteur discute et détruit dans le petit ouvrage que nous annonçons. Après

avoir démontré les effets et les phénomènes de l'*opium*, l'auteur donne l'analyse des maladies où ce médicament est très-utile ; et termine le chapitre premier en exposant les différens sentimens de plusieurs médecins anciens et modernes sur les propriétés de l'opium, et les circonstances dans lesquelles ils en ont prescrit l'usage. Le deuxième chapitre est employé à réfuter une infinité d'objections plus ou moins spécieuses, qu'il combat avec avantage, et à la suite desquelles se trouve une *nouvelle théorie de l'action de la volonté, et des mouvemens musculaires soumis à son empire.* L'auteur donne dans le troisième chapitre des préceptes sur les diverses manières d'administrer l'*opium*, et indique dans quels cas il doit l'être. Il y a beaucoup de méthode et de logique dans ce traité, dont la lecture convaincra qu'effectivement l'*opium* est exclusivement incitatif, et qu'il est un des plus forts stimulans que la médecine puisse employer.

ANATOMIE.

Rapport *sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre d'anatomie de l'Ecole de Médecine de Strasbourg, pendant le premier semestre de l'an* 12 : *présenté à l'assemblée des professeurs de cette école, par M.* J. F. Lobstein, *D. M., chef des travaux anatomiques, etc. ; imprimé par ordre de l'Ecole.* Strasbourg, chez Levrault. An 12, 1804.

Ce rapport est divisé en deux parties. La première contient des observations anatomiques extrêmement intéressantes sur les os, les muscles, le cœur, les vaisseaux, les nerfs, enfin sur les membranes et les viscères. Beaucoup de ces

observations sont neuves et particulières à l'auteur, dont nous avons déja fait connoître des dissertations importantes. La seconde partie de ce rapport offre l'énumération de vingt-neuf pièces d'anatomie conservées au cabinet de l'école.

ÉCONOMIE RURALE.

MÉMOIRE *sur la culture et les avantages du Chou-Navet de Laponie*, Ruta-Baga, ou *Navet de Suède*; *avec des Considérations générales sur la culture des terres et des prairies, sur les fourrages*; *etc.*; *par* M. SONNINI DE MANONCOUR, *ancien officier et ingénieur de la marine, alors correspondant du cabinet du roi, et de la société royale d'agriculture de Paris; l'un des vingt titulaires de l'académie des Sciences et Belles-Lettres, fondée en Lorraine par Stanislas-le-Bienfaisant*, *etc.*, *etc. In*-12. *de* 100 *pages*, Prix, 1 fr. *broch.*, *et* 1 fr. 25 cent. *franc de port par la poste.* A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n. 20.

M. Sonnini est le premier qui ait traité particulièrement du *Chou-Navet de Laponie*, et qui l'ait cultivé en grand: il en parle avec une sorte de complaisance. Après avoir indiqué son origine, il démontre les différences essentielles qui se trouvent entre son espèce et toute autre variété; il prend de là occasion de relever les erreurs de ceux qui ont mal-à-propos confondu cette plante, soit avec le *Chou-rave* ou *Chou de Siam*, soit avec le *Turnep* ou *Racine de disette*, soit enfin avec le *Choux-Navet* commun. Il fait observer, de plus, qu'aucun auteur n'en a parlé d'une manière un peu étendue, et que l'au-

cienne Encyclopédie même ne fait que l'indiquer. Le *Chou-Navet de Laponie* a, sur toutes les autres variétés, des propriétés singulières qui devroient en propager la culture : il résiste aux frimas, aux gelées les plus fortes, et végète même sous la neige et la glace. Un autre avantage non moins précieux, c'est que, des semences nombreuses qu'il porte, on tire une huile de très-bonne qualité. Quant à la manière de cultiver le *Chou-Navet de Laponie*, M. Sonnini entre dans de grands détails, et développe, avec beaucoup de lucidité, les procédés qu'il a employés depuis nombre d'années avec succès. On lui doit de la reconnoissance d'avoir publié de nouveau un Mémoire sur une plante extrêmement utile, et qui devroit être plus répandue en France. Ce livre est nécessaire aux fermiers et aux habitans de la campagne, que M. Sonnini a eu sur-tout en vue, et pour lesquels il a spécialement écrit.

CHRONOLOGIE.

TABLEAU *synchronique des principaux événemens de l'Histoire ancienne et moderne, par ordre de siècles, avant et après l'ère vulgaire. In-fol. jésus ; avec une explication. In*-8.° *broch. ; par* M. MENTELLE, *de l'Institut national. Prix, 2 f. et 2 f.* 50 *cent. franc de port.* A Paris, chez *Bernard*, libraire, quai des Augustins, n. 31.

On trouve chez le même libraire, le Cours complet de géographie, par *Mentelle*, deuxième édition, 4 vol. in-8.° avec atlas ; prix, 30 fr. ; et la Géographie de la France, par le même, laquelle se vend séparément, avec sa carte comparative enluminée ; prix, 7 fr. pour Paris.

GÉOGRAPHIE.

GÉOGRAPHIE.

LA GÉOGRAPHIE *des enfans*, ou *le Petit Voyageur; méthode nouvelle pour apprendre la géographie, directement fondée sur l'inspection des cartes, et applicable à un système de jeux qui est devenu fort en vogue en Angleterre; avec un tableau pour deviner un endroit pensé par un autre : nouvelle édition, par M.* MONFRIN, *instituteur.* In-8.° *Prix*, 1 *fr.* 50 *cent.* A Paris, chez Laurens jeune, imprimeur-libraire, rue St.-Jacques, n.° 32. — An XIII, 1804.

En général, il n'est pas de livre élémentaire qui n'ait un côté utile. Celui-ci nous a paru contenir une méthode simple, facile, et tout-à-fait convenable à l'âge auquel il est destiné. Ce qui prouve d'ailleurs en faveur de ce petit ouvrage, c'est qu'il est à sa seconde ou troisième édition.

HISTOIRE.

Züge zu einem Gemæhlde von Moskwa, in Hinsicht auf Klima, Cultur, Sitten, Lebensart, Gebræuche, vorzüglich aber statistische, physische und medicinische Verhæltnisse; von Engelbert WICHELHAUSEN, *Doctor und Professor der Arzneikunde.* Berlin, bei Johann Daniel Sander, 1803. = *Esquisse d'un tableau de Moscow, par rapport au climat, a la culture, aux mœurs, à la manière de vivre, aux costumes, mais principalement par rapport a la statistique, physique et à la médecine; par* Engelbert WICHELHAUSEN. Berlin, 1803, *in*-8.

Parmi toutes les nations du Nord, les Russes fixent aujourd'hui les regards de toute l'Europe.

Les ténèbres qui régnoient autrefois dans ce vaste empire se dissipent, et plus on avoit exagéré sa barbarie, plus on est étonné de ses progrès dans la civilisation. Les ouvrages qui ont paru depuis peu sur cette partie intéressante de l'Europe sont en si grand nombre, qu'il seroit difficile de les citer tous. Beaucoup d'auteurs français, anglais et allemands se sont empressés à l'envi de nous faire connoître ce vaste empire. L'ouvrage dont nous nous occupons est digne, sous bien des rapports, de l'attention du public. M. *Wichelhausen* dit, dans sa préface, que ces feuilles ne sont que des fragmens d'une topographie medico-physicale sur Moscow; « comme elles offrent, dit-il, des objets qui ne semblent pas être tout-à-fait dénués d'intérêt, j'ai cru devoir les publier. » Après avoir parlé, dans les premiers articles, de la topographie de cette ancienne capitale de la Russie, il continue à nous donner un aperçu rapide, mais concis, des mœurs de ses habitans : cette partie est, sans contredit, la plus intéressante de son ouvrage; ses observations sont justes; les détails qu'il donne de la vie privée des grands et des nobles de cette ville semblent être un peu minutieux, mais ne laissent cependant pas d'intéresser. Ce que l'auteur dit de l'habillement et des modes de Moscow mérite d'être rapporté. « Les Russes, dit-il, ont gardé en partie leur costume national qui semble être d'une origine orientale. Cette mode, qui consiste dans une longue robe, loin d'être embarrassante, leur sied très-bien; et on doit regretter que les grands s'en soient défait pour languir dans les fers d'une mode tyrannique. » Il faut convenir cependant que l'introduction des nouvelles modes a souffert bien des difficultés : au commen-

cement du dix-septième siècle on détestoit encore les modes anglaises et françaises, et tout voyageur qui s'y montroit, se trouvoit exposé à la risée publique : pour remédier à ce mal, les étrangers furent forcés de quitter leur costume pour celui des Russes ; mais bientôt ceux-ci sentirent le ridicule de leur conduite, et les étrangers purent jouir comme autrefois de leurs privilèges. Un événement imprévu contribua encore à accélérer leur résolution. Le passage rapporté ici par notre auteur, et qui est tiré d'un ouvrage de M. Meiners, nous semble trop curieux pour ne pas être mis sous les yeux du lecteur : il confirme, au reste, ce qu'on vient d'exposer. « Les étrangers perdirent la liberté de prendre le costume russe, à Moscow, peu avant l'arrivée de M. Oléarius, en voici la cause : Pendant une procession solennelle, le patriarche donna la bénédiction au peuple ; tout le peuple se prosterna, mettant les mains en croix, d'après la manière accoutumée : les étrangers qui se trouvèrent dans la foule ne firent ni l'un ni l'autre : ce manque de vénération pour les cérémonies religieuses courrouça à un tel point le patriarche, qu'il défendit avec beaucoup d'aigreur, à l'instant même, à tous les étrangers de porter le costume russe. Cette interdiction donna lieu aux scènes les plus bizarres du monde : ceux qui ne trouvoient pas des tailleurs assez habiles à Moscow pour pouvoir leur faire des habits à leur goût, se virent réduits à la nécessité ou de mettre les vieux habits qu'ils avoient apportés dans cette ville, ou de mettre des vêtemens d'une forme encore plus vieille et plus grotesque, dont les Russes avoient en quelque sorte hérité de leurs aïeux dans la Livonie, et qu'ils

vénéroient comme de véritables antiques. Il n'est pas difficile de concevoir l'embarras des étrangers, qui n'étoient pas peu nombreux: quoi qu'il en soit, il fallut bien qu'ils parussent en public, et même à la cour, avec leurs habits surannés. »

M. Wichelhausen attribue plusieurs des maladies qui règnent à Moscow, dans la classe supérieure de ses habitans, aux nouveaux usages; il leur reproche l'inaction et la vie voluptueuse qu'ils mènent, comme autant de causes des maux dont ils se voient affligés. Ce que l'auteur dit sur le caractère physique des habitans de Moscow, mérite encore d'être rapporté. « Quoi-« qu'il soit ordinairement facile de discerner « par la forme extérieure le Russe d'avec les « autres européens, cependant il est assez diffi-« cile de désigner les principaux caractères de la « physionomie nationale, parce qu'en général « les traits distinctifs sont rares. Voici au reste « les plus communs : une petite bouche, des « lèvres épaisses, de petits yeux ordinairement « gris bleus, ou d'un brun clair; la forme du nez « varie beaucoup, mais il est fréquemment épais « et retroussé; les oreilles sont plates et comme « collées sur la peau : ils ont la barbe ordinaire-« ment touffue, les cheveux de toutes les teintes, « longs et épais; leur teint n'est pas tout-à-fait « blanc; il tient un peu du brun clair : l'expres-« sion de leur figure est la gravité ou la saga-« cité. » L'auteur ajoute que les Russes ont dans le port et les gestes une vivacité étonnante, qui les rapproche des Français plus qu'aucune autre nation du nord; et qu'on trouve même chez les plus simples paysans une grande complaisance et des manières engageantes.

« Les mêmes traits, dit encore notre auteur,

« se trouvent aussi dans le sexe féminin, la « taille est svelte et très-bien prise, et il est « très-rare de trouver des femmes mal faites : « elles ont les yeux grands et expressifs ; on aper- « çoit beaucoup parmi elles de belles joues cou- « leur de rose, et nulle part le rouge ne com- « pose une partie aussi essentielle de la toilette, « même parmi les femmes de la plus basse extrac- « tion. »

L'auteur gémit sur les maux causés par la féodalité et sur la cruauté que les maîtres exercent encore aujourd'hui envers leurs subordonnés. Il espère que le gouvernement sentira enfin le besoin d'abolir un système si contraire à l'humanité, et profitera des leçons de ses voisins pour adoucir et améliorer le sort des vassaux.

Il ne seroit pas convenable de juger avec sévérité un ouvrage auquel l'auteur lui-même a donné le titre modeste de *Fragmens* : il contient des détails intéressans et curieux ; mais nous lui reprocherons une certaine sécheresse de style qui fatigue le lecteur, et nuit à l'intérêt du récit. L.....N.

COMMERCE.

MÉTHODE *simplifiée de la tenue des livres en partie simple et double, par laquelle le journal et le grand-livre se balancent mutuellement, et les livres les plus volumineux peuvent être rapportés et balancés tous les jours, sans qu'il soit possible de ne pas découvrir l'erreur la plus légère : méthode expéditive, sûre et facile, remédiant à tous les défauts des méthodes en usage, applicable à toute espèce de commerce, adoptée par la banque d'Angleterre, et pour laquelle l'auteur a obtenu un brevet d'invention ; traduite*

de l'anglais de E. T. Jones, *avec des tableaux adaptés au nouveau style, pour modèles du journal et du grand-livre en partie simple et double, d'un état d'entrée et de sortie des marchandises, et d'un compte de caisse. Seconde édition, revue, corrigée avec soin et augmentée; par J. G****. Prix, 3 fr., et 4 f. franc de port.* A Paris, chez E. Johanneau, libraire, palais du Tribunat, première galerie de bois, n.° 236; et chez madame veuve Duffaux, libraire, rue du Coq-Honoré, n.° 134. — An XII, 1804.

Nota. On trouve aux mêmes adresses des livres rayés selon cette méthode sur carré fin, *in-fol.*, aux prix suivans, savoir: reliés, journal de 200 feuilles, 8 fr.; de 300 f. 12 fr.; de 400 f., 18 fr.; grand-livre de 200 f., 10 fr.; de 300 f., 14 fr.; de 400 f., 20 fr.; brochés, pour les élèves qui veulent s'exercer, le journal de 100 feuill., 2 fr.; le grand-livre de 100 f., 3 fr.; les mêmes livres, soit reliés, soit brochés, réglés en travers, 50 centimes de plus par 100 feuilles.

JURISPRUDENCE.

Plan *du Dictionnaire universel et raisonné du droit ancien et nouveau, et des principes professés à l'Université de jurisprudence et à l'Académie de législation.*

Cet ouvrage immense, entrepris par une société nombreuse de jurisconsultes et de publicistes, est presque achevé. Quoique rédigé avec concision, il formera huit volumes *in-4.°*; mais il contiendra des remarques indispensables sur les lois qui n'ont plus d'application parmi nous. Les

anciens dictionnaires et les répertoires de jurisprudence, considérés sous le rapport des abrogations, ont trop d'étendue, ou en ont trop peu relativement aux règles qu'il a fallu ou adapter à nos mœurs, ou modifier suivant la révolution qu'elles ont subie.

Le *Dictionnaire universel* offrira le double avantage d'être historique, quant à la partie du droit incompatible avec le code, et d'instruire d'une manière précise sur tous les points de la législation appropriée au nouveau peuple français.

Il indiquera encore les jugemens capables de faire cesser les doutes sur quelques dispositions, ou trop générales, ou trop peu développées; et par le rapprochement des textes et des décisions souveraines, il fera éviter ces longs commentaires souvent nuisibles au sens de la loi, dont cependant les commentateurs veulent aider la lettre.

On souscrit chez Desenne, libraire, palais du Tribunat.

Le prix total de la souscription est de 100 liv.

Elle ne sera réalisée dans la caisse de l'éditeur qu'après la livraison de chaque volume, et dans la proportion du prix.

GRAMMAIRE.

MANUEL LATIN, ou *Choix de compositions françaises, et Recueil de Fables et Histoires latines; le premier, pour préparer à la traduction des auteurs latins; le second, pour faciliter l'intelligence des écrivains du siècle d'Auguste: l'un et l'autre contenant un vocabulaire; par J. E. J. F.* BOINVILLIERS, *correspondant de l'Institut national de France, des Académies de Rouen,*

d'Amiens, d'Abbeville, etc. Quatrième édition. Tous les devoirs français que renferme cet ouvrage, dont la publication a été retardée bien involontairement, coïncident en tout point avec les règles de la syntaxe contenues et développées dans la Grammaire latine *du même auteur. Ces deux ouvrages classiques et généralement adoptés ne subiront plus de changemens. Il n'y a d'éditions avouées par M. Boinvilliers, que celles dont les exemplaires sont signés de lui*, à la main. Paris, chez Hocquart, rue de l'Eperon, n.° 1 ; Barbou, rue des Mathurins ; à Rouen, chez Delalain. *Prix, 2 francs 40 cent.*, cartonné.

De tous les livres élémentaires destinés aux écoles, celui-ci nous a paru le plus méthodique et le plus facile pour les commençans. Le plan en est conséquent et naturel. Cet ouvrage se compose de deux parties : la première consiste en un choix de compositions françaises, par la traduction desquelles les élèves doivent se familiariser avec les règles de la grammaire latine ; la seconde offre un recueil de fables et de petites histoires latines, divisé en quatre livres. Dans les deux parties, terminées chacune par un vocabulaire, les sujets de leçons et de traduction sont graduellement proportionnés aux progrès et aux forces des jeunes étudians.

LITTÉRATURE GRECQUE.

De Papyris seu voluminibus Græcis Herculanensibus Commentatio Christoph. Theoph. DE MURR : *accedit* Nicolai IGNARRAE *Explicatio lamellæ æneæ exsecrationis repertæ prope Petiliam : subjungitur Specimen scripturæ græcæ cursivæ Sæc. II, vel III. Argentorati, typis* F. G. Levrault. An XII, 1804 ; 59 pages in-8.° avec deux gravures.

Les dix-sept cents rouleaux de Papyrus, trouvés, il y a maintenant plus de cinquante ans, à Herculanum, ont toujours été un objet de l'attention du public, sur-tout depuis que la France peut se flatter de posséder une petite partie de ce précieux dépôt, dont le roi de Sicile lui fit présent en 1804. On s'est occupé depuis longtemps, à Naples, à dérouler quelques-uns de ces volumes ; mais ce travail, dont on connoît assez les grandes difficultés, n'a jamais beaucoup avancé ; et un ouvrage copié et expliqué en 1754, par M. *Piaggi*, savant napolitain, qui y étoit employé par son gouvernement, n'a été donné à l'impression que trente-neuf ans après (en 1793), où il parut sous ce titre : *Herculanensium voluminum quæ supersunt, tomus primus. Neapoli*, 1793. *Ex regiâ typographiâ, fol. cum* 39. *tabulis æneis, delineatis ab* Antonio PIAGGIO *et G. B.* MALESCI, *et æri incisis ab Antonio Lentari, Bartolomeo Oratii, Josepho Aloja, et Januario Casanova. Pagin.* 180, *præf.* 21, *fol. maj.* On y avoit trouvé un ouvrage de Philodème, philosophe épicurien, contemporain de Cicéron, et poète, dont plusieurs épigrammes se sont conservées dans l'Antholo-

gie grecque. Il tâche, suivant les principes de son école, de démontrer dans son Traité, que la musique est nuisible à l'état, et qu'elle produit sur l'ame et sur le corps une impression funeste. Quoique, comme on voit par-là, l'ouvrage de Philodème ne puisse guère consister qu'en lieux communs et en raisonnemens vagues, il ne laisse cependant pas d'avoir un certain intérêt, quand il cite les opinions des philosophes antérieurs à lui pour appuyer la sienne; ou quand il combat ses adversaires, Diogène de Babylone, Persée, et autres, parce qu'alors il nous apprend un grand nombre de faits que nous ignorions avant lui.

M. de Murr, à Nuremberg, connu depuis long-temps comme rédacteur d'un journal sur l'histoire des arts et de la littérature, et par une traduction abrégée des *Antiquités d'Herculanum*, a donné, dans l'ouvrage dont il s'agit ici, un extrait de cette grande édition napolitaine de Philodème, qui étoit peu connue et peu répandue dans le commerce. On y trouve d'abord une introduction historique, dans laquelle M. de Murr parle des travaux que la cour de Naples fit entreprendre pour cet objet, et qui nous apprend que jusqu'à l'an 1761, il y avoit quatre volumes déroulés; savoir: le quatrième livre de *Philodème* sur la musique, qui est maintenant publié; le second livre de la Rhétorique du même auteur; un ouvrage de *Métrodore* sur les lettres; et un autre encore de *Philodème* sur les vices, et les vertus qui leur ressemblent. Après avoir interrompu le déroulement d'un cinquième ouvrage attribué à *Phanias*, on a remplacé celui-ci par un sixième, dont on s'occupe depuis 1761, mais dont le public ne connoît pas encore ni l'argument, ni l'auteur. M. de Murr

donne ensuite une courte notice sur la vie et les écrits de Philodème, et fait l'analyse de l'ouvrage publié par M. *Piaggi*: il nous montre, sur deux planches, l'échantillon de l'écriture de ce rouleau, du plus ancien manuscrit, sans doute, qui soit parvenu jusqu'à nos jours : chaque planche est suivie de l'explication et des notes de M. *Rosini*, auxquelles M. de Murr a ajouté plusieurs observations savantes et judicieuses. En général, nous pouvons recommander cet ouvrage, peu volumineux, à tous ceux qui voudroient avoir une idée juste de l'état de ces livres échappés à la destruction d'une manière si singulière, et des travaux importans qu'il faudroit entreprendre pour en tirer parti.

A cette dissertation, M. de Murr en a joint deux autres, dont la première est tirée de l'ouvrage de M. *Ignarra*, intitulé : *Commentarius de Phratriis, primis Græcorum politicis societatibus. Neapoli*, 1797, 4 : elle concerne une inscription sur une plaque de bronze trouvée près de Policastro, dans le royaume de Naples, et qui a exercé la sagacité des plus habiles antiquaires de l'Europe, tels que MM. Barthélemi, de Villoison, Lanzi et autres. Le dernier de ses commentateurs, M. Heeren, actuellement professeur à Gœttingue, avoit cru y trouver un contrat d'hospitalité, rédigé entre deux habitans de la grande Grèce, dans un temps très-ancien : M. Ignarra, au contraire, y voit un décret qui punit d'exil un criminel, et qui menace de la colère des Dieux celui qui oseroit lui donner un asyle. Si les savans qui ont déja décrit ce monument, ont donné des explications qui se recommandent par leur simplicité, celle de M. Ignarra nous a paru du moins très-ingénieuse.

La seconde dissertation est de M. de Murr lui-

même ; elle fait comme suite à un de ses nombreux ouvrages, qui, sous le titre *Specimina antiquissimæ Scripturæ græcæ tenuioris seu cursivæ, ante Imp. Titi Vespasiani tempora. Norimbergæ*, 1792, *fol.*, expliquoit quelques inscriptions en lettres cursives assez semblables à celles dont nous nous servons maintenant, et que l'on voit à Herculanum dans la colonnade d'un bâtiment qui servoit autrefois de caserne aux troupes. Le cardinal Borgia possédoit, dans son muséum à Velletri, un morceau de papyrus, qui avoit été trouvé en 1778, en AEgypte, près de Gise, dans un coffre de bois de sycomore ; il échappa, par un hasard extraordinaire, aux mains des Turcs, qui brûlèrent quarante ou cinquante rouleaux semblables, et trouvés au même endroit. Ce fragment, écrit en grec et d'une espèce d'écriture cursive, contient la liste des ouvriers qui étoient employés pour construire et pour réparer les digues du Nil. M. Schow, savant danois, ayant vu ce morceau pendant son séjour en Italie, en donna une description exacte dans un ouvrage intitulé : *Charta papyracea græcè scripta musei Borgiani Velitris, quâ series incolarum Ptolemaidis Arsinoiticæ in aggeribus et fossis operantium exhibetur*; *Romæ*, 1788, in-4.; et M. de Murr termine ses trois dissertations par l'histoire de ce monument, et par un extrait qu'il donne de l'ouvrage de M. Schow. Ces dissertations seront d'une grande utilité à ceux qui s'occupent de la critique en général, et de la palæographie grecque en particulier ; elles donnent à leur savant et infatigable éditeur de nouveaux titres à la reconnoissance des gens de lettres.

HASE.

ANTIQUITÉS.

Choix *de Costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instrumens de musique, leurs meubles et les décorations intérieures de leurs maisons, d'après les monumens antiques; avec un texte tiré des anciens auteurs, dessiné, gravé et rédigé par* N. X. Willemin : 16.e *et* 17.e *livraisons* (1).

La première de ces deux livraisons contient divers instrumens de musique, des lampes et trépieds, des représentations de repas grecs, des vases à boire et autres, plusieurs ustensiles de table, des anses de vases inédits, trouvées à Herculanum. — La seconde, outre quelques vases à boire des Grecs, d'une forme et d'un travail élégans, offre un beau candelabre grec inédit, des ornemens, des mosaïques et quelques meubles grecs, tels que siéges, oreillers, tablettes, encriers, styles, plumes, et enfin des volumes ou rouleaux grecs. Chaque livraison est accompagnée d'une feuille de texte. Nous ne pouvons que confirmer ici les éloges que nous avons déja donnés à M. Willemin sur le choix de ses modèles, sur l'exactitude et la correction du dessin, en un mot, sur l'utilité de son ouvrage.

(1) Cet ouvrage, petit *in-folio*, composé de cent cinquante planches environ, est divisé en trois parties: il traite des habitans de l'Afrique et de l'Europe, en commençant par les Ægyptiens, et en finissant par les Français.

Il paroit tous les deux mois une livraison de six planches, imprimées sur papier grand-raisin vélin, de Buga, caractères de Didot, dont le prix est de neuf francs.

Il en a été tiré un petit nombre d'exemplaires avant la lettre, sur papier grand-lys, superfin vélin.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, seul propriétaire de l'ouvrage, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault, faubourg Saint-Germain.

Les Monumens *antiques du Musée Napoléon, gravés par* Thom. Piroli, *avec une explication par* Louis Petit-Radel; *publiés par* F. *et* P. Piranesi, frères, *etc. IV.e et V.e livraisons.* — *Juillet, août* 1804.

La première de ces deux livraisons contient Melpomène, restaurée en Junon. — Melpomène. — Terpsychore. — Erato. — Polymnie. — Uranie. — Uranie assise. — Calliope. — Buste d'une Muse. — L'Espérance. La seconde offre également dix sujets, qui sont : Statue de Mnémosyne. — Le Sommeil. — Hermès de la tragédie. — Hermès de la comédie. — Buste du Soleil. — Statue d'AEsculape. — Buste d'AEsculape. — Groupe d'AEsculape et de Télesphore. — Bas-relief représentant AEsculape et Hygiée. — Statue d'Hygiée. Le texte de la cinquième livraison est rédigé, et le reste le sera désormais par M. *Petit-Radel*, M. *Schweighaeuser* ayant, suivant l'avis des éditeurs, terminé sa part du travail dont il s'étoit chargé. Ceux-ci espèrent avec raison que quelque regret que laisse la retraite de M. *J.-G. Schweighaeuser*, on ne verra pas sans un nouvel intérêt un nom connu dans les lettres et les arts, s'associer, pour la perfection de ce même travail, à celui de M. *Visconti*, qui veut bien toujours en garder la direction. M. *Louis Petit-Radel* est le même dont nous avons inséré dans le volume précédent de ce journal, p. 446, des *Eclaircissemens* en forme de mémoire, *sur les constructions de plusieurs monumens militaires de l'antiquité.*

Antiquités d'*Herculanum gravées par* Th. Piroli, *et publiées par* F. *et* P. Piranesi, *frères.* 1.ere, 2.e, 3.e *et* 4.e *livraisons.* A Paris, chez *Piranesi*, frères, place du Tribunat, n.° 1354. — *Leblanc*, imprimeur-libraire, place et mai-

son abbatiale St.-Germain-des-Prés, n.° 1121; an XII — 1804.

Ces livraisons sont les quatre premières du recueil des Antiquités d'Herculanum dont nous avons donné récemment le prospectus. Chacune contient douze gravures, où, en général, la grâce, l'esprit et le sentiment des productions originales nous paroissent exactement conservés. Le texte ajouté à l'édition romaine n'étoit qu'un extrait de celui des académiciens d'Herculanum; ici, on a profité des avantages que le temps fournit pour l'explication des antiques, et l'on a en conséquence inséré dans le texte quelques opinions qui ont paru préférables aux premières. On a également réformé quelques équivoques qui s'étoient glissées dans l'édition romaine. Cet ouvrage, aussi exact, aussi parfait qu'on peut le desiser, doit être considéré comme une source d'agrément pour l'amateur, et d'instruction pour l'artiste.

Le premier, le deuxième et le troisième volumes contiendront les peintures; le quatrième, les bustes et bas-reliefs en bronze; le cinquième, les statues en bronze; et le sixième, les lampes et candelabres.

ROMANS.

LES TROIS GÉNÉRATIONS, ou *Drusilla, Wilhelmina et Georgia, par* Charlotte BOURNON MALARME, *de l'Académie des Arcades de Rome. Trois vol.* in-12. *Prix, 6 fr. pour Paris, et 7 fr. 80 cent. francs de port.* A Paris, chez Gerand, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n.° 44.

Ce roman est un tissu d'immoralités, d'invraisemblances, de fourberies, de noirceurs et de méchancetés. Ceux qui en prendront lecture auront peine à croire qu'une femme en soit l'auteur.

LE TAUREAU, *par* L.-F. JAUFFRET. *Un vol.* in-18, *orné d'une figure. Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.* A Paris, chez Demoraine, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont, n.° 97.

C'est le portrait d'un jeune homme qui, n'ayant aucune habitude du monde, ne connoît et n'observe ni égards ni convenances; et qui, malgré un certain fonds d'esprit, est, à chaque pas, le jouet de sa maladresse. Corrigé enfin par les événemens, et convaincu qu'on ne blesse pas impunément l'amour-propre d'autrui, notre néophite devient souple, flexible, insinuant, officieux; se concilie la bienveillance de ceux qu'il approche, et se fraie ainsi un chemin à la plus haute fortune.

MÉLANGES.

OEUVRES *choisies de l'abbé de Saint-Réal, contenant la Conjuration des Espagnols et celle des Gracques; des réflexions sur la valeur, la fortune et la mort; des Fragmens historiques sur Marius, Sylla, Antoine, Auguste, Octavie, Néron; des mélanges, des maximes, et une notice sur la vie et les ouvrages de Saint-Réal. Par N.-L.-M. des Essarts.* A Paris, chez des Essarts, libraire, rue du Théâtre-Français, n.° 9. Deux vol. *in*-12. An XII (1804).

Il y avoit sans doute un choix à faire dans les ouvrages de Saint-Réal, sur-tout dans la dernière édition, 1730, en 5 vol., faite avec aussi peu de goût que de discernement. M. des Essarts a fait très-bien ce choix; peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop retranché: mais tout ce qu'il a conservé mérite d'être lu; et l'on gagnera beaucoup en se procurant cette édition, imprimée correctement et avec soin.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Oupnék'hat, c'est-à-dire Doctrine qu'il ne faut pas révéler. Pag. 7

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française; par M. *Schwab*. 15

BEAUX-ARTS.

De la peinture considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes; par M. G. M. *Raymond*. 72

HISTOIRE.

Rituel des Tatars-Mantchoux, traduit par M. L. *Langlès*. 77

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Notice sur les travaux des membres de l'Université et de l'Académie de Gœttingue. 81

ITALIE.

Prix proposés par l'Académie nationale des Beaux-Arts de Bologne. 104

SICILE.

Fouilles faites en Sicile. 107

TURQUIE EUROPÉENNE.

Monumens précieux trouvés sous des ruines en Thessalie. *Ibid.*

FRANCE.

INSTITUT NATIONAL.

Prix proposés par la classe mathématique et physique. 108

PARIS.

Nouvelle organisation de la Société d'Agriculture. 114

Procédés employés pour nettoyer les belles sculptures de la fontaine de la rue de Grenelle. 115

LYON.

Prix proposés par l'Académie des Belles-Lettres et Arts de cette ville. 116

BORDEAUX.

Prix proposés par la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de cette ville. 117

AGEN.

Prix proposés par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de cette ville. 119

AMIENS.

Hydraulique.

Perfectionnement du belier hydraulique de M. Montgolfier. *Ibid.*

Economie industrielle.

Nouveau procédé pour le rouissage du chanvre; par M. *Bralle*. 120

Optique.

Améliorations faites à la chambre obscure; par M. *Laquiane*. 122

DIJON.

Nécrologie.

Mort de M. Attiret, sculpteur. *Ibid.*

TOURS.

Prix proposés par la Société d'Agriculture, Arts et Commerce du département d'Indre-et-Loire. 123

LIVRES DIVERS.

BOTANIQUE.

Nomenclature botanique; par M. L. F. V. *Henckel*. 124

Médecine.

Journal de Médecine; par MM. *Corvisart, Leroux*, etc. 124

Traité de la propriété exclusivement stimulante de l'opium; par J. E. *Chortet*. 125

Anatomie.

Rapport sur les travaux anatomiques de l'Ecole de Médecine de Strasbourg; par M. S. F. *Lobstein.* 126

Economie rurale.

Mémoire sur la culture du Choux Navet de Laponie; par M. *Sonnini.* 127

Chronologie.

Tableau synchronique des principaux événemens de l'histoire ancienne et moderne; par M. *Mentelle.* 128

Géographie.

La Géographie des Enfans; par M. *Monfin.* 129

Histoire.

Esquisse d'un tableau de Moscow; par Engelbr. *Wickelhausen. Ibid.*

Commerce.

Méthode simplifiée de la tenue des livres en partie simple et double: par J. C***. 133

Jurisprudence.

Plan d'un Dictionnaire universel et raisonné du Droit ancien et nouveau. 134

Grammaire.

Manuel latin, ou Choix de compositions françaises, etc.; par J. E. F. F. *Boinvillers.* 135

Littérature grecque.

De Papyris, seu voluminibus græcis Herculanensibus Commentatio C. T. *de Murr.* 137

Antiquités.

Choix de Costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, etc.; par N. X. *Willemin.* 141

Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli.* 142

Romans.

es Trois Générations, ou *Drusilla Wilhelmina et Georgia*; par Charlotte *Bournon Malarme.* 143

Le Taureau; par L. F. *Jauffret.* 14

Mélanges.

Œuvres choisies de l'abbé *de St.-Réal. Ibid.*

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroit le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

(N.° 22.) 1804.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN.

AVIS DU LIBRAIRE.

NATURAL HISTORY

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

ant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tou es Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour out ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

Ce Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les CC. Alibert, Desgenettes, Bast, Silvestre de Sacy, Fourcroy, Hallé, Duméril, Schweighaeuser, Lacepède, Barbier, Barbier du Boccage, Langlès, Lalande, Lagrange, Lebrun, Marron, Mentelle, Bassinet, Morellet, Noel, Oberlin, Chardon-la-Rochette, Caillard, Van-Mons, Sicard, Traullé, Léveillé, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, Willemet, Winckler

Fr. Lobstein, etc. etc. fournissent des Mémoires ; contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en faire une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences ; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez M. Delance, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

ANTIQUITÉS.

MONUMENS ANTIQUES *inédits ou nouvellement expliqués ; Collection de statues, bas-reliefs, bustes, peintures, mosaïques, gravures, vases, inscriptions et instrumens, tirés des collections nationales et particulières, et accompagnés d'un texte explicatif; par* A. L. MILLIN, *conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothèque nationale de France, professeur d'histoire et d'antiquités, etc.* Tome II. — III.e Livraison. A Paris, chez Laroche, maison de l'auteur, à la Bibliothèque nationale, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 11, au coin de celle de la Loi; Levrault, Schœll et comp.ie, rue de Seine, hotel de la Rochefoucault (1).

(1) Chaque volume de cet ouvrage, imprimé à l'*Imprimerie Impériale*, sur beau papier, est composé de cinquante feuilles de texte, d'au moins quarante planches, et distribué en six livraisons. Chaque livraison coûte six fr., prise à Paris, et 6 fr. 60 cent. franche de port dans les départemens. L'ouvrage aura six volumes, et sera terminé en moins de quatre années.

Ceux qui voudront souscrire d'avance pour un volume, ne paieront que 33 fr. au lieu de 36, plus, 3 fr. 60 centimes pour le port dans les départemens. L'auteur fait seul les frais de l'ouvrage, et garantit qu'il sera terminé.

Les acquéreurs et souscripteurs sont priés d'envoyer leur nom et leur adresse à M. *Laroche*, afin d'être compris dans la liste qui sera imprimée en tête du second volume. Cette liste et le titre du tome II seront donnés avec la sixième livraison.

Dans la première dissertation de cette livraison, M. Millin donne la description d'un vase grec du Cabinet des Antiques de la Bibliothèque impériale : il offre un combat d'Arimaspes contre des griffons. Les Arimaspes y sont vêtues comme les Amazones, figurées sur un autre vase que M. Millin a publié à la planche IX du second volume de cet ouvrage. Les récits des auteurs anciens sur les Amazones ne font aucune mention des combats qu'elles avoient à soutenir contre des griffons : mais il y est question de pareils combats entre les Arimaspes et les griffons. Après avoir rapporté ces différens récits, M. Millin recherche comment les anciens ont représenté les combats dont il vient d'être question, et qui paroissent avoir été le sujet de plusieurs compositions. Toutes ces relations, copiées les unes sur les autres, disoient que les Arimaspes n'avoient qu'un œil ; cela paroissoit impossible à croire. Hérodote rejette entièrement cette fable ; mais Eustathe cherche à en donner une explication : il pense que ces peuples, excellens archers, étoient accoutumés à fermer un œil pour tirer plus juste, et que peut-être ils le cachoient tout-à-fait ; ce qui a donné lieu de dire qu'ils n'en avoient qu'un. Cette explication est misérable ; car il auroit fallu donner le même nom à tous les peuples qui se servoient de l'arc.

M. Bœttiger, dont le nom se retrouve dans

toutes les questions d'antiquités, a pensé que la tradition répandue dans la Grèce sur les Arimaspes étoit fondée sur l'usage de plusieurs peuples hyperboréens qui se peignoient le corps, comme le font encore aujourd'hui beaucoup de nations, ou pour se défendre des impressions du froid, ou pour se parer, ou pour se rendre plus formidables. Cet usage a en effet existé chez plusieurs peuples dans une très-haute antiquité. M. Bœttiger croit que les Cyclopes et les Arimaspes se peignoient un œil au milieu du front, et que c'est ce qui a donné lieu de dire et de croire qu'ils n'avoient qu'un œil.

Cette explication est ingénieuse ; mais ce n'est qu'une conjecture. Quoiqu'on en pense, il reste toujours constant que l'opinion sur l'œil unique des Arimaspes étoit due aux idées singulières qu'on se faisoit de tout ce qui existoit dans les régions septentrionales de l'Europe, qui furent pour la haute antiquité ce qu'a été pour des temps moins reculés l'Afrique, d'où, selon l'expression des anciens, il venoit toujours quelque chose de monstrueux. Les voyageurs surtout aimoient beaucoup à orner leurs récits de ces faits extraordinaires relativemant aux productions naturelles.

S'il étoit impossible de croire que les Arimaspes n'eussent qu'un œil, il l'étoit également de les figurer avec cette difformité. Les Grecs, qui vouloient représenter les combats de ces peuples contre les griffons, n'avoient point de

modèles à choisir. Comme ces peuples habitoient, ainsi que les Amazones, les régions hyperboréennes, les artistes crurent probablement qu'il y avoit beaucoup de rapport entre leur manière de vivre et de s'habiller; et ils donnèrent aux Arimaspes la figure et le costume de ces femmes guerrières.

C'est ainsi du moins que l'on peut expliquer ces monumens dans lesquels on remarque des Amazones qui combattent contre des griffons; et c'est d'après cela que M. Millin donne le nom d'*Arimaspes* à toutes celles qu'on voit engagées dans une semblable entreprise. Plusieurs vases grecs les représentent de cette manière. D'Hancarville en a publié un sur lequel le peintre a figuré une Arimaspe dans un char à deux chevaux; elle combat vivement contre deux griffons, et va en percer un avec cette épee courte que les antiquaires nomment *parazonium*. Sur un autre vase, une Arimaspe, placée entre deux griffons, a un genou en terre : ce qui prouve qu'elle est sur le point de céder; elle se défend pourtant encore vigoureusement avec l'épée courte dont elle est armée. Sur un autre vase de la collection d'Hamilton, publiée par M. Tischbein, trois Arimaspes combattent d'une manière très-animée contre des griffons : deux d'entre elles sont armées de la hache; la troisième porte une lance courte. La composition de toute la peinture a un très-grand rapport avec celle que M. Millin publie dans cette

livraison, quoique le dessin en soit plus correct; ce qui prouve que l'une et l'autre sont des imitations de quelque autre peinture ou de quelque bas-relief célèbre.

Dans les combats des Grecs contre les Amazones, qu'on voit figurés sur plusieurs vases antiques, il est toujours évident que ces dernières doivent succomber. Sur le vase publié par M. Millin, on voit au contraire que les Arimaspes vaincront les griffons : l'honneur de la Grèce n'étant pas intéressé dans ces combats, l'artiste qui a peint ce vase, n'avoit pas de motif particulier pour retracer leur défaite. C'est ainsi que sur un vase du Vatican, figuré pas Passeri, on voit une Arimaspe à pied près de son cheval; derrière elle est un griffon que probablement elle a domté.

Cette peinture de vase, et les autres monumens semblables, cités par M. Millin, font voir que les anciens artistes représentoient le plus souvent les Arimaspes comme des Amazones. L'auteur pense que peut-être ils regardoient l'amour des combats comme une passion particulière aux femmes des pays septentrionaux. Cependant ces mêmes artistes ont aussi figuré les Arimaspes, sans leur donner les traits et le costume de ces femmes guerrières. Une peinture de la collection d'Hamilton nous fait voir un de ces habitans des régions hyperboréennes à cheval, selon la coutume des peuples septentrionaux : son casque est accompagné de deux

grandes cornes qui donnent au guerrier un air plus formidable ; il va lancer un court javelot à un griffon qui l'attaque avec intrépidité. Le champ de cette peinture est semé de pièces rondes et carrées qui indiquent peut-être le métal précieux et les trésors confiés à la garde de ce courageux animal.

Dans la seconde dissertation, on trouve la description d'un joli camée sur agathe-onyx, appartenant à la curieuse dactyliothèque de feu M. le chevalier d'Azara. Cette pierre, malheureusement fragmentée, représente Cupidon dans une coquille qui, sans doute, est supposée portée sur les flots ; le jeune dieu est couché près du bord de la coquille, qui est probablement celle consacrée à sa mère. Une épigramme grecque anonyme de l'*Anthologie* décrit l'amour dans une coquille, comme on le voit sur ce beau camée de M. d'Azara, à cela près qu'il est endormi, et que celui du camée est éveillé. Cette épigramme sert d'épigraphe à la dissertation de M. Millin ; en voici la traduction : « Naguère, gisante sur un rocher battu « par les flots, j'étois dédaignée comme une « production commune de la mer profonde ; « mais à présent l'aimable fils de Vénus à la belle « couronne repose dans mon sein. » Cette épigramme peut faire penser qu'il y avoit dans l'antiquité quelque camée célèbre qui représentoit l'amour endormi dans une coquille. Le camée de M. le chevalier d'Azara en est peut-être une

imitation. L'artiste, au lieu de figurer l'Amour endormi, l'a représenté au moment où il vient de s'éveiller.

L'explication de deux inscriptions latines, trouvées à Boulogne-sur-Mer, et la description d'un vase grec qui appartient au général Valville, et sur lequel est représenté Ariadne, épouse de Bacchus, sont l'objet des deux dissertations suivantes. A l'occasion de cette peinture de vase, M. Millin ajoute quelques détails sur le Thyrse, pour compléter ceux qu'il avoit donnés précédemment sur plusieurs attributs du culte de Bacchus.

Un des plus curieux monumens décrits dans cette collection, est une sardonyx appartenant à S. M. l'impératrice. Au milieu d'un cercle en relief que forme la seconde couche de la matière, on y voit une tête gravée en creux sur la couche inférieure ; quatre figures prises aussi dans la seconde couche, et ombrées par la troisième, entourent ce médaillon : cette double gravure en creux et en relief rend cette pierre extrêmement rare et intéressante. La figure gravée au milieu du médaillon est en buste ; devant elle est un Thyrse, le principal attribut de Bacchus ; mais la poitrine large, qui n'est point ordinairement donnée à ce Dieu, et qu'on remarque aux images d'Antinoüs, la conformité sensible des traits du visage de cette figure avec ceux du beau Bithynien, font voir évidemment que c'est ici Antinoüs représenté en Bacchus,

ainsi que nous l'offrent plusieurs médailles des villes grecques. A cette occasion, M. Millin discute et rapproche le peu de détails que les auteurs anciens nous ont laissés sur ce favori d'Hadrien, et sur la véritable cause de sa mort, et de la douleur profonde que l'Empereur en ressentit. Il pense que la superstition d'Hadrien lui fit commettre la cruelle foiblesse de souffrir le dévouement du bel Antinoüs, mais qu'il n'est pas démontré qu'il eût conçu pour lui une passion honteuse et déréglée, ainsi que quelques auteurs l'ont avancé. Cependant ce prince voulut consacrer la mémoire d'un ami si généreux, par d'éternels monumens: il fit bâtir en AEgypte une ville à laquelle il donna son nom; on lui éleva des statues dans tout l'empire; bientôt les honneurs divins même lui furent décernés. Les villes de la Grèce, toujours plus ingénieuses dans l'art de la flatterie, se distinguèrent surtout dans l'accumulation des honneurs rendus au bel Antinoüs: il eut des autels, des temples, des prêtres et des prophètes: on institua des jeux *Antinoïens*, et on lui fit rendre des oracles qu'Hadrien, si l'on en croit Spartien, composoit lui-même: on le déclara synthrone, c'est-à-dire, assesseur de tous les dieux; on lui assigna une place dans le ciel, qui eut la constellation d'Antinoüs: lui-même fut représenté sous les traits d'Apollon, de Mercure et de Bacchus, sur les médailles d'Arcadie, de Smyrne, de Bithynie, de Corinthe, de Mantinée et de Cyzique.

La sardonyx décrite par M. Millin, a sans doute été destinée à consacrer cette superstition. Antinoüs y est représenté en Bacchus, ainsi qu'on le voit sur plusieurs monumens, dont le plus remarquable est le bas-relief de la villa Albani, placé actuellement au musée Napoléon, au n.° 211. On ne peut douter que le beau camée, décrit par M. Millin, n'ait été travaillé au temps d'Hadrien, et qu'il n'ait été du nombre des monumens qu'il a fait exécuter pour calmer la douleur qu'il ressentoit de la perte de son favori, et pour éterniser sa mémoire.

Deux très-jolies lampes de bronze, conservées à à la bibliothèque publique de Nîmes, et dont la planche XXII offre la figure sous leurs différentes faces, fournissent à M. Millin l'occasion de donner d'intéressantes généralités sur les lampes des anciens. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire dans cet article, nous obligent d'y renvoyer nos lecteurs.

Dans la dernière dissertation de cette livraison, M. Millin donne la description de la *Pallas de Velletri*, appelée ainsi du lieu où elle a été trouvée, et qui est aujourd'hui exposée au musée Napoléon, sous le n.° 20 : outre cette statue colossale de neuf pieds et demi de hauteur, M. Millin a fait encore graver le beau buste de la même déesse, autrefois à la villa Albani, actuellement aussi au musée Napoléon, qui ressemble tellement à la tête de la Pallas de Velletri, qu'il est aisé de voir qu'il appartenoit à une

statue absolument semblable ; ce qui donne lieu de croire que ces deux beaux monumens sont des répétitions de quelque original célèbre. Les amis des arts liront avec plaisir l'histoire de la découverte de cette belle statue dont M. Millin a fait précéder sa description (1).

HISTOIRE.

TABLEAU *historique des découvertes et établissemens des Européens dans le nord et l'ouest de l'Afrique jusqu'au commencement de ce siècle ; augmenté du Voyage de* HORNEMANN *dans le Fezzan, et de tous les renseignemens qui sont parvenus depuis à la Société d'Afrique, sur les empires de Bornou, de Cashna et du Monou. Ouvrage publié par la Société d'Afrique, et traduit par* CUNY. 2 *vol.* in-8.°. Chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, Barrière des Sergens; chez Colnet, rue du Bacq.

Depuis quelque temps, on s'est occupé à publier en Angleterre et à traduire en France des voyages plus ou moins intéressans sur cette Afri-

(1) Cette livraison a paru avant le voyage que M. Millin vient de faire dans les départemens méridionaux de la France. Depuis son retour, il s'occupe de la continuation de cet ouvrage. La quatrième livraison du II.e volume est sous presse, et paroîtra incessamment.

que, devenue barbare, après avoir été, dans les siècles reculés, le centre du commerce et l'asile des arts. Tous les anciens auteurs nous ont fait connoître cette partie du globe; Hérodote y avoit voyagé, et c'est par lui que nous savons ce qu'elle a été ; c'est par les voyageurs modernes que nous sommes instruits de ce qu'elle est aujourd'hui. On pourra comparer, en lisant ces volumes, les observations des modernes avec celles d'Edrisi, de Léon l'Africain, de Ptolémée, d'Hérodote ; et certainement on trouvera que les Africains, du temps de ces auteurs, sont bien peu ressemblans à ceux de nos jours.

Ce tableau n'est qu'un extrait des voyages entrepris, depuis quelques années, par les encouragemens de la Société d'Afrique formée à Londres, et qui avoient pour but la civilisation des diverses nations qui habitent l'ouest et le nord de cette terre à peine connue des Européens, et sur-tout le progrès des sciences. Nous avons fait connoître, dans ce journal, plusieurs de ces voyages ; nous avons donné des extraits assez étendus de ceux de nos voyageurs français au Sénégal et à Gorée. MM. de Golberi, Durand, et plusieurs autres, nous ont appris ce que le commerce pouvoit trouver d'avantages à traiter avec humanité, et sur-tout avec probité, les peuples qui habitent sur les bords du Sénégal et de la Gambie, attachés pour la plupart à la France, plus par penchant que par intérêt.

On doit savoir gré à l'auteur et à son traducteur de présenter au public un tableau des découvertes modernes faites dans les parties occidentales de l'Afrique par Ledyard, Lucas, Saugnier, Brisson, Watt et Winterboton, le major Houghton, Park, Browne, Horneman. Ils ont épargné aux lecteurs les pénibles et souvent insipides détails de descriptions, de contre-temps, de vexations, de travaux, de privations et de traitemens plus ou moins favorables ou cruels. Nous allons aussi extraire de ce tableau ce qui nous paroîtra ou plus nouveau ou plus instructif :

L'intérieur de l'Afrique étoit presque inconnu lorsque la Société d'Afrique, qui se forma en 1788, commença à envoyer des hommes courageux et instruits pour pénétrer dans ces parties ignorées. M. Ledyard, qui avoit vécu avec les sauvages de l'Amérique, qui avoit fait le tour du monde avec le capitaine Cook, fut le premier de ces voyageurs : il entra en Afrique par l'AEgypte. Quelques observations sur ce pays déja fort connu ne nous arrêteront pas. Il attendoit le départ des caravanes pour pénétrer dans le Fezzan ; mais la mort l'arrêta dans ses projets. M. Lucas fut le second voyageur : la connoissance qu'il avoit acquise de la langue et des mœurs des Arabes, pendant une captivité de trois ans à Maroc, lui donnoit une grande facilité pour remplir sa mission. Il partit de Tripoli, traversa le désert de Sahara jusqu'au Fez-

zan, royaume dépendant en quelque sorte de Tripoli, et avec lequel les marchands d'Agadès, de Tombuctou et de quelques villes principales de l'intérieur ont un commerce régulier. Il devoit ensuite faire son retour par la Gambie ou la côte de Guinée. Voici l'idée qu'il nous donne du caractère des Maures : « A toutes les époques « de l'histoire, ce caractère s'est toujours mon- « tré composé des mêmes élémens ; c'est un mé- « lange d'emportement et de légèreté, de vio- « lence et de foiblesse: les Maures doivent peut- « être une partie de leur caractère à des causes « physiques ; mais l'esprit de leurs lois, leurs « usages et leurs mœurs ont toujours conservé « une certaine physionomie que n'ont pu al- « térer les différentes modifications apportées « successivement dans le gouvernement par les « Carthaginois, les Romains, les Vandales et les « Arabes. Les Maures ont été, dans tous les « temps, orgueilleux, violens, indociles, traî- « tres et féroces. Toujours courbés sous le joug « du despotisme, ils font bien quelquefois des « efforts terribles pour le secouer ; mais satis- « faits dès qu'ils sont parvenus à venger l'injure « du moment, ils n'ont jamais pu améliorer « leur condition. C'est encore cette cavalerie « légère et sans ordre, si redoutable dans son at- « taque et dans sa fuite même, connue sous le « nom de Numides et de Mauritaniens. Parmi « les individus, peu ou point de nuances ni de « diversité d'opinions ; le despotisme qui com-

« prime les élans du génie, étouffe aussi le « germe des idées. Ainsi les Maures, déchus de « leur antique gloire par l'effet d'une longue « suite de désordres, ont perdu le sentiment « naturel du juste et de l'injuste, et vivent entre « eux dans un état continuel de défiance, d'a- « narchie et de guerre. La perfidie est parmi « eux un droit naturel dont ils usent dans toute « son étendue ; ils ne respirent que pour le pil- « lage et la destruction, parce qu'eux-mêmes « sont à tout instant exposés à être dépouillés « ou par des voisins puissans, ou par leur propre « gouvernement. Mais le despotisme est foible « autant qu'il est violent ; il n'a réellement ja- « mais que la moitié du pouvoir dont il prétend « user ; il déploie une énergie spasmodique dont « il lui seroit impossible de prolonger l'effort ; « et le plus souvent il languit dans l'inaction de « la mort : dans cet état de société on est encore « heureux, lorsqu'un frein puissant comme celui « de la religion, peut arrêter les excès de cette « tyrannie sanguinaire, désarmer la vengeance « particulière, et retenir le bras de fer qui gou- « verne. Le respect que les Maures ont pour les « Marabouts n'est utile que sous ce rapport. La « défiance mutuelle dans laquelle vivent les Mau- « res, accroît leur sagacité naturelle à pénétrer « les desseins des autres, et devient la source de « toutes les ruses et de toutes les subtilités dont « ils accompagnent ce qu'ils font ; et cet excès « de défiance les rend aussi capricieux que trom-

« peurs..... Les femmes y sont tyranniquement « sequestrées ; et, avec la liberté, elles perdent « les grâces et l'élégance de leurs formes. En « sequestrant les femmes de la société, on s'est « ôté les moyens d'y introduire les arts agréa- « bles, et le goût nécessaire pour les perfection- « ner. La manière de vivre des Maures, leurs « besoins et leur luxe sont encore ce qu'ils « étoient du temps de Mahomet, et peut-être « du temps d'Abraham. La loi de Mahomet ré- « prouve toute idée d'innovation ; et l'ignorance « dans laquelle elle retient ses sectateurs, ne « leur permet pas de faire aucun progrès dans « les sciences et dans les arts. A ce vice du prin- « cipe social se joint encore le défaut de com- « munication entre les hommes ; ils ne se par- « lent jamais que lorsqu'ils sont en colère. » Nous avons cru que ce portrait de la race mauresque étoit plus ressemblant et mieux dessiné que ceux qu'on trouve dispersés dans les autres voyageurs.

Parmi les habitans des montagnes, le peuple est plus heureux, et parconséquent meilleur : c'est une race différente de celle des Maures de la plaine. L'ancienne race des Arabes en Afrique s'est presqu'entièrement mélangée et confondue avec les naturels du pays ; mais il existe encore, entre Maroc et Alger, différentes tribus de montagnards qui sont nomades et indépendans ; ils sont plus doux, plus sociables et plus recherchés dans leurs usages que les Mau-

res. On les nomme *Brebers*, d'où vient *Berberia*, ancien nom de la Barbarie. Ils paroissent être le peuple le plus ancien de l'Afrique, et ne s'être jamais mêlés avec les étrangers. Ils ressemblent aux Mauritaniens des Romains, et ils désignent les Européens sous la dénomination générale de *Roumi*. Dans ce pays, qui s'est souvent repeuplé de colonies d'Asie et d'Europe, il est difficile de distinguer la race primitive parmi les différentes tribus qui s'y sont naturalisées.

Saugnier traversa le grand désert de Sahara, qui présente une surface presque égale à la moitié de l'Europe : il comprend tout ce qui s'étend depuis la Barbarie jusqu'au pays fertile qui est au midi, entre le Cap-Vert et la Mer-Rouge. La partie occidentale du Sahara, comprise entre le Fezzan et l'Océan atlantique, a huit cents milles géographiques de large, et plus du double en longueur. Au milieu de cette mer de sable, on trouve des *oases* ou îles, dans lesquelles ceux qui les habitent ont été séparés du reste de l'univers pendant des siècles entiers. Ils se regardent comme les seuls habitans de la terre, et prennent les limites de leur territoire pour les bornes du monde. Ce voyageur fait connoître en détail les tribus qu'il a visitées, les Monselemines, les Mongearts, les Trasarts, les Brucnarts, qui sont répandues sur le grand désert.

Brisson fit naufrage au nord du Cap-Blanc, et tomba dans les mains des Arabes Labdessebas; son

son esclavage fut des plus pénibles ; vendu successivement à plusieurs maîtres, il parcourut avec eux des déserts immenses qui le mirent à portée d'observer le caractère et les mœurs des hordes qui habitent les régions intérieures du Sahara. Les Ouadelins et les Labdessebas sont les plus redoutables ; leurs ravages parviennent quelquefois jusqu'aux portes de Maroc ; ils sont grands, bien faits, forts et vigoureux ; leurs cheveux sont hérissés, et leurs ongles, dont ils se servent souvent dans les combats, sont aussi longs et aussi durs que des griffes de bêtes féroces. De larges oreilles qui leur descendent presque sur l'épaule, et une barbe très-longue leur donnent un air farouche et cruel. Les Ouadelins sur-tout sont violens, fiers et guerriers ; mais ils sont bientôt découragés lorsqu'ils trouvent une résistance soutenue, et qu'ils n'ont point, par le nombre, une supériorité marquée. Leurs divers campemens et leur manière de vivre sont toujours les mêmes : ils changent d'habitations aussitôt qu'ils ont épuisé l'eau et le pâturage dans l'emplacement où ils s'étoient établis. La perfidie et la trahison sont les vices naturels des Arabes ; l'assassinat est très-fréquent entre eux ; ils ne croient pas aux promesses ; le poignard annulle tous les engagemens et toutes les obligations. Ils aiment à raconter leurs exploits, et l'exagération est souvent mêlée à leurs récits. L'hospitalité s'est encore conservée parmi eux. Le même Arabe qui, dans

la plaine est un brigand déterminé, devient généreux dès qu'il entre dans sa tente. Les femmes ne prennent point le nom de leur mari ; elles ne mangent jamais avec eux ; elles préparent les alimens ; et, les ayant servis avec une sorte de respect, elles mangent après eux. Ces femmes sont fidèles, aussi ne peuvent-elles se séparer que par un décret des vieillards de la tribu. Les décorations de la vanité se trouvent au milieu de ces déserts. Les Arabes aiment à orner leurs femmes d'anneaux d'or et d'argent, dont leurs oreilles, leurs bras, leurs jambes sont surchargés ; la beauté d'une Arabe est d'avoir des dents alongées et saillantes, une taille forte, et des membres très-épais. L'éducation des jeunes gens se borne à leur apprendre à se servir du poignard avec dextérité ; à déchirer adroitement leurs ennemis avec les ongles, et à soutenir un mensonge avec un air de vérité. Plus féroces, plus sauvages que les tribus dont le territoire est voisin de la mer, les Arabes Labdessebas et Ouadelins sont aussi plus bornés dans leurs idées : ils croient être la première nation du monde, et que le soleil ne se lève que pour eux.

C'est en voyageant à travers l'Egypte et la Barbarie, qu'on peut comparer ce qu'étoient ces régions dans les temps anciens, et ce que sont aujourd'hui ceux qui les habitent. Quelle dégénération étonnante ! la nature et les individus ont changé d'une manière incroyable.

Sans les monumens des siècles, que le temps n'a pu détruire, et les vestiges de civilisation qui subsistent encore, comment pourroit-on croire que ces contrées ont été habitées par des hommes qui connoissoient les arts, qui jouissoient des communications sociales, qui avoient les idées et le sentiment du grand et du beau? On rencontre, en effet, des débris de temples, de palais, de fortifications, de tombeaux; mais, au milieu de ces ruines, on voit que la nature est épuisée, que les hommes sont retournés à la barbarie. En cotoyant le désert de Sahara, on trouve quelques hordes d'Arabes qui vivent sur cette terre, comme en dépit de la malédiction dont elle est frappée. C'est en approchant des forêts de Gommiers qu'on se réconcilie avec la nature : cet arbre est une espèce d'accacia toujours vert, dont les feuilles sont longues, rudes et étroites : il est garni d'épines, et a des fleurs qui sont blanches. La principale forêt de Gommiers est à environ soixante lieues de Portendick et de quatre-vingt d'Arguin.

On lit des détails assez curieux sur l'ancienne et sur la nouvelle Guinée, et sur le cours du Niger, qui fut connu des Romains. Pline rapporte que ce fleuve débordoit périodiquement comme le Nil, et que ses inondations fertilisoient également les terres voisines. Dans les temps plus rapprochés de nous, les Européens ont tenté d'établir sur ses côtes des comptoirs de commerce depuis Arguin jusqu'à Adel; les Portu-

gais, les Hollandais, les Français, les Anglais, les Suédois y ont eu successivement des établissemens qui auroient pu devenir avantageux, si on avoit été aussi occupé à introduire la civilisation parmi les naturels, qu'à faire dominer l'intérêt les uns sur les autres. Les Africains sont restés dans leur état primitif: les Portugais sont les seuls qui ont fait quelques efforts pour les instruire; ils cherchèrent à les rendre agriculteurs et chrétiens; mais à peine étoient-ils établis, qu'ils furent chassés par les autres nations du Bénin, de la Guinée, et de la Négritie. Ils y ont cependant encore quelques comptoirs où ils font un commerce plus étendu que les autres Européens, et passent pour faire la traite avec quelque humanité. Les Nègres s'aperçoivent que leur communication avec les blancs ont influé sur leurs mœurs; et le chef des Almammy défendit aux Français le passage de ses États pour faire venir leurs esclaves de Galam. Notre commerce avec ces peuples n'a eu d'autre effet que de paralyser leur intelligence, et de corrompre leur cœur. On peut croire que les établissemens européens n'ont été formés que sur les bases de l'intérêt; et la philantropie de la société anglaise pourroit bien être attaquée de ce vice, sous les apparences du desir de travailler à l'amélioration du sort de ces habitans africains.

Les parties basses de la Côte-d'Or sont habitées par les Quojans, soumis à la nation plus puis-

sante des Fosgians : ces deux peuples reconnoissent la souveraineté de l'empereur de Monou : ce royaume est encore peu connu ; on pourroit croire qu'il fait partie de l'immense empire de Monlomugi. Le système d'hiérarchie qui existe entre les divers Etats dépendans de cet empire n'a rien de pareil dans l'histoire. Nous remarquerons, dans ce royaume, deux institutions qui ressemblent assez par leur mystère à nos associations de franc-maçonnerie; la première, dont le roi est le chef visible, se nomme confrérie de *Belli*: elle est sous la protection d'un être redoutable et mystique, dont la forme change au gré du grand-prêtre. Les réunions de cette société n'ont lieu que tous les vingt jours. On a consacré, pour cet objet, un espace de huit ou neuf milles de circonférence, dans un bois de palmiers où l'on a construit des huttes, et formé des plantations : c'est là que les jeunes gens, sous la direction des vieillards leurs instituteurs, passent le temps de leur noviciat qui dure cinq ans. On leur apprend à se battre, à pêcher, à planter, à chasser, à danser, et à chanter les louanges de *Belli*. Il leur est sévèrement défendu de porter des vêtemens, de sortir de l'enceinte qui leur est prescrite, et de converser avec tout autre qu'un frère initié. On n'admet aucune excuse pour les infractions à ces règlemens. Il n'est pas permis aux femmes d'approcher du bois sacré : elles seroient livrées au *Belli*, qui les feroit périr au milieu des tour-

mens. Ces jeunes gens reçoivent, en signe de régénération, un nouveau nom au moment où ils sont initiés ; et on leur applique avec un fer chaud la marque du *Belli*, qui va depuis l'oreille jusqu'à l'épaule : elle ressemble à une égratignure faite avec des ongles. Le terme de ce noviciat expiré, les instituteurs les rendent à leurs parens, et ils sont admis dans les affaires publiques.

La seconde association ressemble à la première : elle n'est composée que de femmes. Réunies dans une enceinte dont l'accès est interdit aux hommes, les jeunes filles à marier y sont conduites, pendant la nuit, par les matrones aux soins desquelles elles sont confiées ; après l'initiation, on les baigne, on leur coupe les cheveux, et dès qu'elles ont subi les épreuves de la réclusion, elles restent absolument nues : on exerce leur corps à toutes les fatigues ; on dispose leur ame aux impressions moins douces et profondes que produisent ces forêts silencieuses ; on leur enseigne les pratiques religieuses et superstitieuses du pays. De retour dans leurs familles, après quatre mois de retraite, elles y sont reçues par les femmes jeunes et vieilles qui viennent au-devant d'elles, également nues, et célèbrent leur initiation par des chants et des danses qui durent jusqu'au jour. Tout homme qui auroit eu la curiosité d'être témoin de cette cérémonie, seroit puni de mort s'il étoit découvert, ou obligé de livrer un esclave à sa place.

L'association du *Belli* fait une impression profonde sur tous les esprits, et exerce dans l'Etat une influence considérable. Dans chaque canton il y a un chef de l'ordre, autorisé à proclamer les ordonnances du *Belli*. L'association juge les crimes de meurtre, de sorcellerie, d'adultère, et condamne les coupables à la mort. On les conduit dans le redoutable bois : ils n'en reviennent plus. Les membres de la société passent pour avoir la puissance du diable et le pouvoir de faire tout le mal qu'il leur plaît, sans craindre qu'il leur en arrive : ils ne sont jamais recherchés pour aucune de leurs actions.

Les différentes nations de la Côte-d'Or croient toutes à un Dieu tout-puissant, créateur et conservateur de toutes choses ; mais pour en fixer l'idée, il lui donnent la forme humaine comme étant la plus parfaite. Croire à un être dont la figure ne tomberoit pas sous les sens, seroit pour les Nègres ne croire à rien. Dans leurs prières à cet Etre suprême, ils se tournent du côté du soleil, qu'ils regardent comme l'emblême le plus glorieux de sa divine majesté. Il s'élève parmi eux, comme parmi nous, des dissensions religieuses et des sectes diverses. Les chefs de ces sectaires croient à deux principes, celui du bien et celui du mal ; le premier, africain, et le second, européen. Les Nègres regardent leurs fétiches comme les dispensateurs du bien et du mal, au moyen de quelques vertus cachées qu'ils tiennent de Dieu qui les a créés

et les a envoyés sur la terre pour le bien de l'humanité. Le mot fétiche ou *feïtisso* est portugais ; il signifie charme. Le pouvoir qu'on attribue aux fétiches est le même que celui qu'on veut trouver à certains nombres heureux ou malheureux : ces pratiques superstitieuses, qui ont une influence sur les esprits foibles, en ont quelquefois sur les esprits forts eux-mêmes.

L'établissement anglais de Sierra-Leone est décrit avec des détails qui annoncent ses progrès depuis 1792, et ceux qu'il promet encore. Les colons peuvent étendre leur commerce dans l'intérieur en établissant des rapports d'amitié et de bonne intelligence avec les princes qu'ils rencontreront en remontant la rivière. Les marchands du Fezzan qui, avec les Maures, font tout le commerce de l'intérieur de l'Afrique, sont exposés à des frais immenses qu'entraîne un transport de trois mille milles : les objets qu'ils achètent en Barbarie sont plus chers et d'une qualité inférieure à ceux que les colons pourroient leur fournir ; ils seroient, de plus, délivrés des vexations de toute espèce dont un gouvernement despotique les accable ; ces commerçans infatigables n'auroient alors, pour transporter leurs marchandises dans le même pays, que trois cent cinquante lieues à parcourir dans des contrées où les peuples ont déja perdu une grande partie de leur ancienne barbarie par les communications du commerce.

La population du pays qui environne Sierra-

Leone, ne répond pas à son étendue et à la fertilité du sol : elle est divisée en plusieurs petits Etats qui n'ont pour loi que des usages, et dont toute la politique se borne à veiller à la conservation de leur indépendance : chacun d'eux est conduit, plutôt que gouverné, par un chef électif choisi parmi les plus riches. La liberté du peuple est précaire ; mais chaque individu est prêt à la défendre avec chaleur. Les usages sont les seuls garans de la sûreté individuelle, et chacun est intéressé à les maintenir, quelques ridicules qu'ils soient. De Sierra-Leone à Vionunès, on rencontre les Bullans, les Timanais, les Bagos, les Suzis, les Nallos et la tribu particulière des Mandingues, si respectée dans toute l'Afrique. Cette race est répandue non-seulement sur la côte depuis le cap Monté jusqu'à la Gambia, mais encore fort avant dans l'intérieur de l'Afrique : elle occupe presque toute la partie occidentale de ce continent. Des deux côtés du fleuve, les Mandingues font la masse de la population dans plusieurs royaumes, qui sont sous la domination des Foulahs. Dans tout le pays des Nègres, ils sont en possession de faire le commerce des caravanes, et d'instruire la jeunesse. Les Marabouts Mandingues lisent et écrivent l'arabe ; ils professent le mahométisme, et parcourent les tribus payennes en y établissant des écoles d'instruction. L'air de sainteté qu'ils ont, le pouvoir de détruire les sortilèges, qu'ils disent posséder, l'absti-

nence des liqueurs fortes, et l'indulgence pour les préjugés des peuples chez lesquels ils vivent, sont les moyens par lesquels ils obtiennent une autorité réelle sur les esprits. Leur nom tire son origine d'un Etat considérable de l'intérieur, nommé *Mandiny*, situé dans le nord, près des sources du Sénégal, de la Gambie et du Niger. Le gouvernement est une espèce de république aristocratique ; mais ceux qui sont établis sur les bords de la Gambie ont adopté la forme monarchique. Cette nation réunit dans ses mœurs, ses instructions, ses usages et ses opinions, le caractère général de toutes les races nègres. Nous ne pouvons pas les faire connoître dans un extrait ; nous nous arrêterons seulement à observer un usage qui a été imaginé par la jalousie. La polygamie est permise parmi eux : lorsqu'il y a plusieurs femmes dans un ménage, elles dirigent les affaires domestiques chacune à leur tour. S'il s'élève quelque querelle entr'elles, et que l'autorité du mari ne puisse pas rétablir la paix, on a recours au *Mumbo-Jambo*. Cette espèce de ministre de la justice n'est autre que le mari lui-même, ou quelqu'un de ses amis : ce juge annonce son approche, vers le soir, par des cris affreux qu'on entend sortir d'un bois voisin ; dès qu'il est nuit, il entre dans la ville, vêtu d'une longue robe d'écorce ; il se rend au *Bentang* où tous les habitans sont assemblés. Le Mumbo-Jambo a un pouvoir absolu : tous sont découverts en sa présence, et obligés de

lui obéir. Il a environ huit ou neuf pieds de haut, et porte sur sa tête une touffe de paille fine. Toutes les femmes craignent que la visite ne soit pour leur compte; aucune cependant n'ose refuser de se rendre à l'appel qu'on lui fait. La cérémonie commence par des danses et des chants; ensuite le *mungo* désigne la coupable, qui est aussitôt mise toute nue, attachée à un poteau, et rudement fouettée avec la verge du mumbo, au milieu des cris de joie et des ris de toute l'assemblée, tandis que les autres femmes cherchent à éloigner d'elles un pareil châtiment, en vomissant toutes sortes d'injures contre l'accusée. Les mystères de cette association sont dirigés par une société d'illuminés qui s'engagent, par un serment solennel, à ne jamais divulguer leur secret à une femme, ni à un garçon au-dessous de seize ans : ils ont, comme les francs-maçons, un certain jargon inintelligible pour ceux qui ne sont pas initiés. Le roi de Jogra eut la foiblesse de révéler le secret à sa favorite, et toutes les femmes de la famille en furent bientôt instruites; les chefs, craignant l'insubordination et l'infidélité de leurs femmes, s'assemblèrent pour remédier ou pour punir une indiscrétion aussi condamnable. Ils s'arrêtèrent à une résolution hardie, et dont l'exécution fut adroitement conduite. Le mumbo-jumbo ordonna au roi et à toute sa famille de comparoître à son tribunal. Le prince eut la foiblesse d'obéir : il se présenta devant le redoutable in-

connu : après avoir été sévèrement censuré, il fut assassiné sur-le-champ par l'ordre de ce terrible juge, ainsi que sa famille.

MM. Watt et Winterboton visitèrent toutes les tribus nègres qu'ils rencontrèrent entre Vionunès et la Gambie. Dans la partie supérieure de ce fleuve, le long de Vio-Grande, on trouve l'empire des Foulahs, qui est le plus puissant, et la nation la plus nombreuse de la partie occidentale de l'Afrique, après les Mandingues. Les Foulahs ont la souveraineté de divers pays isolés entre Sierra-Leone et Tombuctou ; ils possèdent aussi une partie considérable du bas Sénégal, et la rive méridionale de ce fleuve dans toute l'étendue où il est navigable. Ils ont, en général, « la peau noire, la figure maigre et « alongée, le nez à la romaine, les cheveux longs « et doux comme de la soie ; leur couleur varie « cependant depuis le noir de geai jusqu'à l'o- « live foncée, suivant les cantons qu'ils habitent. « Dans le voisinage des Maures, ils ne sont « guère plus basanés qu'eux ; tandis que chez « les nègres, ils sont presqu'aussi noirs que les « Mandingues et les Jaloffs. Les Nègres les re- « gardent comme une race extraordinaire qui « dérive du sang maure, tandis que les Foulahs « se croyent supérieurs aux Nègres, et s'assimi- « lent aux peuples blancs. » Les voyageurs s'avancèrent dans les terres, et parvinrent jusqu'à la capitale du royaume des Foota-Jallo, nommée *Timbou*. Le roi, avec lequel ils eurent plusieurs

entretiens, par le moyen de leur interprète, les accueillit avec cordialité. Il y a des écoles dans toutes les villes, et tout le peuple sait lire : il professe la religion mahométane. Il y a de nombreuses mosquées ; mais la dévotion des Foulahs est raisonnée et bien entendue. Ils peuvent rassembler seize mille hommes de cavalerie, avec lesquels ils font des incursions sur le territoire des nations qui les environnent : la religion en est le prétexte, ces peuples étant tous idolâtres ; mais la vraie cause de ces guerres est de faire des esclaves. MM. Wost et Winterton observèrent au roi et à plusieurs autres chefs, que le Dieu qu'ils adoroient étoit offensé de ces injures faites à des voisins paisibles ; l'un d'eux leur répondit que si les Foullahs pouvoient se procurer les objets de commerce d'Europe sans esclaves, ils croiroient en effet que ces guerres offensent l'Eternel ; mais que la chose étant impossible, Dieu ne pouvoit s'irriter de leur conduite, puisque le livre sacré leur ordonne positivement de faire la guerre aux nations infidèles.

Le peuple venu des sources du Sénégal et du Niger est répandu sur les bords de ces fleuves et sur ceux de la Gambie. L'espace compris entre le Sénégal et la Gambie, dont les sources sont à cent milles les unes des autres, forment un delta alongé, dont l'angle le plus étroit contient les royaumes de Bambouk et de Galam, habités par les Serrawoollis, et celui de Fouta-

Torra, par les Foulahs : les Mandingues occupent la plus grande partie de la Gambie depuis sa source jusqu'à l'Océan ; mais la région maritime intérieure qui se trouve entre l'embouchure de l'une et l'autre rivière, et qui est souvent désignée sous le nom de Sénégambie, appartient principalement à une race de noirs connue sous le nom de Yalloffs. Cette nation, les Mandingues et les Foulahs sont les peuples qui possèdent toute la partie occidentale de l'Afrique. Presque tous les autres royaumes, toutes les autres tribus leur sont soumis. M. de Golbery, *dans ses Fragmens de son Voyage en Afrique*, a fait connoître le gouvernement, les mœurs, les usages, le caractère de ces Yalloffs.

MM. Browne et Horneman ont pénétré dans la région intérieure de l'Afrique peu connue jusqu'à eux. Les Etats qui sont arrosés par le Niger, les pays voisins du Kashna, le vaste empire de Bornou ont été parcourus par ces voyageurs intrépides et instruits. Le Fezzan, malgré les sables qui semblent vouloir le rendre inaccessible, n'a point échappé à leurs observations. Leurs voyages ont été déja connus par des extraits insérés dans ce journal. Celui du major Houghton qui remonta la Gambie jusqu'à Pisania, est également intéressant, et il l'auroit été bien davantage, si la mort ne l'avoit arrêté dans sa course. Il avoit pénétré dans le royaume de Woolli. A Médème, qui en est la capitale, il fut très-bien reçu par le roi lui-même

qui lui donna diverses instructions sur les routes qu'il devoit prendre pour arriver avec plus de sûreté dans les contrées intérieures. Les renseignemens le conduisirent dans le royaume de Bambouk : le roi l'accueillit avec hospitalité, et le fit conduire jusqu'à Tombuctou : on ne sait pas précisément quelle fut la route qu'il prit à son départ de cette ville ; on croit qu'il se dirigea vers le nord, et qu'il tenta de pénétrer dans le Ludamar, habité par les Maures.

Le voyage de Mongo Park qui lui succéda, est connu de tous ceux qui lisent d'autres ouvrages que des romans ; on voyage avec lui presque dans tout l'intérieur occidental africain. De Pisania, il se dirigea sur les royaumes de Walli, de Bondou, de Kassou, de Kaarta, de Bambara, du Ludamar, de Tombuctou ; et, après avoir supporté tous les dangers d'une entreprise si extraordinaire, toutes les maladies du climat, toutes les peines de l'esclavage, il retourna en Europe par Gorée. Le voyage de Mongo Park détermine une infinité de positions géographiques sur une ligne directe de plus de onze cent milles, à partir du Cap-Vert. Il a fixé les limites qui séparent les Maures des Nègres de l'intérieur ; il a indiqué les sources, jusque-là inconnues, du Sénégal, de la Gambie, du Niger ; il a établi sur la carte le cours de ce dernier tel qu'il est actuellement ; il a expliqué avec clarté l'histoire des anciens Lotophages ; et, quoique M. Park n'ait pu parvenir jusqu'à Tombuctou et à

Houssa, il a fait connoître la Négritie mieux qu'elle ne l'avoit été jusqu'ici.

L'auteur de ce tableau historique, en analysant tous les voyages faits dans l'intérieur de l'Afrique, a voulu instruire toutes les puissances de l'Europe des avantages qu'elles trouveroient dans le commerce d'Afrique, et leur faire connoître l'influence qu'auroit un jour la civilisation de cette partie du globe sur les autres parties du monde. Sous ce rapport, cette analyse est du plus grand intérêt ; sous le rapport géographique, elle est plus utile encore : nos cartes ne nous auroient présenté que des déserts où on rencontre un grand nombre de villes et de villages, et quelques comptoirs sur les côtes assez mal désignées. La carte du major Rennel a peuplé ces contrées inconnues jusqu'à nos jours. On est surpris qu'un ouvrage presque uniquement consacré à nous faire connoître les progrès de la géographie africaine, ne soit pas accompagné d'une carte.

A. J. D. B.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Bibliothecæ Arabicæ, pars III. D. J. præside Chr. Fr. Schnurrer, *litt. gr. et or. profess., etc., diebus.... aug.* 1802, *publicè defendent, C. A.* Faber, *etc.* Tubingæ, in-4.° 52 *p.*

Bibliothecæ Arabicæ, p. IV. D. J., præs. Chr. Fr. Schnurrer... *diebus... aug.* 1803, *publ. def., J. Chr. G.* Seiz, *etc.* Tubingæ, in-4.° 48 *p.*

Bibliothecæ Arabicæ, p. V. D. J., præs. Chr. Fr. Schnurrer, ... *diebus. . . septembris* 1803, *publ. def., F. G. F.* Luz, *etc.* Tubingæ, in-4.° 40 *p.*

Nous avons fait connoître précédemment dans ce journal (1) et le plan de la Bibliothèque arabe de M. Schnurrer, et les deux premiers morceaux de cet ouvrage qui ont paru sous la forme de programmes, dans les années 1799 et 1800. Les trois nouvelles parties, publiées sous la même forme, en 1802 et 1803, et dont nous réunissons ici l'annonce, ne sont pas travaillées avec moins de soin que les précédentes, et ont certainement coûté à leur savant auteur plus de recherches et de peines.

(1) Mag. Encycl., année VI, tom. V, p. 340 et suiv.

La troisième et la quatrième parties contiennent les grammaires, les dictionnaires, et autres ouvrages relatifs à l'étude de la langue arabe. Elles renferment cent quarante articles, et en outre quelques articles doubles. M. Schnurrer a eu soin de distinguer par une * ceux qui ne se trouvent point dans le *Catalogue de Dictionnaires, Vocabulaires, Grammaires et Alphabets* publié à Londres en 1796, par M. Will. Marsden. Ce sont, pour la plupart, des discours sur l'histoire, l'utilité, l'usage, la culture de la langue arabe, et ses rapports avec la langue hébraïque.

Parmi les articles importans contenus dans ces deux parties, on distinguera ce qui concerne la Grammaire et le Dictionnaire de Pierre d'Alcala (n.o 34); le Dictionnaire de Giggéius (n.° 59); celui de Golius (n.° 74); le Dictionnaire arabe-turc de Van-couli (n.os 88 et 99); les diverses éditions de la Grammaire d'Erpénius, publiées par Schultens (n.os 97 et 101); l'Anthologie arabe de Hirtius (n.° 107); etc. Il y a peu de ces articles qui ne contiennent ou des observations critiques, ou des anecdotes qui appartiennent à l'histoire littéraire.

La cinquième partie de la Bibliothèque arabe a pour objet les livres composés ou publiés par des chrétiens pour l'exposition, la propagation ou la défense de la religion chrétienne, ou de la discipline ecclésiastique. Les différens catalogues publiés à diverses époques, des livres im-

primés par ordre de la Congrégation de la Propagande, ont fourni à M. Schnurrer, comme on doit naturellement s'y attendre, les principaux matériaux de cette cinquième partie dans laquelle ne sont point comprises les éditions de la bible, ou de quelques portions de l'ancien et du nouveau testament, l'auteur les ayant réservées pour la sixième partie qu'il se propose de publier incessamment. Cette cinquième partie comprend soixante-six articles.

Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on remarque, en lisant cette cinquième partie, combien il est difficile de former l'état exact de tout ce qui a été imprimé en Europe pour l'usage des missions orientales; et combien cette partie de la bibliographie présente de lacunes à remplir, de doutes à éclaircir, de difficultés à lever. On n'éprouveroit point ces embarras, si, dans les principales bibliothèques de l'Europe, on eût eu de tout temps l'attention de se procurer tout ce qui sortoit en ce genre des presses de Rome, d'Oxford, de Paris, de Leyde, etc; et rien assurément n'eût été plus facile que de former ces collections, si l'attention de ceux qui étoient à la tête de ces bibliothèques se fût portée vers cet objet. Mais si, faute d'avoir eu cette attention, la Bibliothèque impériale, par exemple, ne possède qu'une collection très-imparfaite des ouvrages publiés par la Congrégation de la Propagande, est-il étonnant que l'on y cherche en vain la plupart des livres imprimés dans le cours

du 18.e siècle, soit à Alep, soit dans le Liban au monastère de Mar-Youhanna ou Mar-Hanna, connu sous le nom de *Schoweïr*? Sans doute il eût été aisé d'obtenir des exemplaires de tous ces livres, curieux sous plus d'un point de vue, par le moyen des consuls établis dans le Levant. Mais, quoiqu'il s'en trouve plusieurs dans les bibliothèques de divers particuliers, ils manquent, pour la plupart, dans la Bibliothèque impériale. Espérons que le travail de M. Schnurrer, en appelant l'attention sur cet objet, engagera les personnes qui consacrent avec tant de succès leur zèle et leurs soins assidus à enrichir ce magnifique dépôt des connoissances et des erreurs humaines, à prendre les mesures les plus convenables pour réparer une omission si préjudiciable à l'histoire de la littérature et de la typographie orientales.

L'ouvrage de M. Schnurrer n'est et ne doit être regardé, comme nous l'avons dit ailleurs, que comme un essai, et en même temps comme une invitation faite à tous ceux qui peuvent contribuer à le rendre plus exact et plus complet, de lui communiquer leurs observations, ou des notices supplémentaires. Plusieurs des ouvrages indiqués par ce savant n'ont point passé sous ses yeux, et il seroit injuste de lui attribuer les erreurs que l'on pourroit y reconnoître. Nous en avons remarqué une de ce genre dans la notice d'un livre d'heures imprimé à Rome en 1693, qui se trouve dans la cinquième par

tie de la Bibliothèque arabe, sous le n.°. 26.

Si l'on en croyoit cette notice, avant l'édition de ces heures, faite en 1692, il y en auroit eu cinq autres, publiées aux frais de diverses personnes dont les noms sont consignés à la fin de celle dont il s'agit. M. Schnurrer, qui n'a pu vérifier ce fait par lui-même, remarque que les catalogues de la Propagande ne font aucune mention de ces cinq éditions. S'il avoit eu sous les yeux ce petit volume, il auroit vu que la note arabe dont il n'a eu qu'une traduction inexacte, ne contenoit point l'indication de plusieurs éditions du même livre, mais l'énumération de tous les bénéfices ou titres ecclésiastiques conférés par le Saint-siége à l'éditeur de ces heures, tels que ceux de curé de Bagdad, de protonotaire apostolique, de comte du palais, de porte-croix de Saint-Pierre, etc.

Cette cinquième partie, à laquelle nous nous arrêtons par préférence, parce que c'est celle qui contient l'indication d'un plus grand nombre d'ouvrages ou d'éditions peu connus, et que l'on peut considérer comme des raretés typographiques, offre plusieurs articles curieux, et entre autres quelques-uns qui nous avoient paru omis dans les deux premières parties, mais qui, suivant le plan adopté par M. Schnurrer, ne devoient trouver place que parmi les livres relatifs à la religion chrétienne. Tels sont l'Abrégé des Annales de Baronius, composé en arabe par le P. Brice, de

Rennes, missionnaire capucin (P. V, n.° 17); divers ouvrages de Timothée Agnellini, évêque de Mardin, imprimés à Padoue en 1688 et 1690 (ib. n.os 26 et 27); le recueil de liturgies en grec et en arabe, imprimé en Valachie en 1701, à la demande d'Athanase, patriarche d'Antioche, et aux frais du Vaivode Jean Constantin (ib. n.° 29). A l'occasion de ce volume liturgique, M. Schnurrer propose une conjecture remarquable : il croit que les livres arabes imprimés à Alep, par les soins du patriarche Athanase, dans le commencement du 18.° siècle, et dont on trouve de très-courtes notices dans la *Bibliotheca orientalis Clem. Vaticana*, tom. I, p. 631, ont été imprimés avec les mêmes caractères arabes qui avoient été employés à l'édition de ces liturgies, et dont sans doute le Vaivode Jean Constantin avoit fait présent au patriarche. M. Schnurrer pensoit, quand il a rédigé cet article, que la préface du pseautier imprimé à Alep en 1706 et dédié au prince de Valachie, fourniroit vraisemblablement des renseignemens sur cet objet. Cette préface, ou épître dédicatoire dont il a obtenu depuis peu une copie, et qu'il nous a communiquée, ne répand aucun jour sur cette question. La conjecture de M. Schnurrer n'est donc encore qu'une conjecture, mais elle a beaucoup de vraisemblance.

M. Schnurrer a donné, sur l'autorité de M. de Volney, la liste de divers ouvrages liturgiques

ou ascétiques, imprimés au monastère de Schoweïr : il n'en a pas connu plusieurs que nous avons eu occasion de voir, et dont nous nous proposons de lui communiquer des notices, tels que l'*Octoëchos* et l'*Horologion* des Grecs, traduits en arabe, et imprimés dans ce monastère, le premier en 1767, et le second en 1786, et les Actes du Concile du Liban, tenu en 1736, qui ont été imprimés en 1788, et forment un volume in-4.° de près de 600 pages. Nous pourrons aussi lui donner des notices détaillées de ceux qu'il ne fait qu'indiquer; tels que *la Balance du temps*, *les Vanités du monde*, *l'Aliment de l'ame*, (n.os 33, 35 et 38), et celui qui a pour titre : *Taammoul el asbouè*, c'est-à-dire, *Méditations pour les sept jours de la semaine*, et non comme il l'a cru, *Méditations pour la Semaine sainte.* (n.o 39.)

Parmi les livres ascétiques, on remarque jusqu'à six éditions de l'Imitation de J.-C. en arabe (n.os 19, 46, 53, 54, 55 et 56), dont une sortie des presses du monastère de Schoweïr; la troisième, faite pour l'usage des Luthériens, a souffert plusieurs retranchemens, afin de l'accommoder aux dogmes de leur communion.

Nous ne pousserons pas plus loin l'extrait du travail de M. Schnurrer, qui, dans l'état même où nous le possédons, est un véritable présent fait aux amateurs de la littérature orientale, et de l'histoire de la typographie. Nous ne pouvons que renouveler nos vœux pour la continua-

tion de cet ouvrage, et inviter de nouveau les orientalistes et ceux qui possèdent des collections de livres rares, à communiquer au savant et laborieux auteur de cette Bibliothèque tout ce qui peut servir à compléter son travail.

S. de S.

MÉDECINE.

TRAITÉ *des maladies vermineuses; précédé de l'Histoire naturelle des vers et de leur origine dans le corps humain; par Valérian-Louis* BRERA, *professeur de clinique à l'Université de Pavie; orné de cinq planches, traduit de l'italien, et augmenté de notes, par les CC.* BARTHOLI *et* CALVET, *neveu, docteurs en médecine; 1 vol. in-8.: prix, broché, 6 liv., et 7 fr 50 centimes par la poste.* A Paris, chez *de Laplace*, libraire, rue Pavée-St.-André-des-Arcs, n.° 21, à Paris.

Il est peu de parties de la médecine qui soient restées aussi long-temps sans principes, que le traitement des affections vermineuses: des remèdes incertains étoient souvent donnés pour chasser des vers, dont l'existence étoit elle-même incertaine. On s'est pendant long-temps occupé de la manière dont ils pouvoient s'introduire dans le corps, de leur génération: on

paroît étudier aujourd'hui les affections vermineuses sous des rapports plus utiles, sous ceux d'histoire naturelle ; les signes qui peuvent faire connoître leur présence, et les moyens de les combattre.

Les Italiens possédoient un ouvrage à-la-fois simple, concis et d'une très-grande érudition, les Leçons du professeur *Brera*, sur les affections vermineuses. MM. *Bartholi* et *Calvet, neveu*, médecins, viennent de le traduire en français : ils y ont ajouté quelques notes intéressantes. Nous ne pouvons juger du mérite de cet ouvrage comme traducteurs, n'ayant pas l'italien sous les yeux ; nous nous bornerons donc à le faire connoître sous les rapports scientifiques.

L'auteur divise ce traité en quatre leçons, dans lesquelles il traite successivement de l'histoire naturelle des vers, de leur origine, des affections qu'ils font naître, enfin du traitement qu'ils exigent. Chaque leçon est suivie de notes d'une érudition très-étendue, puisée dans les auteurs de toutes les langues.

Le professeur Brera ne parle, dans ce traité, que des vers qui habitent le plus ordinairement le corps humain vivant ; il les réduit à cinq classes : le *tænia*, les *vers vesiculaires*, le *tricocéphale*, l'*ascaride vermiculaire* et le *lombricoïde*.

1.° Le *tænia* est un ver long (il y en a eu, suivant Baldinger, de 700 pieds ou 200 mètres de long) : il est blanchâtre, applati.

Il en reconnoît deux espèces : le *tænia armé*,

ou cucurbitain, qui est formé d'anneaux distincts. Cette espèce a deux rangs de crochets à la tête, avec lesquels il se fixe dans les parois des intestins ; c'est, pour cette raison, le plus difficile à expulser : le *tœnia non-armé*, qui est plat, sillonné transversalement par des lignes qui le divisent en anneaux très-étroits : sa tête n'est point armée. Ces deux espèces varient dans leurs différentes parties, et suivant l'âge, la nourriture, etc. ; ce qui a souvent fait croire que le même tœnia appartenoit à des espèces différentes.

2.° Les vers vesiculaires habitent l'intérieur de nos parties, principalement celles qui abondent en vaisseaux lymphatiques. Il n'admet que celui indiqué par Bloch, sous le nom d'*hermite*, parce qu'il est seul dans sa vésicule, et par opposition au ver vésiculaire *social*, qui est renfermé en grand nombre dans une même vésicule : cependant cette espèce se rencontre souvent dans l'homme.

3.° Le tricocéphale, c'est-à-dire à tête capillaire, dont le siége le plus ordinaire est dans les gros intestins, est un filet long, entortillé, plus gros d'une extrémité qui est la queue, sur-tout dans la femelle : il n'est point hermaphrodite.

4.° L'ascaride vermiculaire est petit, rond, filiforme, ridé, blanc. On le trouve ordinairement dans le rectum, et le vagin chez les femmes : il jouit d'une très-grande contractilité.

5.° Le lombricoïde, rond, long et rougeâtre,

à sexe distinct, est armé d'une bouche à trois lèvres qui lui sert à percer les intestins, et à se frayer une route à travers les parties molles : il est souvent en grand nombre dans les intestins grêles et l'estomac. Les autres vers qu'on a trouvés dans le corps humain, sont regardés par l'auteur comme lui étant étrangers et introduits accidentellement : tels sont la *douve*, le *gordius*, l'*exharidion*, etc.

La putridité, le système des molécules de M. *de Buffon*, ne sont point admis comme pouvant expliquer la génération des vers dans le corps humain : il est constant qu'on trouve dans plusieurs autres animaux les vers qu'on croyoit particuliers à l'homme ; il est probable aussi qu'on les retrouve dans la nature, hors des animaux, avec des différences qui tiennent aux diverses nourriture.

Ainsi les vers ne sont point innés dans le corps humain ; ils lui sont, pour ainsi dire, exotiques et communs avec d'autres animaux, qui, comme nous, en puisent les germes dans la nourriture : il faut que certaines circonstances favorisent leur développement ; et c'est, en général, la présence des substances muqueuses et l'asténie générale ou partielle.

Les observations d'*Hippocrate*, de *Brendel*, de *Selle*, qui ont trouvé des vers dans les intestins de fétus non à terme, ne sont point, pour l'auteur, une objection valable : la ténuité qu'il fait observer dans les œufs, est une raison

suffisante de la possibilité de leur introduction dans les vaisseaux, et de leur passage des organes de la mère dans ceux du fétus.

Quand les vers sont développés dans le corps humains, il produisent des affections que l'auteur distingue en celles qui sont communes à toutes les espèces de vers, et en celles qui ne sont occasionnées que par une seule : on les distingue encore suivant qu'elles ont lieu à l'endroit où se trouvent les vers, ou qu'elles se font remarquer dans des parties éloignées.

Les symptômes communs des vers dans les intestins sont : visage pâle et plombé ; yeux fixes, cavés, tristes ; pupiles dilatées ; démangeaison de narines ; salivations ; céphalalgie après avoir mangé ; sommeil inquiet ; vertiges ; toux sèche, convulsive ; pouls dur, irrégulier ; appétit ou nul ou vorace ; soif intense ; nausées ; vents ; sentiment de pierre dans le bas-ventre, supprimé par les alimens ; dérangement des fonctions alvines ; urine crue et terne ; maigreur ; ordinairement les malades se trouvent bien après avoir pris un verre d'eau froide.

Les symptômes qui indiquent la présence de telle ou telle espèce de vers, sont, pour le tœnia, la sensation d'un corps étranger, de froid dans l'abdomen, de morsure vers l'estomac. Les malades rendent des papilles semblables à des graines de courges. Le tœnia armé produit des symptômes plus intenses que celui non armé : il occasionne quelquefois une sensa-

tion singulière ; c'est un sentiment de tension dans le nez.

Les vers vesiculaires ou hydatides ont encore été peu étudiés. On en a trouvé dans toutes les parties du corps ; ils causent des accidens divers et relatifs aux fonctions des parties. Le professeur *Brera* pense, avec *Sœmeringue*, qu'on a quelquefois pris des dilatations des vaisseaux lymphatiques pour des *vers vesiculaires*.

Le tricocéphale survient plus ordinairement dans les fièvres adynamiques, ataxiques et muqueuses, et généralement dans toutes les épidémies fébrilles. L'ascaride vermiculaire occupe le plus souvent le rectum ; il cause une très-grande démangeaison à l'anus, des grincemens de dents : on en trouve des boules assez considérables.

Le lombricoïde fait sentir sa présence par de fortes douleurs ; il perce quelquefois les intestins ; il est très-sensible au froid, qui l'asphixie facilement.

Il traite des affections vermineuses sympathiques, telles que les frissons, sentiment de resserrement au gosier, démangeaison des narines, douleurs dans différentes parties simulant celles d'un rhumatisme de goutte, enfin une multitude d'affections nerveuses. Il indique de même les maladies universelles qui déterminent, accompagnent ou suivent les affections vermineuses ; telles que l'état d'asténie, les fièvres des différens ordres. L'auteur ne reconnoît pas de fièvre ver-

mineuse ; il pense qu'alors une des fièvres essentielles se complique de symptômes nerveux, et de ceux qui annoncent particulièrement la présence des vers.

Le traitement est le sujet de la quatrième leçon, que l'auteur commence ainsi :

« La diathèse asténique du corps humain, « sur-tout lorsqu'elle prédomine dans le système « gastrique, est une des principales circons- « tances qui favorisent le développement des « germes vermineux. » Il est donc nécessaire de ne point augmenter cet état d'asténie par l'abus des émétiques, qui ne peuvent agir que par la secousse qu'ils occasionnent ; un régime tonique est donc le meilleur moyen profilactique et curatif. Telle est la base du traitement ; mais il doit encore différer suivant l'espèce de vers, les accidens locaux ou généraux qu'ils occasionnent, leur siége, leur qualité. En général, on peut dire qu'il est plus facile d'agir sur les organes que sur les vers, et qu'il y a peu d'anthelmintiques proprement dits.

Les remèdes internes sont plus efficaces que les externes : cependant, il y a quelque cas où les frictions médicamenteuses, les épithèmes, sont les seuls moyens qu'on puisse employer : les substances diffusibles et anti-spasmodiques sont utiles pour combattre les accidens nerveux qui ont souvent lieu.

Le règne végétal fournit différens remèdes contre les vers, et applicables à divers cas.

L'allium cepa et le *sativum* ont été donnés avec succès contre le *tœnia ; l'artemisia-santonica*, *l'angelica cortex* réussissent contre les *lombricoïdes ; le chenopodium anthelminticum* s'emploie, à l'Amérique septentrionale, contre les lombricoïdes ; *l'assa fœtida*, *le camphre* se donnent comme anthelmintiques, antispasmodiques ; *le geoffroya Surinamensis* réussit également contre les *lombricoïdes* et les *ascarides vermiculaires :* l'huile, en général, qui paroît agir sur les vers en bouchant l'orifice de leurs trachées, est très-employée comme vermifuge.

Le *polypodium filix mas* a été recommandé contre le *tœnia* et les *lombricoïdes ;* mais il faut observer que cette plante n'opère que lorsqu'elle est fraîche.

Il cite encore le *spigelia anthelmia*, le *tanacetum vulgare*, la *valeriane officinale*, le *veratrum sabadilla.* Les traducteurs ont ajouté une note sur les essais faits en France, avec le *lait de papaye*, envoyé de l'île de France ; il en résulte que ce médicament, qui paroît être très-efficace dans le pays où il croît, ne l'est point en Europe; au moins celles de ses préparations dont on a fait usage.

Parmi les minéraux, le *muriate d'ammoniaque de baryte, de soude, le soufre, le fer, l'étain*, tous ces moyens forment la matière médicale anti-vermineuse.

L'auteur donne ensuite les différens traitemens proposés pour les différens vers, tels

que, pour le tœnia, la *méthode de Rosenstein*; par l'eau froide et les eaux minérales; de *Meyer*, par l'acide carbonique; de *Chabert*, par le carbonate ammoniacal liquide et l'huile de térébentine; de *Nouffer*, avec la fougère mâle; *d'Odier*, par l'huile de *ricin*; de *Dessault*, médecin de Bordeaux, par les frictions mercurielles; celle *d'Aston*, par la limaille d'étain; enfin la méthode de *Matthieu*, qui est jugée la meilleure, et qui réunit l'étain, la fougère mâle, la semence santolique et les drastiques. Les traducteurs ont indiqué en note le remède par l'éther, de M. *Bourdier*, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Il est des malades sur lesquels la plupart de ces remèdes ont échoué. Ne seroit-il pas convenable de faire suivre aux malades un régime tonique, de les mettre à l'usage des médicamens fortifians, comme les amers, le quina, avant de commencer un traitement expulsif des vers? Cette pratique m'a réussi plusieurs fois.

Il assimile, pour le traitement, *les vers vesiculaires* aux hydropisies; c'est l'habitation des lieux élevés, les diurétiques, les diaphorétiques et les toniques. Le *trycocéphale*, qui ne paroît que dans certaines maladies fébrilles épidémiques; la consomption ne demande que le traitement convenable à la maladie principale.

On parvient à détacher du rectum les *ascarides vermiculaires*, par l'introduction répétée d'un morceau de lard dans l'anus; les vers s'y attachent

attachent, on les retire avec lui. Les lavemens de *geoffroya Surinamensis*, *d'assa-fœtida*, *de veratrum sebadilla*, de lait, ou d'eau bien salée, d'*huile de ricin*, les suppositoires de savon sont aussi souvent utiles. Il est nécessaire de joindre à ces moyens, les remèdes par la bouche; tels que le *camphre*, *la valériane*, *le fer*, *l'élixir de Mynsicht*, et l'exercice du cheval.

Les lombricoïdes sont quelquefois très-difficiles à expulser. L'auteur rapporte les règles établies par *Rosenstein*, de donner les remèdes le matin à jeun, dans un véhicule, ou entre le lait, l'hydromel. Le malade ne doit point toucher, ni flairer les préparations, car les lombricoïdes sont très-sensibles aux odeurs. Quand il y a des convulsions, qu'on peut présumer être causées par la morsure des vers, il suffit, pour les éloigner, d'une friction de pétrole, ou de quelqu'épithème odorant. Enfin le malade doit, pendant quelques jours avant, faire usage d'alimens âcres, secs, salés, et boire peu; il recommande sur-tout de manger du hareng le soir, et sans boire.

Tous les vermifuges sont employés contre ces vers. On vante sur-tout le *sulfate de fer* combiné aux semences *de l'artemisia*, *de la santonia*, *au juleps; l'ail, le chou les broues de noix, le camphre.*

Lorsque la fièvre complique les affections vermineuses, il faut traiter la maladie principale; c'est alors qu'on a quelquefois besoin des émétiques : les toniques conviennent ensuite

comme traitement des fièvres nerveuses et favorisant l'expulsion des vers.

Enfin, les moyens de prévenir les rechutes sont un bon régime et les toniques.

Des planches très-bien gravées donnent les figures des cinq espèces de vers, et de leurs parties, soit de grandeur naturelle, soit vu à la loupe ou au microscope.

Nous pensons que MM. *Bartholi et Calvet* ont rendu un très-grand service à la médecine française, en rendant familier cet excellent travail, qui doit être regardé comme classique.

Nous avons fait connoître le plus fidèlement qu'il nous a été possible, les idées de l'auteur ; c'est la meilleure manière de faire l'éloge d'un bon ouvrage.

GRAPERON,

Docteur-Médecin de Paris.

HISTOIRE.

Christoph Gottlieb von Murr über den wahren Ursprung der Rosenkreuzer und des Freymaurerordens nebst einem Anhange zur Geschichte der Tempelherren. C'est-à-dire : *Sur la véritable origine des frères de la Rose-Croix, et de l'ordre des Francs-Maçons; suivi d'un Appendice sur l'histoire des Templiers; par Christophe-Théophile de* Murr. Sulzbach, chez *Jean Esaïe Seidel*, 1803; in-8. de 160 pages.

La Société des francs-maçons n'a point, suivant ses sectateurs, une origine suspecte, et à laquelle on puisse reprocher le défaut d'ancienneté : à les entendre, ce seroit encore trop peu que de la faire remonter à Salomon ; le temps qui précéda le déluge est l'époque sûre et véritable à laquelle on doit fixer la franche maçonnerie. Mais, avant d'entrer en matière, voyons ce que dit M. de Murr sur l'origine des frères de la Rose-Croix, les prédécesseurs des francs-maçons. On doit la chercher, dit-il, au milieu du seizième siècle; et c'est principalement après la mort de Paracelse qu'on vit paroître en Allemagne sur la magie, la théosophie, et l'alchymie, une foule d'écrits tous plus diffus et plus obscurs les uns que les autres. Il n'est pas

hors de propos de dire ici un mot sur Paracelse : malgré le charlatanisme qu'il employa, on ne sauroit cependant nier que la médecine et la chymie ne lui doivent réellement beaucoup. Avant lui, le langage de la médecine étoit un composé de latin, de grec et d'arabe ; et toute la pratique de cet art se bornoit à la saignée, à la purgation, aux vomitifs, et aux lavemens. Paracelse fit voir aux médecins leur ignorance, et publia de meilleures maximes ; il écrivit aussi sur la chirurgie qu'il entendoit très-bien. Rapportons ici le jugement de Guntherus d'Andernach, qui a peut-être le mieux apprécié son mérite. Paracelse, dit-il, est un très-habile chymiste ; il a mis dans ses ouvrages d'excellentes choses : mais il y a mêlé aussi un grand nombre de principes faux et frivoles, et a répandu une si grande obscurité sur ce qui est bon, qu'il demeure presque toujours inintelligible. Le fanatisme de ses élèves, qui n'avoient ni les connoissances de leur maître, ni son zèle pour les sciences, embrouilla bien davantage son système en voulant l'étendre ou l'interpréter.

Léonard Thurneisser, dit M. de Murr, fut un de ses enthousiastes. Sachant un peu de mathématiques, il s'occupa beaucoup de l'astrologie à laquelle il avoit conçu le projet de réunir la chymie et la théosophie, alliance dont il espéroit de grandes découvertes. Il publia sur ce sujet *Magna Alchymia* et *Quinta Essentia*,

ouvrages qui ne renferment que des rêveries et des sottises alchymiques. Thurneisser eut aussi des disciples qui cherchèrent à le surpasser: c'est alors qu'on vit naître les idées les plus monstrueuses que jamais l'esprit humain ait conçu. Aux folies de l'alchymie, dont le principal but fut de trouver la pierre philosophale, on ajouta la cabalistique : dès-lors, on ne s'occupa qu'à épurer l'or dans le creuset ; et il n'étoit pas rare de voir des gens très-riches se ruiner pour satisfaire leur avarice, ou leur insatiable curiosité. M. de Murr donne ici l'énumération chronologique des principaux ouvrages publiés sur l'alchymie et sur la pierre philosophale. Il n'existoit point encore à cette époque de sociétés d'alchymistes ; mais les principaux avoient entre eux une correspondance suivie. Entre autres écrits, Jacques Boehm en publia un intitulé l'*Aurore*, rempli de rêveries et d'extravagances: ce fanatique étudia principalement l'Apocalypse, d'où il tira des prédictions sur le sort des fidèles : ses ouvrages furent traduits en hollandais et en anglais. Ce fut à-peu-près dans ce temps qu'il se forma une société dont les partisans de Boehm furent les chefs ; ceux qui la composèrent prirent le nom de *Frères rose-croix*, titre dont on a cru trouver l'origine dans ces deux vers allemands attribués à Luther :

Der Christen Herz auf Rosen geht
Wanns mitten unterm Kreuze steht.

Ce qui veut dire : *le cœur des chrétiens marche sur des roses, quand il est sous la croix.*

Cette société eut bientôt une foule de sectateurs ; il s'en établit une pareille en Hollande et en Angleterre, et même en France. Voici un trait d'un frère de l'ordre de la Rose-Croix, rapporté par M. de Murr.

« Un Rose-croix alla trouver Henry Ier, duc de Bouillon, vers l'an 1620, et lui offrit ses services. Je veux vous rendre plus riche que tous les rois du monde, lui disoit-il ; mais je ne puis rester que deux jours dans vos états : il faut absolument que j'aille joindre à Venise la grande assemblée des frères ; gardez bien le secret que je vais vous apprendre. Envoyez chercher de la litharge chez le premier apothicaire de votre ville, jetez-y un grain de cette poudre rouge, que je vous donne, mettez le tout dans un creuset, et en moins d'un quart-d'heure vous aurez de l'or. L'opération fut faite sur-le-champ, et réussit parfaitement ; car notre alchymiste avoit fait acheter auparavant toute la litharge qui se trouvoit chez les apothicaires ; il l'avoit fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or ; en partant il avoit eu l'adresse de faire présent de toute sa poudre au duc. N'ayant plus rien pour aller joindre ses chers confrères, il demanda vingt mille écus comme frais de voyage. Le prince ne doutant pas qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il en tirât trois cent mille onces de trois cent mille

grains, trouva la demande de notre alchymiste trop modeste, et lui fit compter quarante mille écus au lieu de vingt mille. Notre frère Rose-croix partit et ne revint plus ; toutes les expériences ultérieures du prince pour faire de l'or, furent vaines et sans aucun produit. »

La confrérie des Rose-croix en Angleterre s'accrut de jour en jour ; elle quitta le mot de Rose-Croix pour celui de *Sophi, Sapientes.* Voici ce qu'on trouve, à ce sujet, dans le *Clavis philosophiæ et alchemiæ Fluddanæ :* « Fratres R. C. « olim sic dicti, quos nos hodiè *Sapientes* voca- « mus, omisso illo nomine, tanquam odioso, « miseris mortalibus velo ignorantiæ obductis, « et in oblivione hominum jam ferè sepulto. »

C'est du sein de cette société que naquit, en Angleterre, l'an 1633, l'ordre des francs-maçons. On quitta les cérémonies puériles des anciens Rose-Croix, et le but de la nouvelle association fut de propager la philanthropie et la liberté des cultes. M. de Murr donne le détail de ses règlemens et de ses statuts, trop connus pour en parler ici : il ajoute que Cromwell fut leur principal protecteur, et, en quelque sorte, leur chef. Les réflexions que fait M. de Murr sur l'état ancien et actuel des francs-maçons, sont très-justes, et méritent d'être lues.

L'appendice sur l'histoire des Templiers, en Portugal et en Espagne, que M. de Murr a joint à son livre sur les francs-maçons, est proprement un extrait de l'ouvrage du comte

de *Campomanès*, qui porte pour titre : *Dissertaciones historicas del Orden y Cavalleria de las Templarios, o resumen historial de sus principios fundacion, instituto, progressos in extencion en el concilio de Viena, y un apendice o supiemento, en que se pone la regla de esta Orden, y diferentes privilegios de ella, con muchas dissertaciones y notes, tocantes no solo a esta Orden, sino a los de S. Juan, Teutonicos, Santiago, Calatrava, Alcantara, Avis, Montesa, Christo, Monfrac y otras Iglesias y monasterios de Espana, con varios catologos de Maestres.* Madrid, 1747. 4o.

M. de Murr y joint une notice des livres dont on peut faire usage. L'ouvrage est terminé par la représentation du sceau d'un grand-maître de l'ordre.

Lobstein.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Suite de la Notice sur les travaux des membres de l'Université et de l'Académie de Gœttingue. (1)

JOURNAL *für die Botanik, herausgegeben von Professor* SCHRADER. Journal de botanique, par M. le professeur SCHRADER; second numéro du cinquième vol. 1803: *Gœttingue,* Dieterich, avec 4 gravures et le portrait du professeur Schwartz, à Stockholm.

NEUES *Museum der Philosophie und Litteratur; von Prof.* BOUTERWECK. Mélanges de philosophie et de littérature, par le prof. BOUTERWECK. Troisième cahier.

(1) Voyez *supra*, page 82.

Vorrath *kleiner Anmerkungen über manche gelehrte Gegenstœnde*. Différens Mémoires sur quelques objets littéraires ; par Jean Bellmann, professeur d'économie à Gœttingue. Second vol., 1803. Rœver. Gœtting.

Le mémoire envoyé à la société, en réponse à la question proposée par la classe mathématique, pour novembre 1803, *sur la faculté qu'ont les corps de s'échauffer au soleil*, qui portoit pour épigraphe, *Rome n'a pas été bâtie en un jour*, et qui a obtenu l'accessit, est de M. Frédéric *Meinhausen*, membre honoraire de la société rurale du Mecklenbourg.

Anfangsgründe der Wundarzney-Kunst von Hofrath Richter. Elémens de Chirurgie, par M. Richter. Septième et dernier vol. Dieterich, Gœttingue ; avec 12 gravures.

Ce volume traite, entr'autres objets, de l'opération césarienne, de l'opération de la pierre, de l'amputation des membres, du panaris, etc.

Dans la séance du 17 décembre 1803, M. Tychsen a lu un mémoire qui traite *de l'origine et de l'histoire des Afganes*. Les Afganes, peuple pasteur et guerrier, qui habite les montagnes de *Candahar* et de *Caboul*, entre la Perse et l'Indostan, ont, dans leur histoire, une ressemblance frappante avec les autres peuples de l'Asie, les Assyriens, les Chaldéens, les Perses, les Turcs, etc., qui, de nomades et de hordes er-

rantes qu'ils étoient, devinrent les conquérans et les fondateurs de grands empires. Déja depuis long-temps ils étoient connus dans l'histoire de l'Indostan, soit comme brigands, soit comme troupes soldées des princes voisins, soit comme conquérans de provinces considérables; mais ce fut vers le milieu du dernier siècle, qu'après la conquête d'Ispahan, et après qu'ils eurent détrôné la dynastie des Sophis, en Perse, qu'ils furent connus en Europe. La facilité avec laquelle un ramas aussi peu considérable de nomades barbares détruisit un ancien et puissant royaume, étonne tout le monde, quoique ces scènes se soient offertes souvent dans l'Indostan: cet événement occasionna plusieurs mémoires et des ouvrages publiés par des européens, qui séjournoient dans l'Orient, et dans la Perse alors plus liée qu'à présent avec l'Europe. Ces écrits firent naître la question: *Qui étoient ces Afganes, et d'où ils venoient?* Comme on étoit peu versé dans l'histoire de l'Indostan, on ne pouvoit répondre à cette question que par des conjectures; mais à présent que les écrits des Anglais, sur l'Indostan, offrent plus de données pour discuter sûrement ce point, il n'est pas inutile d'examiner plus attentivement l'origine et l'histoire de ce peuple, et de suivre le chemin qu'a indiqué *Jones*, qui croyoit trouver dans les Afganes, les anciens peuples d'Israël: peut-être ces recherches serviront à expliquer

les fables et les hypothèses que l'on nous offre sur l'origine des Afganes ; et elles seront du moins intéressantes, en ce qu'elles concernent un peuple florissant encore, et régnant dans une grande partie de la Perse et de l'Indostan, sous le nom de *Patanes* d'*Abdalis*, ou de *Duranis*. Il y a deux principales opinions sur l'origine des Afganes ; l'une, que l'on peut nommer l'opinion *européenne*, les fait sortir des anciens habitans d'Albanie sur le Caucase, qui, forcés par les ravages de Tamerlan ou de Gengis-Kan, ou peut-être par d'autres raisons, doivent s'être retirés peu à peu dans les montagnes entre l'Indostan et la Perse.

Cette opinion a été d'abord répandue par le jésuite *Krusinski ; Garber et Reinegs* s'en emparèrent, et elle a été adoptée par la plupart des savans européens. Mais lorsqu'on l'examine attentivement, elle ne paroît pas soutenable ; et, à la fin, tout se réduit à la ressemblance du nom. Les Arméniens prononcent le mot *Albanien* comme *Aghwanien*, en changeant *lb* en *gh ;* ainsi, si le mot *Aghwane* étoit le véritable nom du peuple, il est clair que ce seroit le même mot qu'*Albanien*. Mais sans objecter que la ressemblance de nom ne suffit pas pour prouver l'identité du peuple, cette ressemblance n'existe pas ; car, dans tout l'Orient, cette nation est appelée *Ougane*, *Awgane*, *Afgane :* le changement de prononciation paroît venir des Arméniens eux-mêmes. Si les Afganes sont nom-

més dans l'histoire d'Arménie, et sont regardés comme appartenans à l'église arménienne, cela paroît être seulement une confusion de noms ; tous les passages où il est question des Afganes, dans l'histoire d'Arménie, doivent s'entendre des Albaniens ; enfin on ne trouve pas une seule trace historique de l'émigration des Albaniens à Candahar. Leur séparation, forcée par Tamerlan et Gengis-Kan, est contraire à l'histoire ; car on trouve déja auparavant dans celle de l'Indostan, les Afganes séjournant dans les pays qu'ils occupent à présent. Un passage d'Ammien (xxxii, 2) pourroit offrir l'idée que les Albaniens ou les Alains, comme on les nomma plus tard, passèrent dans les Indes vers le quatrième siècle ; mais ce passage présente le nom d'*Alains* dans un sens si étendu, et comprend, sous cette dénomination, tant de différentes peuplades du nord de l'Asie, qu'il est difficile d'en tirer quelque conséquence : ainsi il est historiquement peu vraisemblable que les Afganes viennent du Caucase.

La seconde opinion repose sur une tradition des Afganes eux-mêmes, qui assurent qu'ils descendent des Hébreux, et même d'un petit-fils du roi Saül. Cette opinion a plus de probabilités pour elle ; car on sait que les Hébreux, non-seulement après les premiers désastres de leur royaume, mais encore après la destruction de Jérusalem, par Titus, se sont répandus au loin dans l'Asie, ont formé des petits états dans

plusieurs pays, par exemple, en Arabie, sur le Wolga, en Perse et dans le Chorasan; et que dans d'autres pays les familles des rois prétendoient descendre des Juifs. Mais cette tradition, dans laquelle on trouve des allusions évidentes à l'Alcoran, paroît être d'une époque plus récente, qui ne peut remonter qu'au temps où l'islamisme fut répandu parmi les Afganes. Le penchant qu'ont ceux-ci à regarder leur nation comme très-ancienne, aura occasionné cette fable; c'est aussi de cette manière qu'il faut considérer la tradition que quelques Afganes descendent des AEgyptiens.

L'idée que *Ferischta*, dans Dow, nous donne, et qu'il a vraisemblablement tirée de sources indiennes, est beaucoup plus vraisemblable; il dit que, déja dans le sixième siècle, avant la naissance de J. C., les tribus indiennes, les Gicker et les Tschoppis (les premiers demeurent encore dans le Pantschab, et les derniers paroissent être leurs voisins) s'emparèrent des montagnes de Candahar et de Caboul, et s'y maintinrent sous le nom d'Afganes. D'après cette tradition, les Afganes viendroient de l'Indostan, ce qui s'accorde fort bien avec ce que l'on sait de leurs mœurs et de leur conformation. La langue des Afganes offriroit une raison très-forte et très-décisive; mais nous ne la connoissons pas: nous avons seulement quelques lignes de la langue *Puschto*, dialecte afgane, qui se trouvent dans le quatrième vol.

des *Asiatik researches*, et elles offrent peu de ressources et d'intérêt : cependant, ce que l'on peu affirmer, c'est qu'il ne s'y trouve pas la moindre ressemblance avec le chaldéen, quoique Jones prétende avoir observé cette ressemblance dans un dictionnaire afgane.

L'auteur du mémoire a découvert une origine plus vraisemblable des Afganes; et d'après cela, il expose les principales données de leur histoire, qui, à la vérité, sur-tout dans les anciens temps, ne sont pas d'une égale certitude, mais qui peuvent, dans la suite, être confirmées. L'histoire la plus reculée des Afganes se perd dans l'obscurité des temps, comme celle de chaque peuple pasteur, peu civilisé. Leur nom ne paroît pas encore dans l'histoire d'Alexandre et de ses successenrs, quoique ce conquérant ait, dans ses expéditions, touché leur pays. On a pris la ville d'Alexandrie dans l'Azachosie, pour Candahar, à cause de la ressemblance du mot avec *Secander*, nom d'Alexandre chez les Orientaux; mais Rennell a assigné, avec raison, à cette ville, une autre place. C'est vers la fin du septième siècle que l'on entendit parler, pour la première fois, des Afganes; car leur prétendue ambassade à Mahomet, et les honneurs que le prophète doit leur avoir rendus, ont été inventés après coup : mais en 681, un Arabe, gouverneur de Caboul, se sauva, avec sa famille, chez les Afganes, dans les montagnes *Soleiman*, entre Multan et Pischawer : alors les

Arabes paroissent s'être confondus avec les Afganes. En 760, ceux-ci se répandirent dans le Kisman, le Pischawer et Schinwaran, et battirent les troupes du Raja de Lahore et de Adschmir. Dans le neuvième siècle, sous les Sammanides, qui soumirent une partie des Afganes, on croit qu'une colonie de ces derniers se retira à *Hesareh*, à l'est de *Herat*; ils se firent mahométans, et les autres suivirent leur exemple. Du temps des *Gasnerides*, dans le dixième siècle, ils servirent dans les armées de ces princes, et contribuèrent beaucoup à la conquête de l'Indostan : ils pouvoient lever vingt mille cavaliers. *Schehaboddin*, fondateur de la dynastie des *Gaurides*, à la fin du douzième siècle, fit servir également les Afganes dans les armées : ils conquirent Dehli et Canudsche; alors ils prirent le nom de *Patanes*, du mot indien *Patna*, attaquer; et leurs chefs prirent le nom de Kan. Dans le milieu du treizième siècle, le grand Kan des Mogols, Mangu, envoya à son frère *Holagu*, une armée pour l'aider dans ses conquêtes vers l'Occident : une partie de cette armée resta à *Hesareh*; ainsi les Mogols se mêlèrent avec les Afganes. Ces Afganes se nomment Abdallis, et sont de la secte d'Ali. Tamerlan, lors de son expédition dans l'Indostan, fit la guerre avec plusieurs tribus afganes : peut-être la montagne Soliman où demeuroient particulièrement celles-ci, tire-t-elle son nom de son chef Soliman. En 1440 s'éleva la dynastie des

des Lodi-Afganes qui régnoit à Dehli. Les *Timurides*, Baber et Homainn, firent plusieurs tentatives contre l'Indostan ; mais l'Afgane Schirschah les repoussa, et il s'éleva une seconde dynastie de Patanes en 1542-52, qui, enfin, vainquit *Homainn*, et fonda cette dynastie puissante qui a duré jusqu'à nos temps sous le nom du grand Mogol. Alors les Afganes étoient d'abord, sous les Indous et ensuite sous les Persans, plutôt comme alliés que comme sujets, parce que leur force et leur courage, ainsi que leur position entre deux royaumes jaloux l'un de l'autre, assuroient leur indépendance. Ils furent gouvernés par des chefs afganes comme eux, jusqu'à ce qu'au commencement du dix-huitième siècle, les Persans les forcèrent de se soumettre à un gouverneur de Géorgie qui vint avec des troupes étrangères; mais la suite en fut que sous *Mirweis*, ils se rendirent tout-à-fait indépendans, et que bientôt, sous son fils Mahmoud, ils conquirent la plus grande partie de la Perse. Nadir les soumit une seconde fois, et en transplanta des colonies dans d'autres pays. Sa mort, en 1747, fut le signal du départ de ces peuplades transplantées pour l'ancien lieu de leur séjour. Ahmedkan, un abdalli, commandant des troupes afganes de Nadir, alla à Candahar où, sous le titre de *Ahmed Schah* (roi) il fonda un nouveau royaume qui comprenoit Caboul, Candahar, Pischawer, Gasna, Gaur, Segestan, Korasan, à-peu-près

les possessions de l'ancien royaume des Gasnerides. La puissance des Afganes atteignit sous lui son plus haut degré, et ils eurent la plus grande part à la sanglante bataille de Paniput en 1761, entre les Marattes et les princes mahométans alliés; bataille qui assura la domination des derniers, et vraisemblablement celle des Européens dans l'Indostan. Ahmed Schah mourut en 1773, et laissa son trône à son fils *Timur Schah*, auparavant souverain d'Hérat, et qui choisit pour sa résidence Caboul où, en 1783, Forster le trouva: c'étoit un prince inactif, sous le règne duquel les revenus de l'Etat avoient diminués, et l'armée étoit dans le plus mauvais ordre. Son fils Zeman Schah, qui lui succéda en 1796, paroît avoir eu des inclinations plus guerrières; le temps apprendra si, sous lui, la puissance des Afganes augmentera encore.

Verfassung *der œffentlichen medizinisch-chirurgischen Klinik in Gœttingen; nebst einer Einleitung über klinische Anstalten überhaupt, von K.* Himly. Organisation du Cours public de Clinique médico-chirurgicale à Gœttingue, avec une Introduction sur les instituts de Clinique en général; par C. Himly. Gœttingue, Schroëder.

Le docteur *Olbers* annonce à la Société, dans une lettre à M. Mayer, qu'il a aperçu une comète le 12 mars, vers minuit, sous le bouvier,

près de l'étoile de la Vierge, 725 d'après le catalogue de Bode. La comète paroît dans la lunette de nuit, assez vive et plus grande, mais un peu plus pâle et moins terminée que la nébuleuse sur la balance, près du mont Menalus, laquelle n'étoit pas très-éloignée de la comète. Avec la plus grande lunette achromatique, on distinguoit un noyau mal terminé. D'après une détermination provisoire, l'ascension droite de la comète étoit, le 12 mars, à 12 heures 37 minutes vrai temps = 220° 16'. La déclinaison boréale 7° 20'. Le 13, à 11 heures 20 minutes, ascension droite = 220°, 20' déclinaison boréale = 11° 20'. Ainsi la comète va par une ascension droite peu variable, assez vite vers le nord, et est par rapport à la longitude, rétrograde. M. Olbers communiquera à la Société ses observations ultérieures, ainsi que ses calculs.

Goettingische *Academische Annalen von C.* Meiners. Annales de l'Université de Gœttingue; par C. Meiners. Premier vol. Hanovre.

Le but de ces Annales est d'offrir une exposition historique des instituts publics de l'université; de courtes biographies des professeurs morts dans l'année, ou des notices sur leurs ouvrages; des listes des étudians inscrits, et de ceux qui sont partis, ainsi que de ceux qui sont devenus docteurs dans les quatre différentes

facultés ; des détails sur les changemens survenus dans la constitution ou l'administration de l'université ; enfin toutes les recherches que l'auteur, d'après le plan qu'il s'est tracé, ne peut insérer dans son Histoire générale des Universités. Ce premier volume contient les articles suivans : 1.° Mémoires pour servir à l'histoire de la bibliothèque de l'université ; 2.° Notices sur un legs que fit M. Dreyer, proto-syndic et président du consistoire à Lubeck, à l'université de Gœttingue ; 3°. Histoire de la *déposition* et du *pénalisme* (anciens usages que l'on observoit dans les universités, vis-à-vis des nouveaux arrivés) ; 4.° Remarques sur l'état de la discipline académique à Gœttingue en 1802 ; 5.° Histoire abrégée des costumes et des lois sur les habillemens dans les universités ; 6.° Liste des ouvrages du professeur *Schœnemann*, mort le 2 mai 1802 ; 7.° Histoire abrégée du port d'armes dans les universités ; 8.° Liste des étudians qui ont pris leurs grades à l'université, depuis le premier mars 1802 jusqu'au premier mars 1803 ; 9.° Remarques sur la population et la mortalité des dernières années ; 10.° Supplément à l'Histoire de notre bibliothèque ; 11.° Souhait pieux ; 12.° Notice abrégée des changemens survenus depuis mars 1802 jusqu'en mars 1803, dans l'administration et la constitution de l'université ; 13.° sur le nombre des domestiques et des chevaux qu'ont les étudians ; 14.° sur l'état de la discipline académique à Gœttingue en 1803 ;

15.° quelques détails sur le mal que la guerre a fait à Gœttingue, sur-tout en 1760; 16.° quelques lois sur les marchés d'approvisionnement dans les villes où il y a des universités; 17.° liste de ceux qui sont devenus docteurs depuis 1803 jusqu'en 1804.

HOFRAH GMELIN's *Grundriss der allgmeinem Chymie zum Gebrauch bei Vorlesungen. Zweite Ausgabe.* Elémens de chymie générale; par M. GMELIN, seconde édition extrêmement augmentée. Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht.

Kirchliche Geographie und Statistik, von Doctor Carl, STÆUDLIN. Géographie et Statistique de l'église; par le docteur *Ch.* STÆUDLIN. Première partie. Tubingue. Cotta.

MAGASIN *für Religions-Moral, und Kirchen-Geschichte.* Magasin pour l'histoire de la religion, de la morale et de l'église, par le docteur Charles STÆUDLIN. Troisième vol., 1804.

Dans la séance du 21 avril, M. Heyne a lu un mémoire *De Babyloniorum Instituto religioso, ut mulieres ad Veneris templum prostarent;* ad Herodotum I, 199. Ce mémoire est, en quelque façon, le pendant de celui que M. Heyne a lu en 1786, et qui se trouve dans le huitième vol. des mémoires de la Société, *De religionibus et sacris cum furore peractis.* Il est intéressant de rechercher la trace d'anciens usages, sur-tout

des usages religieux, et d'examiner leur origine, et ce qui y a donné lieu. Comment le culte d'une divinité pouvoit-il être associé à la violation des mœurs? Un des usages les plus singuliers de cette nature, est celui qu'Hérodote raconte des Babyloniens (liv. I, ch. 199); que chaque Babylonienne étoit obligée, une fois dans sa vie, de se prostituer à un étranger dans le temple de Mylitta (Vénus) : nier le fait, lorsqu'il est prouvé historiquement, même quand ce seroit avec l'esprit de Voltaire, cela ne suffit pas; il vaut mieux, je crois, examiner attentivement les mœurs du peuple et de ces temps, et observer les idées politiques et religieuses des Babyloniens; Hérodote nous en fournit les moyens. Sans répéter ce que tant de savans ont déja dit (il ne faut que renvoyer aux notes de M. *Larcher* sur Hérodote), M. Heyne s'est borné au fait seul et à son origine. A proprement parler, c'étoit ainsi que cela se passoit. Aucune Babylonienne ne pouvoit se marier avant d'avoir consacré sa chasteté à la déesse; et cette cérémonie se pratiquoit par un étranger à certains jours de fête, avec certains usages dont nous ne rapportons que celui-ci. L'étranger jetoit une pièce d'argent à celle qu'il avoit choisie; cette dernière devoit l'accepter et la remettre au temple. On n'admettoit aucun habitant du pays, et cela devoit être, si l'on vouloit que les mariages fussent respectés, et que, cependant, cette cérémonie religieuse fût ob-

servée ; mais il y a des choses qui, avec cela, restent incompréhensibles. Que devenoient les enfans provenus de ces rencontres ? Le mari devoit-il les regarder comme siens ? Le premier né ne devoit-il pas toujours être un peu déplacé dans la famille ? Comment la femme pouvoit-elle, pendant son mariage, conserver la fidélité conjugale ? et c'est cependant ce qu'on assure. C'est peut-être la puissance seule des idées religieuses que les femmes se formoient de la sainteté de l'usage une fois introduit, qui sert à répondre à toutes ces questions. Mais comment un tel usage pouvoit-il être admis dans un pays qui n'étoit pas tout-à-fait sans civilisation ? L'auteur du mémoire a cru pouvoir le faire dériver des autres détails qu'Hérodote nous donne sur les mœurs de ce peuple, et de ce que nous savons des Assyriens qui avoient accueilli bien plutôt de pareils usages. Dans les temps les plus reculés, les jeunes filles étoient exposées publiquement en vente, à un certain jour de l'année : les jeunes et les riches se vendoient très-cher ; on réunissoit tout l'argent, et, de cette somme, on donnoit des dots aux filles pauvres et laides. Pour comprendre comment cette coutume pouvoit avoir lieu et paroître très-utile, il faut penser que les mariages, dans l'ancienne Asie, comme encore en grande partie dans les temps actuels, étoient l'objet d'un contrat de vente. Les jolies filles trouvoient des acheteurs : mais où en auroient

trouvé celles que la nature avoit disgraciées? Elles restoient à charge à leurs parens, peut-être déja peu à leur aise : ainsi cette idée d'une vente n'étoit point du tout mauvaise ; et, de cette manière, ces pauvres filles trouvoient à se marier. Il est clair que les filles riches qui avoient elles-mêmes une bonne dot, n'étoient point comprises dans la vente ; car, quelques laides qu'elles fussent, elles trouvoient aussi sans doute un mari.

Mais Hérodote raconte que cette espèce de négoce public n'existoit plus de son temps. Les Babyloniens, ruinés par la guerre, dit notre historien, n'ont plus assez de fortune pour établir un pareil marché aux filles ; et on peut le croire, quand on voit dans l'histoire que Cyrus avoit d'abord renversé leur empire et conquis Babylone, et qu'ensuite cet Etat étoit tombé, sous Darius, dans l'état le plus déplorable. Hérodote ajoute pour lors tout ingénument: *Les pauvres, parmi les Babyloniens, offrirent alors leurs filles comme des filles publiques* : la suite et la liaison, avec ce qui précède, montrent que cela avoit rapport à la dot des filles, à laquelle le père ne pouvoit contribuer en rien, et qu'ainsi il laissoit à sa fille le soin de s'en procurer une, et de trouver, par-là, un mari. Hérodote ajoute pour justifier cette insouciance des parens : *Ils ne vouloient ni rendre leurs filles malheureuses, ni les laisser emmener dans d'autres pays* ; cela signifie, ils ne vouloient pas les vendre comme

esclaves dans les pays étrangers. Pour expliquer tout ceci, il faut supposer qu'il n'y avoit aucun métier et aucune manufacture, par le moyen desquels les pauvres filles auroient pu gagner leur vie, et se procurer une petite fortune en filant, en faisant de la toile ou en travaillant à d'autres travaux. La vente des filles aux étrangers et la polygamie des riches a été, et est encore, pour beaucoup de pays asiatiques, une heureuse ressource pour placer le superflu de population des filles.

A présent, l'on peut conjecturer comment, avec le temps, ce premier usage a été suivi de l'autre, c'est-à-dire, comment les Babyloniennes, avant leur mariage, ont dû s'abandonner à un étranger dans le temple de leur déesse. Les solennités du culte divin et les jours de fêtes attiroient toujours un grand nombre d'étrangers, et les environs du temple ressembloient à un marché et à une foire. On conçoit que les pauvres filles profitoient de l'occasion, et se trouvoient au temple pour faire leur fortune, et gagner, de la manière énoncée plus haut, l'argent de leur dot: on peut croire aussi qu'elles se mettoient sous la protection du temple, et, qu'en échange, les prêtres exigeoient une petite rétribution. De-là, cette espèce de commerce prit peu-à-peu une certaine forme; les jeunes filles furent considérées comme les protégées, les initiées de la déesse; l'usage prit une tournure religieuse, on en fit une initiation

préparatoire au mariage ; et enfin vint à naître le préjugé qu'il étoit nécessaire à tous les mariages, même à ceux des filles riches, pour lui donner plus de solennité, peut-être aussi pour attirer sur eux les bénédictions du ciel, que la jeune femme se consacrât auparavant à la déesse.

Plusieurs autres circonstances, lorsqu'on les examine, rendent encore plus concevable comment il a été possible que les Babyloniens, et avec eux une quantité d'autres peuples, les Assyriens, les Syriens, les Cypriens, les Phéniciens et leurs colonies, aient adopté et transmis à leurs enfans un tel usage. D'abord la force des impressions religieuses, qui est d'autant plus puissante, sur-tout chez les peuples peu civilisés, que ces impressions agissent plus sur les sens ; ensuite l'état des femmes en Orient, et particulièrement dans les anciens temps ; de plus, l'indifférence de certains peuples chez lesquels la polygamie n'étoit pas introduite, pour les premières jouissances de l'amour ; et il paroît que c'étoit le cas chez les Babyloniens. Toutes ces différentes considérations, que M. Heyne développe dans son mémoire, viennent à l'appui de ses idées, et concourent à les rendre plus vraisemblables.

Ophthalmologische *Beobachtungen und Untersuchungen oder Beytrag zur richtigen kenntniss und Behandlung der Augen in gesunden und*

kranken Zustande. Observations ophthalmologiques, ou Mémoires pour servir à connoître et à traiter les yeux sains et malades ; par Charles Himly. Premier numéro, 1801. Brême, Willemans.

Ophthalmologische *Bibliothek ; herausgegben von K.* Himly *und J. A.* Schmidt. Bibliothèque ophthalmologique : par Ch. Himly et J. A. Schmidt. Premier numéro, 1802. Brunswick, Kulemann. — Deuxième numéro du premier vol., 1803. — Premier numéro du deuxième vol., 1803. Frommann. Jena.

Geschichte *der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende des dreyzehnten Jahrhunderts.* Histoire de la Poésie et de l'Eloquence, depuis la fin du treizième siècle ; par Frédéric Bouterwek. Troisième vol., 1804. Gœttingue, Rover.

Ce volume contient, outre une introduction générale à l'histoire de la poésie et de l'éloquence espagnole et portugaise, l'histoire des belles-lettres en Espagne.

Das *gelehrte England oder Lexicon der jezt lebenden Gelehrten in Gross-Brittannien, Irland und Nord-America nebst einem Verzeichniss ihrer Schriften : vom Jahr* 1770 *bis* 1790.—*Nachtrag und Fortsetzung : vom Jahr* 1790 *bis* 1803, *Theil I, A-K : von* Jeremias David Reuss

Hofrath und Professor, etc. L'Angleterre littéraire, ou Dictionnaire des savans vivant à-présent en Angleterre, en Irlande, et dans l'Amérique septentrionale, avec un catalogue de leurs écrits, depuis 1770 jusqu'en 1803. Partie première, A-K ; par Jérémie-David Reuss, professeur et sous-bibliothécaire à Gœttingue, et membre de la Société royale des Sciences. Berlin et Stettin, Frédéric Nicolaï.

Geschichte *der Christlich-kirchlichen Gesellschafts-Verfassung.* Histoire de la Constitution de l'église chrétienne ; par le docteur G.-J. Plank. Deuxième vol., 1804. Hanovre.

La distribution des prix fondés pour les étudians, par le roi d'Angleterre, a eu lieu cette année, le jour de sa naissance, comme à l'ordinaire, dans une assemblée solennelle. Rien ne prouve mieux les idées libérales des Français, qui, en accordant toute sûreté et protection à notre université, nous laissent également le droit de mettre au jour nos sentimens de respect et de reconnoissance envers notre souverain, le bienfaiteur spécial de notre académie : ils ne cherchent point à étouffer ces sentimens sacrés, ils ne paroissent pas même les désapprouver. M. Heyne, dans le discours qu'il tint dans cette assemblée, les témoigna hautement, en rappelant la position du pays dans ces mêmes

jours, il y a un an, où la nouvelle encore récente de l'occupation d'Hanovre par une armée ennemie, avoit répandu par-tout le trouble et l'effroi. Il entra ensuite dans quelques détails sur ce qui s'étoit passé dans le cours de cette année. Cette même année offrira à la postérité une époque remarquable: peut-être un jour aura-t-on à opposer à des guerriers ennemis l'exemple que les Français ont donné, de respecter, malgré leur invasion, tous les instituts publics, et de laisser à l'université la jouissance de ses fonds et de ses avantages : aussi jamais l'Académie n'oubliera-t-elle le traitement distingué, honorable et plein de ménagement qu'elle a éprouvé d'après les ordres exprès du premier Consul de la République, à-présent l'Empereur des Français. Les principaux articles traités dans le discours académique de M. Heyne, sont : Les soins que les curateurs ont pris de l'Académie, et leurs mesures pour en assurer la tranquillité; la députation au général en chef, M. le général Mortier, à Hanovre ; la mention de l'université dans la convention de Jehlingen ; les réponses reçues de Paris, dans lesquelles le gouvernement français assure à la ville sa pleine et entière protection ; les bontés et la faveur particulières que lui ont accordées le général Mortier, son successeur le général Dessoles, et le général Werlé, commandant dans le district de Gœttingue ; enfin les dangers que l'université a courus par la nomination de plusieurs de ses professeurs à des places dans d'autres universités.

Viennent ensuite les questions proposées, et les mémoires couronnés.

La faculté de théologie avoit proposé pour le 4 juin 1804 : *Ut accurate examinaretur ac ponderaretur quantum valoris et momenti tum in adstruenda veritate historiæ Christi, tum in demonstranda authentia et integritate librorum N. T. testimonia adversariorum qui fidem christianam et hæreticorum etiam qui fidem catholicam in tribus primis sæculis impugnarunt, habeant et habere possint.* Elle a reçu un seul mémoire qui annonce des talens, de l'application et de l'érudition ; mais elle a cru plus convenable cependant de remettre la question à l'année prochaine : pendant ce temps l'auteur pourra donner plus de perfection à son ouvrage.

Le prix homilétique étoit : *De veritate providentiæ humanæ e vitis magnorum clarorumque hominum adstruenda* : sur les preuves que la vie des grands hommes offre d'une providence divine : sur dix sermons la faculté en avoit choisi trois que les auteurs ont récité, et le prix a été adjugé à M. Henri-Christian-Auguste *Germar* de Wernigerode. M. Emile-Guillaume *Arnold*, du comté de Lippe, a obtenu le premier accessit, et M. Jean-François *Holle*, de Gœttingue, le second.

La question proposée par la faculté de droit étoit : *Exponantur effectus actuum jurisdictionis voluntariæ et mixtæ in alieno territorio secundum principia juris civilis, publici germanici et gentium.*

La faculté, contre son attente, n'a reçu aucun mémoire.

La faculté de médecine avoit proposé pour question : *De aëre, aquis et locis Gœttingensibus.* Elle reçut trois mémoires. Le prix fut décerné avec beaucoup d'éloges à M. Charles-Julius *Pickhard* de *Holzmunden*, et l'accessit avec une mention très-honorable à M. Ferdinand *Fiorillo* de Gœttingue.

La faculté de philosophie avoit donné une question physique : *Quæ sunt ea quibus systema dynamicum in physica disciplina jure meritoque præfertur atomistico systemati.*

Aucun des étudians n'a essayé de concourir.

Voici les questions que les différentes facultés ont proposées pour le 4 juin de l'année prochaine.

La faculté de théologie propose pour une seconde fois la question de l'année 1804.

Pour le prix homilétique elle offre pour texte : *Eam quam doctrina Christi postulat humilitatem, justam ac liberalem sui ipsius æstimationem non excludere.* Evangile selon Saint-Matthieu XI, v. 29.

La faculté de droit propose également pour une seconde fois la question de l'année 1804.

La faculté de médecine demande : *An principii azotici sive nitrogenii, atmosphærico aëri nunquam non inhærentis dum hic per respirationem atque exhalationem corpus animale intrat, nihil in ejus interioribus deponatur?*

HANOVRE.

On a frappé dans cette ville, en l'honneur de l'empereur des Français, des médailles pour lesquelles on n'a employé que l'argent des mines du Harz. On lit d'un côté : *A Napoléon, Empereur des Français*, 1804 : *armée d'Hanovre*. On voit au revers, comme attributs des mines, une hoüe et un marteau en sautoir ; et au-dessous sont ces mots : *Des mines et usines du Harz, protégées pendant la guerre.*

WURZBOURG.

L'électeur de Bavière a fait, pour cette université, l'acquisition du cabinet de Blank, contenant vingt-huit mille objets d'histoire naturelle. La bibliothèque a reçu des augmentations considérables par celles des couvens supprimés. L'édifice cédé à l'université forme un carré, et ne contiendra que les salles où les professeurs donneront leurs cours, celles qui sont destinées aux classes du gymnase, aux assemblée et aux arts académiques, aux cabinets des objets d'arts et d'histoire naturelle, etc. On avoit d'abord accordé aux professeurs des logemens dans le même édifice ; depuis on leur en a donné dans d'autres bâtimens.

MORAVIE.

Le philantrope estimable, M. le comte de Berchtold, a envoyé à la société, pour l'encou-

ragement.

ragement des arts et des métiers utiles à Hambourg, un nombre considérable d'exemplaires d'un ouvrage intitulé : *Instruction sur la manière de prévenir beaucoup de dangers auxquels la vie des hommes est exposée par eau et par terre, et de les sauver de ceux qu'on n'a pu prévenir.* Cet ouvrage avoit remporté le prix proposé par le comte de Berchtold, et c'est encore lui qui l'a fait imprimer à ses frais, à Vienne. Il a invité la Société à se charger de faire distribuer ces exemplaires dans les différentes villes du nord

ITALIE.

La *Société italienne des sciences*, qui jouit en Europe d'une réputation méritée, vient de faire publier le onzième volume de ses Mémoires (1), et annonce le douzième. Celui qui vient de paroître, loin d'être inférieur à ceux qui l'ont précédé, les surpasse peut-être par la variété, par la profondeur, par l'utilité des matières qu'on y traite. Il est facile de concevoir qu'une société savante, qui livre au public des travaux aussi estimables, quoique ses membres soient épars dans toute l'Italie et sans communication habituelle entre eux, parviendroit à des résultats bien plus grands et à une renommée plus éclatante, si ceux qui la composent, réunis dans une même cité, s'éclairant mutuellement dans

(1) Il se trouve à Modène, à la société typographique; et à Milan, chez Galeazzi.

leurs rapports journaliers, s'excitant à l'étude par l'émulation, et prenant l'esprit de corps, formoient comme un seul foyer de science et de lumière.

Voici l'indication sommaire des objets que contient le onzième volume de la *Société des sciences* ; elle fera juger de leur importance.

Annales de la Société, continuées par son secrétaire Pompilio Pozzetti.

Eloge de Laurent Mascheroni ; par le marquis Ferdinand Landi, de Plaisance.

Lettre de Joseph-Marie Giovene à Pompilio Pozzetti sur des roses prolifères.

Mémoire de François Pezzi sur un problème trigonométrique.

Exposition anatomique des parties relatives à l'encéphale des oiseaux ; par Vincent Malacarne.

Expériences et Observations sur les propriétés physiques des sucs laiteux de nos plantes, et sur leur ressemblance avec la gomme et la résine élastique ; par Joachim Carradoni.

De l'Adhésion ou Attraction de superficie; Mémoire du même.

Lettre de Jean Fabroni à Pompilio Pozzetti sur la manière de conserver et de restaurer les livres endommagés, et de former des bibliothèques.

Mémoire de Philippe Uccelli sur deux jumelles monstrueuses.

Mémoire hydrostatique de Jérôme Saladini.

Mémoire de Jean-Baptiste Dall' Alio, sur une maladie vermineuse extraordinaire.

Lettre de Sébastien Canterzani à Torquato Vareno sur une méthode d'extraire les nombres de Bernouilli.

Obliquité de l'écliptique, observée dans le solstice du 22 juin 1803 ; par Vincent Chiminello.

Calcul du passage de Mercure, par le disque du soleil, les 8 et 9 novembre 1802, selon les observations de Padoue et de Naples ; par le même.

Conjectures sur les causes des diverses variations de l'aiguille aimantée du Nord, du même.

Méthode pour trouver les racines numériques de toute équation ; par Joseph Cassella.

Observations sur l'action de l'eau hydro-sulfurée et de l'acide sulfurique, sur quelques couleurs végétales ; par Barthélemy Barani.

Mémoire de Pierre Franchini sur différens articles qui ont rapport à l'analyse.

Mémoire de Jean Maironi da Ponte sur les eaux minérales de la province de Bergame.

Expériences de Joachim Carradoni ayant pour objet de démontrer que les plantes absorbent le carbone.

Mémoire de Charles-Louis Morozzo sur le gaz très-oxigéné qu'on obtient du charbon mis dans l'eau et exposé aux rayons du soleil.

Mémoire de Jean-Baptiste Dall' Alio sur l'art de faire le pain.

Dissertation de Michel Araldi sur la force et la puissance de l'organe du cœur dans le système de la circulation du sang.

Mémoire de Pierre Ferroni sur l'usage de la logistique dans la construction des orgues.

Mémoire de François Pezzi sur la transformation d'une fraction quelconque, continue et indéfinie, en une fraction ordinaire, et sur la plus simple solution des équations indéterminées du premier degré.

Mémoire de Joseph Piazzi sur l'obliquité de l'écliptique.

Nouvelles Considérations de Joachim Pessuti sur quelques propriétés singulières des coefficiens de la formule du binôme de Newton.

Opuscule de Giavverardo Zuriani sur le catharre épidémique.

Mémoire d'Octavien Targioni-Tozzetti sur une fausse espèce de quinquina.

Mémoire de Jacopo Penada sur une varice singulière, formée dans l'organe du cœur, avec une nouvelle démonstration anatomique des fibres qui la composent.

Mémoire de Nicolas de Rio sur la dénomination et la classification des odeurs.

Doutes proposés à l'associé Paul Ruffini sur la démonstration de l'impossibilité de résoudre les équations supérieures au quatrième degré, par Jean-François Malfatti.

Mémoire de Pompilio Pozzetti sur quelques roses particulières à l'Italie inférieure.

Lettre de Joseph Cassella à Antoine Cagnoli sur l'éclipse du 11 février 1804.

Description d'un nouvel électromètre, et expériences relatives à la charge de la colonne de Volta ; par l'abbé Salvatore del Negro.

Observation de Paul Mascagni sur l'emploi du carbonate de potasse dans les maladies qui affligent les voies urinaires.

Observations sur les cordes à boyaux et sur les cables et cordes de chanvre ; par l'abbé Bonaventure Corti.

Mémoire de Jean-Baptiste Mazzari sur un phénomène qui s'est manifesté dans une jeune fille, dont les yeux paroissoient jeter de la flamme.

Supplément au Catalogue des étoiles, par Antoine Cagnoli.

Expériences et Observations potamologiques de Théodore Donati, etc., etc.

INDES ORIENTALES.

M. *Lambton*, major de brigade, à Madras, écrit, en date du 7 août 1803, qu'il venoit de terminer, dans l'Indostan, la mesure d'un arc du méridien, avec des instrumens de Cary et Remsden. La Compagnie anglaise des Indes orientales a ordonné que ces mesures de triangles seroient continuées par 7 ou 8 degrés de latitude, pour déterminer, avec d'autant plus d'exactitude, la longueur d'un degré sous cette latitude : cette ligne servira en même temps de

base à une carte de toute la presqu'île de l'Inde, qui sera sur la même échelle que la grande carte d'Angleterre, par le major Mudge.

AMÉRIQUE.

Les feuilles publiques ont parlé, il y a quelque temps, d'une foire de libraires qui s'est établie dans les Etats-Unis d'Amérique septentrionale. Dans le courant de cette année (1804), il a aussi paru à Boston un *Catalogue des ouvrages imprimés dans les Etats-Unis* (Catalogue of books printed in the United-States), format in-8., rédigé dans le genre du *London catalogue*; il doit en paroître tous les deux ans une nouvelle édition, avec les changemens et les additions convenables. Le nombre des livres indiqués dans ce catalogue, dont on a exclu toutes les brochures d'un intérêt seulement momentané ou local, s'élève à 1319; et, à l'exception de trois, tous les autres sont écrits en anglais. Du reste, les différens ouvrages sont rangés sous les chefs suivans; 1.° livres pour les jurisconsultes, 2.° pour les médecins, 3.° pour les ecclésiastiques, 4.° pour les instituteurs, 5.° ouvrages de musique: tout ce qui n'a pas pu se ranger dans ces cinq classes, se trouve compris sous le titre de Mélanges. La première classe offre 33 productions; la seconde, 64; la troisième, 247, et 24 éditions de la Bible; la quatrième, 3; la cinquième, 25: la classe des Mélanges enfin

contient 796 ouvrages, et un supplément donne encore l'indication de 19 autres écrits environ. La neuvième partie de ces 1319 livres, sont des ouvrages originaux américains : le reste consiste en réimpression d'ouvrages anglais et traductions.

A Washington, ville du congrés des Etats-Unis, on a construit un théâtre dont l'ouverture devoit se faire le premier novembre.

Extrait *d'une lettre du professeur* Mitchill *de New-York, Amérique septentrionale, en date du* 1.er *mai* 1804, *au docteur Louis* Valentin, *à Nancy.*

On a trouvé dans la Caroline du nord une masse *d'or natif*, pesant vingt-huit livres, *avoir du poids*; et à Rhodeisland, dans une carrière, de la belle *serpentine grise.*

Le docteur *Mitchill* possède du *sulfate de baryte* blanc, pesant et très-beau, trouvé depuis peu dans le Nouveau-Jersey; et il a reçu de la Terre-Ferme un morceau de *platine natif*, de l'épaisseur du bout du doigt.

Ce savant chymiste, réélu représentant pour le prochain congrés, ajoute qu'il est de plus en plus convaincu par son observation journalière, que les sels alkalis sont les meilleurs antiseptiques dans la nature; que leur usage pour anéantir l'infection est en grande faveur dans les Etats-Unis, et que l'on n'a plus aucune confiance dans les fumigations acides.

Parmi les principaux ouvrages publiés dernièrement dans ce pays, on distingue, 1.° celui d'un ecclésiastique, M. *Miller* de New-York, ayant pour titre : *A retrospect of the eighteenth century*, 2 vol. in-8.; 2.° un grand ouvrage élémentaire sur la botanique, in-8., par le professeur *Barton*, de Philadelphie. Un autre, sur les plantes qui croissent dans l'étendue de cent milles de Philadelphie, par M. *Rafinesque*, doit paroître incessamment. *The medical repository* se poursuit toujours avec activité : les éditeurs Mitchill et Miller en sont au septième volume.

INSTITUT NATIONAL.

NOTICE *des travaux de la classe des Beaux-Arts de l'Institut national, pendant l'an 12, lue à la séance publique du 7 vendémiaire an 13; par Joachim* LEBRETON, *secrétaire perpétuel de la classe, membre de celle de l'histoire et de littérature ancienne, et de la Légion d'honneur.*

Il y a peu de jours que, dans une cérémonie intéressante où les succès de toutes les écoles publiques étoient mis en commun, sans doute pour faire sentir que la gloire des arts, des sciences et des lettres est la même, cette enceinte a retenti de l'éloge des beaux-arts, et des applaudissemens dus à leur éloquent panégyriste. (1) Le

(1) M. Arnault, membre de l'Institut, dans le discours qu'il prononça à la distribution des prix faite par le ministre de l'intérieur, le 4 fructidor dernier.

disciple d'Hippocrate, comme celui de Quintilien, vit avec plaisir l'encens brûler pour Appelles, Phidias et Orphée; de même que le savant se laissa distraire de ses graves conceptions pour s'abandonner au charme attaché à un pareil sujet. Telle est la magie des arts ! elle agit sur toutes les imaginations, sur tous les âges. Il suffit de les nommer pour que leur éloge naisse aussitôt : comme on a toujours célébré la puissance des dieux, comme l'on admire sans cesse la fécondité et la beauté de la nature, on pourroit aussi louer toujours les beaux-arts, leurs créations et leur influence heureuse.

L'occasion sembleroit l'exiger aujourd'hui, messieurs; car, c'est leur grande solennité, celle où leurs plus belles palmes se distribuent: mais je dois me borner à vous offrir, avec les formes d'un simple exposé, la notice des travaux de la classe des beaux-arts de l'Institut national pendant l'an 12. Ce sera donc de leur utilité seule que ces travaux pourront tirer quelque lustre.

Leur résultat le plus brillant est celui des concours pour les grands prix de peinture, de sculpture, architecture, gravure et de composition musicale. En effet, ce ne sont plus des encouragemens donnés aux élèves pour les exciter à l'étude et soutenir leur émulation; c'est la robe virile que les artistes couronnés viennent revêtir. Vous allez les voir parés d'un rayon de gloire, entrer en possession d'une grande ré-

compense nationale : ils sortiront de cette séance livrés à leur génie, et pensionnaires de l'Empire à l'école de Rome, d'où l'on ne peut point revenir peintre, sculpteur, architecte, graveur ou musicien médiocre, sans avoir dégénéré de ce qu'on étoit déja en y entrant, sans avoir trahi un engagement solennel envers la patrie.

Les concours pour les grands prix des beaux-arts occupent la classe pendant plus de six mois : elle en donne les sujets, les examine, les juge et les couronne.

Cette année, 48 concurrens se sont présentés au concours d'essais pour le grand prix de peinture ; sept seulement ont été admis au concours du dernier degré. Il existe de même pour les autres arts des épreuves préliminaires au concours définitif. Onze sculpteurs se sont inscrits au premier concours pour le grand prix ; six ont été admis au dernier. De 23 architectes entrés ensemble dans la lice, il n'y en a que 8 qui aient fourni toute la carrière. Cinq graveurs, sur sept, ont atteint le dernier terme du concours. Il ne s'est présenté que trois concurrens pour le prix de composition musicale ; ce qu'il faut attribuer à l'institution de ce prix, et aux difficultés qu'on a cru convenable d'imposer au concours.

C'est la première fois que la gravure, injustement oubliée dans la distribution des honneurs et des grâces dont les autres arts étoient en possession, a été admise avec eux au partage de famille. Il a donc fallu lui tracer, sinon la chartre

de ses droits, du moins l'ordre des études que suivroient les pensionnaires graveurs à l'école de Rome, et les conditions auxquelles ils obtiendroient l'avantage d'y être reçus. C'est l'objet de deux réglemens que la classe a faits, et dont le ministre de l'intérieur (M. Chaptal) a bien voulu ordonner l'exécution. Le même ministre a prescrit également au directeur de l'école de Rome de faire exécuter un réglement pour les musiciens-compositeurs, pensionnaires à la même école : et la classe espère qu'il contribuera à nous donner de grands maîtres.

Il oblige les pensionnaires-musiciens à envoyer chaque année, à la classe des beaux-arts :

1.° L'analyse des principaux ouvrages d'un célèbre compositeur italien, en commençant par Palestrina, fondateur de l'école ; 2.° une scène italienne de leur composition, dont les paroles seront prises dans Métastase; 3.° une scène française, dont les paroles seront données par la classe des beaux-arts ; 4.° un morceau de musique à quatre parties la première année, à cinq la seconde année, à six la troisième année, à sept la quatrième, et à huit la cinquième et dernière année.

Dans toutes les villes d'Italie où ils séjourneront quelque temps, ils recueilleront les airs populaires les plus anciens, en s'appliquant à la recherche des particularités traditionnelles qui pourront servir à en expliquer l'origine et l'usage. Ces recherches serviront de matière à

une notice historique qui sera placée à la tête de chaque recueil.

A l'expiration de leur première année de séjour en Italie, les musiciens-compositeurs ne pourront plus correspondre avec le bureau de la classe des beaux-arts, qu'en langue italienne.

Ils pourront quitter Rome pour résider et étudier dans les villes d'Italie qui offrent des ressources à leur art par la variété des genres et du goût; mais la classe des beaux-arts de l'Institut ne déterminera l'époque et la durée de ce déplacement, que d'après un rapport de la section de musique sur le caractère du talent de chaque compositeur. Nous vous donnons ces détails, messieurs, parce qu'ils contiennent des espérances que vous aurez du plaisir à partager avec nous.

Quoique les travaux relatifs aux progrès des arts dans les grandes écoles aient un attrait particulier pour la classe, par la raison qu'elle en voit mieux les effets, elle saisit cependant avec zèle toutes les occasions qui se présentent de rendre utiles ses connoissances pratiques, quand elles sont réclamées, soit au nom du gouvernement, soit par des particuliers.

Ainsi, elle a examiné les procédés de M. Dupeyrat pour perfectionner les poinçons et les carrés des monnoies. Déja MM. Montgolfier, Conté et Molard avoient été chargés par le ministre des finances de lui en rendre compte sous les rapports de la mécanique, et ils en

avoient fait un éloge extrêmement avantageux. La classe a nommé MM. Dejoux, Denon, Bervic, Visconti et Jeuffroy pour prendre connoissance des résultats plus encore que des moyens. Ils ont reconnu quatre avantages réels.

1.° L'identité parfaite entre tous les carrés que produit la matrice originale ; 2.° l'économie dans la construction des mêmes carrés ; 3.° l'amélioration des carrés ; 4.° le moyen de rendre le foulage presqu'insensible, c'est-à-dire, de diminuer extrêmement un inconvénient auquel il semble que personne n'avoit pu parer avant lui. Les commissaires mécaniciens avoient dit dans leur rapport, qu'outre une économie d'un cinquième sur le prix, il y a tout lieu de croire que les coins de M. Dupeyrat auroient encore l'avantage de durer plus long-temps que les coins dont on s'étoit servi jusqu'alors. C'est aussi l'opinion des commissaires de la classe, qui annoncent d'ailleurs aux graveurs en médailles qu'ils devront au même procédé de réduire à des cas très-rares le malheur, aujourd'hui très-fréquent, de voir leurs coins brisés, soit à la trempe, soit sous les premiers coups du balancier.

A ces témoignages, un membre a ajouté qu'il avoit éprouvé par lui-même, depuis long-temps, l'excellence du procédé de M. Dupeyrat. Le ministre ne laissera pas sans doute de pareils moyens sans application et sans récompense.

La classe a prononcé ensuite sur les projets,

d'une colonne monumentale destinée à la place Vendôme. Les plans en ont été mûrement examinés par la section d'architecture, qui en a rendu un compte détaillé. Elle propose des changemens essentiels ; le rapport où ils sont motivés a été discuté et adopté dans toutes ses parties, ensuite adressé au gouvernement.

Mais la classe n'a eu qu'à applaudir à la machine inventée par M. Tréchard pour porter du secours dans les incendies, et aux expériences dont ses commissaires MM. Chalgrin et Dejoux lui ont rendu compte. Elle a eu la satisfaction de voir que son opinion étoit aussi celle de la classe des sciences physiques et mathématiques, avec laquelle il est glorieux de se rencontrer.

Les beaux-arts ont, comme les sciences, leur théorie, leur érudition. La première tient aux principes du beau, qui sont plus aisés à sentir qu'à définir et à démontrer. La seconde est vaste ; elle remonte, comme l'histoire, aux monumens des âges les plus reculés ; mais personne n'avoit entrepris encore de rechercher, ainsi que M. Louis Petit-Radel, l'origine et la filiation des peuples par leurs constructions ; ce qui promet en même temps une histoire de l'art sous bien des rapports nouveaux. L'auteur s'occupe depuis quinze ans de ce grand travail, et c'est en présence des monumens de l'antique Italie qu'il l'a entrepris et presque terminé. Ces recherches sont en grande partie du domaine

de la classe d'histoire et de littérature ancienne : aussi c'est à cette classe que M. L. Petit-Radel en a déféré le premier hommage ; mais sous ce point de vue même, il n'a pas cru inutile de consulter le sentiment des artistes, et de leur soumettre les modèles en relief des diverses constructions qu'il prend pour époques. L'œil de l'art peut saisir des indications qui seroient inaperçues de l'érudit. La classe a entendu le résumé des preuves de l'auteur ; elle a considéré attentivement les monumens qui leur servent de base, et elle a nommé une commission pour en faire un examen approfondi. Elle a cru en outre devoir rédiger une série de questions qu'elle a fait imprimer, pour être envoyées à l'école de Rome, d'où l'on peut contribuer beaucoup à les éclaircir, et pour être distribuées aux voyageurs ainsi qu'à tous ceux que ces matières intéressent. Déja M. Dagincourt, à Rome, et les ducs de Caserta et de Sermonetta ont appliqué à ces recherches le zèle qui les distingue pour tout ce qui intéresse les arts : leur correspondance suffiroit pour justifier l'attention que la classe a donnée aux travaux de M. L. Petit-Radel, dont on doit desirer l'entière publication.

Parmi les objets d'intérêt général pour les arts, nous devons placer les lectures que nous ont faites MM. Quatremère-de-Quincy et Ginguené, qui sont venus entretenir des rapports naturels entre la classe d'histoire et de littéra-

ture ancienne, à laquelle ils appartiennent, et celle des beaux-arts, qui regrette de n'être pas souvent éclairée par les gens de lettres.

La nécessité de restaurer les sculptures de la fontaine Grenelle, ouvrage du célèbre Bouchardon, a engagé M. Quatremère à proposer au conseiller-d'état, préfet du département, de tenter une expérience qui peut devenir d'un avantage inappréciable pour la conservation des ouvrages de sculpture. Il est affligeant de voir avec combien de rapidité les statues, même celles de marbre, se détériorent sous nos yeux! jamais peut-être un ouvrage de sculpture n'étoit parvenu en si peu d'années, à un état de saleté et de dégradation aussi menaçant que la fontaine Grenelle : c'est un grand inconvénient de notre climat ; quelques personnes en ont conclu qu'il ne falloit point laisser en plein air des statues dignes d'être conservées. M. Quatremère s'élève contre cette exagération : il combat le principe par les conséquences ; et, faisant toutefois une exception pour les statues classiques, qui sont malheureusement en petit nombre, et pour lesquelles on ne sauroit prendre trop de mesures conservatrices, il pense que c'est dans les lieux de réunion publique, que doivent être placés les ouvrages du ciseau statuaire ; que condamner l'art et le goût à ne trouver dans les lieux publics que des productions médiocres, des copies sans valeur, des ouvrages voués au mépris et à la destruction, ce seroit

seroit nuire à l'un et outrager l'autre. Appliquant à cette question un principe sage qui s'applique à tout, savoir qu'il faut s'attacher principalement à prévenir le mal, il a cherché à arrêter les effets dans les causes mêmes.

Avant de faire connoître les détails de l'opération qu'il a dirigée, M. Quatremère dit comment il a été conduit à cette sorte de découverte. D'abord, il est incontestable que le plus grand nombre des statues des anciens étoient exposées en plein air; et quoique leur climat fût moins destructeur que le nôtre, l'on ne peut pas expliquer, par cette différence, comment des statues de vingt siècles sont moins dégradées que ne le sont quelquefois nos statues de vingt ans. L'auteur est convaincu que les anciens donnoient un enduit à leurs statues pour les préserver. La première preuve qu'il en donne est le poli brillant de plusieurs des statues antiques qui nous sont parvenues, et qui ne ressemble en rien au poli des ouvrages modernes.

De ces premières inductions, M. Quatremère passe à des autorités positives. Des passages de Pline et de Vitruve, rapprochés et expliqués par lui, apprennent que les Grecs avoient un enduit au moyen duquel ils préservoient les peintures dont les murailles étoient ornées. En décrivant la manière d'appliquer cet enduit, ils mentionnent un procédé qui concerne les statues de marbre.

Les auteurs cités font plus encore ; car M. Quatremère y trouve le procédé de cet enduit : il étoit composé de *cire punique*, mêlée avec un peu d'huile. La cire punique ne paroît pas pouvoir être autre chose que de la cire blanchie d'après un procédé des Carthaginois ; et Pline encore dit en quoi il consiste. (1) Mais quel qu'il ait été, la nature de la préparation et du but qu'on se propose, indique assez que si l'on emploie à enduire des marbres, de la cire et de l'huile, il faut qu'elles soient les plus blanches qu'il est possible : ce n'est pas trop présumer de notre âge de dire que nos moyens de blanchîment et d'épuration égalent au moins ceux des Carthaginois. Ainsi il n'y a point de difficulté pour la matière.

Voici maintenant le passage de Vitruve, qui ajoute quelque détail au texte de Pline. « Quand la muraille, dit Vitruve, aura été bien polie et bien séchée, on l'enduira avec le pinceau, de cire punique, liquéfiée au feu et mêlée avec un peu d'huile. Ensuite, avec des réchauds remplis de charbon embrasé, on fera ressuer la cire en l'échauffant fortement, jusqu'à ce que la superficie reste bien unie. Puis on frottera le tout avec une *bougie* et des linges blancs, *à la manière dont on procède à l'égard des statues de marbre nues*. Cette opération s'appelle en grec *causis*. Ainsi la cire punique, continue Vitruve,

(1) A faire bouillir la cire avec de l'eau de mer et de nitre, jusqu'à trois fois.

forme comme une cuirasse qui empêche les rayons de la lune ou du soleil d'altérer les couleurs. »

Il restoit à savoir si l'enduit pour les statues étoit précisément le même que celui pour les fresques, et s'il s'appliquoit de la même manière; quel étoit l'emploi de la bougie, *candela*; si c'étoit ce que nous entendons par ce mot, ou un outil qui tiroit sa dénomination de sa matière ou de sa forme. Mais ces difficultés n'étoient pas capables d'arrêter M. Quatremère dans l'utile application d'un procédé dont il connoissoit déja l'essentiel.

Il savoit, par le poli des marbres antiques, par Pline et par Vitruve, qu'on enduisoit les statues; son érudition lui avoit fait connoître encore que le peintre Nicias donnoit une préparation aux ouvrages de Praxitèle : l'analogie et le raisonnement l'ont dirigé pour le reste.

La question de savoir s'il faut appliquer l'encaustique à froid, par le frottement seulement, ou au moyen du feu et du frottement, est résolue avec sagacité par cette double considération, qu'un enduit de cire appliqué à froid ne pourroit être que léger, et qu'il n'empêcheroit pas, du moins pour long-temps, l'air, les plantes, les corps étrangers enfin, de s'introduire dans les pores du marbre; tandis que l'action du feu fait pénétrer l'encaustique à une profondeur d'une ou deux lignes : ce qui forme une vraie cuirasse, selon l'expression figurée de

Vitruve. Une autorité récente se joignoit à ces considérations : il y a quelques années que, sur l'invitation du ministre de l'intérieur, une commission formée dans le sein de l'Institut, cherchant des moyens de nettoyer les statues, reconnut que c'étoit par le feu que les anciens appliquoient la cire au marbre ; mais cette commission ne sembla pas apercevoir alors toute l'utilité que M. Quatremère est fondé à espérer de ce moyen.

L'encaustique donnée aux figures et marbres sculptés de la fontaine Grenelle, a été composée de cire-vierge en pain, à laquelle on a mêlé une cuillerée d'huile d'œillette clarifiée, par demi-livre de cire. La cire étant fondue au degré de chaleur qui précède l'ébullition, l'on en a enduit, avec une brosse ordinaire de peintre, la partie qu'on avoit fortement échauffée auparavant, au moyen de réchauds portatifs, ayant des manches à crochet et mobiles, pour qu'on puisse les changer à volonté et approcher le brasier des parties rentrantes comme des parties saillantes. Ces réchauds sont l'objet le plus important et le seul outil qu'on soit obligé de faire exprès. Lorsque le marbre, ainsi échauffé, refuse de recevoir l'encaustique dont le pinceau l'abreuve, l'on porte plus loin le réchaud. Il reste au refroidissement, un épiderme de cire qu'on laisse subsister jusqu'à la seconde opération, qui consiste, lorsque l'enduit a été donné par-tout, à approcher de

nouveau les réchauds de l'épiderme refroidi. Il pénètre ce qui peut de la cire qui refond ; le reste s'écoule vers les parties inférieures, et c'est pour cela que cette seconde opération doit se faire du haut en bas des figures. L'on frotte ensuite avec un linge. En dernier lieu, l'on frotte à froid et à sec avec de la cire en pain, puis avec des linges blancs.

On n'a employé que dix livres de cire pour les trois grandes statues et les accessoires de la fontaine Grenelle. Cette préparation n'enlève point les taches que le marbre a contractées, et ce n'est pas son objet ; mais elle n'en altère point la blancheur. Dût-elle par la suite lui donner ce ton jaunâtre de l'ivoire qu'on remarque aux belles statues antiques, M. Quatremère pense que ce seroit une obligation de plus qu'on auroit à l'encaustique.

Le même membre nous a communiqué une dissertation sur la diversité du génie poétique des différens arts. Comme il a bien voulu se rendre à l'invitation que nous lui avons faite de la lire dans cette séance, l'assemblée va partager le plaisir que la classe des beaux-arts a éprouvé à l'entendre.

Le sujet de la lecture de M. Ginguené étoit nouveau aussi, car il s'agissoit de supprimer le *si* de la gamme musicale ; de prouver que la gamme d'*ut* n'est point en *ut*, et que l'échelle n'en est point d'accord avec la nature ; que moduler n'est point sortir du ton ; qu'il n'y a pas,

en musique, un seul son rigoureusement juste, et que tout instrument accordé en proportions géométriques n'est pas d'accord ; enfin, que la nomenclature musicale est obscure et même pauvre, malgré son abondance ; qu'elle est insignifiante et plus vicieuse que celle d'aucun autre art.

Sans doute on ne manquera pas de dire que ce sont des *paradoxes ;* c'est ainsi que les nomme M. Framery lui-même, correspondant de la classe des beaux-arts, et auteur du mémoire sur lequel M. Ginguené est venu nous faire un rapport au nom d'une commission composée de MM. Lacépède, Prony, Gossec, Méhul, et du rapporteur. Mais M. Framery prend le mot *paradoxe* dans le sens que lui a donné Cicéron, en le plaçant à la tête d'un de ses ouvrages philosophiques : il entend par-là des propositions qui surprennent par leur nouveauté, qu'on transforme ensuite en vérités, au moins probables, par les preuves dont on les appuie.

C'est aussi la marche qu'a suivie M. Framery. Son mémoire est composé de six *paradoxes* qu'il tâche de prouver successivement. Il accuse d'abord le *si* d'avoir vicié la gamme naturelle et brouillé toutes les idées musicales, depuis environ un siècle qu'il est admis. Ce n'est pas qu'il nie que son intervention n'ait eu des avantages réels ; il les développe au contraire, de même qu'il fait connoître le chaos qui existoit auparavant : mais il prétend que le *si* laisse, pour les

oreilles délicates, quelque chose de choquant ; et pour les voix, une difficulté à vaincre, dans le trop grand intervalle qui existe du *la* au *si*. Il propose d'y remédier, en faisant monter la voix par deux intervalles à-peu-près égaux du *la* à l'*ut*.

Nous ne pourrions pas, sans excéder les bornes de cette notice, amener l'esprit, comme le fait l'ouvrage, de la surprise du *paradoxe* à l'attention qui balance et qui attend la lumière. Nous nous contenterons de dire que l'auteur relève dans son second *paradoxe* d'autres défauts de la gamme actuelle, et qu'il propose de la modifier ; qu'il établit dans le troisième *paradoxe* une nouvelle théorie fondée sur ce que tous les sons musicaux sont nés d'un seul son générateur. Si on lui faisoit l'objection que les sons ne moduleroient donc jamais, il répondroit « que moduler n'est point sortir du ton. » Il développe, à ce sujet, un système de modulation qui pourroit non-seulement éclaircir plusieurs points de doctrine jusqu'ici assez obscurs, mais qui donneroient à l'art de nouveaux moyens d'expression, et par conséquent de nouvelles sources de richesses.

Quand il dit qu'il n'y a pas en musique un seul son rigoureusement juste, et que tout instrument accordé en proportions géométriques n'est pas d'accord, il a dû s'attendre que ceux qui croient que la musique est, sous certains rapports, une science de calcul, et ceux qui

imaginent que ce titre de science l'ennoblit, le traiteroient de *paradoxal*, dans le sens vulgaire. Mais il établit d'abord sa thèse, puis il affirme que c'est l'acoustique et non la musique qui est une science; que la première fixe les proportions dans lesquelles l'art musical doit se circonscrire, sans pourtant lui en imposer toute la rigueur: et il ne croit pas que la musique, avec sa puissance, son charme, et tout son apanage, ait lieu de regretter le titre qu'il lui enlève.

Si, comme l'affirme l'auteur, la musique étoit défectueuse sous ces différens rapports, il n'y auroit aucun doute que sa langue ne le fût aussi; car les langues des sciences et des arts sont le thermomètre de leur perfection ou de leur imperfection.

La commission chargée de l'examen de cet ouvrage, et que l'ancien Institut avoit formée de membres choisis dans chaque classe, a pensé que l'ouvrage de M. Framery contenoit des vues ingénieuses et qui peuvent être utiles; qu'il prouve dans son auteur une grande connoissance de l'art; enfin, que pour en tirer tout le fruit, il convenoit de l'exposer à l'examen et aux observations du conservatoire de musique, où la théorie est éclairée par la pratique de l'art dans tous ses rapports, et qui est, par conséquent, à portée d'expliquer comme d'apprécier ce système.

Le même M. Framery a intéressé la classe par

la lecture d'un mémoire sur l'opéra *Buffa*, sur la nature de ce genre de théâtre, et sur les moyens de le faire réussir en France. L'auteur y a montré des vues nouvelles et une parfaite connoissance du sujet. Dans un autre mémoire sur les progrès que semble avoir faits la musique dans les lieux de plaisir où le peuple se rassemble les jours de repos, il a prouvé qu'il n'y a point de sujet au-dessous de l'homme qui sait observer.

Dans le compte que nous rendîmes l'an dernier, des travaux de la classe, nous donnâmes un précis de l'histoire de chacun des arts dont elle se compose, à l'exception de la gravure. Nous allons compléter ce tableau en le réduisant beaucoup, ainsi que l'exigent les proportions de cette notice.

M. Bervic, au nom de la section de gravure, a tracé les principaux points de l'histoire de cet art qui embrasse la gravure en médailles, en pierres fines et en taille-douce.

Comme les autres arts, celui qui produit les médailles et les pierres gravées, est venu de la Grèce en Italie, et d'Italie en France, sur les traces de François Ier.

Les Grecs le firent fleurir en consacrant les événemens de l'histoire de leurs nombreuses et brillantes Républiques par des médailles ou monnoies, en se servant de cachets au lieu de signatures, en faisant des images de leurs dieux et de leurs grands hommes des ornemens de

parure. Les Romains imitèrent en cela les Grecs ; et l'art de la gravure prospéra aussi chez eux jusqu'aux troubles qui suivirent la mort des Antonins. Alors la profession des armes usurpant toute la considération publique, les beaux-arts et ceux qui les cultivent furent d'abord négligés, bientôt dédaignés, puis s'éclipsèrent. C'est une des grandes leçons de l'histoire, que l'influence de cette cause qui s'est reproduite plus d'une fois. Du même mouvement, elle fait rétrograder les arts, les lettres, les sciences et la civilisation. Au cinquième siècle, la barbarie fut complète ; d'autres armées plus barbares éteignirent le flambeau des arts. A peine en retrouve-t-on dans l'espace de plusieurs siècles, quelques étincelles échappées par hasard et conservées on ne sait comment.

La France eut d'habiles graveurs en pierres fines sous François Ier. ; on en retrouve sous Henri IV. Varin, sous Louis XIII, rendit dignes d'admiration nos monnoies, si déchues de cette première gloire. Après ce graveur, l'art dégénère ; il n'a plus aucun éclat après Louis XIV.

Pour la gravure en taille-douce, c'est un art nouveau ; car il ne date que du quinzième siècle. Nous passerons son histoire en Italie et en Hollande, pour ne le considérer que chez nous. Il s'y montra bientôt presqu'inimitable sous les Poilly, les Ant. Masson, les Nanteuil, les Gérard Audran, les Edelink, les Callot et les S. Leclerc ; mais il déchut avec la peinture et le dessin, qui

le dirigent. Le style lâche et maniéré qui corrompit l'école, la négligence de l'étude du dessin, le firent tomber au moins au niveau des autres arts dégénérés.

Une cause étrangère mit le comble à sa décadence ; ce fut l'engouement pour les gravures anglaises. Pour prouver combien cet engouement étoit déraisonnable, le rapporteur fait voir comment la gravure a été créée en quelque sorte de nos jours, en Angleterre, par le Français Vivarès et le Florentin Bartholozzi ; comment l'amour du gain s'en empara utilement, mais comment aussi il l'a déja fait décheoir.

Malheureusement la vogue des estampes anglaises, soutenue par le traité de commerce de 1786, par l'anglomanie, par les gains considérables qu'y trouvoient les marchands français, devint chez nous une cause très-prompte de décadence pour l'art : les jeunes artistes abandonnèrent la route longue et pénible des succès, pour des gains faciles et prompts. Un très-petit nombre de graveurs luttoient contre le mauvais goût et la mode ; mais rien ne les soutenoit : l'art n'étoit pas aperçu du gouvernement ; il falloit qu'ils attendissent de l'étranger la considération dont ils manquoient dans leur patrie. Cette erreur est réparée en plaçant dans l'Institut national une section de gravure, et en lui accordant un grand prix. Bonaparte a plus fait pour cet art que tous les gouvernemens qui ont précédé le sien : il le verra bientôt florissant ;

car l'émulation a pénétré parmi les jeunes artistes. Le grand prix qui va être décerné dans cette séance en est un heureux indice.

Les encouragemens qui restent à desirer peuvent se réduire, pour la gravure en médailles, à la continuation de notre histoire métallique, interrompue depuis 1789: mais c'est sur-tout la gravure en pierres fines qui a besoin de travaux; elle n'en a aucun d'important. Cependant ses monumens sont les plus durables, et devroient, à ce titre, être consacrés à l'histoire. La mode et le luxe peuvent s'en enrichir; c'est un art très-productif, en ce qu'il ajoute une valeur idéale à la matière travaillée. Nous avons le bonheur presqu'inexplicable de posséder un artiste habile en ce genre; le laissera-t-on détourner son talent vers une autre branche de l'art, tandis qu'il est le seul qui puisse produire dans celle-là des ouvrages dignes de l'état où sont tous les autres arts en France?

Il est une partie des sciences mathématiques nécessaire à la profession des arts du dessin; mais que peu d'artistes apprennent, parce qu'elle offre des difficultés que le grand nombre n'a pas le courage de vaincre: c'est la perspective. M. Peyre s'est proposé de faire disparoître ces difficultés, d'en rendre l'étude facile en simplifiant la théorie. Il nous a exposé ses principes et son plan, dans une introduction à un traité de perspective qu'il est sur le point de publier. Il espère amener cette partie de la

science à être aussi simple pour les cas ordinaires, qu'une addition de nombres égaux ; et ce qui doit inspirer de la confiance, c'est qu'il annonce ce résultat comme étant celui de sa longue pratique et de l'expérience de l'enseignement dans son école.

M. Peyre a communiqué aussi à la classe le projet d'un palais impérial digne de toute la majesté de la nation et de son chef, et il a cherché des combinaisons propres à rendre cette dépense peu sensible au peuple. L'auteur s'occupe de faire imprimer ce vaste projet.

M. Grétry a ajouté aux titres nombreux qu'il a à la reconnoissance, par la publication d'un ouvrage intitulé : *Méthode simple pour apprendre à préluder en peu de temps, avec toutes les ressources de l'harmonie.*

Les autres ouvrages de théorie sur les arts, accueillis par la classe dans le cours de l'année, sont :

L'*Art de bâtir*, par M. Rondelet, architecte du Panthéon ; ouvrage d'une science profonde, éclairée par la pratique.

Les dessins anatomiques que M. Salvage, docteur en médecine, a présentés à la classe, donneront l'espérance d'avoir un ouvrage élémentaire qui manquoit à l'enseignement de l'art du dessin.

Il est quelques ouvrages relatifs aux arts, et que la classe a cru devoir encourager, pour leur utilité relative ; d'autres qu'elle voit avec

plaisir se placer dans la bibliothèque de l'Institut, à cause du rare mérite de leur exécution. Parmi les premiers, sont les grands prix d'architecture publiés par MM. Détournelles, Allais et Vaudoyer : ces travaux restoient ensevelis dans les porte-feuilles et perdus pour l'instruction. Cependant ce sont des monumens qui, indépendamment du talent qui les distingue, ont un autre genre d'intérêt : ils ont été le sujet de la plus grande récompense que l'art obtienne, le grand prix et la pension à l'école de Rome ; ce sont donc les annales de l'étude de l'architecture dans l'école. Il étoit utile de les publier.

Le motif qui a principalement engagé la classe à encourager l'ouvrage que fait paroître M. Baltard sous le titre de *Paris et ses Monumens*, c'est que d'après le plan connu de cet œuvre, qui ne doit retracer que les monumens d'un beau caractère, tels que le Louvre et ceux de cette nature, elle a cru qu'il seroit utile aux jeunes élèves pour les rappeler aux grandes formes et à la noblesse de l'art, dont plusieurs causes ont pu faire craindre qu'ils s'éloignassent. Enfin, sous le rapport de l'honneur national et du commerce très-avantageux de la gravure, ce sera encore un œuvre utile.

A ces deux titres, on doit de grands éloges à MM. Robillard, pour leur immense entreprise de faire graver notre Musée avec tout le luxe et les moyens de l'art. Ils sont les premiers depuis

la révolution, qui ont consacré de grands capitaux aux arts, et qui ont compté pour quelque chose l'honneur de leur être utiles. Puisse leur exemple amener parmi les fortunes opulentes, au moins la mode de paroître goûter les arts! elles arriveroient au plaisir de les sentir, au bonheur de les aimer, et à remplir le devoir de les encourager.

Je dis devoir; car lorsqu'il y a une partie de la gloire nationale attachée à la prééminence dans les beaux-arts; quand, au milieu de tous les besoins publics, le gouvernement les encourage avec largesse et les honore, il est des rangs et des états qui leur doivent un tribut. Le sénat le paie avec grandeur par la magnificence avec laquelle il rétablit son palais, par le bon choix qu'il a fait d'un architecte recommandable pour diriger ces grands travaux, par le grand nombre de statues qu'il a ordonnées; encouragement utile à la sculpture, et qui aura produit plusieurs beaux ouvrages.

La Vie des peintres célèbres, par M. Landon, contenant toutes leurs œuvres gravées au trait, et les magnifiques descriptions des Liliacées et du jardin botanique de Malmaison par M. Redouté l'aîné, sont au nombre des ouvrages que les artistes ont présentés à la classe, et auxquels elle a donné ses suffrages.

La correspondance avec les associés étrangers n'a pas encore eu le temps de s'établir avec l'activité qu'elle aura par la suite. Cepen-

dant, l'un de ceux dont la célébrité est vaste, M. Canova, a fait plus que de correspondre avec nous : il a offert à l'Institut des copies en plâtre de plusieurs de ses ouvrages, que M. le maréchal Murat a bien voulu prendre le soin de nous faire parvenir.

La classe des Beaux-Arts a desiré que le public jouît, comme elle, de ces productions d'un sculpteur justement célèbre ; et M. le directeur-général des Musées a secondé son vœu, en faisant placer les figures de M. Canova dans le salon d'exposition publique, où elles sont restées plusieurs mois.

La classe a nommé, dans le cours de cette année, six correspondans, savoir : MM. Suvée, peintre, directeur de l'Académie de France à Rome ; Sainte-Ourse, peintre à Genève ; Boissieu, graveur à Lyon ; Porporati, graveur à Turin ; Fabre, peintre à Florence ; Réga, graveur en pierres fines, à Naples.

Elle a aussi fait des pertes : M. Calderari, architecte distingué, à Vicence, et associé étranger, y est mort dans un âge avancé. Nous rendrons à sa mémoire, dans une autre séance, l'hommage public qui lui est dû.

M. de Humboldt, correspondant de l'Institut a lu, dans la dernière séance de la classe de physique et de mathématiques, le troisième mémoire sur le voyage qu'il a exécuté avec M. Bompland, dans l'interieur de l'Amérique méridionale

nale et le Mexique. Dans le premier, il a tracé les observations faites dans l'Océan Atlantique, à la cîme du pic de Ténériffe, et dans la province de la Nouvelle-Andalousie. Dans le second, il a indiqué les opérations exécutées dans la province de Venezuela et les plaines de Calobozo, où il a fait des expériences curieuses sur le *Gymnotus electricus*. Dans le troisième mémoire, il a présenté le précis abrégé de sa navigation sur l'Orenoque et le Rio-Negro; navigation dangereuse, exécutée pour déterminer astronomiquement la communication de l'Orinaro avec la rivière des Amazones.

Ces mémoires, qui embrassent tout ce qui peut intéresser dans ces contrées, la géographie, la botanique, la minéralogie et l'histoire morale de l'homme, seront bientôt imprimés pour donner au public un précis abrégé de cette expédition, jusqu'à ce que les observations elles-mêmes lui puissent être présentées. On a déja commencé la gravure de plusieurs dessins de M. de Humboldt.

PARIS.

Nécrologie.

Nicolas-Joseph CUGNOT, né à Void, en Lorraine, le 26 février 1725, vient de mourir à Paris, rue de Tournon. Il avoit servi en Allemagne, comme ingénieur; il passa ensuite dans les Pays-Bas, au service du prince Charles. Des Pays-Bas, il vint à Paris en 1763; il y donna

des leçons sur l'art militaire. Il y publia différens ouvrages : en 1766, des *Elémens de l'art militaire, ancien et moderne*, 2 vol. in-12 ; en 1769, une *Fortification de campagne*, ou *Traité de la science de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchemens*, ouvrage estimé, 1 vol. in-12 ; en 1778, la *Théorie de la fortification*, avec des observations sur les différens systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places, vol. in-12, qui contient de plus une description d'une nouvelle planchette, avec la manière de s'en servir.

Cugnot imagina un nouveau fusil qu'il présenta au maréchal de Saxe, et qui fut adopté pour ses houlans. Il avoit construit à Bruxelles, un abricot qui étoit conduit par le feu et la vapeur de l'eau. M. de Choiseuil, ministre de la guerre, le chargea de faire construire une grande voiture sur les mêmes principes ; elle fut exécutée à l'Arsenal, et mise à l'épreuve : cette voiture existe à Paris au dépôt des machines.

Cugnot, avant la révolution, jouissoit d'une pension sur l'Etat, de 600 liv., seule ressource qui le faisoit vivre ; elle lui fut ôtée. A son âge, il auroit péri de misère sans les secours d'une dame bienfaisante de Bruxelles, qui étoit à Paris pendant la révolution ; mais les besoins de son âge augmentant, un ami de quarante ans, M. Messier, de l'Institut, fit, en sa faveur, un mémoire qui fut remis au mois de floréal an 8,

sous les yeux du Premier Consul : sa pension de 600 liv. fut rétablie, et l'on y ajouta 400 liv. de plus. Il ne sortoit plus depuis quatre ans. Il est mort célibataire, avec une vue excellente.

La mort de M. Méchain est une des plus grandes pertes que pouvoit faire l'astronomie : il ajoute un article bien remarquable au martyrologe de cette science, puisqu'il est mort victime de son zèle pour une des plus importantes et des plus difficiles opérations.

Pierre-François-André Méchain naquit à Laon, le 16 août 1744. Ses lettres m'avoient appris ses dispositions pour l'astronomie, et j'eus le bonheur de pouvoir le fixer à Paris en 1772. Le 13 août 1774, l'Académie approuva son premier mémoire sur une éclipse qu'il avoit observée à Versailles le 11 avril. Il étoit alors attaché au dépôt de la marine, où il a fait d'immenses calculs pour la perfection des cartes. Il découvrit et calcula plusieurs comètes. Il remporta le prix de l'Académie en 1782, sur la comète de 1661 dont on espéroit le retour pour 1790, et il y fut reçu la même année. Il fut chargé de la connoissance des temps ; et, depuis 1788, cet ouvrage a pris une nouvelle perfection : il étoit enrichi, chaque année, des travaux de M. Méchain. En 1792, il fut chargé du grand travail de la méridienne depuis Dunkerque jusqu'à Barcelone, conjointement avec M. Delambre : il revint en 1798. Mais pour compléter cet ou-

vrage, il voulut la prolonger jusqu'aux îles Baléares ; et il partit en 1803. Il avoit déja reconnu, avec des peines inouies, toutes les stations, et en avoit terminé trois, lorsqu'il est mort, le 20 septembre 1804, d'une fièvre qui règne tous les ans sur la côte de Valence, à cause des marécages et des rivières. On trouvera une notice plus étendue de ses travaux, avec son portrait gravé en 1800, dans le journal de M. Zach ; et je me propose de l'étendre encore dans l'histoire de l'astronomie pour 1804.

DE LALANDE.

DOUAY.

Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Douay.

Dans la dernière séance de cette Société, M. Moucheron, secrétaire-général, a rendu compte des travaux de ses membres pendant l'année. Voici quelques-uns des plus intéressans :

M. Tertelin a présenté de nouveaux procédés pour la purification des eaux.

M. Drapier a fait diverses observations pharmaceutiques sur la préparation de l'éther nitrique, sur l'analyse de la douce amère.

Le docteur Vaudier a présenté des considérations sur la production de la chaleur dans l'économie animale. Il a combattu la théorie des chimistes modernes, qui attribuent son développement aux divers changemens chymiques qui s'opèrent dans les phénomènes de la respi-

ration ; et il a cherché à établir que la chaleur animale est entièrement due à la force vitale.

Divers mémoires ont été lus par M. Duquesne, sur la nature et les propriétés de l'eau ; par MM. Potier et Lebreton, sur diverses expériences galvaniques faites à Douay, sur des suppliciés ; par M. Mauroy, sur un pont de nouvelle invention, propre à remplacer les ponts tournans ; par M. Lœillet, sur les moyens d'accélérer les progrès des sciences et des arts.

MM. de Lalande, Silvy, Thellier, de Wavrechin, ont lu plusieurs pièces de vers remplies d'intérêt.

La Société a mentionné honorablement les travaux qui lui ont été adressés par plusieurs de ses membres-associés, MM. Volney, sénateur, Nauche, Charpentier, Winckler, Dudangeon et autres.

La Société *d'agriculture et arts* du département du Nord, établie et séant dans la même ville de Douay, propose les deux questions suivantes, pour sujets de deux prix qui seront décernés dans les séances publiques que la Société tiendra aux époques ci-après indiquées.

Première question.

« Quelle méthode de propager, élever, nour-
« rir et renfermer les moutons de la race exis-
« tante actuellement dans le département du

« Nord, doit être suivie dans ce département « pour obtenir de ces animaux une laine égale « en qualité aux meilleures laines fournies par « les moutons d'Angleterre » ?

Deuxième question.

Un insecte, connu dans les campagnes sous la dénomination impropre de *puceron*, a, cette année, et plusieurs années précédentes, attaqué et détruit la plupart des fleurs des colzas. » Quel est cet insecte? Sous quel nom générique « et spécifique les naturalistes les plus célèbres « l'ont-ils désigné? Quelle est sa vie, soit dans « l'état de coléoptère, où il se trouve sur les « colzas, soit dans l'état de larve ? Quels enne- « mis naturels, quels moyens artificiels de des- « truction pourroient lui être opposés avec « succès dans l'un et l'autre état? En général, « quels soins pourroient préserver les colzas de ses ravages ? »

Il sera délivré à l'auteur du meilleur mémoire, sur l'une ou l'autre des deux questions proposées, un prix consistant en une médaille en or de la valeur de 150 francs.

L'auteur du meilleur mémoire sur la première question, recevra cette médaille à la séance publique que la société tiendra dans la première quinzaine du mois de fructidor an 13. Les mémoires relatifs à cette question devront être envoyés et parvenus, francs de port, au

secrétaire de la société, avant le premier thermidor prochain. Le terme est de rigueur.

L'auteur du meilleur mémoire sur la deuxième question, recevra la médaille proposée à la séance publique que la société tiendra dans la première quinzaine du mois de fructidor an 14. Les mémoires qui traiteront de cette seconde question, devront être envoyés et parvenus, francs de port, au secrétaire de la société, avant le premier thermidor an 14. Le terme est aussi de rigueur.

Les mémoires envoyés pour le concours ne porteront point le nom de leur auteur, mais seulement une devise ou sentence qui puisse servir à le faire connoître. A cet effet, il sera joint à chaque mémoire un billet cacheté, contenant la même devise ou sentence qui aura été mise au mémoire, et de plus, le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le mémoire, auquel il sera joint, remporteroit le prix.

Les membres résidans de la société sont seuls exclus du concours.

TARANGET, *président*; THOMASSIN, *secrétaire*.

MONTPELLIER.

Nécrologie.

L'Histoire naturelle vient de perdre Jacques-Philippe Raymond Draparnau, né à Montpellier le 3 juin 1772, âgé de 32 ans environ.

Draparnau fut studieux dès sa plus tendre jeunesse. A quinze ans, il soutint en philosophie une thèse qu'il avoit composée et dédiée à la Société royale des sciences. Cette thèse avoit pour titre : *Theses ex universâ philosophiâ.* C'étoit l'usage de faire soutenir les thèses de philosophie par deux élèves : mais Draparnau eut cette fois l'honneur de soutenir seul le choc des argumentateurs. Toute la Société des sciences assista à ses premiers succès ; et plusieurs membres de cet illustre corps l'interrogèrent, notamment MM. Poitevin et Chaptal : ces savans furent si satisfaits des réponses du jeune Draparnau, que le dernier se transporta chez son respectable père pour l'inviter à diriger son fils vers l'étude des sciences ; il employa tous ses efforts pour en obtenir la promesse.

Draparnau savoit le grec, l'hébreu, l'italien, l'anglais, l'allemand et l'espagnol ; il dessinoit supérieurement, et joignoit divers talens agréables à ses grandes connoissances.

Je m'étois particulièrement occupé d'un genre de plantes cryptogames, nommé les *conferves.* J'avois trouvé dans les environs de Bordeaux, un grand nombre d'espèces nouvelles de ce genre, que je dessinai et que je décrivis avec le plus grand soin ; je me proposois de publier un assez grand travail à ce sujet, lorsque j'appris que Draparnau s'occupoit de la même matière : je lui fis le sacrifice de tous les matériaux que j'avois acquis, et depuis ce temps, je n'avois

cessé de lui adresser tout ce que je pouvois acquérir de nouveau et d'intéressant sur les *conferves*.

L'histoire des Mollusques est une des parties de la science sur laquelle nous avons le moins de connoissances : Draparnau préparoit un grand travail sur ces animaux informes, qui jouent peut-être un des plus grands rôles dans la nature.

La Monographie des Conferves et l'*Histoire des Mollusques* sont les deux ouvrages que Draparnau avoit presque terminés, et qu'il alloit donner au public, comme le fruit de quinze ans d'observations, quand il fut attaqué de la maladie dont il est mort.

Une foule de sociétés savantes avoient donné à Draparnau le titre de membre et de correspondant; il avoit envoyé à ces diverses sociétés un grand nombre de mémoires sur divers sujets, qui prouvent tous et ses profondes connoissances en tout genre, et l'élégance de son style. S'il se fût pressé de donner au public les ouvrages dont il avoit arrêté le plan, il y a dix ans que Draparnau auroit un nom célèbre en Europe : mais il craignoit de publier; il vouloit produire des œuvres parfaites; et malheureusement il n'étoit encore connu que des savans qui s'occupent d'histoire naturelle; ceux d'Allemagne sur-tout avoient la plus haute opinion de son mérite, et lui rendoient justice.

Il est mort le 12 pluviose, à la suite d'une maladie de langueur, causée par la perte de son fils.

Cependant les sciences ne perdront pas tout le fruit des longs travaux de mon ami. M. Séneaux, son beau-père, médecin à Montpellier, possède tous les manuscrits qu'avoit recueillis son gendre. Il les mettra en ordre, et les publiera sans doute. Pour la *Monographie des Conferves*, attendue par les botanistes de toute l'Europe, la famille de Draparnau me propose d'en publier l'édition : je me chargerai de ce travail, comme ancien collaborateur d'un savant malheureux ; je tâcherai de répondre à la confiance que m'accorde une famille respectable ; et le desir de servir la gloire de Draparnau et les progrès des sciences, me tiendront lieu des talens qui me manquent.

Une vie détaillée de l'auteur et un grand nombre de planches exécutées d'après ses dessins, une foule d'observations nouvelles et une excellente méthode, feront de la *Monographie des Conferves*, un ouvrage intéressant. Cet ouvrage sera d'autant plus nécessaire au progrès de l'histoire naturelle, que le genre des *conferves* est absolument inconnu, et que tout ce qu'on en a écrit ne contribue pas à le faire connoître sous le vrai point de vue sous lequel les naturalistes doivent l'envisager.

BORY DE SAINT-VINCENT
officier de l'état-major.

ORLÉANS.

Si jusqu'à présent les habitans de cette ville n'ont fait aucun effort, soit pour avoir des

eaux salubres pour leur consommation et pour leurs besoins particuliers, soit pour se procurer des fontaines publiques, qui seroient un nouvel embellissement pour leur ville, la cause en est probablement qu'ils n'ont pas encore eu d'indications suffisantes sur la possibilité de l'exécution d'un semblable projet, dont cependant ils sentent tous les avantages. Un de leurs concitoyens, qui veut rester inconnu, a voulu provoquer le zèle et les talens des artistes à cet égard. Il a déposé entre les mains de M. le préfet du département du Loiret, une somme de 500 liv. tournois, destinée à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : *Indiquer les moyens les plus sûrs et les plus économiques d'amener des eaux salubres, et en quantité suffisante, sur ou vers l'un des points de l'enceinte de la ville d'Orléans, d'où elles puissent être distribuées journellement, suivant les besoins des habitans et des manufactures, dans les différens quartiers de cette ville.*

Les mémoires doivent être accompagnés de plans, dessins, profils de nivellement et devis estimatifs. Ces plans, dessins, etc., doivent être assez détaillés, pour qu'on puisse juger de la possibilité de l'exécution des moyens proposés et de la dépense que cette exécution entraîneroit. Le devis estimatif comprendra, sous un chapitre, tous les ouvrages à faire pour amener les eaux au bassin général de distribution, et ceux de construction de ce bassin et de

ses filtres ; et sous un autre chapitre, les dépenses à faire pour, du bassin général, distribuer les eaux dans la ville, à la superficie du sol. Les directions des conduites principales et secondaires seront indiquées sur un des plans gravés d'Orléans, qui se trouvent chez le libraire Perdoux.

Le jugement des mémoires est déféré à une commission présidée par le préfet du département, et composée de MM. Crignon-Désormeaux et Colas-Brouville père, membres de la chambre de commerce ; de M. Bouchet, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; de M. Genty, proviseur du Lycée, et de M. Moisard, professeur de mathématiques transcendantes au Lycée.

Le prix sera décerné le 27 thermidor an 13.

Les mémoires, plans, etc. seront adressés, francs de port, au préfet du département du Loiret, avant le premier messidor an 13. Les concurrens sont invités à ne pas se faire connoître, à mettre une devise en tête de leurs mémoires, à la transcrire sur toutes les pièces qu'ils y joindront, et sur un billet cacheté, contenant leurs nom, prénoms, profession et domicile.

Le fonds de ce prix est déposé dans la caisse du receveur-général. L'auteur du mémoire couronné recevra à son choix, ou la somme de 500 liv. tournois, ou une médaille d'or en valeur de cette somme.

LIVRES DIVERS.

BOTANIQUE.

D. Caroli Ludovici Willdenow, *Bot. et Hist. nat. prof. public. ord. Hortus Berolinensis*, c'est-à-dire, Jardin de Berlin, ou *Descriptions et figures des Plantes rares et peu connues qui se cultivent dans le jardin royal botanique de Berlin; par* M. *Charles-Louis* Willdenow, *professeur public ordinaire de botanique et d'histoire naturelle.* Second fascicule. A Berlin, chez Schuppel, 1804. *in-folio.*

1.o *Cypripedium pubescens.* Racine vivace, brune, horizontale et tubéreuse. Corolle à quatre pétales d'un jaune verdâtre, avec des points rouges; la lèvre dunectaire supérieur est oblongue, obtuse, triangulaire; le pétale inférieur court, les feuilles sont pubescentes. C'est ce dernier caractère qui a déterminé M. Willdenow à dénommer cette plante *Cypripedium pubescens.* Elle est originaire de l'Amérique Boréale. Ses semences, ainsi que celles de la famille des Orchidées, ne sont pas productives; sa propagation ne peut se faire que par les racines qu'on cultive dans des pots: elle fleurit en mai. C'est la treizième de cette nouvelle collection de M. Willdenow.

2.o *Sinapis integrifolia.* Moutarde à siliques glabres, étendues. Feuilles sub-ovales, sans divisions, lisses, doublement dentées. Cette nouvelle espèce vient des Indes orientales. On la

cultive en pleine terre : elle fleurit en juin et juillet; ses semences sont mûres en août.

3.° *Hudsonia ericoïdes.* C'est un arbuste que Plukenet a mentionné dans son *Mantissa*, sous cette dénomination : *Ericæformis suffrutex virginianus*, etc., et dont Bergius a donné la description et la figure dans les Actes de Stockholm, année 1778, Rome, etc., pag. 18. Ce sous-arbrisseau est de la Dodécandrie monogynie, et ressemble à la bruyère. Sa corolle est rosacée, à cinq pétales caducs, jaunes; ses étamines sont au nombre de dix, de douze ou de quinze, mais le plus souvent de douze. Il est originaire de Virginie et de Pensylvanie. Il est difficile à multiplier, quoique par boutures : il demande une terre spongieuse, mêlée de sable, et doit être conservé l'hiver dans l'orangerie : il fleurit en mai et juin.

4.° *Hieracium laevigatum.* Tige droite, rameuse, feuilles oblongues, lancéolées, glabres, pétiolées, le milieu profondément denté; fleurs paniculées, jaunes. La base du calice et du pédoncule pubescente. Racine branchue, perennelle. Sa culture est en pleine terre; fleurit en juin; se propage de racines et de semences. M. Willdenow ignore le lieu de sa naissance. Voyez son *Species plantarum*, t. 3, pag. 1590.

5.° *Pelargonium Canariense.* Pédoncule subbittiore. Feuilles triparates, dentées au sommet; fleurs pentandriques, tétrapétales, incarnates, avec des lignes purpurines. Tige de sous-arbrisseaux. Les îles Canaries sont sa patrie. Ce Geranium se propage de semences, et difficilement de boutures; fleurit en juin, juillet et août. Il demande l'orangerie l'hiver.

6.° *Cleome pungens.* Fleurs hexandriques; feuilles quinées, visqueuses. Tige piquante. Sous-

arbrisseau herbacé ; corolle tétrapétale couleur de chair ; fleurit le soir, depuis le mois de juin jusqu'en automne. Cette jolie plante doit être conservée dans la serre chaude. On la multiplie de graines : elles sont oblongues et brunâtres.

7.° *Raphanus cheiranthiflorus.* Raifort à siliques lisses, biloculaires. Feuilles radicales lyrées, obtuses, dentées ; les caulinaires pinnatifides, laciniées; les lanières lancéolées, pointues, presqu'entières. Cette plante annuelle croît en Espagne. Corolle cruciée, jaune, en grappes. Fleurit en juin, juillet ; sa semence se perfectionne en août; se resème tous les ans en pleine terre.

8.° *Salvia foaskalii* Sauge à feuilles lyrées et auriculées. Tige presque sans feuilles ; corolle à gueule semibifide bleue ; fleurs verticillées ; les anneaux contenant six ou huit fleurs. Semences au nombre de quatre, oblongues, noires, persistantes au fond du calice. Cette plante vivace, originaire du Levant, demande l'orangerie. Fleurit en juillet jusqu'en octobre, se multiplie de semences et par l'écartement de ses racines rameuses.

9.° *Lepechinia spicata.* Epi pédonculé avec des bractées. Feuilles ovales, crénelées, tronquées à la base. La lepechin est de la didynamie gymnospermie. Ce genre est consacré à l'honneur de J. Lepechin, savant professeur à Pétersbourg. La plante dont il est question dans ce n.° 21, est vivace ; la racine est branchue ; la fleur est blanche, verticillée ; produit quatre semences oblongues, nues au fond du calice ; paroît en juillet et août. Elle est facile à multiplier par les graines et par la division des racines. M. Willdenow ignore absolument sa patrie ; il

a reçu de sa semence sous le nom d'*Ulercia pyramidata.*

10.° *Mesembryanthemum tricolor.* Ficaire à feuilles amplexicaules, linéaires, spatulées, à points distincts; tige herbacée très-courte; racine annuelle, fibreuse; corolle polypétale; semence un peu ronde. Fleurit depuis les soirées de juillet jusqu'en automne; se multiplie de graines. On la croit originaire du cap de Bonne-Espérance.

11.° *Silene hirta.* Pétale obtus, divisé en deux parties. Fleurs solitaires, terminales, purpurines; calice en massue, avec dix stries; feuilles lanceolées, ciliées à leur base. Cette belle caryophyllée annuelle se reproduit facilement de graines, en pleine terre, tous les ans; fleurit à Nancy en juin et juillet. M. Willdenow en a reçu de la semence, sous le nom de *Silene ciliata:* j'ai également reçu du directeur du jardin royal, M. Lantier, de Copenhague, de sa graine, sous le même nom de *Silene ciliata*; et je le cultive annuellement dans le jardin botanique de la ville de Nancy, où il lève facilement sur terreau. Nous ne connoissons pas son lieu natal.

11.° *Viola blanda.* Violette sans tige. Feuilles en cœur, obtuses, planiuscules, glabres; pétales imberbes, blancs. Cette violette est vivace; croît spontanément dans l'Amérique septentrionale; fleurit en avril et mai: sa semence se perfectionne en été: on la multiplie de semences et de racines, en pleine terre.

Ce second fascicule ne le cède pas pour l'intérêt au premier. Chaque plante y est représentée d'après nature. Les amateurs, les naturalistes, et notamment les botanistes, doivent accueillir cette belle et riche collection. Willemet.

PRODROME *des cinquieme et sixième Familles de l'AEthéogamie : les Mousses et les Lycopodes ; par* A.-M.-F.-J. PALISOT DE BEAUVOIS, *associé-correspondant de l'Institut national, etc.* 1 *vol. in-8.° broché, papier vélin,* 3 *fr.* Paris, chez l'Auteur, rue du Parc, n.° 511, au Marais ; Fournier fils, imprimeur, rue des Rats, près celle Galande, n.° 3.

Cet ouvrage est le résultat de plus de vingt-cinq années de recherches et d'étude ; c'est le résumé de plusieurs mémoires lus successivement à l'Académie des sciences, et à la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national.

Dire que ces mémoires ont été approuvés par ces deux corps savans, c'est assez démontrer la bonté de l'ouvrage : d'ailleurs, M. Palisot de Beauvois est déja avantageusement connu par ses écrits et par plusieurs extraits de ses voyages. Les botanistes accueilleront donc avec intérêt ce Prodrome sur des plantes peu connues, et jusqu'à présent mal observées.

L'auteur envisage les *Mousses* et les *Lycopodes* d'après une nouvelle théorie. Il les distribue en genres naturels, d'après une méthode dont les caractères sont toujours constans et faciles à saisir.

L'ouvrage est terminé par une table synonymique très-bien conçue, et qui peut servir de modèle pour les autres branches de l'histoire naturelle ; science dont la nomenclature n'est pas une des moindres difficultés.

BOTANOGRAPHIE *universelle*, ou *Tableau général des Végétaux : seconde édition* ; par François-Joseph LESTIBOUDOIS, *médecin, professeur de Botanique et membre de la Société des Amateurs des Sciences et Arts de la ville de Lille : 2 vol. in-8. de plus de 800 pag., avec une grande et belle Planche gravée en taille-douce. Prix, 10 f. et 12 f. 50 cent. francs de port par la poste.* A Paris, chez *F. Buisson*, imprim.-libr., rue Hautefeuille, n.° 20 ; et à Lille, chez Vanackère, libraire, Grande Place.

CHIMIE.

ÉLÉMENS *de l'art de la teinture, avec une description du blanchiment par l'acide muriatique oxigéné : seconde édition, revue, corrigée et augmentée, avec deux planches ; par C. L. et A. B.* BERTHOLLET ; *2 vol. in-8. brochés, 12 fr., et 14 fr. 65 centimes, francs de port.* A Paris, rue de Thionville, n.° 116, chez *Firmin Didot*, libraire pour les mathématiques, l'architecture, la marine, et les éditions stéréotipes.

Nous reviendrons sur cet ouvrage important.

MÉDECINE.

JOURNAL *de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc. ; par MM.* CORVISART, LEROUX *et* BOYER. *Tome IX, mois de brumaire.* Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, n.° 28.

Le présent numéro contient les articles suivans. — Mémoire sur la polyphagie ; par M. le professeur PERCY. — Observation sur une maladie de l'organe de l'ouïe, guérie radicalement

par la perforation de la membrane du tympanum ; par *J. P.* Maunoir. — Observation sur une tumeur anévrysmale, avec un pédoncule, ayant son siége à peu de distance de la suture sagittale ; par M. Gaudichon. — Considération tendant à fixer les cas où le tampon peut être de quelqu'utilité dans les hémorragies utérinaires ; par M. Gardien. — Observation sur une mort subite causée par un coup de sang dans la poitrine ; par M. *J. J.* Leroux. — Observations additionnelles sur les quatre malades dont il a été parlé dans la notice insérée dans le numéro de vendémiaire an 13 ; par le professeur Halle. — Note sur l'ipécacuanha (*callicocca ipecacuanha*) adressée aux rédacteurs du Journal de Médecine ; par M. Alibert.

ÉCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE.

VII.e VIII.e et IX.e Cahiers de la seconde année de la Bibliothèque Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes ; publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an XI ; par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, *de la Société d'Agriculture de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes et littéraires.*

Ces trois cahiers, de 216 pages, avec des planches, contiennent, entr'autres articles intéressans et utiles :

Machine très-simple pour arroser les prés ; — Moyen d'empêcher les étangs de geler ; — Excellent préservatif contre les maladies contagieuses des bestiaux ; — Potage économique et

agréable, par *le comte de Rumfort;* — Blanchîment des toiles écrues en usage dans l'Inde; — Education des volailles à l'Ile de Bourbon; — Manière d'extraire le sucre du miel; — Deux remèdes nouveaux contre la goutte; — Guérison des chancres qui rongent les oreilles des chiens de chasse; — Description d'un fourneau d'évaporation; — Ciment turc pour les métaux, le verre, la porcelaine, l'acier, etc. etc. etc.

Recueil-Pratique *d'Economie rurale et domestique; par madame* Gacon-Dufour, *de plusieurs Sociétés d'Agriculture et Littéraires:* 1 *vol. in-12. de* 300 *pages, avec une gravure: seconde édition, corrigée, augmentée, et mise dans un nouvel ordre. Prix,* 2 *fr.* 25 *centimes; et* 2 *fr.* 75 *centimes, franc de port par la poste.* A Paris, chez *F. Buisson,* imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

On ne peut trop conseiller la lecture de ce petit manuel, dont l'utilité d'ailleurs paroît déja bien constatée, puisqu'il en est à sa seconde édition, recommandable d'ailleurs par les additions notables que l'auteur y a faites. Aucun des procédés qu'on y indique, ne se trouve dans d'autres ouvrages: ce n'est pas dans les livres que madame Gacon-Dufour les a appris; elle les tient de l'expérience et de la transmission qui lui en a été faite. Ainsi, à peu de chose près, tout y est neuf. Le style est absolument celui qui convient à la nature de ce livre, c'est-à-dire, simple, clair, et propre à faciliter l'intelligence de tous les objets énoncés. L'auteur ne prétend point parler à des économistes ni à des savans, mais à des mères de famille, à tous ceux, en un mot, qui doivent principalement

s'occuper de leur ménage, de la meilleure manutention de leur ferme, de leur basse-cour, de la culture de leurs terres, de l'éducation de leurs bestiaux; en un mot, de tout ce qui compose l'économie rurale et domestique.

LITTÉRATURE ARABE.

CHRISTOPH *Gottlieb von* MURR, *Beytraege zur arabischen Literatur; mit drey Kupfertafeln. Erlangen, bey Johann Christian* Schubars, 1803. C'est-à-dire, *Supplémens pour la Littérature arabe; par Christophe-Théophile de* MURR. Erlangen, chez Jean-Chrétien *Schubars*, 1803, in-4. de 47 pages, avec trois planches.

Les Arabes sont sans contredit un des plus anciens peuples de l'Univers. Dès les siècles les plus reculés, divisés par tribus errantes, soumis à des chefs guerriers, ils ont gardé leurs mœurs, leur caractère, leur indépendance: leur langue est aussi riche en expressions que les langues grecque et latine. Lorsque le goût de la littérature se répandit parmi eux; ils s'adonnèrent de préférence à l'astronomie, à la chronologie, et à l'interprétation des songes. C'est sur-tout chez les Maures, établis en Espagne et en Portugal, que les lettres et les beaux-arts ont été cultivés; ils possédoient des universités, des académies à Cordoue et à Grenade. L'étude de la langue arabe est donc plus intéressante, et offre beaucoup plus d'agrément qu'on ne pense: c'est un vaste champ peu cultivé, où il reste encore beaucoup à cueillir.

M. de Murr est connu avantageusement par ses différens écrits sur la littérature arabe: celui dont nous nous occupons contient sept

articles, dont le premier est une lettre du savant professeur *Tychsen*, relativement à l'inscription cufique qui se trouve dans la cathédrale de Cordoue : cette inscription lui fut communiquée par le consul espagnol à Bordeaux, M. *Ignatio de* Assa. Dans la traduction latine que M. Tychsen en donne, il rend les quatre premiers mots de la cinquième ligne par *multitudine luminarium et magnifico Propylæo*. C'est du mot arabe *almár* dont il s'agit : ce mot, rendu par *Propylæum*, ne se trouve dans aucun dictionnaire ; mais il est probable que la vraie leçon est *almanárathi*, mot qui répond exactement au précédent *annuari*. D'après cette conjecture, il faut traduire *multis luminibus et magnifico candelabro* : il se pourroit bien, qu'en examinant soigneusement l'original, on trouvât juste notre conjecture.

Le second article renferme l'explication d'une inscription cufique qu'on lit autour d'une patène qui a servi pour l'office de la cathédrale de Saint-Cassien, à Imola en Espagne. Il est étonnant qu'aucun savant n'ait fait attention à cette inscription ; Pastrizzi la prenoit en partie pour de l'hébreu et en partie pour de l'arabe. Paoli la croyoit étrusque ; Assemanni, Mazocchi et Mansi étoient d'avis que ces caractères n'avoient aucun sens, et que ce n'étoient que de vains ornemens faits pour embellir la patène. Il n'est pas hors de propos d'engager tous ceux qui s'occupent de littérature arabe, à faire bien attention aux formes des adjectifs de cette langue. Trompé par la forme ordinaire des adjectifs en *án*, M. Tychsen a rendu le mot *laán*, par *cupidè* : mais nous prévenons que *laán* est ici la forme la plus rare de l'adjectif masculin d'un mot en trois lettres, où le dernier *waw* se change

en *alif* avec le *fatha*, et par conséquent *lâáwon* en *láán*; mais la forme adverbiale de *lâáwon* n'existe point. Il falloit ainsi traduire *voraciter* au lieu de *cupidè* : alors le dernier mot *ikalon* signifie *homo vilis, abjectus, obscurus*, et non pas *reus* ; ce qui est prouvé par l'explication de *camnsi* et par le mot *laim*.

Le troisième article est une lettre arabe écrite par la sainte vierge Marie aux habitans de Messine. Voici l'origine de cette lettre, qui est assez curieuse : Un certain *Ignace* Andreas, patriarche d'Antioche, fit présent, au commencement du dix-septième siècle, à un de ses confrères, l'évêque *Athanase* Safar, Syrien de nation, d'un livre arabe écrit en caractères syriaques ; ce livre renfermoit entre autres cette lettre de Marie, qu'elle doit avoir écrite en hébreu aux habitans de Messine, à l'âge de 42 ans, après la naissance de son fils. *Ignace* Andreas avoit copié cette lettre d'un ancien codex : un pareil codex se trouva dans le couvent *dei Padri di S.-Antonio Abbate*, situé sur le Mont Liban ; et le vicaire-général de ce couvent, dom *Michaele* Metossita, avoit contracté la coutume de la lire souvent aux croyans. Ce codex syriaque étoit écrit sur du parchemin, en caractères chaldaïques; et on prétendoit, suivant la tradition, que saint Jean l'évangéliste l'avoit écrit de sa propre main.

On assure de plus que le célèbre historien syriaque et arabe Abulfaradsch avoit traduit cette lettre dans son idiôme.

La prétendue lettre de Marie, dont nous parlons, est en nouveaux caractères syriaques, appelés *karschunes*. L'imprimeur à qui on l'attribue, devoit être fort ignorant ; car, pour donner à sa fraude au moins quelque probabi-

lité, il auroit dû l'écrire en langue syriaque ou syro-chaldaïque, et non pas en arabe avec de nouveaux caractères syriaques. La traduction que M. de Murr nous a donnée de cette lettre est très-juste, et ses observations méritent d'être lues.

M. de Murr nous apprend encore qu'il y avoit à Messine, sur le maître-autel de la cathédrale, une image de sainte Marie ayant l'Enfant-Jésus sur ses genoux. On lisoit en haut ces mots :

ΜΗΡ.....ΘΥ
ΗΓΟΡΓΟ....ΕΠΗΚΟΟΣ
Μητης Θεου ἡ γοργο επηκοος

Ce qui, en latin, signifie :

Mater Dei velox propitia.

Ce tableau se trouve figuré dans l'ouvrage de Menniti qui en a ajouté une explication.

Le quatrième article renferme l'explication d'une inscription cufico-arabe, qu'on lit sur une lionne de bronze qui se trouve actuellement dans le musée, à Kassel. M. Tychsen ne devoit pas hésiter de lire *Amila fecit* : c'est l'inscription ordinaire de tous les monumens arabes ; on trouve même sur les miniatures, dans les manuscrits persans, les mots Amila ou Kathaba, avant le nom de l'artiste. La conjecture du traducteur, qui lit *almisála*, est très-ingénieuse.

Le cinquième article contient quelques réflexions sur les contes arabes appelés *Mille et une Nuits*. Le docteur Russel, le lieutenant Capper et d'autres voyageurs nous assurent que ces Contes jouissent de la plus grande réputation en Orient : les Turcs, les Arabes, les Persans tressaillissent de joie à la lecture de ces contes. Ils

passant des nuits entières à les écouter : à leur lecture, ils oublient leurs malheurs et leur misère, et ne peuvent jamais s'en rassasier. Les réflexions que M. de Murr fait sur ces contes sont très-judicieuses et très-savantes. Cependant il nous semble qu'ils ne sont pas seulement tirés du NATAKA des Indiens, mais aussi du *Pourana*, qui offre un grand nombre d'histoires semblables.

Plusieurs observations sur des coquilles ornées de sentences obscènes en langue arabe, font le sujet du sixième article.

Une collection de coquilles semblables, au nombre de 127 pièces, a été trouvée dans une mosquée démolie, aux pieds du Mont-Caucase. M. Tychsen en possède une qu'il a communiquée à M. de Murr, qui remarque que les Arabes appellent ces dessins obscènes, *dschubeitat*, *obscenitates*; mais il nous paroît que c'est plutôt le mot de *khebáis* qu'ils emploient pour désigner ces objets. On trouve de pareilles descriptions dans le second volume de l'Histoire arabe et persane de *Saadi*, publiée à Calcutta, 1795, in-fol. L'ouvrage de Saadi est un livre très-répandu dans l'Orient; mais on n'y rencontre ni de ces sortes de dessins, ni des descriptions relatives aux philtres dont il est ici question. Les obscénités de Saadi n'ont rien de commun avec les coquilles dont parle notre auteur. La Bibliothèque impériale possède un manuscrit des obscénités de Saadi.

Enfin M. de Murr parle dans le septième et dernier article de son ouvrage, de la littérature arabe en Portugal, en Espagne et à Agram : il donne l'explication de différens monumens des Arabes trouvés dans ce pays ; ce qui a beaucoup d'intérêt pour ceux qui s'occupent de la littérature et des monumens arabes. H. . . . n

JURISPRUDENCE.

JE CHERCHE LE BONHEUR ; 1 *vol. in*-8. *Prix*, 2 *fr.*, *et* 2 *fr.* 80 *centimes*, *franc de port.* A Paris, chez *Moutardier*, quai des Augustins. — *Dentu*, quai des Augustins, et palais du Tribunat. — Théodore *Varée*, quai Malaquais. — *Pichard*, quai Voltaire. — *Desenne*, palais du Tribunat. — Au grand Corneille, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 1280. — Et au dépôt des lois, rue Saint-Honoré, près Saint-Roch.

Cet ouvrage traite du divorce.

COMMERCE.

BIBLIOTHÈQUE *commerciale ; ouvrage destiné à répandre les connoissances relatives au commerce, à la navigation, et aux divers établissemens qui ont l'un et l'autre pour objet ; par J.* PEUCHET, *ancien membre du conseil de commerce au ministère de l'intérieur*, etc., *avec des tableaux ; troisième souscription, tome* 1.er. Paris, chez F. *Buisson*, rue Hautefeuille, n.° 20. An XII — 1804.

Ce volume contient entr'autres articles : *Mémoire sur les fabriques de draps du département de l'Indre.* — *Rapport de* M. Collin *: Loi sur les importations et exportations, les droits d'entrées et le régime des douanes.* — *Mémoire de la chambre du commerce de Paris, sur le commerce des cotons filés et des toiles de coton.* — *Mémoire sur le commerce et les fabriques du département de la Loire-Inférieure.* — *Industrie, fabriques et commerce du département de Rhin-et-Moselle.* — *Notice sur les voyages maritimes de Pythéas de*

Marseille ; par M. Azuni. — *Réflexions sur les meilleurs moyens d'établir les douanes*, etc. etc.

ART MILITAIRE.

Réflexions *critiques sur l'art moderne de fortifier, ou motifs pour approprier contre les moyens modernes de l'attaque, les avantages simples, faciles, et toujours majeurs du sens vertical à grandes dimensions ; par Hyppolite* Morlet, *ancien directeur des fortifications, avec cette épigraphe :*

> D'avance osons dire que 5 à 6 mètres (18 pieds) de plus en profondeur de fossés, formés, s'il le faut, par des remblais, vaudroient mieux pour un assiégé que tous les flancs modernes joints aux plus subtils tracés et défilemens, pourvu que ces fossés fussent armés de quelques casemates duement appropriées.

1 *vol. in*-8. *avec gravures. Prix, pour Paris,* 3 *liv., et franco* 3 *liv.* 60 *centimes.* Chez *Philibert Lenoir,* libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 1280, *au grand Corneille.*

GÉOGRAPHIE.

Abrégé *élémentaire de Géographie ancienne et moderne,* 2 *vol. in*-8. *avec sept cartes,* 10 *fr. pour Paris.* Chez *Bernard,* libraire, quai des Augustins, n.° 31.

Le premier volume se vend 3 fr. pour Paris. Il contient des notions de cosmographie ; un précis de géographie ancienne ; la description de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Europe moderne (hors la France qui forme le second volume) : il est terminé par des élémens de chronologie, suivis des époques majeures de

l'histoire ancienne, de celle du moyen âge, et de l'histoire moderne jusqu'à ce jour. Ce volume est à la deuxième édition.

Le second volume est la *Géographie de l'Empire français*, divisée en quatre parties; physique et mathématique, historique jusqu'en août 1804, statistique et topographique. Ce volume a 132 tableaux et une carte nouvelle des 108 départemens, enluminée, dressée par M. Lapie, et gravée par P. F. Tardieu.

Ce dernier volume sert à compléter la première édition du Cours de *Géographie et d'Histoire*, par M. Mentelle, et forme, avec des changemens nouveaux, le quatrième volume de la deuxième édition de ce Cours complet. On donne ces additions *gratis* à ceux qui ont acheté depuis nivose an 12, le Cours complet.

VOYAGES.

Voyage pittoresque de la Syrie, etc.; 27.e, 28.e et 29.e livraisons, composées chacune de six planches.

I.ère pl. de la 27.e livraison. Plan du Stade et d'une portion de la grande galerie de Palmyre. — II.e pl. Entablement d'un tombeau détruit. — III.e pl. Plan du grand vestibule de Joseph, dans le château du Caire. — IV.e pl. Restauration d'un temple ægyptien : ce monument est situé près l'ancienne Péluse. — V.e pl. *idem.* Développement de la partie du milieu du temple.—VII.e pl. Temples ægyptiens, avec tous les genres d'accessoires dont on pourroit supposer que la magnificence ægyptienne décoroit ces grands monumens : deuxième et dernière planche de ce genre.

I.ère pl. de la 28.e livraison. Coupes et élévations générales du Temple du Soleil à Palmyre. — II.e pl. Mausolée d'Iamblichus; coupe du rez-de-chaussée. — III.e pl. Mausolée d'Elabélus; élévation du monument. — IV.e pl. Plans et élévations particulières du monument sépulcral des rois de Juda. — V.e pl. Plan général des trois monumens représentés dans les planches, n.os 28, 31 et 34. — VI.e pl. Plan de la grande église de Béthléem.

I.ère pl. de la 29.e livraison. Temple du Soleil à Palmyre; géométral de la porte de la cella du temple. — II.e pl. Restauration géométrale de l'entablement d'un tombeau détruit. — III.e pl. Temple de Jupiter à Baalbek; plan de l'édifice. — IV.e pl. Vue des anciens aqueducs de Tyr. — V.e pl. Aspect du Mont-Tabor en Galilée : la vue est prise du côté du chemin de Nazareth. — VI.e pl. Entrée solennelle du pacha au Caire.

BIOGRAPHIE.

PLUTARQUE, *ou Abrégé des Vies des hommes illustres de ce célèbre écrivain, avec des leçons explicatives de leurs grandes actions. Ouvrage élémentaire, destiné à l'usage des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe. 2 vol. in-12. imprimés sur philosophie, et ornés de portraits. Prix, 6 fr. et 8 fr., francs de port par la poste.* A Paris, chez *Gérard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 44.

Ce qui peut tout à-la-fois instruire et amuser convient à la jeunesse. L'ouvrage que nous annonçons remplit ce but; il peut donc être considéré comme élémentaire. L'abréviateur a recueilli avec soin les traits les plus frappans;

mais il n'a pas été moins attentif à supprimer des faits accrédités par l'ignorance et la superstition, et à écarter des détails ou insignifians, ou souvent trop licencieux. La leçon placée à la fin de chaque vie en est le résumé ; mais elle nous semble inutile et surabondante. Il vaut mieux, pour un élève, que le maître l'accoutume à résumer ses lectures de mémoire ; c'est un moyen plus sûr d'instruction. Le style nous a paru, en général, exempt de reproches ; il est ce qu'il devoit être, c'est-à-dire, simple, clair et précis.

ANTIQUITÉS.

LES MONUMENS *antiques du Musée Napoléon gravés par Thomas* PIROLI, *avec une explication par Louis* PETIT-RADEL, *publiés par E.* et *P.* PIRANESI, *frères*. A Paris, dans leur établissement chalcographique, à l'ancien collége de Navarre, 6.e, 7.e et 8e livraisons.

La première de ces trois livraisons contient : Diane et la biche de Cerynée ; — Mercure, dit le Lantin ; — Mercure ; — Mercure Enagonios ; — Vénus, dite de Médicis ; — Vénus, dite du Capitole ; — Vénus de Troade ; — Deux Vénus au bain ; — Et Vénus, dite d'Arles. La seconde offre : Vénus génitrix ; — Vénus, copiée de Praxitèle ; — Cupidon tendant son arc ; — L'Amour ; — L'Amour et Psyché ; — Amour et deux Dromadaires ; — Amour et deux sangliers ; — Amour et deux gazelles ; — Cérès colossale ; — Cérès. On trouve dans la troisième : Mars vainqueur ; — Mars ; — Mars Pyrrhus ; — Leucothée ; — Naissance de Bacchus ; — Education de Bacchus ; — Bacchus en repos ; — Bacchus Thesmophore ; — Bacchus tenant une coupe ; — Et Bacchus ivre.

ANTIQUITÉS d'*Herculanum gravées par Th.* PIROLI, *et publiées par F.* et *P.* PIRANESI, *frères*, 5.e, 6.e *et* 7.e *livraisons*. A Paris, chez *Piranesi*, *frères*, place du Tribunat, n.o 1554, et *Leblanc*, imprimeur-libraire, place et maison abbatiale Saint-Germain-des-Prés, n.o 1121. An XII et XIII — 1804.

Ces livraisons forment les trois premières du tome II des peintures. On y retrouve le même talent que dans les précédentes.

MÉLANGES.

TABLETTES *philosophiques, religieuses et littéraires; par* DURONCERAY (*Pierre Laigneau*), *défenseur officieux; avec cette épigraphe :*

> Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les lettres, en formant leur cœur à la vertu.

Télémaque, Liv. II, 1 *vol. in*-8, 2 *fr.* 50 *cent.*, *et* 3 *fr.* 25 *cent, franc de port; pap. vél.* 3 *fr.*, *et* 3 *fr.* 75. Paris, chez *Desenne*, palais du Tribunat. — *Marchand*, galerie de bois, n.° 188. — *Pillot* le jeune, rue des Trois-Maries, n.° 2. — *Lenormand*, rue des Prêtres-Saint-Germain-Lauxerrois. An XII-1804.

LE NARRATEUR DE LA MEUSE.

Le titre de ce nouveau journal indique assez dans quel esprit on se propose de l'écrire. Un NARRATEUR rend un compte fidèle des événemens et des choses, sans prendre parti dans aucune querelle, sans suivre ses propres affections.

Après les nouvelles étrangères et nationales, on donnera, dans cette feuille, le texte où l'ex-

trait des lois, des actes du gouvernement et de ceux des premières autorités, selon leur degré d'importance. Elle contiendra les principaux arrêtés, décisions ou avis de MM. les Préfets et Sous-Préfets. — On y analysera les jugemens remarquables des tribunaux de cassation, d'appel, criminel, de première instance et correctionnels; même ceux de commerce et de justice de paix. — La statistique du département de la Meuse, c'est-à-dire, sa description sous tous les points de vue, y sera comprise. — On y trouvera les documens que pourront publier la régie des domaines, celle des droits réunis, l'administration forestière, le directeur des contributions, les chambres de discipline des notaires, les bureaux d'administration du Lycée et des écoles secondaires de la Meuse, etc.

Il contiendra aussi la notice des travaux des Sociétés savantes, pour les arts, l'agriculture et l'instruction publique; mais en ce qu'on jugera applicable au département de la Meuse; les avis pour ventes volontaires ou en expropriation forcée; les offres de service ou réclamations; la nécrologie; les hallages dans le département; et, à diverses époques, les prix courans du commerce; enfin les annonces de productions littéraires.

Ce journal paroîtra régulièrement deux fois par semaine. Chaque numéro sera composé de huit pages grand in-8., cicéro, petit-romain et petit-texte. Il sera accompagné d'un supplément gratuit, quand l'abondance des matières l'exigera. La réunion de ces numéros formera plusieurs volumes par année, à partir de l'an XIII; ainsi le premier numéro paroîtra incessamment.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. Millin, *Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Institut National, de l'Académie de Goettingue, etc., etc.*

Le Magasin Encyclopédique a commencé à paroître dans un temps où les Sciences et les Lettres étoient privées des moyens de correspondance et de communication qui leur sont si nécessaires. Depuis cette époque, on a vu établir beaucoup de Journaux littéraires pour les différentes parties des Sciences; le Magasin Encyclopédique a cependant constamment joui de la faveur des Gens de Lettres et des Savans les plus distingués, pendant ses neuf années d'existence.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection

des neuf années du Magasin est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations et des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille, Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

Plusieurs hommes célèbres qui avoient concouru à ce Journal, sont morts depuis son institution; plusieurs autres ont bien voulu y prendre part, et on peut dire qu'il y a peu de collection qui présente une plus grande réunion de morceaux intéressans sur tous les genres de connoissances.

Ce Journal paroîtra à l'avenir sous le même titre de *Magasin Encyclopédique*, à commencer du 1.er janvier 1805. Il contient l'extrait ou la notice des principaux Ouvrages nationaux et étrangers; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, lui procure, sous ce rapport, beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

Ce Journal est composé de six volumes *in*-8.° par an. Il paroît le premier de chaque mois une livraison de 15 feuilles, faisant 240 pages.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez

M. Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Honget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

ANTIQUITÉS.

Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués ; par A. L. *Millin.* 145

HISTOIRE.

Tableau historique des découvertes et établissemens des Européens dans le nord et l'ouest de l'Afrique. 154

Origine des frères de la Rose-Croix, etc. ; par Christophe-Théophile *de Murr.* 195

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Bibliothecæ Arabicæ, P. III, IV et V. *D. J., præside* C. F. *Schnurrer.* 177

MEDECINE.

Traité des maladies vermineuses ; par Valérian-Louis *Brera*, traduit de l'italien ; par les CC. *Bartholi* et *Calvet*, neveu. 184

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Suite de la Notice sur les travaux des membres de l'Université et de l'Académie de Gœttingue. 201

HANOVRE.

Médailles frappées dans cette ville, en l'honneur de l'empereur des Français. 224

WURZBOURG.

Acquisition du cabinet de Blank, par l'électeur de Bavière, pour cette université.

MORAVIE.

Présent fait à la Société par M. le comte de *Berchtold.* *Ibid.*

ITALIE.

Publication du onzième volume des Mémoires de la Société italienne des Sciences. 225

INDES ORIENTALES.

Lettre de M. Lambton, sur la mesure d'un arc du méridien. 229

AMÉRIQUE.

Catalogue des ouvrages imprimés dans les Etats-Unis. 280

Extrait d'une lettre du professeur *Mitchill*, sur une masse d'or natif trouvée dans la Caroline du Nord. 231

INSTITUT NATIONAL.

Notice des travaux de la classe des Beaux-Arts de l'Institut national, pendant l'an 12. 232

PARIS.

Nécrologie.

Mort de Nicolas-Joseph *Cugnot.* 257

Mort de M. Méchain. 259

MONTPELLIER.

Mort de Jacques-Philippe-Raymond *Draparnau.* 263

DOUAY.

Notice des travaux de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Douay. 262

ORLÉANS.

Prix proposé à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : *Indiquer les moyens les plus sûrs, etc. d'amener des eaux salubres dans l'enceinte de la ville d'Orléans.* 267

LIVRES DIVERS.

Botanique.

Jardin de Berlin, ou Descriptions et

Figures des Plantes rares et peu connues du jardin royal botanique de Berlin; par M. Charles-Louis *Willdenow.* 270

Prodrome des cinquième et sixième familles de l'Æthéogamie: les Mousses, les Lycopodes; par M. *Palisot de Beauvois.* 273

Botanographie universelle; par Fr.-Joseph *Lestiboudois.* 274

Chimie.

Élémens de l'Art de la teinture; par A.B. *Berthollet.* *Ibid.*

Médecine.

Journal de Médecine, par MM. *Corvisart, Leroux et Boyer.* *Ibid.*

Economie rurale et domestique.

VIIe., VIIIe. et IXe. Cahiers de la seconde année de la Bibliothèque physico-économique; par C. S. *Sonnini.* 275

Recueil pratique d'économie rurale et domestique; par madame *Gacon Dufour.* 276

Littérature arabe.

Supplémens pour la Littérature arabe; par Chr.-Théoph. *de Murr.* 277

Jurisprudence.

Je cherche le Bonheur. 282

Commerce.

Bibliothèque Commerciale, par Jean *Peuchet.* *Ibid.*

Art militaire.

Réflexions critiques sur l'Art moderne de fortifier; par Hyppolite *Morlet.* 283

Géographie.

Abrégé élémentaire de géographie ancienne et moderne. *Ibid.*

Voyages.

Voyage pittoresque de la Syrie. 284

Biographie.

Plutarque, ou Abrégé des Vies des hommes illustres de ce célèbre écrivain. 285

Antiquités.

Monumens antiques du Musée Napoléon; par Louis *Petit-Radel.* 286

Mélanges.

Tablettes philosophiques, religieuses, etc.; par *Duronceray.* 287

Le Narrateur de la Meuse. *Ibid.*

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

(N.o 23.) 1804.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ
PAR A. L. MILLIN,
Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

AVIS ESSENTIEL.

Les abonnés qui ont des réclamations de N.os. à faire pour l'an IX, sont invités à les adresser dans la quinzaine au bureau du Magasin. Passé cette époque, on ne garantit pas de pouvoir les compléter.

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Manget. chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

VOYAGE.

Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique; suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie françoise au Soioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les Sauvages; enrichi de planches gravées, dont deux cartes géographiques, et une coupe figurée de la chute de Niagara; par C. F. Volney, membre du Sénat Conservateur, de l'Institut national de France, membre honoraire de la Société Philosophique-Américaine de Philadelphie, de la Société Anglaise-Asiatique de Calcutta, etc. 2 vol. *in*-8.° 632 pag., *y compris un vocabulaire de la langue des Miamis.* Paris, chez *Courcier,* imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 71; et chez *Dentu,* imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240. — 1803.

L'Auteur judicieux qui a dépeint avec tant de vérité l'état physique et politique de l'Égypte et de la Syrie, les ruines de Palmyre, les mœurs et le gouvernement des Arabes, nous donne aujourd'hui ses vues sur le climat et le

sol des États-Unis d'Amérique, et des éclaircissemens, principalement sur des Colonies Franco-Américaines et sur les Sauvages. La juste célébrité du premier Ouvrage, garantit l'heureuse destinée du second.

Une analyse de cette nouvelle production, est un tribut de reconnaissance bien dû à l'homme instruit qui a sacrifié les plus belles années de sa vie pour éclairer ses semblables. En résumant les choses, nous conserverons les propres paroles de l'Auteur, autant que l'exposé le permettra. Leur clarté et leur énergie nous en font un devoir.

M. Volney exprime dans sa Préface la différence des circonstances de tems et de sa situation d'esprit, qui ont accompagné ses deux grands Voyages.

Lorsqu'en 1783 il partit de Marseille, ce fut de plein gré, avec cette alacrité, cette confiance en autrui et en soi-même, qu'inspire la jeunesse. Il quittait gaîment un pays d'abondance et de paix, pour aller vivre dans un pays de barbarie et de misère, sans autre motif que d'employer le tems d'une jeunesse inquiète et active, à lui procurer des connaissances d'un genre neuf, et embellir par elles le reste de sa vie d'une *auréole* de considération et d'estime.

M. Volney a, dans le premier Voyage, plus que rempli son objet.

Lorsqu'au contraire, en 1796, il s'est embarqué au Hâvre, c'est avec le dégoût et l'in-

différence que donne l'expérience de l'injustice et de la persécution. Triste du passé, soucieux de l'avenir, il est allé avec défiance chez un peuple libre, voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait, pour sa vieillesse, un asyle de paix dont l'Europe ne lui offrait plus l'espérance.

Il a été cette fois cruellement trompé. Une épidémie d'animosité contre les Français, traités en général de *Jacobins* et d'*Athées*, et des mécontentemens personnels produits par des soupçons les plus absurdes conçus contre lui, l'ont obligé de se retirer des États-Unis, après trois ans de séjour.

Il n'avoit pas été précédemment plus heureux en Corse : il nous dit, dans le cours de son Ouvrage, que dès 1790, en méditant sur les conséquences que pourraient avoir sur nos Colonies les principes et sur-tout la conduite de quelques amis des Noirs, il avait imaginé qu'il pourrait être d'une grande utilité publique et privée, d'établir dans la Méditerranée la culture des productions du tropique : et parce que plusieurs plages de Corse sont assez chaudes pour nourrir en pleine terre des orangers de vingt pieds de hauteur, des bananiers, des dattes, et que des échantillons de coton, de cannes et de café y avoient déjà réussi, il avoit projeté d'y cultiver ces denrées, et de susciter par son exemple ce genre d'industrie. Pour cet effet, il avoit acheté en 1792, près d'Ajaccio,

un domaine dans une position très-favorable, auquel il avoit donné le nom de *petites Indes*. Tout réussissoit à son gré, lorsque, trahi par la perfidie de Pascal Paoli, qui mit à l'encan le domaine des *petites Indes*, M. Volney se vit forcé de fuir d'une île qui a produit le génie. Depuis, il a eu au moins le bonheur de rentrer dans sa possession, et de la revendre sans beaucoup de perte. M. le Cardinal Fesch en est aujourd'hui propriétaire.

De retour en France en 1798, M. Volney conçut un plan vaste, une Histoire générale des États-Unis. Il eût remonté à l'époque la plus reculée : il eût fait un tableau de leur révolution, plus ressemblante à la nôtre que l'on ne pense : il eût tracé ensuite la conduite de ce peuple et de son gouvernement, depuis 1783 jusqu'en 1798. Mais entraîné par des affaires, tantôt privées, tantôt publiques, et arriéré depuis un an par de graves incommodités, il a senti que le temps et les forces lui manqueroient pour porter le travail à son terme : il s'est borné à ne publier que le tableau du climat et du sol, qui, sans nuire au reste, peut en être séparé.

C'est de cet Ouvrage dont nous entreprenons l'analyse.

Pour lui donner plus de clarté, nous diviserons l'ouvrage de M. Volney en cinq Sections, qui auront pour objet : 1.° le *sol des Etats-Unis*, 2.° *leur climat*, 3.° *des éclaircissemens sur la Floride, le New-Hampshire et le Vermont*, 4.° *des éclaircissemens sur des colonies*

franco-américaines, 5.° des observations générales sur les Sauvages.

Notre analyse sera longue.

Mais quel état mérite plus d'être connu, d'être approfondi, que les républiques d'Amérique, qui, dans leur immense étendue formant une espèce de triangle, présentent une circonférence d'environ 1800 lieues communes de France; dont la population, depuis vingt ans que l'Angleterre a reconnu leur indépendance, est devenue cinq fois plus considérable qu'elle ne l'étoit alors; qui notamment contenoient il y a trois ans 8,053,000 individus, suivant les dénombremens de 1800 et de 1801, tandis qu'elles n'en contenoient il y a quinze ans que 3,083,622 suivant les dénombremens de 1787 et 1788; *Élémens de Statistique, traduits de W. Playfair par Donnant;* qui, enfin, depuis la réunion de la Louisiane, vendue par la France, et des pays cédés par des nations indigènes, ont acquis une influence plus réelle et plus relative, plus directe et plus indirecte, que la France en étendant ses frontières jusqu'aux bords du Rhin, et que l'Angleterre par ses conquêtes dans les Indes orientales et occidentales? — *Moniteur*, 15 *janvier* 1804.

Section I.ere *Sol des États-Unis.*

Cette première section comprend sept paragraphes.

M. Volney y passe successivement en revue :

la *situation géographique du pays;* son *aspect;* les *chaînes de montagnes* qui le traversent; la *structure intérieure du sol;* les *anciens lacs du pays;* ses *chûtes* ou *cataractes* prodigieuses; et les *tremblemens de terre*, qui l'ébranlent si fréquemment.

Nous mettrons en parenthèse les chapitres correspondans de l'Ouvrage.

I. (Chap. I.) M. Volney donne d'abord la *situation géographique*, la plus exacte, de l'ensemble des États Unis.

II. (Chap. II.) L'*aspect* du pays est ensuite le premier objet qui le frappe. Pour un voyageur européen, et sur-tout pour un voyageur habitué, comme lui, aux contrées nues de l'Égypte et de l'Asie, et des bords de la Méditerranée, le trait saillant du sol américain est un aspect sauvage de forêt presque universelle, qui se présente dès le rivage de l'Océan, et qui se continue de plus en plus épaisse dans l'intérieur des terres.

III. (Chap. III.) La *chaîne des montagnes* est le trait dominant. Elle part du Canada inférieur et de l'embouchure du fleuve St.-Laurent; trace vers nord-ouest la frontière des États-Unis, jusqu'au New-Hampshire; pénètre par une ligne, presque sud, dans le Vermont; jette des rameaux qui repoussent à l'ouest et au nord-ouest les sources de l'Hudson; traverse ce fleuve à l'Ouest-Point par un chaînon très-scabreux; remonte sur la rive ouest de l'Hudson jusqu'à cette masse

de montagnes qui donnent les sources de la Delaware ; se divise ici en un faisceau de sillons montueux, qui, après s'être incorporé à la chaîne précédente, s'avance du nord-est au sud-ouest, à travers les états de New-York, de Pensylvanie, de Maryland, de Virginie, de Caroline-Nord ; réunit en cet endroit ses sillons, jusqu'alors parallèles, en un nœud, que M. Volney appelle l'*arc de l'Alleguény ;* forme un peu plus loin un point culminant de têtes de grands et petits fleuves, qui partent vers le nord, l'est et l'ouest ; se partage ensuite en une double bifurcation, qui d'un côté fournit les nombreux rameaux de Kentukey, et de l'autre s'avance à travers les états de Ténessie, tandis que la chaîne propre de l'Allegueny, restée presque seule, continue sa route au sud-ouest, et achève de limiter les deux Carolines et la Géorgie ; enfin, changeant de direction, se porte droit à l'ouest, jusqu'au Mississipi, et devient la ligne de partage entre le bassin de la Ténessie au nord, et les nombreuses rivières qui versent au sud dans le golfe du Mexique par les Florides.

Cette chaîne de montagnes, unique dans le monde, pour l'immensité de son étendue, la variété et la multiplicité presque infinie de ses sillons, présente encore un cas singulier en géographie. Plusieurs de ces sillons coupent à angle droit le cours des plus grands fleuves des États-Unis sur la côte Atlantique ; et ils ne leur laissent de passage, que par des brêches qui

attestent que la violence seule des eaux a pu rompre leurs digues.

Les Espagnols et les François ont appliqué à toute la longue continuité de cette chaîne, que les Sauvages du nord avoient appelé *Montagne sans fin*, le nom insignifiant d'*Apalaches*, qui est celui d'une tribu sauvage. Les géographes anglois et anglo-américains l'ont constamment désignée sous le nom d'*Alleguenys*. M. Volney croit que ce nom est sa véritable dénomination sauvage. Le géographe Evans a traduit le mot *Alleguey* par le mot *Endles* ou *sans fin*.

Quant aux hauteurs, elles diffèrent beaucoup. En Virginie, suivant les calculs de M. Jonatham Williams, neveu de Franklin, le Pic-Otter de l'Allegueny n'a que 1218 mètres $\frac{1}{7}$ ou 609 toises $\frac{1}{2}$; et d'autres pics n'ont que 554, 577, 683 et 822 mètres; en Maryland, suivant Georges Guilpin et James Smith, les pics n'ont au plus que 352, 637 et 822 mètres; en Pensylvanie, selon le docteur Roche, *Rush*, ils n'ont pas au-dessus de 395 mètres; dans l'état de New-York, le plus haut pic, mesuré en 1798 par Peter de la Bigorre, a donné de hauteur 1079 mètres; en Vermont, suivant Samuel Williams, le pic le plus élevé a 1049 mètres; enfin, dans le New-Hampshire, les montagnes blanches, que l'on voit de trente lieues en mer, n'ont, suivant la mesure de Samuel Williams, que 2361 mètres.

Ainsi le plus haut pic de l'Allegueny n'a que 2361 mètres ou 1180 toises, et sa hauteur

moyenne n'est que de 750 à 800 mètres, ou de 350 à 400 toises, tandis que le Chimboraço, au Pérou, a 6274 mètres, ou 3137 toises de hauteur; le Mont-Blanc, dans les Alpes, 4774 mètres, ou 2387 toises; le Mont-Perdu dans les Pyrénées, 3435 mètres, ou 1717 toises $\frac{1}{2}$; le Mont-Liban, 2905 mètres, ou 1452 toises $\frac{1}{2}$; et que la hauteur moyenne des plus grandes chaînes du globe est de 5000 mètres ou 2500 toises pour les Andes, 3000 mètres ou 1500 toises pour les Alpes, 2700 mètres ou 1350 toises pour les Pyrénées, et de 2800 mètres ou 1400 toises pour le Mont-Liban,

Cette différence, ainsi que l'observe M. Volney, doit beaucoup influer sur la météorologie des États-Unis et de tout leur continent.

IV. (Chap. V.) La *structure intérieure du sol* offre des phénomènes remarquables.

M. Volney divise les États-Unis en cinq régions bien caractérisées.

La première région est celle des granits. Elle a pour limite la mer Atlantique, et englobe tout le nord de l'Amérique jusqu'à Long-Island, au fleuve Hudson, et au lac Ontario. Le granit se montre à nu dans plusieurs endroits de cette vaste contrée, dont il est vraiment le noyau.

Sur la rive droite du St.-Laurent, en face de Québec, ainsi que dans les environs de Boston, on voit abonder, avec surprise, un granit coloré de rouge, de noir et de gris, absolument semblable au bloc-piédestal qui porte la

statue du Czar Pierre I.er, à St.-Pétersbourg. Le bloc a été tiré du lac Ladoga.

M. Mackensic remarque que c'est dans la ligne de contact de ces immenses chaînes de granit, que sont placés les plus grands lacs d'Amérique.

Fait physique, bien digne de l'attention des naturalistes géologues.

La seconde région est celle des grès. Elle comprend tout le pays montueux, depuis, au sud, l'angle de la Géorgie et l'Apalache, jusques vers le nord, à la rive droite de l'Hudson. Quelquefois ces grès admettent des mélanges de quartz blanc laiteux, appelé pierre à flèche, de quartz gris et de granit. Mais ces mélanges sont rares.

Ces montagnes de grès ne sont pas aussi nues que cette nature de pierres pourroit le faire penser. M. Volney a trouvé leurs plus hautes cîmes en Virginie couvertes de beaux arbres, et d'herbes hautes et vivaces, végétant dans l'excellent terreau noir kentukois, qui est le caractère distinctif du pays de l'ouest. La région élevée, qui s'étend au sud du fort Cumberland par-delà les sources du Potomack, jusqu'à celles de l'Yohgamy, est une véritable Suisse, très-riche en pâturages, dont la vigueur est entretenue pendant tout l'été par des nuages, des brouillards, et des pluies fines, dues à une élévation de 700 mètres. A l'égard des monts rocailleux et secs de Gauley et Laurel-hill, le géographe Evans n'en évalue les parties culti-

vables qu'à un dixième. Leurs vallées, enrichies comme ailleurs des terres roulées des montagnes, sont seules généralement productibles.

La troisième région est celle des terres calcaires. Elle embrasse la totalité du pays d'ouest, ou Back-Country, situé au couchant des Alleguenys, et se prolonge, suivant la remarque de M. Mackensie, dans le nord-ouest, à travers les rivières et les lacs, jusqu'aux sources de la Sakatchie, et à la chaîne des monts Chipéouans, qui sont un prolongement de la Cordillière des Andes. Tout le pays depuis le Tennessie jusqu'au St.-Laurent, entre les montagnes et le Mississipi, a pour noyau un immense banc de pierre crystallisée, dite *calcaire primitif*, recouvert, sur une couche, tantôt d'argile, tantôt de gravier, d'une couche d'excellent terreau noir, épais de quinze pouces dans les bas-fonds, et de six à huit pouces sur les ondulations et hauteurs.

La quatrième région, formée de sables marins, comprend toute la plage depuis Sandy-houk, en face de l'Isle Longue, jusqu'à la Floride. Sa limite dans l'intérieur des terres est un banc ou sillon de granit talkeux. Entre le banc et la mer, le sol, dans une largeur variable de trente mille à cent, c'est-à-dire, environ de 52,000 mètres à 172,000, ou de 26,000 toises à 86,000, est un sable évidemment apporté par l'Océan, qui jadis eut pour rivage le banc, ou sillon lui-même. Quelques terres argileuses, venues des montagnes par les débordemens des

rivières, forment avec ce sable un mélange fertile.

Peter-Kalm, voyageur suédois, en 1742, a observé qu'en Pensylvanie et New-York, le terrain est composé de différentes couches. Les couches de terre végétale sont de dix à douze pouces, celles de sable mêlé d'argile, de six à sept pieds, et celles de graviers et cailloux roulés, de trois à quatre pieds. Sous ces couches, placées horisontalement l'une sur l'autre, il a trouvé une couche de vase noire, fétide, remplie de roseaux et de troncs d'arbres. Il ne donne pas l'épaisseur de cette couche. C'est cette vase noire qui gâte les eaux de tous les puits à Philadelphie, entre quatorze et dix-huit pieds de profondeur.

La cinquième et dernière région est celle des alluvions fluviatiles. Elle s'élève en ondulations depuis le sillon des cascades, jusqu'au pied des montagnes de grès ou de granit. Si l'on calcule le volume, la rapidité, le nombre de tous les fleuves d'Amérique; si l'on observe que la plupart d'entr'eux, long-temps avant leurs embouchures, ont des lits larges depuis 600 jusqu'à 2000 toises, sur une profondeur de 20 à 50 pieds, et que dans leurs débordemens annuels ils noyent quelquefois le plat pays à 20 pieds de hauteur, on concevra que de telles masses d'eau ont dû opérer des mouvemens prodigieux de terrain. On a calculé que depuis 1720 jusqu'à 1800, c'est-à-dire en 80 ans, le Mississipi a poussé son comblement d'environ 15,000 dans

la mer, c'est-à-dire, d'environ 26,000 mètres, ou 13,000 toises. Ainsi, sous les yeux de trois générations, il a créé à son embouchure un pays nouveau, qu'il accroît chaque jour, et dans lequel il entasse des mines de charbon pour les siècles futurs, à raison des vases noires et des troncs d'arbres, qu'il entasse à plusieurs pieds de profondeur, et qui insensiblement se pourrissent et se convertissent en charbons.

V. (Chap. V.) M. Volney fait une observation bien juste sur de *grands lacs* qui ont dû exister jadis dans la partie de l'Amérique occupée par les Etats-Unis, et qui nécessairement ont disparu.

En effet, puisque les chaînes principales des Alleguenys se trouvent toutes dirigées en sens inverse au cours des grandes rivières, il est impossible, 1.° que leurs eaux, qui aujourd'hui arrosent le Maryland, la Virginie et la Caroline-nord, n'aient pas formé de grands lacs avant qu'elles se fussent ouvert un passage à travers ces montagnes; 2.° que ces grands lacs n'aient pas disparu, aussitôt que les eaux du James, de la Soskouana, de la Skoulkia et de la Delaware ont eu miné insensiblement ces montagnes, ou que les tremblemens de terre, qui ébranlent si fréquemment les côtes de la mer Atlantique, les ont eu entr'ouvertes.

VI. (Chap. VI.) M. Volney, après avoir développé l'état et les circonstances du sol des États-Unis, n'oublie point quatre singularités des plus remarquables de cette contrée, celles même qui les caractérisent le plus particulièrement, puis-

que le reste du globe n'a pas encore leur pendant. Nous parlons des quatre *chutes* ou *cataractes* de *Niagara*, de *Montmorency*, de *Cohoz*, et du *Potomack*.

La *chute du fleuve St.-Laurent à Niagara* est la plus célèbre et la plus curieuse. Quelques voyages, publiés récemment, ont déjà donné sur cette chute des détails propres à faire connoître ce phénomène gigantesque. Ils se sont attachés à en décrire plutôt l'imposant spectacle que les circonstances topographiques, dont néanmoins il n'est que l'effet. M. Volney s'occupe principalement de cette dernière partie. A cet égard, en renvoyant à l'ouvrage, et à la gravure excellente qui l'accompagne, nous nous contenterons de dire que, lorsqu'on est arrivé sur le flanc de la cataracte, on voit le fleuve se précipiter tout entier dans un ravin, ou canal, creusé par lui-même, d'environ 66 mètres, ou 200 pieds perpendiculaires de profondeur, sur une largeur d'environ 400 mètres ou 1200 pieds. Le fleuve y est encaissé, comme entre deux murailles de rochers, dont les parois sont tapissés de cèdres, de sapins, de chênes, de bouleaux. Au fond, le long d'une rive de roches écroulées et de sables déposés, on trouve des cadavres de daims, de sangliers, et d'autres animaux, entraînés par la cataracte, en voulant passer le fleuve au-dessus d'elle.

La *chute de Montmorency* se voit au-dessous de Québec. Elle a 220 pieds de haut, sur 45 à 50 de large.

La *chute de Cohoz*, trois milles avant l'embouchure de la rivière dans le fleuve d'Hudson, a 50 à 60 pieds de haut, sur 800 pieds de large. La nappe d'eau, en tombant, est brisée par une infinité de roches.

La *chute du Potomack*, à Matilda, au-dessus de Georges-town, a 72 pieds de haut, sur 8 à 900 de large.

A ces grands accidens de la nature, notre Europe n'offre de comparable que la *chute de Terni* en Italie, qui a 700 pieds de haut, mais dont le volume d'eau est peu considérable, et la *chute de Lauffen*, sous Schaffouse, où le Rhin se précipite, selon M. Coxe, de 70 à 80 pieds.

Après de si grands objets, les cascades des Alpes et des Pyrénées ne méritent pas qu'on en fasse mention.

Et maintenant que nous connoissons avec précision les *cataractes du Nil*, jadis si vantées, et que nous savons n'être que des *rapides*, depuis quatre pouces jusqu'à un pied, par chaque banc de granit, en basses eaux, nous avons, dit M. Volney, une nouvelle preuve de l'esprit exagérateur des Grecs, et de leur foible instruction en géographie et en histoire naturelle.

VII. (Chap. VII.) Nous avons parlé de la fréquence des *tremblemens de terre* le long de la côte Atlantique. M. Williams, à qui l'on doit des recherches curieuses sur cet objet, a trouvé la preuve de 45 tremblemens de terre dans ce pays depuis 1628 jusqu'en 1782. M. Volney prouve,

par des raisons pour ainsi dire sans répliques, que le lac Ontario, dont on n'a pu dans quelques endroits trouver le fond, est le cratère d'un volcan éteint, dont le foyer s'est étendu au-delà du Potomack dans le sud jusqu'en Virginie. Mais les tremblemens de terre n'ont point de traces dans les pays de l'ouest : on n'aperçoit pas non plus de vestiges de volcans au midi des lacs. Mais les Alleguenys en offrent plusieurs.

M. Volney espère que des recherches ultérieures confirmeront la conjecture, que l'Amérique Septentrionale a été dégagée bien postérieurement à la Méridionale, des eaux, soit océaniques, soit douces et fluviatiles, *qui ont jadis couvert la totalité de notre planète à une hauteur supérieure aux plus hautes montagnes*, et pendant une durée assez longue, pour suffire à la dissolution des matériaux du globe, qui se sont crystallisés depuis l'évaporation des eaux, ou leur retraite.

Section II. *Climat des États-Unis.*

Cette seconde section contient cinq paragraphes.

M. Volney y traite : *des variations dans la température de l'air ; du système des vents ; des différences entre le climat des États-Unis et celui de l'Europe ; de l'influence de la Lune ou du Soleil sur les vents* ; enfin, *des maladies dominantes* aux Etats-Unis.

I. (CHAP. VIII.) M. Volney appelle climat, non-seulement la latitude d'un pays, mais encore *la température habituelle de l'air.*

Le climat des Etats-Unis présente les contrastes les plus frappans, soit comparativement avec les latitudes pareilles de l'ancien monde, soit en lui-même.

M. Edouard Holihoke a observé, pendant sept ans, à Salem près Boston, par une latitude de 42 à 43 degrés, que le *maximum* du froid a été de plus de 19 degrés (1), le *maximum* du chaud à plus de 31 degrés, par conséquent que la variation a été de 51 degrés.

A Marseille, au contraire, qui est à 43 degrés 17 minutes de latitude, (nous ne citons que cet exemple) le *maximum* du froid n'a été que de 4 degrés, le *maximum* du chaud de 25, et la variation a été de 29 degrés seulement.

Il est certain en effet que dans les États-Unis il fait beaucoup plus froid en hiver, et beaucoup plus chaud en été, que dans les mêmes latitudes de l'ancien continent.

M. Volney a vu, pendant les deux hivers de 1797 et 1798, à Philadelphie, par le 40e. degré de latitude, qui est la même que celles de Madrid, Valence et Naples, où il gèle rarement, ou de très-peu de degrés, le thermomètre descendre à 17 et 18 degrés, plusieurs jours de

(1) M. Volney s'est servi de la graduation de Réaumur dans toute la suite de son ouvrage.

suite. Le froid est alors si vif, que la Delaware, qui est au 39°. degré de latitude, et qui a 800 toises de largeur, se trouve gelée en 24 heures. Elle reste ainsi fermée chaque hiver, 20, 30, et 40 jours, en une ou plusieurs reprises. Car il y a chaque hiver deux ou trois dégels.

Mais ce qui est pire, c'est que les variations journalières sont plus grandes et plus brusques sur la côte Atlantique, surtout dans les Etats du milieu, qu'en Europe.

Le climat de Pensylvanie, dit le docteur Roche, *Rush*, est un composé de tous les climats: l'humidité de l'Angleterre au printemps, la chaleur de l'Afrique en été, le ciel de l'Égypte en automne, et le froid de la Norwège en hiver.

Dans le cours des hivers, surtout en janvier et février, il arrive souvent, en moins de 18 heures, des variations de 6, 8, même 12 degrés. Les mêmes variations ont lieu en été. Il est ordinaire de voir, en moins de deux heures, le thermomètre tomber de 5, 6, même de 8 degrés, sur-tout après une pluie d'orage.

A Philadelphie, qui est à 40 degrés de latitude, il gèle tous les mois excepté en juillet. Il faut remonter à Oneida en Genesie, pour retrouver la même circonstance.

Ce qui contrarie totalement, dit M. Volney, la règle des niveaux, c'est qu'à la hauteur de Niagara, quoique l'on soit au point le plus élevé du plateau, l'air est encore si tempéré, que les froids n'y durent que deux mois avec

quelque âpreté : et à Montréal les neiges durent deux mois de moins qu'à Québec, quoique Québec soit situé plus bas sur le fleuve.

II. (Chap. IX.) M. Volney, après être entré dans les détails les plus satisfaisans sur la température de l'air dans les États-Unis, développe le *système des vents* dans la même contrée, avec la supériorité d'un physicien consommé. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Nous dirons seulement, comme résumé, que les courans d'air aux États-Unis parcourant de très-vastes surfaces, les vents y sont généraux beaucoup plus qu'ils ne le sont en Europe. Tel est sur tout le caractère des trois vents principaux, le *nord-ouest*, le *sud-ouest*, et le *nord-est*, qui semblent se partager l'empire de l'air aux États-Unis. Si l'on supposoit l'année partagée en 36 parties, on pourroit dire qu'à eux trois ils en prennent 30 ou 32, 12 pour le *nord-ouest*, 12 pour le *sud-ouest*, et 6 ou 8 pour le *nord-est* et l'est. Le surplus est distribué entre le sud-est, le sud et l'ouest. Le nord n'a presque rien.

Le *nord-est* vient d'une étendue de mers glaciales dont la surface, prolongée jusqu'au pôle, le sature sans interruption d'humidité et de froid. Aussi déploie-t-il éminemment ces deux qualités sur toute la côte Atlantique.

Ce n'est que vers le solstice d'été que le *sud-ouest*, qui vient d'une mer chaude, règne sur la côte Atlantique d'une manière plus constante qu'aucun autre. Il y devient l'agent prin-

cipal des orages, qui se multiplient dans les mois de juillet et d'août, et qui sont infiniment plus violens que les nôtres en France.

L'équinoxe d'automne apporte un changement à la direction du courant de l'air. Le *nord-ouest* pendant 30 ou 40 jours a la prépondérance, sans cependant régner seul.

Après cette période, le *sud-ouest*, qui n'avoit pas été entièrement éteint, se ranime et partage le reste de la saison avec le *nord-ouest*, qui s'éveille, et avec l'ouest direct, qui est le vent le plus égal, le plus serein, et le plus agréable de ce continent. Mais l'ouest dure si peu !

On ne peut mieux comparer le *nord-ouest*, qui vient de déserts glacés, qu'au *mistral provençal*, qui vient évidemment de la région supérieure des montagnes qui environnent les bassins du Rhône et de la Durance, théâtre spécial de sa furie. Il est plus fréquent l'hiver que l'été, et plus habituel sur la côte Atlantique qu'à l'ouest des Alleguenys. Il est essentiellement froid, sec, élastique, impétueux, et même tempêtueux.

III. (Chap. X.) M. Volney compare de suite le *climat des États-Unis avec celui de l'Europe*, quant aux *vents*, à la *quantité de la pluie*, à l'*évaporation*, et à l'*électricité*.

Il ne procède sur tous ces points qu'avec les principes de la plus saine physique.

Deux vérités constantes en géographie physiques, nous dit-il : 1°. les courans habituels

de l'air déterminent la température d'un pays ; 2°. la configuration du sol exerce sur ces courans une influence de direction ordinairement décisive.

L'Europe offre l'exemple et l'application de ces deux vérités en sens inverse de l'Amérique-nord. En Europe, les *vents* ne sont presque jamais généraux, parce que leur marche est interrompue d'abord par les hautes chaînes de montagnes, telles que les Pyrénées et les Alpes, qui forment des enceintes et comme de grands lacs d'atmosphère, séparés et distincts, et ensuite par une foule de chaînes secondaires, telles que les Asturies et les autres sillons d'Espagne; les Cévennes, le Mont-d'Or, le Cantal, les Vosges et les Ardennes, en France; les Apennins, en Italie; les Monts Krapacks, sur les confins de la Pologne; le Doffre de Norwège; et les montagnes d'Ecosse, qui, toutes bien supérieures aux Alleguenys, forment d'autres subdivisions également caractérisées.

Nous avons vu, au contraire, que les Alleguenys et leurs différentes chaînes n'étant que de basses montagnes, par comparaison avec celles de l'Europe, et n'offrant pas par conséquent un obstacle suffisant à rompre la marche des courans, les vents y sont et doivent être presque toujours généraux.

C'est cette différence de configuration entre l'Europe et l'Amérique-nord, qui paroît à M. Volney la cause principale, et peut-être unique, des étranges différences météorologiques que

l'on remarque dans les atmosphères de ces deux Continens.

D'abord, il est démontré par les observations les plus exactes faites par divers savans américains et européens, en un grand nombre de lieux, tant de la côte Atlantique que d'Europe, que par terme moyen il tombe un *tiers moins de pluie en Europe*, que dans l'Amérique-nord.

Il est encore démontré que l'*évaporation* de ces mêmes pluies se fait plus vîte aux États-Unis qu'en Europe, que l'on compte aux États-Unis moins de jours nuageux et plus de jours clairs qu'en Europe, et qu'ainsi en termes généraux il tombe aux États-Unis plus de pluie en moins de temps qu'en Europe.

Un dernier point météorologique, sur lequel le continent Américain diffère de celui d'Europe, est la quantité de *fluide électrique* dont l'air du premier est imprégné dans une proportion beaucoup plus forte. Les orages en fournissent des preuves effrayantes par la violence des coups de tonnerre, et par l'intensité prodigieuse des éclairs. M. Volney, d'après les papiers publics, a compté dix-sept personnes tuées par le tonnerre dans les mois de juin et juillet 1797; et feu M. Basche, petit-fils de Franklin, à qui il fit part de cette remarque, lui dit qu'il avoit compté dans le même-temps quatre-vingt graves accidens. Ils sont fréquens en rase campagne, surtout sous les arbres. L'on n'y connoît pas assez, dit M. Volney, l'efficacité des toiles et des taffetas vernissés, qui en pareil cas sont

le meilleur préservatif, en même-temps qu'ils garantissent de la pluie.

Ainsi, conclud M. Volney, la configuration plane de l'Amérique, en occasionnant la rapidité des courans d'air, la célérité de l'évaporation de l'eau, et la sécheresse de l'atmosphère, devient une cause primordiale de l'abondance de l'électricité.

IV. (Chap. XI.) M. Volney agite, immédiatement après, la question de savoir *si la Lune influe sur les vents*. Il discute la question sagement, et sa conclusion est, qu'il lui est impossible de reconnoître à la Lune aucune action immédiate ou sensible sur le système général des vents. Il ne nie pas que cette planète soit la cause du flux et du reflux de l'Océan. Mais en admettant à cet égard comme prouvée toute hypothèse de pression de la part de la Lune, rien n'est encore prouvé pour les vents.

Il n'en est pas ainsi, continue M. Volney, de l'action du Soleil, qui se manifeste, et dans la formation première des courans d'air, et dans leurs mouvemens généraux et partiels, et enfin jusques dans leurs irrégularités, toujours occasionnées par les degrés variables de chaleur, que sa présence ou son éloignement excite sur les mers et sur les continens, et par les circonstances topographiques des montagnes plus ou moins élevées, des terrains plus ou moins nuds ou boisés, qui empêchent ou permettent le passage des vents.

A ce sujet, M. Volney fait les observations

comparatives les plus intéressantes sur l'Amérique-nord et sur l'ancien continent.

Dans tout le cours de son voyage, soit sur la côte Atlantique, soit dans les pays de l'ouest, il a recueilli le même témoignage de l'amélioration du climat. Partout on lui a répété les mêmes circonstances, *des étés plus longs, des automnes plus tardives, des hivers plus courts, des neiges moins hautes, moins durables, mais non pas des froids moins violens :* et dans tous les établissemens on lui a dépeint ces changemens non comme graduels et successifs, mais comme rapides et presque subits. Il faut, dit-il, attribuer ces changemens, 1°. au déboisement du sol, et aux clarières percées dans la forêt continentale, lesquels produisent une masse d'air chaud, qui s'augmente chaque jour; 2°. à l'introduction des vents chauds par ces clarières, ce qui dessèche le pays plus rapidement et échauffe davantage l'atmosphère.

Par conséquent, dit M. Volney, il se passe en Amérique ce qui a eu lieu dans notre Europe, et sans doute dans l'Asie, où l'histoire nous représente tout l'ancien continent comme beaucoup plus froid jadis, qu'il n'est aujourd'hui. Horace et Juvénal nous parlent des glaces annuelles du Tibre, qui maintenant ne gèle jamais. Ovide nous peint le bosphore de Thrace sous des traits qu'on ne reconnoît plus. La Dacie, la Panonnie, la Crimée, la Macédoine même nous sont représentées comme des pays de frimats, égaux à ceux de Moscow, et ces

pays nourrissent maintenant des oliviers et produisent d'excellens vins. Enfin notre Gaule, du temps de César et de Julien, voyoit chaque hiver tous ses fleuves glacés de manière à servir de ponts et de chemins pendant plusieurs mois, et ces cas sont devenus rares et de peu de durée.

Si depuis dix ans, ajoute M. Volney, *l'on éprouve en France une nouvelle altération dans la température des saisons*, et la nature des vents qui la produisent, l'on oseroit dire que *c'est parce que les immenses abatis et dégâts de forêts, causés par l'anarchie de la révolution, ont troublé l'équilibre de l'air et la direction des courans.*

V. (Chap. XII.) M. Volney termine sa description du sol et du climat des États-Unis par un tableau des *maladies dominantes aux Etats-Unis*, surtout de la terrible *fièvre jaune*. Il en décrit les symptômes, et il propose des moyens d'y remédier, avec la modestie qui n'abandonne jamais l'homme vraiment instruit. Il a, nous dit-il, conversé avec des personnes de l'art, et il ne discute ces matières et les opinions diverses qu'avec la réserve qui convient à celui qui, n'étant point médecin, n'a fait qu'appercevoir l'étendue de la carrière.

Nous sommes persuadés que les gens de l'art ne verront que des idées saines et lumineuses dans les développemens de M. Volney, et qu'il n'est personne qui ne les lise avec cette sensibilité et cet intérêt qu'inspire l'amour de l'humanité.

Nous ne donnons qu'une esquisse: nous renvoyons au tableau.

Quatre maladies sont pour ainsi dire endémiques aux États-Unis:

1°. Au premier rang des maladies, que leur fréquence et leur universalité donnent le droit de regarder comme le produit du sol et du climat des Etats-Unis, se placent les *rhumes*, les *catharres*, et tout ce qui dépend des transpirations supprimées. Ils règnent dans toutes les saisons. Il résulte de leur répétition, qu'en peu d'années le poumon s'affoiblit, s'excorie, s'ulcère, et que devenant le siége et presque le cautère des humeurs viciées de tout le corps, le mal se termine par l'incurable consomption pulmonaire. M. Volney attribue les rhumes à l'usage trop fréquent que les Anglo-Américains font du thé presque bouillant.

2°. On est également d'accord sur la fréquence des *fluxions aux gencives*, de la *carie des dents*, et de la perte précoce de ce précieux instrument de la mastication. Sur cent individus au-dessous de trente ans, il n'y en a pas dix intacts à cet égard.

3°. Les *fièvres d'automne* avec frisson, les *intermittentes*, les *tierces*, les *quartes*, sont un autre mal régnant aux Etats-Unis. Elles sont sur-tout endémiques dans les lieux nouvellement défrichés et déboisés, dans les vallées, sur le bord des eaux, soit courantes, soit stagnantes, près des étangs, des lacs, des chaussées de moulins, et des marais. Les fièvres automnales ne

sont pas mortelles : mais elles minent les forces et abrègent sensiblement la vie. Le remède qui plaît le plus à ces malades, est celui qu'ils appellent *bitters*, les amers, dont l'eau-de-vie, le rhum et le vin de Madère sont la base ; et réellement ce remède est l'un des plus efficaces.

4°. Mais une maladie qui devient de plus en plus fréquente aux Etats-Unis, est la fièvre, trop connue sous le nom de *fièvre jaune*. Elle a tiré son nom d'un de ses symptômes distinctifs, la couleur de *citron foncé*, que dans la dissolution des humeurs prennent les yeux, puis la peau de tout le corps. Il sembloit que le Potomack, qui est entre la Virginie et le Maryland, lui servit de limite. Mais depuis 1790 ses apparitions ont été si répétées et si funestes au nord de ce fleuve, qu'elle s'y est naturalisée, comme dans le sud. Elle est devenue un fléau épidémique à New-York, à Philadelphie, à Baltimore, à Charles-town.

La méthode curative a éprouvé des révolutions utiles.

Les principes théoriques de Brown furent d'abord reçus avec un engouement scholastique. Une mortalité effrayante en fut la suite. Les écrits et les cures de M. de Veze, médecin distingué et accrédité au Cap françois, opérèrent dans la théorie et la pratique des changemens heureux. On ne prodigua plus les toniques, ni le vin de Madère. On usa de la saignée avec discrétion. On provoqua ensuite les sueurs par

des bains et des fomentations de vinaigre, qui quelquefois soulagèrent.

De ce moment, un schisme salutaire dans les colléges a ouvert à la science et à l'esprit d'observation des routes nouvelles.

Des médecins éclairés ont observé, 1°. que la *fièvre jaune* attaque plutôt les villes populeuses que les villages; 2°. que dans les villes elle affecte presqu'exclusivement les quartiers bas, remplis d'immondices, d'eaux croupies, les rues non pavées, non aérées, boueuses, et surtout les quais et leur voisinage; 3°. qu'elle n'apparoît qu'en juillet, août et septembre, lorsque les grandes chaleurs font fermenter ces matières infectes; 4°. qu'elle attaque de préférence les habitans mal nourris et sales des fauxbourgs, les ouvriers exposés au feu, ceux qui usent de liqueurs fortes; 5°. qu'aux Antilles, aux îles de la Grenade, de la Martinique, de St.-Domingue, de la Jamaïque, la *fièvre jaune* ne naît que dans les lieux mal-sains; 6°. que partout l'on voit la *fièvre jaune* naître et s'enflammer en raison composée de la température chaude de l'air, de la sécheresse opiniâtre, ou de l'humidité temporaire, du calme de l'atmosphère, du voisinage des marais, de leur étendue, et sur-tout en raison des masses entassées de matières animales qui forment un foyer de putréfaction et d'émanations délétaires.

De tous ces faits, on a pu conclure que la *fièvre jaune* pouvoit naître et naît aux États-Unis.

Le seul collége de Philadelphie a persisté dans le système de l'importation.

Quant au caractère contagieux, M. Volney ne peut admettre ni la négative absolue de quelques médecins, ni le cas général et constant que supposent quelques autres. Cette dernière alternative est exclue par trop de faits incontestables, et la négative est trop contradictoire avec l'origine du mal.

M. Volney pense que le gouvernement central pourroit employer des préservatifs efficaces de la *fièvre jaune*, en prescrivant, 1°. l'usage sévère des lazarets pour les maladies importées par les vaisseaux ; 2°. en interdisant des comblemens de terrains à force d'immondices et même de charognes ; 3°. en établissant des réglemens de police pour le pavage des rues, inusité et méprisé jusqu'à ce jour ; 4°. en empêchant toute eau croupissante et tout amas de matières putrides ; 5°. en écartant des villes ces vastes cimetières pestilentiels, dont l'usage est conservé avec un respect superstitieux ; 6°. en obligeant à murer et paver les fosses d'aisance, qui dans l'état actuel filtrent à travers un terrain sableux dans les puits et les pompes, non murés ; 7°. en dirigeant l'attention des citoyens sur leur régime alimentaire vicieux, qui leur fait préférer, à déjeûner, des rôties imbibées de beurre, du fromage le plus gras, des tranches de bœuf ou de jambon salés, fumés ; et à dîner, les pâtes bouillies, sous le nom de *pouding*, les plus graisseuses, et les sauces, même pour le

bœuf rôti, les turneps et les pommes de terre, noyées de beurre fondu, de saindoux, de lard ou de graisse, toutes choses presque indissolubles.

Voilà, dit M. Volney, quels sont les caractères principaux du sol et du climat des Etats-Unis, de ce pays devenu si célèbre, et propre à jouer un rôle si imposant sur la scène du monde.

Nous autres Européens, nous lui reprochons son trop de variabilité du froid au chaud, et du chaud au froid. Les Anglo-Américains sont presqu'offensés de ce reproche. Ils défendent leur pays comme une propriété. Hélas ! chaque individu, chaque nation, quelque soit son pays, sa ville, sa ferme, les préfère, dit M. Volney, à tout autre, par égoïsme, par intérêt, surtout par le motif, bien puissant, de l'habitude. L'égyptien préfère son fleuve, l'arabe ses sables brûlans, le tartare ses prairies découvertes, le huron ses immenses forêts, l'indien ses vastes plaines, le samoïède et l'eskimau les rivages stériles et glacés des mers boréales. Aucun d'eux ne voudroit changer, abjurer son sol natal.

Pour moi, dit M. Volney, sans renoncer aux préjugés de mes sensations et de ma constitution natale, le climat de l'Égypte et de la Syrie, de la France, et de tout ce qui entoure la Méditerranée, me paroît bien supérieur en bonté, salubrité et agrément, aux Etats-Unis.

Dans leur enceinte même, si j'avois un choix

à faire, ce seroit : sur la côte Atlantique, la pointe de Rhode-island, ou le chaînon du sud-ouest en Virginie, entre le Rappahannok et le Ronok : dans le pays d'ouest, les bords du lac Erié, dans cent ans d'ici, lorsqu'ils n'auront plus de fièvres : pour le présent, sur la foi des voyageurs, les coteaux de la Géorgie et de la Floride, lorsqu'ils ne sont pas sous le vent des marais.

M. Volney nous dit que, pendant les trois ans qu'il a passé en Egypte et en Syrie, il n'a eu d'autre maladie que l'*influenza* de 1783, tandis qu'aux Etats-Unis, en trois ans également, il a eu deux fièvres malignes très-graves, cinq ou six gros rhumes, et des affections rhumatiques, devenues incurables, et cela en se conformant, en chacun de ces pays, au régime suivi par les habitans.

Section III. *Eclaircissemens sur la* Floride, *le* New-Hampshire, *et le* Vermont.

Nous ne nous étendrons point sur cette troisième section, qui ne nous paroît pas d'un intérêt aussi général.

Nous dirons seulement, quant à la *Floride*, que son sol, d'après le livre estimé de Bernard Romans, qui est une courte histoire naturelle et morale de la Floride orientale et occidentale, est généralement un sable blanc, recouvert d'une couche d'argile blanche. Le rivage de la mer est sans arbres : l'intérieur est couvert de pins.

Nous dirons, pour ce qui concerne le *New-Hampshire*, que l'histoire de cet état, par J. Belknap, contient 3 volumes *in*-8°. qui n'ont point été traduits en françois. Les deux premiers contiennent l'historique de la colonie depuis son établissement. Le tableau qu'ils présentent est d'autant plus curieux, qu'on y trouve l'origine d'une foule d'usages tout-à-fait singuliers, autrefois prescrits par des lois, tournés aujourd'hui en habitude, et composant plusieurs parties du caractère des Anglo-Américains, leur ton cérémonieux, leur air grave et silencieux, et toute l'étiquette guindée dans la société des femmes. Le troisième volume est une excellente statistique, comparable à l'ouvrage, très-estimé, de M. Jefferson sur la Virginie.

Nous dirons, à l'égard du *Vermont*, que la très-bonne histoire de cet état par S. Williams, qui est en un seul volume *in*-8°., contient tout ce qu'il est important de connoître sur le Vermont.

Nous renvoyons aux trois ouvrages et à M. Volney.

SECTION IV. *Eclaircissemens sur* Gallipolis, *le* poste Vincennes, *et diverses colonies* Franco-Canadiennes.

Nous nous étendrons davantage sur cette section. Elle mérite d'autant plus d'attention de notre part, qu'elle a pour objet des François séduits et malheureux. Elle pourra servir de leçon,

leçon, et guérir de tout enthousiasme pour ces établissemens lointains, toujours magnifiques en apparence, mais se réduisant le plus souvent à d'affligeantes chimères.

I. On ne doit pas, dit M. Volney, avoir oublié à Paris une certaine compagnie du Scioto, qui ouvrit avec beaucoup d'éclat, en 1790, une vente de terres à 6 francs l'acre.

On annonçoit un climat délicieux et sain; à peine des gelées en hiver; des terres excellentes; une rivière, appelée par excellence *la belle Rivière*, riche en poissons; des forêts superbes; des arbres distillant le sucre; du gros gibier en abondance; sans loups, renards, lions, ni tigres; une facilité extrême de nourrir des bestiaux de toute espèce dans les bois.

Mais on ne disoit pas que ces belles forêts étoient un obstacle à toute culture; qu'il falloit arracher les arbres un à un, à grands frais; que, pendant une année, il falloit tirer les vivres de très-loin; que la chasse et la pêche, qui sont un plaisir quand on a bien déjeûné, sont de dures corvées dans un désert sauvage; mais surtout que ces terres excellentes, qui notoirement se vendoient un prix infiniment modique dans les marchés des Etats-Unis, étoient dans le voisinage d'une espèce d'animaux féroces, pires que les loups et les tigres; les hommes appelés *sauvages*, alors en guerre avec les Etats-Unis.

On étoit en 1790! M. Brissot venoit de publier son ouvrage.

Les classes moyennes et honnêtes, où les

mœurs sont les plus pures, furent indignement trompées.

M. Volney, pour visiter ses compatriotes, pour leur porter des consolations, pour ranimer leur courage, pour les aider de ses sages conseils, fit, en juin et juillet 1795, plus de cent vingt lieues de Philadelphie à Blue-Ridge; il traversa plus de quatre-vingt lieues de pays montueux et presque désert; il risqua même sa vie en descendant vingt-deux lieues en canot la rivière du grand Kanhaouah.

Il ne trouva que des Français déçus de leurs espérances, mécontens de leur sort, abattus, consternés!

Il fut frappé de l'aspect sauvage de *Gallipolis*, du teint have, de la figure maigre, de l'air malade et souffrant de tous ses habitans.

Des Français, à deux mille lieues de leur patrie, ne recherchèrent point la conversation d'un Français!

Leurs maisons, quoique blanches, n'étoient que des huttes de misérables troncs d'arbres, mastiquées de terre grasse, couvertes de bardeaux, par conséquent mal abritées et humides.

La sensibilité de M. Volney perce dans ses récits: on ne peut que partager ses peines.

Les Français, en arrivant sur les bords de l'Ohio, ne purent se mettre en possession des terres que leur avoit vendues la compagnie du Scioto. Cette compagnie avoit failli envers la compagnie de l'Ohio, venderesse et propriétaire primitive, qui, n'étant point liée par des enga-

gemens contractés par ses débiteurs, refusa aux Français les terrains qu'ils avoient payés.

Ils furent obligés d'acheter et de payer de nouveau.

Le fils du général Putnam leur procura, de la compagnie de l'Ohio, un terrain de 912 acres, moyennant une nouvelle somme de 1100 piastres. Il ajouta à cette vente la faveur de refuser 1200 piastres de deux des colons qui vouloient accaparer le tout, et rançonner ensuite leurs infortunés compagnons.

A peine commençoient-ils à jouir, qu'en 1792 et 1793 ils furent bloqués par les Sauvages. Quatre Français furent enlevés, un cinquième fut scalpé (1); le malheureux a survécu à cette horrible opération!

Depuis, un décret du Congrès de 1795 a fait don à ces pauvres Français de 20,000 acres, à prendre en face de Sandy-Creek. Ce don est d'autant plus digne d'éloges, que déjà fermentoient les sentimens d'animosité qui éclatèrent l'année suivante contre le Gouvernement et le peuple français.

(2) Le scalpage est un supplice particulier aux sauvages de l'Amérique. Le sauvage saisit son ennemi d'une main par les cheveux, qu'il entortille ensemble avec force, pour séparer la peau de la tête, et lui mettant le genou sur la poitrine, il tire du fourreau, avec l'autre main, le couteau fatal, et cerne la peau autour du front, se servant de ses dents pour l'arracher. Le scalpé, qui a le bonheur de survivre, se couvre le sommet de la tête avec une calotte d'argent ou d'étain.

Malgré ce bienfait, il n'est guère possible d'être dans un état plus malheureux que le sont nos compatriotes: aussi leurs plaintes sont-elles amères.

Il est dur, dit M. Volney, pour des Parisiens élevés dans la vie aisée de Paris, d'être assujétis aux travaux les plus pénibles de la campagne. On n'y trouve qu'à des prix démésurés des bras mercénaires dont on ne sent bien l'utilité que là où ils manquent, et l'argent y est d'une rareté excessive.

Il y a loin de là au bonheur poëtique chanté par le *cultivateur américain!* Ce sont pourtant, ajoute M. Volney, ces faiseurs de romans qui ont détruit l'aisance de plus de 500 familles!

II. M. Volney a aussi visité, au commencement d'août 1796, la colonie française du *poste-Vincennes* sur Wabache.

L'aspect du local est une prairie irrégulière d'environ trois lieues de long sur une de large, bordée de l'éternelle forêt, et parsemée de quelques arbres. Des champs de maïs, de tabac, de blé, d'orge, de pastique, même de coton, entourent un village composé d'une cinquantaine de maisons. Telle est la demeure d'un petit nombre de colons français, établis dans ce lieu depuis 60 ans. M. Volney fut attendri de leur voir à tous un visage très-maigre, la peau have et tannée, tout le corps comme exténué de jeûnes, sans parler des vêtemens qui annonçoient la pauvreté.

M. Volney conversa avec eux. Ils se plaigni-

rent à lui de ce que, depuis 1781, ils avoient éprouvé tous les revers. Pillés en 1782 par un officier Kentukois qui, sur des motifs bien ou mal fondés, avoit dirigé contre eux un petit corps: vers 1788, saccagés et en partie massacrés par les Sauvages en guerre avec les Etats-Unis, dont les Français faisoient partie.

A la vérité, en 1792, le Congrès, ému de pitié, leur avoit donné 400 arpens par chaque tête contribuable, et cent arpens par chaque homme de milice. Mais ils avoient vendu leurs contingens, chacun moins de 200 francs aux Américains, qui encore les avoient payés en toiles et autres marchandises sur lesquelles les vendeurs avoient gagné 20 à 25 pour 100.

III. M. Volney n'a pas pu voir par lui-même les autres *établissemens français* sur le Missisipi et le lac Erié, près des Illinois et dans la haute Louisiane.

Mais d'après le récit des Américains et des Canadiens, l'apathie, le découragement, la misère, règnent chez les colons français, à Kaskaskias, à Cahokias, à la prairie du rocher, à Saint-Louis, partout.

Ce grand et magnifique Missi-sipi, dont les environs sont vantés par M. Brissot, comme une terre promise, est un très-mauvais voisin. Fort d'une masse d'eaux bourbeuses et jaunâtres, large de 1000 à 1500 toises, se débordant chaque année de 25 pieds perpendiculaires, entraînant des arbres entiers déracinés, il vous atteint à des distances où vous ne l'auriez jamais soup-

çonné. Il ressemble à la plupart des grands agens de la nature, aux volcans, aux orages, dont les prodigieux effets sont sans doute admirables, mais qui renversent et détruisent tout ce qu'ils rencontrent.

Toute la ci-devant Haute-Louisiane ne peut s'estimer à 700 hommes de milice, c'est-à-dire, à plus de 2500 têtes françaises.

Le dépérissement des établissemens français, comparé à l'accroissement de ceux des Anglo-Américains, est, dit M. Volney, un sujet de méditations.

C'est ici que M. Volney renouvelle les reproches que la vérité lui a déjà arrachés à *Gallipolis* et au *Poste-Vincennes*.

Les Français, plutôt chasseurs que cultivateurs, ne paroissent point propres, en général, à former des établissemens agricoles; ils préfèrent une vie tour à tour agitée et dissipée, indolente et oiseuse, à la vie sédentaire, laborieuse et patiente du laboureur: il leur faut recevoir des visites et en rendre; *voisiner* et *causer* sont, pour des Français, un besoin habituel et impérieux. On pourra dire, continue M. Volney, que ce besoin de conversation ou de *causerie* est un effet de la vivacité du sang, et d'une gaîté expansive de tempérament et d'esprit. Mais ne seroit-ce pas plutôt un produit factice de l'habitude et de l'opinion? Lui-même étant allé en Turquie, *causeur comme un Français*, en est revenu, après trois ans de résidence,

silencieux comme un musulman. De retour en France, il reprit aisément ses habitudes natives; mais à peine a-t-il eu vécu quelques mois aux Etats-Unis, qu'il contracta de nouveau *la taciturnité américaine.* Ces détails, dit M. Volney, ne sont point des bagatelles; il sont l'*emploi du temps*; et *le temps*, comme le dit Franklin, *est l'étoffe dont nous fabriquons la vie.*

Au contraire le colon américain, de sang anglais ou allemand, naturellement froid et mélancolique, oublie tout pour calculer à tête reposée un plan de ferme, et ne s'occupe sans vivacité, mais sans relâche, que de tout ce qui tend à sa création, à son perfectionnement...

Néanmoins, conclud M. Volney, je regrette que cette colonie du Scioto, précieuse par la moralité et l'industrie de ses membres, n'ait pas été dirigée, dans le principe, vers l'Wabache ou le Missi-sipi. L'addition de ses moyens à ceux des anciens colons y eût formé une masse capable de se défendre de l'invasion des Sauvages, et des agioteurs américains, et un noyau de ralliement pour d'autres français, prévoyans, et desireux de laisser à leurs enfans un héritage de liberté et de paix.

Section V. *Observations générales sur les Sauvages.*

Ces observations de M. Volney, contiennent une bonne partie de son second volume. Il ne s'est pas contenté de la lecture approfondie des Voyages estimés de Carver, de Bernard Ro-

mans, de Jean Long, d'Umfreville, d'Oldmixon. Il a vu de ses propres yeux, il a examiné de près les Sauvages eux-mêmes ; il a médité sur ces *hommes de la nature ;* il en a considéré de tout sexe et de tout âge ; il a eu le bonheur d'en rencontrer *un* d'une trempe d'esprit supérieure. C'est d'après les recherches morales et physiques les plus exactes, qu'il a écrit. Si ses résultats ne sont pas à l'avantage des Sauvages, il est au moins honorable pour eux que M. Volney ait trouvé de grands traits de ressemblance entre eux et les héros de l'Iliade.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des observations de M. Volney : nous les prendrons au hasard : elles sont toutes également frappantes.

Le nom d'*Indian*, que les Anglais et les Américains donnent aux Sauvages, et qu'on prononce presque comme *indigène*, est le nom qui paroît à M. Volney leur convenir mieux. Il lui semble bizarre d'avoir donné le nom des peuples de l'*Indus*, d'abord à ceux de l'Amérique méridionale, puis à ceux de toute l'Amérique, et cela par suite de la méprise des premiers navigateurs portugais qui, voulant se rendre dans l'Inde, s'écartèrent si fort à l'ouest, qu'ils se trouvèrent au Brésil, à qui, pour se consoler, ils donnèrent le nom d'*Inde occidentale.*

Le séjour de M. Volney au *Poste-Vincennes* lui donna occasion d'observer les différentes nations ou tribus qui vivent sur le haut Wabache, les *Ouyas*, les *Péourias*, les *Sakis*, les

Piankichas, les *Miamis*. Ces sauvages sont au nombre d'environ 4 ou 500 têtes.

L'aspect de ces hordes fut pour M. Volney un spectacle aussi nouveau que bizarre. Imaginez, nous dit-il, des corps presque nus, *bronzés* par le soleil et le grand air, reluisans de graisse et de fumée, la tête nue, de gros cheveux noirs, droits et plats, le visage masqué de noir, de bleu et de *rouge*, un petit tablier carré couvrant le pubis des hommes, un autre couvrant le coccyx; les femmes un peu plus couvertes sur les hanches, et différant encore des hommes en ce qu'elles portent presque sans cesse un ou deux enfans sur le dos, dans une espèce de sac, dont les bouts se nouent sur le front. Qui a vu des bohémiens et des bohémiennes a des idées très-rapprochées de cet attirail.

On vante la taille svelte et bien prise des Sauvages; mais on ne réfléchit pas que les parens délaissent ou détruisent les enfans mal conformés, et qu'on envoie les vieillards *vivre dans d'autres climats*, c'est-à-dire, qu'on les tue.

Si les Sauvages n'ont pas de barbe, c'est parce qu'ils prennent un soin particulier, continuel, presque superstitieux, de se l'arracher et de s'épiler tout le corps.

Ils naissent blancs comme nous; ils restent blancs jusqu'à ce qu'ils aient été brunis par le soleil, et par les graisses et les sucs d'herbes dont ils s'oignent. Les femmes mêmes ont tou-

jours blanche la portion de la ceinture, des hanches et des cuisses qui ne cesse pas d'être couverte de vêtemens. Il est faux que la couleur bronzée des Sauvages soit innée, et qu'elle soit la même dans toute l'Amérique-nord. La couleur varie de nation à nation, et est un de leurs moyens de se reconnoître. Si, comme la physique le démontre, il n'y a de couleur que par la lumière, il est évident que les différentes couleurs des peuples ne sont dues qu'à diverses modifications de ce fluide, avec d'autres élémens qui agissent sur notre peau, et même qui la composent. Tôt ou tard, dit M. Volney, il sera démontré que le noir des Africains n'a pas d'autre origine.

Dans l'hiver de 1797 à 1798, M. Welse amena à Philadelphie un chef de guerre des Miamis, célèbre chez les Sauvages sous son nom de *Michi-Kinakoua*, et chez les Anglo-Américains sous celui de *Petite-Tortue*, qui en est la traduction.

M. Volney eut avec lui plusieurs entretiens. Les résultats principaux en sont singulièrement intéressans.

Petite-Tortue confirma d'abord tout ce que M. Volney avoit appris au Kentukey et au Poste-Vincennes, de la vie anarchique et tracassière des peuplades, soit errantes, soit sédentaires. Les vieillards n'ont aucun pouvoir coërcitif sur les jeunes; un jeune guerrier, mutin ou superstitieux, peut en un instant ameuter une jeunesse toujours turbulente, et allumer une guerre qui compromet toute la peuplade.

Les traits de cinq tartares chinois, qui étoient venus à Philadelphie à la suite de l'ex-ambassadeur hollandais, Vanbraam, frappèrent M. Volney par leur ressemblance avec ceux de *Petite-Tortue*. M. Volney lui témoigna sa surprise : il lui montra une mappe-monde ; après lui avoir fait voir les différens lacs et les différentes rivières de l'Amérique-nord, il lui expliqua les moyens de communication de l'Asie avec l'Amérique, par le détroit de Béaring, et par les îles Aleutiennes. *Pourquoi*, dit *Petite-Tortue*, *les Tartares, qui nous ressemblent, ne seroient-ils pas venus d'Amérique? Y a-t-il des preuves du contraire? ou bien, pourquoi ne serions-nous pas nés chacun chez-nous?*

Petite-Tortue témoigna à son tour à M. Volney son étonnement sur la multiplication étonnante des blancs. *Il ne s'est pas écoulé*, dit *Petite Tortue*, *la vie de plus de deux hommes*, supposée de 80 ans pour chaque, *que les blancs ont mis le pied sur cette terre, et déjà ils la couvrent comme des essaims de mouches et de taons, tandis que nous autres, qui l'habitons on ne sait depuis quand, sommes encore clair-semés comme des daims.*

Sur ce que M. Volney lui demanda pourquoi les Sauvages ne multiplioient pas autant : *Ah*, dit *Petite-Tortue*, *notre cas est bien différent! Vous autres blancs, vous avez trouvé le moyen de rassembler sous votre main, en un petit espace, une nourriture sûre et abondante ; avec un terrain grand comme quinze ou vingt fois cette*

chambre, un homme cueille de quoi vivre toute l'année ; s'il y ajoute une pièce de terre semée d'herbes, il élève des bêtes qui lui donnent de la viande et du vêtement ; et voilà qu'il a tout son temps de reste pour faire ce qui lui plaît. Nous autres, ajouta-t-il, *il nous faut, pour vivre, un terrain immense, parce que le daim que nous tuons, et qui ne peut nous nourrir que deux jours, a eu besoin d'un terrain considérable pour croître et grandir. En en mangeant ou en en tuant deux ou trois cents par an, c'est comme si nous mangions le bois et l'herbe de tout le terrain sur lequel ils vivoient, et il leur en faut beaucoup.*

Ainsi, dit M. Volney, c'est un Sauvage qui, contre les préjugés de sa naissance et de ses habitudes, s'est trouvé conduit, par la nature des choses, à regarder comme base essentielle de l'état social, la culture de la terre, et, par une conséquence immédiate, la propriété foncière.

En résultat, malgré cet exemple, qui, dans le vrai, est un phénomène unique, M. Volney peint en général les Sauvages tels qu'il les a vus, et tels que les ont vus les voyageurs les plus véridiques et les plus sensés, *sales*, *fainéans*, *voleurs*, *ivrognes*, *affamés de chair*, *respirant le carnage avec une fureur tenant des tigres*, *d'un orgueil excessif*, *d'une vanité facile à blesser*, *et alors cruels*, *altérés de sang*, *implacables dans leurs haines*, *atroces dans leurs vengeances.*

Cependant M. Volney nous dit avec raison que, pendant son séjour dans les Etats-Unis, il a surtout été frappé de l'analogie qu'il a trouvée

chaque jour entre les Sauvages de l'Amérique du nord, et les anciens peuples, si vantés, de la Grèce et de l'Italie. Il a retrouvé dans les Grecs d'Homère, surtout dans ceux de son Iliade, les usages, les discours, les mœurs des Iroquois, des Dellwars, des Miamis. Les tragédies de Sophocle et d'Euripide lui peignent presque littéralement les opinions des *hommes rouges*, sur la nécessité, sur la fatalité, sur la misère de la condition humaine, et sur la dureté du destin aveugle; surtout dans le début de l'histoire de Thucydide, il n'est pas une ligne dont ne puisse faire l'application aux Sauvages de l'Amérique, *à l'exception de ce qui concerne l'Attique, dont les causes occasionnelles de civilisation sont trop remarquables pour que M. Volney les écarte.* On feroit, ajoute-il, un ouvrage extrêmement instructif, si l'on représentoit, sous ce point de vue de comparaison, l'histoire de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Italie; de ces temps inhospitaliers où tout étranger étoit un ennemi, où tout brigand étoit un héros, où il n'existoit de loi que la force, de vertu que le courage guerrier; où toute tribu étoit une nation; toute réunion de baraques une métropole. L'on écarteroit une foule d'illusions et de préjugés dont on égare, dont on fausse nos jugemens dans l'enfance et l'éducation; on apprécieroit ce prétendu *âge d'or* où les hommes erroient nus dans les forêts, vivans d'herbes et de glands; on en induiroit que les Pélasges, crus un seul et même peuple, errant ou répandu depuis la Crimée jusqu'aux

Alpes, n'ont été probablement que le nom générique des hordes sauvages des premiers indigènes, vagabonds à la manière des Hurons et des Algonkins, des anciens Germains et des Celtes; on sentiroit que les anciens Grecs furent de vrais Sauvages de la même espèce que ceux d'Amérique, avec les mêmes circonstances de sol et de climat, puisqu'alors la Grèce, couverte de forêts, étoit plus froide qu'aujourd'hui; l'on verroit, dans l'époque d'anarchie et de désordre de leur vie sauvage, l'origine de ce caractère d'orgueil et de jactance, de perfidie et de cruauté, de dissimulation et d'injustice, de sédition et de tyrannie; et cette fureur, cette rage, non-interrompues de massacres démocratiques, et de proscriptions olygarchiques et tyranniques, que les Grecs ont depuis montrées dans toute la suite de leur histoire; l'on porteroit le même jugement de ces autres Sauvages de l'Italie, appelés *Romains*, qui, par leur caractère, leur politique et leur agrandissement, ont une analogie frappante avec les cinq nations iroquoises; l'on supposeroit enfin que des colonies d'étrangers, plus avancés en police, venus des côtes d'Asie, de Phénicie, même d'Egypte, en s'établissant sur celles de la Grèce et du Latium, ont eu avec ces indigènes des rapports, tantôt hostiles et tantôt concilians, de la nature de ceux des premiers colons anglais dans la Virginie et dans la Nouvelle-Angleterre.

M. Volney termine son ouvrage par un Vocabulaire de la langue des Miamis, tribu établie

sur la rivière Wabache. A ce sujet, il invite le Congrès à suivre l'exemple que lui a donné l'impératrice Catherine II, en faisant imprimer un Recueil fait par le docteur Pallas, sur près de trois cents nations asiatiques, avec la confrontation, tant de leurs dialectes, que de plusieurs dialectes de tribus sauvages américaines, par le docteur Barton. Ce travail, dont l'idée est vraiment philosophique, a pour but d'éclaircir et de diminuer la confusion *babélique* des langues. Cette mine, curieuse et riche en nouveautés, a besoin d'être exploitée à fond et en grand. Le Congrès devroit, dit M. Volney, former une école de cinq ou six interprètes uniquement occupés, ne fut-ce que temporairement, à recueillir des Vocabulaires et des Grammaires sauvages. Dans cent, dans deux cents ans, il n'existera peut-être plus un seul de ces peuples. Depuis un siècle un grand nombre a déjà disparu. Si l'on ne profite pas du moment, l'occasion se perdra sans ressource de saisir le seul fil d'analogie et de filiation de ces nations avec celles du nord-est de l'Asie.

Telle est l'analyse que nous hasardons d'une des productions les plus estimables qui aient paru depuis long-temps. Puissions-nous avoir rendu notre essai digne de l'ouvrage et de son auteur! Puissions-nous inspirer à nos lecteurs le même intérêt dont notre travail nous a pénétré! Cet ouvrage, véritablement neuf, manquoit aux siences. Il abonde en beautés de plus d'un genre. Le naturaliste y trouve de grandes

vues ; le physicien une foule de faits précieux ; le cultivateur des instrutions d'une importance majeure ; le médecin des observations pleine de sens ; l'homme de lettres des rapprochemens on ne peut pas plus curieux. Le tableau du climat et du sol des Etats-Unis est un vrai supplément aux Théories de la terre de M. de Buffon , et de M. J. C. de la Métherie. Ce sera dans tous les temps un des meilleurs chapitres de l'histoire de l'univers.

J. B. E. B. Soreau.

AGRICULTURE.

AGRICULTURE.

Le Théatre d'Agriculture et Ménage des Champs, d'Olivier de Serres seigneur de Pradel; dans lequel est représenté ce qui est requis et nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir et embellir la maison rustique. Nouvelle édition conforme au texte, augmentée de notes et d'un Vocabulaire; publiée par la Société d'Agriculture du département de la Seine. 2 vol. *in*-8°. br.

C'est avec raison qu'on a reproché aux Français, d'ailleurs si jaloux de gloire, leur insouciance pour les hommes illustres qui sont nés parmi eux. Peuvent-ils ignorer que de l'éclat des noms fameux se compose la gloire nationale? Souvent ce n'est qu'après un long intervalle que d'heureuses circonstances reproduisent au grand jour l'homme de génie injustement oublié, et forcent, en quelque sorte, la génération au milieu de laquelle il revit, à une réparation publique. Tel est le cas où se trouve aujourd'hui Olivier de Serres. Le *Théâtre d'Agriculture*, qu'il dédia à Henri IV, fut accueilli avec

empressement par ses contemporains, et eut successivement, de 1600 à 1675, dix-neuf à vingt éditions; mais il cessa tout-à-coup d'être réimprimé, et demeura comme enfoui pendant près d'un siècle et demi. M. François De Neufchateau dans l'éloge dont nous allons parler, prétend en trouver la cause dans la proscription prononcée contre la réforme. Cette observation nous paroit aussi judicieuse que celle qu'il fait sur le siècle de Louis XIV: ce siècle si favorable aux lettres et aux arts, ne le fut point aux campagnes; ce siècle si fécond en grands monumens, dédaigna d'en élever un au patriarche de l'Agriculture. Une société recommandable par son zèle pour les progrès d'une science utile, s'est chargée de réparer cette indifférence, en exécutant un projet conçu par l'abbé Rosier, et annoncé dès 1786. C'est donc à la société d'Agriculture du département de la Seine qu'est due l'édition dont nous annonçons le premier volume.

Le texte de l'ouvrage a pour introduction *l'Eloge historique* du Columelle français par M. François de Neufchateau, qui, pour vivre dans la postérité, n'avoit pas besoin d'associer son nom à celui *d'Olivier de Serres*. On y remarque cette précision et cette pureté de style qui caractérisent toutes ses productions. Il expose,

il discute avec autant d'impartialité que de justesse et de sagacité tout ce qui peut contribuer à rehausser la vie privée et les écrits du seigneur de Pradel. Il n'a pas omis de nous instruire qu'Henri IV, qui savoit tout apprécier, marqua pour le *Théâtre d'Agriculture* une telle estime, que trois ou quatre mois durant, il *se le faisoit apporter après dîner*, pour le lire *une demi-heure*. L'auteur nous rappelle surtout que c'est à *Olivier de Serres* qu'on doit l'introduction en France des Vers à soie, et que, par ses soins, l'extrêmité de la terrasse des Feuillans, dite L'orangerie, aux Tuileries, reçut et vit prospérer une pépinière de vingt-mille muriers blancs. Un monument et une inscription aussi simples qu'honorables, et dont le panégiriste propose le plan et le modèle, devroient, selon lui, éterniser un tel bienfait. M. François de Neufchateau, aussi bon poëte que prosateur élégant, a consacré un second éloge à son héros, dans une épitre imitée principalement des vers latins de François de Chalendar. Ces deux morceaux sont suivis des deux pièces historiques qui viennent à l'appui.

Il y a longtemps qu'on est convenu de regarder l'Agriculture comme le premier des arts. Dans tous les temps, il a, en général, excité l'attention particulière des hommes d'état;

mais dans le nombre infini de savans qui en ont fait l'objet de leurs études, ne doit-on pas s'étonner qu'aucun n'en ait entrepris l'histoire. M. Grégoire a rempli, en quelque sorte, ce vide, par un *Essai sur l'Agriculture*, qui devoit trouver naturellement sa place dans un ouvrage tel que celui dont il s'agit. Malheureusement pour les lettres et pour sa gloire, la pénurie des faits l'a restreint au seizième siècle et au commencement du dix-septième ; et encore n'a-t-il donné que *l'histoire littéraire*, c'est-à-dire, *La nomenclature raisonnée* des principaux écrivains qui ont traité cette matière.

Après quelques réflexions sur les causes des progrès tardifs de l'Agriculture, l'auteur commence son examen par l'Italie, et ce devoit être, puisque là se refugièrent et refleurirent les lettres et les arts, qui de cette terre classique se répandirent dans toute l'Europe. Il résulte de ses recherches, que les contrées de l'Italie les mieux cultivées au 16e. siècle, étoient la Lombardie, la Toscane, le Ferrarois, le Bressan, dont Gallo disoit *quand il nait un Bressan, il nait un Agriculteur ;* le Bergamasque, et le Piémont, si riches en productions variées et en paturages. Gallo qu'on vient de nommer, a la prééminence sur tous les géoponiques Italiens.

L'agriculture ne fut pas sans vigueur en Espagne sous le gouvernement romain. Elle s'y soutint, et fut même améliorée durant le séjour des Maures, à qui les Espagnols doivent l'usage des *Noria*, ou roues à chapelet. On vit chez eux des établissemens dignes des siècles éclairés : il se forma, entre autres, à Huesca, un mont de piété pour les laboureurs. L'auteur cite honorablement la société Arragonoise, qui, en 1802, en fonda un à Sarragosse : l'expulsion des Moriscos, en 1610, enleva un million de bras à l'Espagne; pour rémedier à ce désastre, on parla de supprimer les professions de parfumeurs, de musiciens et surtout de comédiens. Une des causes les plus funestes à l'Agriculture paroît être la *Mesta*, qui prit naissance vers la fin du 14e. siècle.

« Cette espèce d'État dans l'État est, dit M. Grégoire, une confédération des propriétaires de grands troupeaux entre les propriétaires de terres. Cette corporation de bergers est composée de grands seigneurs et de moines opulens. » Malgré des plaintes justement réitérées contre la transhumation, la *Mesta* triomphe au préjudice des propriétaires dont des troupeaux errans parcourent et dévastent les champs et les pâturages.

L'espagne ne manqua pas d'écrivains dis-

tingués, parmi lesquels *Herrera* tient le premier rang.

Les encouragemens donnés à l'Agriculture en Portugal, par Denis I. et Sanche I., leur méritèrent le titre de rois laboureurs. Elle fit quelques progrès sous la reine Elisabeth et sous Jean II., mais Vasco de Gamo paroît, et bientôt des idées chimériques de gloire, de fortune, font négliger un art utile. Des édits sages ne peuvent rappeler au goût du bien, et dès le seizième siècle, les sources de l'Agriculture furent taries. Ce dépérissement devint tel que plusieurs espèces d'arbres et de légumes disparurent du sol et même du dictionnaire de la langue. Quelques lois fiscales, et principalement l'Inquisition, établie en 1539, tiennent depuis long-temps le cultivateur portugais dans une espèce d'abjection et d'impuissance.

L'histoire se tait sur l'état de l'Agriculture dans la Turquie d'Europe au seizième siècle. Pour suppléer à ce qui manque à cette époque, M. Grégoire dit un mot des Grecs modernes. Il remarque que l'éducation des Abeilles est la même que chez leurs ancêtres ; et que du reste, tout s'y fait d'après une connoissance traditionnelle, sur laquelle ils n'ont rien d'écrit.

La Hongrie totalement asservie au seizième siècle, par le régime féodal, trouva peu de

ressources dans l'Agriculture. Presque nul alors, cet art n'y est guère plus avancé aujourd'hui. Cependant une école d'économie vient d'y être établie par les soins du comte Georges Festetil. Le vin de Tokai n'obtint sa célébrité qu'au 17e. siècle ; on n'estimoit, avant, que le vin de Sirmich.

La Pologne, appelée par un de ces écrivains l'AEgypte de l'Europe, n'est mentionnée ici que pour son extrême fertilité. Au rapport du Cardinal Commendon, une de ses riches provinces, l'Ukraine, étoit habitée et très-bien cultivée par des juifs, au seizième siècle.

L'Helvétie et la Germanie exigeoient des défrichemens immenses, ainsi l'agriculture a dû s'y développer lentement. Cependant au VIIe. siècle elle étoit en honneur chez les Bohémiens. Le commerce extérieur des villes Anséatiques fertilisa et enrichit les pays environnans, en rapportant de l'étranger des graines, des plantes et l'art de les cultiver. Des coteaux du Rhin, célèbres depuis bien des siècles, la vigne fut portée dans l'intérieur de l'Allemagne. On la connoissoit dans le Brandebourg au commencement du 16e. siècle ; elle prospéroit en Prusse vers la fin du 14e. Le Jardinage s'est perfectionné dans cette dernière contrée et encore plus avant dans le nord, par des protestans

français réfugiés. Parmi les auteurs géoponiques dont l'Allemagne se glorifie, M. Grégoire cite avec distinction M. *Fr. Sickler* pour son *Histoire générale des arbres fruitiers*, etc. et M. *Charl. Gottlob Anton*, pour son *Histoire de l'Agriculture en Allemagne*, etc. (1).

Les écrits et les efforts des Bauhins originaires de France, et de quelques autres, ont rendu la Suisse agricole et florissante.

Le sol des régions du Nord a besoin d'être tourmenté pour produire. Malgré l'activité de leurs habitans, l'Agriculture fut pendant long-temps très-bornée en Suède et en Danemarck. On n'y vit que fort tard le millet, les pois chiches, les concombres, le melon, le cardon, aujourd'hui si communs ; mais le froment donnoit de riches moissons. « On tiroit le grain des épis par le piétinement des chevaux ; on le conservoit long-temps dans des caisses de bois de chêne ; on y conservoit de même pendant plusieurs années la farine très-pressée. » N'oublions pas un usage remarquable : *à la naissance d'un enfant on faisoit une espèce de pain qui se gardoit sans putréfaction jusqu'à son mariage.*

Le premier réglement en Danemarck, sur l'éducation des chevaux, est de 1686. Ceux qui

(1) Nous avons rendu compte du premier ouvrage, t. V, 8e. année, p. 408 ; et du second, t. V, 9e. année, p. 331.

ont écrit sur la Norvège ne disent rien de l'état de ses connoissances agronomiques au 16e. siècle. Elles étoient probablement très-restreintes, puisque, en 1624, des étrangers venus de Sondenfield, enseignèrent aux paysans la manière de convertir leurs forêts en terres arables, et à les fertiliser avec des cendres. Les fromages de la Norvège furent renommés par la dureté de leur écorce, qui servoit de bouclier à la guerre; et ceux des Vestrogots par leur préparation et leur poids énorme. Le goût d'Isabelle, épouse de Christiern, pour les légumes des Pays-bas, sa patrie, dont on fit venir des jardiniers, favorisa et avança beaucoup l'hortolage en Danemarck. On sait que dans les états de Danemarck et de Suède, il y avoit l'ordre des laboureurs.

Il paroit constant que l'Agriculture florissoit en Islande, même au 10e. siècle; mais au 14e. les émigrations, les guerres civiles et les maladies contagieuses la firent décliner.

L'histoire de Russie est absolument stérile sur la matière qui nous occupe. On sait seulement que, vers 1613, des marchands de Perse ayant porté la vigne à Astracan, elle y fut cultivée par un moine autrichien résidant alors en cette ville. Depuis cette époque elle y prospéra.

Parmi les modernes, les Flamands ont été cités avec raison comme les premiers qui se soient distingués dans l'Agriculture pratique, même avant le 16e. siècle. Mais aucun peuple, ayant poussé si loin les connoissances agronomiques, n'écrivit moins sur cet objet. Ils vouloient, comme aujourd'hui, que les fermes ressemblassent à des jardins. On leur fait honneur d'avoir les premiers mis les troupeaux dans des parcs, d'avoir trouvé sept à huit espèces d'engrais, et de plusieurs autres découvertes agronomiques.

L'industrie humaine n'a eu nulle part plus à lutter que dans les vastes landes du Brabant Hollandais. Ce ne fut que vers la fin du 16e. siècle que l'Agriculture s'y développa d'une manière sensible. Le voisinage des Belges ou Flamands leur devint utile. L'éducation des bêtes à laine y fut soignée dans plusieurs provinces, et notamment dans la Frise orientale, qui depuis long-temps fait un commerce considérable en beurre et en fromages. On doit aux Hollandais l'art de rendre les fleurs doubles ; la culture des fleurs devint, pour Harlem surtout, une source de richesses qui n'est pas tarie.

L'Angleterre tient une place distinguée dans les fastes de l'Agriculture. Dès le commence-

ment du 16e. siècle, on vit paroître de bons géoponiques. Les Anglais empruntèrent beaucoup à la Belgique pour l'économie rurale ; mais ils ont étudié, approfondi ses diverses branches, et en ont perfectionné plusieurs. L'éducation des abeilles a fixé particulièrement leur attention ; mais celle des animaux domestiques fut toujours pour eux la partie la plus brillante. Déjà, sous Edouard IV, et sous les règnes suivans, ils se montrèrent habiles dans l'art de croiser et d'améliorer les races. Worlidge est celui de leurs écrivains qui régularisa, en Angleterre, le système agronomique,

Sous Elisabeth, L'Irlande se trouvoit peu avancée dans l'Agriculture. Elle étoit inférieure à L'Angleterre pour les fleurs et les fruits. Le cerisier y fut porté par Walker Rawleigh, et planté dans un jardin encore existant vers Waterford. On a essayé dans ce pays, au 17e. siècle, l'éducation des vers à soie. Une loi d'un roi Jacques ordonnoit la culture des mûriers.

L'Écosse fut long-temps arriérée pour l'art rural, comme pour tous les autres. En veut-on une preuve ? François I. fit présent à Jacques V de deux hommes de chaque métier, et des instrumens propres aux travaux rustiques.

L'agriculture en France souffrit beaucoup

des malheurs du moyen-âge; elle disparût presque entièrement du temps de la Ligue, mais les Vaudois la transportèrent dans les vallées des Alpes, où elle eut quelque succès. Le règne brillant de François I. lui fut moins propice que le gouvernement paisible de Louis XII. Le laboureur eut beaucoup à se plaindre, du temps de Catherine de Médicis. Aucun ouvrage agronomique bien important n'a signalé le 16e. siècle en France, où, comme presque partout, l'Agriculture étoit alors une routine ou une pratique, et non une science, et où malheureusement encore la superstition et la stupidité soumettoient le bétail, la vigne, les semailles etc., à l'influence de l'Astrologie et aux rêveries alchimiques. Les provinces les plus vantées de la France, en Agriculture, étoient comme aujourd'hui, pour les grains, la Flandre, la Normandie, le Soissonnois, la Brie, la Beauce, le Bassigny, la Picardie. Cette dernière avoit également de la renommée pour les légumes et pour toutes les plantes potagères. La Touraine étoit déja appellée le jardin de la France, non à cause du climat, mais pour les bons fruits et l'habileté en jardinage.

La mouture économique étoit en usage vers le milieu du 16e. siècle; et dans le 17e., le

pain de Gonesse et de Gentilly jouissoient déjà de quelque faveur. La Provence étoit connue à cette même époque, pour l'excellence et l'abondance de son bétail; la Normandie, pour la quantité et la qualité de son beurre, dont elle tiroit un produit considérable; Brie et Roquefort, pour leurs fromages, dont la réputation justement méritée date de plusieurs siècles; M. Grégoire fait remonter à plus de neuf, l'art de relever le goût des fromages par le mélange d'herbes odoriférantes. Il mentionne honorablement le Sassenage, le Marole et le Neufchâtel, qu'on recherchoit déjà sous François I.

La vigne, cultivée très-anciennement en France, passa des côtes méridionales vers le nord; et plusieurs contrées où on la trouvoit, ne l'ont plus, tels que le territoire de Caen, le Bec, la Belgique, etc., etc., et Paris même, dont les vins ont eu quelque crédit. Il n'y a pas deux-cents ans, on citoit avantageusement ceux d'Argenteuil, de Marly, de Ruelle et de Montmartre. La montagne Sainte-Geneviève, une grande partie du terrein où sont les rues St.-Jacques, de la Harpe, etc., formoit autrefois un vignoble assez considérable. L'art de faire du vin blanc avec des raisins noirs est né au 12e. siècle, de même que celui de

faire des rapés. Mais on étoit bien ignorant ; vers 1560, sur la manière de conserver les vins. Les foudres en maçonnerie ne sont point une découverte récente ; on s'en servoit du temps *d'Olivier de Serres.* Le cidre n'est en usage en France et en Angleterre que depuis trois siècles; à qui des Normands ou des Biscayens en attribuer l'invention ? l'Agriculture prenoit peu à peu son essor, et s'affranchissoit de la routine. Le mûrier, quoique connu sous Charles VIII, ne fut cultivé que sous Henri IV. Nous avons déjà dit qu'on le doit au zèle *d'Olivier de Serres.* Suivant lui, l'écorce du mûrier blanc peut servir à faire des cordages et même des toiles fines. On songea nécessairement à l'éducation des vers à soie. On s'occupa aussi des abeilles. En parlant de l'oranger, introduit au 13e. siècle, l'auteur cite celui appelé le *Grand Bourbon*, conquis, en 1523, par le connétable de Bourbon, et qui subsiste encore dans la belle Orangerie de Versailles ; on lui donne environ 300 ans. Il a un mètre et demi (54 pouces) de circonférence. Du 16e. siècle date l'établissement de Jardins Botaniques en Europe. Paris en avoit un en 1591, et Montpellier en 1598. On découvrit et on employa successivement l'art de greffer en flute, et l'art des espaliers, à peu près ignoré des

anciens. Dans l'origine, l'espalier n'étoit qu'une haie de bois soutenue par des pieux *(palus)*, d'où il prit son nom. La manière d'obtenir des primeurs se réduisoit à presque rien. Au même temps, on cultiva avec un succès prodigieux, le safran, mais moins fructueusement la canne à sucre et le riz. Alors aussi s'introduisirent plusieurs espèces de fruits, de plantes et de fleurs, dont on trouve ici l'énumération. Saint-Denis, où s'est fait jadis un grand commerce de guède ou pastel, a encore une place appelée le *marché de Guèdes.*

M. Grégoire intercale, par occasion, quelques observations sur le régime diététique. Il nous apprend, entre autres choses, qu'autrefois en France on a mangé de la baleine, de l'ânon, et qu'on faisoit toujours germer les légumes avant de les faire cuire. Il donne une place aux escargots, si recherchés des Romains, et qui ne le sont pas moins dans la Lorraine et le pays de Trèves. On les y engraisse dans des lieux appelés *escargotières*, dont M. Grégoire donne la description. Le gruau étoit alors la base de la nourriture en Bretagne et en Anjou. On croit volontiers, avec l'auteur, que plusieurs objets d'industrie, de culture, et beaucoup de plantes, nous sont venus du levant par les croisades; que le sarrasin, ainsi que le maïs ou blé de Turquie,

a été communiqué à la France par les Maures ou les Sarrasins.

Avant de terminer, M. Grégoire a cru nécessaire de donner quelques observations générales sur les animaux domestiques. Il parle nécessairement de l'art vétérinaire, qui, au seizième siècle, étoit dans l'abjection; de l'art du manège, qui fut perfectionné d'abord en Italie; et de la maréchallerie, qui le fut en Allemagne, puis en France. Il consigne des faits importans et curieux sur les haras, sur l'emploi du cheval, du mulet et de l'âne, sur les bêtes à laine, les abeilles, les oiseaux, les poissons, etc., etc. Il paie en passant un tribut d'éloges aux femmes qui ont écrit avec quelque réputation sur l'agriculture. Charles Estienne est le premier en France qui, depuis la renaissance des lettres, ait publié des ouvrages agronomiques; mais bien avant lui Jehan-de-Brie, ainsi appelé parce qu'il étoit de Coulommiers en Brie, écrivoit en 1379, sur l'art rural, un petit livre qui ne fut imprimé qu'en 1562. Quel que fut alors le mérite de certains géoponiques Français, *Olivier de Serres* les éclipsa tous par la variété de ses connoissances et par l'exactitude de ses expériences et de ses observations.

L'essai historique que le lecteur vient de parcourir offre tant d'intérêt, que nous avons été entraînés

entraînés à donner à cette analyse plus d'étendue que nous ne le voulions d'abord. Ce livre, qui fera époque dans les lettres comme dans les fastes de l'agriculture, sera d'un grand secours pour ceux qui s'occupent de bibliographie, et c'est, sous ce rapport, l'ouvrage le plus savant, le plus complet, le plus exact pour ce qui concerne l'agriculture et ses diverses parties. Il deviendra essentiellement classique pour quiconque voudra écrire l'histoire générale ou locale de la science agronomique, ou de quelqu'une de ses branches. La route est défrichée, aplanie, éclairée. Le sénateur Grégoire ne se borne point à une nomenclature sèche d'une foule d'auteurs qu'il a tirés de la poussière ; souvent il développe, il discute, il analyse leurs systèmes, réfute leurs erreurs, et rappelle toujours aux meilleurs principes. Ses réflexions, sa critique, ses jugemens sont pleins de vérité, de sens et d'équité. Son style toujours rapide, serré, concis, et tel que le sujet l'exige, est néanmoins pur, élégant et facile ; mais il a par fois une teinte âpre et austère, ce qu'il faut attribuer peut-être à une sensibilité exquise et à une juste indignation contre une foule d'abus et de préjugés qui se perpétuent, malgré le progrès des lumières. Partout on retrouve l'homme érudit et l'ami le plus ardent, le plus sincère de l'espèce humaine.

Enfin, à en juger par son travail, qui suppose tant de lectures, tant de connoissances, qui a exigé tant de recherches, tant de veilles, personne n'est plus en état que M. Grégoire de nous donner l'histoire générale de la science agronomique. Il seroit à désirer qu'il fît au moins pour la France ce que M. Charl. Gottlob Anton a fait pour l'Allemagne.

A la suite de cet essai, on a recueilli les poésies françaises et latines qui furent adressées à *Olivier de Serres* par plusieurs de ses contemporains.

Enfin vient le texte du *Théâtre d'agriculture*, divisé en *lieux* ou livres, partagés eux-mêmes par chapitres. Chaque lieu est accompagné de notes, destinées à donner de nouveaux développemens. La célébrité de ceux à qui on les doit en garantit le mérite.

Le *premier lieu*, intitulé *du devoir du ménager*, apprend à connoître la nature des terres, à les bien choisir et disposer suivant leurs qualités. Il est terminé par un recueil choisi et très-curieux d'anciens proverbes, tant français qu'étrangers, relatifs à l'agriculture.

Le *second lieu* enseigne le labourage des terres. Les notes sont presque toutes de M. Yvart.

Le *troisième lieu* traite de la culture de la vigne et de l'art de faire les vins. MM. Chaptal,

Deyeux, Cels et Parmentier l'ont enrichi de savantes annotations.

Le *quatrième lieu* est consacré au bétail. Il instruit sur la manière d'élever, de nourrir, d'améliorer les bestiaux, d'augmenter leurs produits, sur le service qu'on peut tirer, ou l'emploi qu'on peut faire du cheval, du mulet, de l'âne, et même du chien. Les notes de MM. Huzard et Tessier ajoutent beaucoup à l'importance et à l'intérêt de ce livre. *Olivier de Serres* reçoit, à ce qu'il nous semble, un nouveau lustre du travail de pareils commentateurs. A ceux déjà cités, il faut joindre MM. Cotte, Lasterie, Dussieux, Olivier, Grégoire et François de Neufchâteau. Ce dernier a fourni la plupart des notes du *premier lieu.* On lui doit la 57, la 99 et la 110 du troisième. L'une contient un tableau de culture flamande, amplement détaillée dans toutes ses parties; l'autre offre le résumé de tout ce qui a été dit sur la vigne et les vins; et la dernière est un essai d'une *Pomologie*, ou *Extrait des meilleurs écrits sur le cidre, avec des vues sur les moyens d'étendre la culture des pommiers dans toute la France.* Toutes trois, vû leur importance et leur étendue, mériteroient une analyse particulière. M. François de Neufchâteau a, suivant l'occasion, orné son travail de la traduction, en très-

bons vers, de quelques passages du *Prædium rusticum.*

D'après tout ce qu'on vient de dire, le lecteur jugera aisément que les éditeurs n'ont rien négligé pour relever le *Théâtre d'Agriculture* et son auteur, dont la gloire réjaillit en partie sur eux.

J. L. Guillaumé.

Sur la culture de la Vigne dans la Guienne (département de la Gironde), *à M.* WALTON, Doct. Méd., Secrétaire-général de la Société d'Economie Rurale du département de Vaucluse, Professeur de Physique et de Chimie à Carpentras.

Vous me demandez, mon cher confrère, quelques renseignemens sur la culture de la vigne dans le département de la Gironde, à moi étranger à Bordeaux, et que des occupations diverses obligent d'y passer toute l'année. N'importe, je vais, pour vous être agréable, vous faire part des observations que mes visites à la campagne, ou mes herborisations, m'ont fournies pendant huit ans. Je souhaite qu'elles puissent vous satisfaire. Je serai court, mais exact.

Une très-grande partie du terrein de ce département est en vignobles : on peut le diviser en quatre classes ; Coteaux, plaines de Grave (les *Graves*, en terme du pays), Palus, Médoc. Les *Coteaux* règnent depuis St.-Macaire jusqu'à l'embouchure de la Gironde, en suivant la droite de la Garonne. Les *Palus* (*antiquæ et siccatæ Paludes*) sont la plaine qui se trouve depuis le pied des Coteaux jusqu'aux bords de la rivière. Les

Graves sont l'intérieur des terres, à gauche de Bordeaux. Le *Médoc*, pays mêlé de bois, de marais, de landes, occupe la gauche de la Garonne, depuis Blancfort jusqu'aux dunes de la Teste, aux bords de l'Océan. De la diverse exposition des terres et de leur différente qualité, résulte, comme vous le présumez, une différence réelle pour la culture et pour la qualité du vin.

Sur les Coteaux, dans les Palus, dans les Graves, la vigne est étayée par des échalas (*lou pau*) hauts de six pieds. Ils sont ordinairement de branches de saule (*salix alba*), de chataignier, de faux acacia (*robinia pseudo-acacia*) ou de pin (*pinus sativa*). Le terme générique pour les tiges ou branches fournies par ces différentes espèces d'arbres, est *œuvre;* de là *ouvrer la vigne*, pour dire y mettre des échalas. Les espèces diverses d'œuvre sont le *gaet*, le *liquet*, fournies par les tiges du pin venu de graine; la *carrasone* est la tige refendue du chataignier de trois ans. Elles se vendent en fagots, à la douzaine ou au cent. On attache les échalas à la vigne avec le *vim* (les scions de l'osier, *salix viminalis*), ou avec le *vim* de Barrique (*salix vitellina*), dont les branches ont plus de dix pieds de hauteur. En *Médoc* (*loca sabulosa*) la vigne n'a guère plus d'un pied et demi hors de terre; elle

est maintenue par de petits échalas. On emploie souvent à cet usage le tamaris *(tamariscus gallica)*, assez commun dans ces cantons. Le Médoc est très-intéressant; il mériteroit lui seul une topographie particulière (1). Je me propose d'y aller cet automne, de là, visiter les dunes de la Teste, et voir l'Océan que je n'ai pu contempler encore.

On taille la vigne *(pouda)* en novembre. Les *façons* (*versuræ*, labours) se donnent en février, juin, juillet. On se sert de la bêche à long manche dans les Palus et sur les Coteaux; dans les Graves, on emploie le *bidens*. En Médoc, la vigne plantée au cordeau et bien espacée permet qu'on la laboure.

On ne fume guère les vignes; jamais dans les *Palus*, où la terre végétale abonde, et que l'humidité des *Esteys* (larges fossés qui reçoivent l'eau des marrées) entretient dans une fraicheur constante. Les particuliers sont obligés de mêler du sable à la terre de leurs jardins pour pouvoir l'ameublir.....

La vigne est en fleur en avril et en mai. C'est

(1) M. B*** mon ami, un des riches propriétaires du Médoc, aussi recommandable par ses qualités morales que par ses connoissances en agriculture, a un travail fini sur cet objet.

un moment d'inquiétude, de joie pour les propriétaires ; c'est l'instant des chances et des dangers. La floraison peut être dérangée, endommagée même par les brouillards, la pluie, les coups de soleil. A cette époque, des ennemis redoutables attaquent cette plante utile ; les chenilles, l'*estranguo (curculio Bacchus)*, et les limaçons. On fait la chasse de ces insectes, et principalement du *cornet* (feuille roulée, appelée par les paysans *papillote*, et dont le pétiole a été tranché à moitié par l'insecte), dans lequel l'*estranguo* dépose et enferme ses œufs. Si cette chasse étoit générale, il y a lieu de croire qu'on diminueroit de beaucoup le nombre de ces destructeurs. C'est le coupe-bourgeon de la vigne ; il tranche à moitié le pédoncule de la future grappe, qui se dessèche et périt. La joie est générale lorsque la *mane* (grappe à fleur non épanouie) est belle, que nul météore ne contrarie la floraison et n'empêche la fécondation des germes. J'oublioi un accident très funeste à la vigne, c'est la *coulure ;* elle décolore les pétales ; flétrit la fleur, la dessèche, et tue les germes. On ne connoît point, je crois, la cause de cette maladie, encore moins les moyens de la prévenir.

On fait les vendanges à la fin de septembre et d'octobre. Des paysans des environs viennent par bandes offrir leurs services aux propriétaires. Un

capitaine dirige ces troupes ambulantes ; lui seul traite, fait le prix, reçoit l'argent, établit et maintient l'ordre parmi les vendangeurs. Ainsi une armée, une colonie sont dirigées et conduites par un chef. Les raisins sont apportés sur les épaules, dans des petits baquets (*basto*), au cuvier. On les foule, le mout est jeté dans la cuve, et le marc est comprimé par une presse qui en extrait jusqu'à la dernière goutte. La durée de la fermentation et du séjour du vin dans la cuve, dépendent du temps, du vent et de la chaleur de la saison. En général l'automne est belle à Bordeaux, quelquefois pluvieuse.

Le vin coulé est mis dans des barriques neuves déposées dans les chais ; on le houille à différentes reprises et pendant un mois. A cette époque, les courtiers de vin montent à cheval, parcourent les campagnes et les fermes, visitent les propriétaires pour acheter leur vin. Ils sont munis d'une tasse d'argent d'une forme particulière, et d'une *sonde*. C'est un tuyau creux en argent, aminci par le bout inférieur. Un anneau placé à côté du bout supérieur sert à le tenir. Le pouce appliqué et soulevé sur l'orifice du haut, fait l'office de piston, pompe le vin, qu'on laisse couler ensuite dans la tasse. Ces agens vinaires sont les premiers dégustateurs du vin nouveau ; ils ne l'avalent point ; ils le font risso-

ler dans leur bouche, le rejètent ensuite, et le palais décide par le goût de la qualité du vin et de son prix. Vous concevez le bon accueil que les viticoles doivent faire à ces acheteurs.

La quantité de vin fourni par la ci-devant province de Guienne est immense. On en exporte dans l'étranger plus de soixante mille tonneaux par an en temps de paix, sans compter l'eau-de-vie, le vinaigre. Vous imaginez, d'après cette esquisse, que l'état de marchand de vin, de maître de chai, de tonnelier est important à Bordeaux, et un des moyens de faire rapidement fortune. Le maître de chai est vraiment un intendant vinaire; il travaille les vins, range, radoube les futailles, dirige ses garçons, surveille les chais. Il en est dans les *Chartrons* (un des plus beaux quartiers de Bordeaux, en face de la Garonne) qui contiennent jusqu'à douze cents barriques.

Les premiers vins de ce département sont, pour le *Médoc*, ceux de St.-Estephe, de Margaux, de la Fitte; pour les Coteaux, ceux de Sainte-Croix du-Mont, de St.-Émilion; pour les Graves, le meilleur est le vin d'Aubrion. Barsac, Pregnac et la plaine adjacente, fournissent des vins blancs délicieux. Jadis les gourmets envoyoient en Amérique des cargaisons de vin, qui, rapporté à Bordeaux, étoit devenu meilleur

par le ballotage, peut-être même par l'air de la mer qui avoit pénétré dans les barriques pendant la traversée. Bordeaux doit sans doute se féliciter de l'excellente denrée qu'il possède ; car l'hyver y étant très-pluvieux, les environs marécageux, les hommes ont besoin de boire du bon vin pour résister à l'effet relâchant de l'atmosphère, et à la constitution catharalle que procure souvent ce bizarre climat. C'est ici vraiment qu'est applicable ce vieil adage : *Bonum vinum moderate sumptum, lætificat cor hominis.*

P. S. Je me rappelle que M. de *Secundat*, fils du célèbre *Montesquieu*, a écrit sur les vins de cette province. Je n'ai point lu son ouvrage : il est intitulé : « Mémoires sur l'histoire naturelle » du chêne, sur la culture de la vigne, sur le » vin de Guienne ; par M. de Secundat. Paris, » *Debure*, 1785, in-4°., figures. »

Tournon, D. M.

POÉSIE.

Poésies de J. C. Grancher, professeur de Langues anciennes aux Ecoles Centrales. — Chez *Capelle*, libraire, rue J. J. Rousseau. Prix, 1 fr. et 1 fr. 25 cent.

Ce volume d'opuscules renferme un livre de fables, un livre d'épigrammes, et des poésies diverses en français et en latin. L'auteur dit, dans un avertissement très-court, qu'il ne se dissimule pas avoir besoin de l'indulgence du lecteur; mais ajoute-t-il, « si l'on juge ma hardiesse avec sévérité, j'espère qu'on me louera » du moins de n'avoir pas négligé cet axiome » d'un ancien : *Un gros livre est un grand mal.*»

Laharpe a distingué Florian et Lemonier parmi nos fabulistes modernes. Il auroit pu ajouter à sa liste Imbert qu'il n'aimoit pas, et il eut nommé M. Grancher s'il eut pu lire sa brochure. Toutes ses fables n'ont pas un égal mérite; mais on peut désigner *le Rat qui veut voyager sur mer, les deux Tapis, les Ignorans, la Souris et sa mère, la Ville et le Bourg.* Il me semble que c'est quelque chose lorsque sur vingt fables on peut en citer plusieurs d'agréables, et qu'on peut assurer que dans les autres il y a des traits que le

Tacite *des animaux* n'eut pas désavoués. Je sais qu'aujourd'hui ce genre n'a guère de succès ; la perfection de La Fontaine et la médiocrité de ses imitateurs, qui ont cru être ses rivaux, forment un préjugé contre chaque nouveau concurrent. Il est même si fortement établi, qu'un littérateur estimable, à qui l'auteur présentoit son recueil, lui dit : *Je ne lirai pas les fables, mais je lirai les poésies avec le plus grand intérêt.*

Mais quoique La Fontaine soit regardé comme un auteur inimitable, *il y a encore des places honorables au-dessous de la sienne*, dit Lamothe, *et l'on peut être souffert auprès de lui, quoiqu'on ne soit pas aussi bon que lui.* Lamothe lui-même l'a prouvé.

Pour revenir à M. Grancher, nous dirons qu'il y a du sentiment, de la finesse et de la naïveté dans ses vers. Peut-être sont-ils un peu trop prosaïques ; peut-être aussi quelques autres sont-ils durs et bizarres. Par exemple :

Une Fourmi jadis alla chez un Renard,
Peintre fort habile en son art,
Et lui dit : mon ami, je veux me faire peindre ;
Et je viens tout exprès. En rien,
De moi vous n'aurez à vous plaindre :
Travaillez vite et je vous paierai bien.

Ce style n'est pas habituel à M. Gr. Cela ne vient-il pas de ce que les personnages sont mal

choisis ? une Fourmi dire *mon ami*, au Renard ! pour dépêcher vite les critiques, citons un autre fragment où il s'est négligé bien davantage. *Dans le jeune Rat*, l'animal inexpérimenté aperçoit une souricière.

Oh ! dit-il,
Que vois-je là de *profil ?*
Parbleu, si je n'ai l'*œil mince*,
C'est quelque *castel* de prince !
Peste ! il sent bon ; entrons-y.
Il dit, *et zeste*, *entre ferme.*
Le parcourt, puis *vient au terme*
D'un lard frais qu'il *guette* aussi ;
Mais à peine il l'a saisi,
Crac, l'huis et tombe et se ferme.

Si l'auteur a cru imiter par ces syllabes dures l'action qu'il vouloit décrire, comme Racine dans cet hémystiche si connu, *l'essieu crie et se rompt*, il s'est trompé considérablement. Je n'en détaillerai pas les raisons ; le lecteur les trouvera sans que je les dise, et le poëte, qui paroît avoir du goût, saura m'entendre et corriger son ouvrage.

M. Gr. est loin de mériter toujours de semblables reproches, et nous avons choisi, par intérêt pour son talent, ce qui nous a paru le plus répréhensible. Mais soyons justes ; disons qu'en général on a été trop sévère contre un auteur jeune encore, et dont les modestes essais annoncent de bonnes études et le désir de bien faire

L'Euripide *des animaux*, car on peut donner tous les titres à La Fontaine, désavoueroit-il le passage suivant? Un vers, en colère de vivre retiré loin du jour, s'écrie :

Oh! ma foi que Jupin s'arrange;
Ma case est trop étroite; il est bon que j'en change:
L'univers à coup-sûr n'en ira pas plus mal.
En achevant ces mots, le terrestre animal
Bondit, s'alonge, se ramasse,
Et se ralonge, et se *tracasse*,
Creuse, creuse le sol, jusques à sa surface,
Puis sort de terre et puis tranche du grand,
Jaloux de témoigner son audace profonde.
A le voir, on eût dit Fernand
Qui s'emparoit du Nouveau Monde.

Je sais que par des citations isolées on peut faire admirer ou condamner indifféremment le même ouvrage. Prouvons d'une manière plus franche que ce volume mérite des éloges.

PHOCION.

Phocion condamné s'avançoit au supplice.
Ses amis, en pleurant, lui faisoient leurs adieux.
Le bourreau consterné le pleuroit avec eux.
Le peuple en soupirant s'accusoit d'injustice.
Phocion seul, le front calme et serein,
Sans être épouvanté fixe sa dernière heure.
Les yeux au ciel, il élève la main:
J'habiterai bientôt la céleste demeure,
Amis, dit-il; Athène a décidé mon sort;
Son arrêt m'est sacré; mon âme est immortelle.

Je n'ai qu'un seul regret, je voudrois que ma mort
Ne rendît pas Athène criminelle.
Et toi, (s'adressant à son fils,
Qui jeune encor vesroit des larmes)
Tu vois en ce moment les *dernières alarmes*
Que me causent mes ennemis.
Imite-moi; plains-les; sers toujours ton pays;
C'est ainsi que tu dois honorer ma mémoire;
Et si les Grecs un jour t'immolent comme moi,
Mon fils, pense à ton père alors, et souviens-toi
Que périr innocent c'est périr avec gloire.

On ne vient pas de lire une fable; je ne l'ignore pas; mais qu'importe le titre! n'est-ce pas un morceau presque antique? Qu'elle noblesse dans les sentimens! qu'elle force! qu'elle précision dans le style! Seulement je remarquerai qu'il pèche par un manque d'abandon; presque chaque vers tombe seul, c'est une faute. C'est la seule que j'y trouve, à l'exception d'*alarmes*, que je ne crois pas être le mot propre.

Les épigrammes sont dans le genre de celles de J.-B. Rousseau. Il est fâcheux que l'auteur y attaque des écrivains estimables. J'ignore s'il a à se plaindre de MM. Lebrun, Chénier, Baour. Il eut été plus sage de pardonner que de se venger. *La vengeance est un plaisir des Dieux*, a dit un des personnages de Crébillon; ne l'en croyons pas. Rien ne nous paroît plus affligeant que de voir des littérateurs pleins de mérite se nuire et se déchirer

déchirer mutuellement, tandis qu'on devroit les voir tous liés d'estime et d'amitié. Quelque tort qu'aient envers nous nos adversaires, disons, avec madame de Beaufort-d'Hautpoul,

Un grand talent commande un grand respect.

Et s'ils n'ont pas un grand talent, oublions l'injure dont ils ont voulu nous blesser; elle ne fera tort qu'à eux. Heureusement pour M. Gr., tout ce qui porte le titre d'*épigrammes* n'en est pas; à l'imitation des Grecs, il a adopté ce titre générique pour toutes les pièces qui ont une même coupe, soit qu'elles finissent par un trait mordant ou flatteur. En voici une de ce dernier genre; elle est intitulée : *Retour et Départ.*

Que je l'aimois! j'avois cru que l'absence
De mon amour, rendroit le temps vainqueur;
Je la revois, et sa seule présence
A rallumé tous les feux de mon cœur.
Mais hors les pleurs que m'arrache sa vue,
Rien, je le sens, ne reste à mon espoir.
Infortuné, pourquoi l'ai-je revue?
Pourquoi faut-il cesser de la revoir?

Le cœur, comme l'esprit, est satisfait après une pareille lecture, et l'auteur doit être plus content de lui-même, que lorsqu'il vient de forger un trait bien acéré, lancé pour troubler les jouissances et le repos d'un émule dont on auroit pu souvent faire un ami. Il est bon de

s'interdire de pareilles armes. Et ne vaut-il pas mieux n'attaquer que les ridicules de son siècle, sans offenser directement aucun individu? Par exemple :

J'avois cru Paul un ignorant,
J'avois cru Florise une sotte ;
Je m'étois bien trompé, vraiment,
Ils savent tous deux la *Bouillote.*

Cela est gai et d'un bon ton. Personne n'a à se plaindre ; la censure devient générale. *Paul* c'est vous, c'est moi ; *Paul*, *Florise*, ce sont tous ceux qui jouent à la *Bouillote.*

Nous terminerons cette analyse, en transcrivant le *Souvenir.*

J'étois heureux lorsqu'aux pieds de Thémire,
Mon cœur osoit de timides aveux.
Sur nous l'amour essayoit son empire :
J'étois aimé, j'aimois, j'étois heureux.
Plus de bonheur ; j'ai perdu mon amie :
Des jours de deuil remplacent mes beaux jours.
Qui me rendra le printems de ma vie!
Qui me rendra mes premières amours!

Ces jolis vers prouvent que M. J. C. Grancher, qui connoît plusieurs langues, n'est point étranger à celle de l'amour.

Auguste de la Bouïsse.

CONTES.

Contes par Henry Boilleau, membre de l'Athénée de Toulouse.

M. Henry Boilleau porte un nom difficile à soutenir. Il est toujours fâcheux d'avoir des ayeux trop illustres. Cependant que le souvenir du plus sévère des poëtes ne nous rende pas injuste envers un poëte aimable. L'autre Boileau ne faisoit pas des contes, il n'aimoit guère ce genre léger. Nous qui ne sommes pas aussi graves; nous qui vivons dans un siècle plus frivole (en littérature), nous saurons gré à celui d'aujourd'hui de vouloir nous amuser. Plaire et instruire est la perfection d'un bon ouvrage; mais quand on ne cherche pas à instruire, plaire est un agréable partage; et je crois que ce nouvel émule de La Fontaine, de Sénecé, de Rhulières et d'Imbert a mérité de l'obtenir.

On connoit les *trois Manières* de Voltaire; c'est sur ce cadre heureux que M. Boilleau a arrangé un conte qui renferme *quatre histoires*:

-Le grand Arthur, si connu dans le monde
Par ses hauts faits et par sa table ronde;

est l'auditeur; il écoute pour apprendre comment il doit *élever sa fille*. Car ARTHUR

> Eut une fille au déclin de ses ans.
> En étoit-il le véritable père?
> Ce point encor divise bien des gens,
> Mais à coup-sûr GENIÈVRE étoit sa mère.

Qu'elle dut sa naissance à LANCELOT ou à ARTHUR, il n'importe; ce dernier se met en voyage pour aller visiter une fée;

> Que ses sujets consultoient au besoin.
> SINCÈRE étoit l'arbitre des familles,
> De ses trésors aidoit les vieux guerriers,
> S'intéressoit au sort des chevaliers,
> Et s'attachoit surtout aux jeunes filles.

Arthur, en cherchant la fée, rencontre successivement trois femmes qui se trouvent à la fin rassemblées dans un château, où elles lui racontent leurs histoires. La fée y ajoute la sienne. Quand Arthur a entendu le récit de toutes ces aventures, il est aussi embarrassé qu'auparavant. Ce poëme est gai; mais il n'est pas assez moral. J'aurois voulu qu'il le fût. Il est écrit avec facilité. Seulement je reprocherai à l'auteur une foule de tournures marotiques qui ne sont plus tolérables aujourd'hui, et l'emploi de quelques vieux mots qui ne méritent pas d'être ressuscités. Par exemple:

Si d'autrefois l'histoire est réchauffée
N'en faut pas moins s'en bien *ramentavoir.*

On n'a point pardonné à J. B. Rousseau l'emploi du langage ancien, qui sans doute étoit plus naïf que le nôtre ; mais dont le mélange est devenu très-désagréable. Je ne crois pas plus possible aujourd'hui de faire en français du Montaigne ou de l'Amiot, qu'on ne peut faire du Virgile en latin et de l'Homère en grec. Celui qui penseroit différemment ressembleroit à ce libraire qui vouloit qu'*on lui fît des lettres persannes, parce que cela se vendoit bien.*

Les Prières, titre du conte suivant, qui est une imitation de Lucien, a un but plus utile. La Fontaine a prouvé dans une fable que nos vœux sont toujours imprudens et contraires ; Le Meûnier veut du vent, quand le Jardinier veut de la pluie : ici, le cynique Menipus arrive auprès de Jupiter sur l'*aile des vents* (je ne me fierois pas beaucoup à cette voiture) : il s'égaye avec trop de franchise sur Vénus : Jupiter, pour lui prouver que les hommes sont aussi ridicules que les Dieux de l'Olympe, ouvre *une trape placée sur les degrés de son trône.* Menipus entend les vœux insensés ou bisarres d'un philosophe, d'un commerçant, d'un avare, etc. etc.

Le dernier fou qui parut sur la scène
Fut un vieillard; on l'entendoit à peine :
Il s'exprimoit en sons plaintifs et lents.
Il avoit vu seize fois six printems
S'accumuler sur sa tête blanchie,
Et réclamoit encore un an de vie.
Pour bien mourir il lui falloit ce temps.
Le Roi des Dieux rejette sa prière.

Et il referme la trape avec impatience,

Croyant avoir corrigé le cynique,
Qui désormais n'en fut que plus caustique.

Ce badinage est agréable, et la satire en est aussi douce qu'elle peut l'être, quand elle s'exerce sur nos sottises. Les diverses citations que nous venons de faire ont dû donner une favorable espérance du talent de M. Boilleau. *Le Portrait* ou *les Effets de l'Imagination* renferme aussi des détails très-piquans et des descriptions fort bien faites, qu'on lira avec plaisir; tant elles sont pleines d'esprit et de grâce. Si ce n'est pas ainsi qu'on va aux astres, comme dit Virgile, *sic itur ad astra*; on peut se promettre du moins d'être reçu dans les boudoirs, et de se trouver sur toutes les toilettes.

Aug. de L.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTERAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Allemagne.

Fin de la Notice sur les travaux des membres de l'université et de l'académie de Goettingue (1).

Commentationes societatis regiæ scientiarum Gottingensis ad a. MDCCCIII. vol. XV. Chez Dieterich, 1804.

Le discours que M. Heyne a mis en tête de ce volume, contient les détails ordinaires sur les changemens que la société a éprouvés pendant ce temps; sur les membres nouvellement reçus; sur les mémoires couronnés, et sur les mémoires qui lui ont été envoyés par des savans étrangers, soit membres, soit correspondans.

Les mémoires contenus dans ce quinzième volume sont : Classe physique : *H. A.* Wrisberg, *De nervis gastricis;* section première, *de nervis systematis cœliaci*, c'est-là *la particula II ob-*

(1) Voyez *suprà*, page 201.

servationum de nervis viscerum abdominalium : 17 novembre 1798.

J. Fr. Gmelin, *Analysis berilli ex fodinis Siberiæ nertschinskensibus eruta, una cum exploratione terræ cujusdam singularis in illo repertæ*, 5 avril 1800.

A. G. Richter, *Historia ægrotorum quorumdam*, 21 février 1801.

J. Fr. Gmelin, *De columnæ metallicæ ab ill.* Volta *inventæ effectibus chemicis*, 13 nov. 1802.

G. S. Hoffmann, *Decas asterum horti Gottingensis botanici; decas prima*, 2 août 1800. Du même, *Veronicarum horti Gottingensis decas*, 7 août 1802.

J. F. Blumenbach, *Specimen archæologiæ telluris terrarumque imprimis Hanoveranarum*, 14 novembre 1801.

Classe mathématique. *J. Tob.* Mayer, *An varia caloris phænomena pendeant ab actione peculiaris materiæ caloricæ, an potius dynamice explicanda sint, præcipue ex legibus secundum quas fit propagatio caloris, investigatur*, 25 avril 1801.

François de Paule Triesnecker, *Æquationes longitudinis lunæ ex occultationibus fixarum castigatæ*, mai 1801.

Classe historique et philologique. *Th. C.* Tychsen, *De rei numariæ apud arabes origine et progressu cum examine critico historiæ monetæ*

arabicæ Macrizii nuper editæ, 23 novembre 1799.

J. Th. Buhle, *De librorum Aristotelis, qui vulgo in deperditis numerantur, ad libros ejusdem superstites rationibus*, 6 décembre 1800.

Ch. Meiners, *Brevis historia verborum* σοφια, φρονησις *et* σωφροσυνη, *imprimis vero verbi et notionis* φρονησεος, 1er. août 1801.

Th. C. Tychsen, *Quatenus Muhammedes religionum aliarum sectatores toleraverit; cum examine libellorum qui sub testamenti sive pacti Muhammedis cum Christianis nomine circumferuntur*, 24 octobre 1801.

A. H. L. Heeren, *De Trogi Pompeii ejusque epitomatoris, Justini, fontibus et auctoritate. Pars prima*, 20 janvier 1800; *pars secunda*, 6 mars 1802.

C. G. Heyne, *Repentina auri argentique affluentia quasnam rerum vicissitudines attulerit ex historiarum antiquarum fide*, 15 novembre 1800.

Du même, *Commentatio in inscriptionem græcam monumenti trinis insigniti titulis ex Ægypto Londinum apportati*, 4 septembre 1802.

Elogium Abr. Gotth. Kæstneri, Recitatum à C. G. Heyne, 28 juin 1800.

Les cinquième et sixième cahiers de l'Homère de Tischbein ont paru chez Dieterich. Le cin-

quième cahier contient, 1°. *la Tête de Ménélas*, qui se trouve déjà parmi les sept têtes de héros dans le premier cahier; mais elle est représentée ici d'après le buste entier qui est dans le Musée Pio-Clémentin. 2°. *Pâris est mené à Hélène.* Relief sur un grand vase de marbre qui a été porté de Naples à Rome. Orazio Orlandi a déjà expliqué ce relief; mais son explication des noces d'Hélène et de Pâris diffère beaucoup de celle exposée ici. D'après cette dernière, ce relief doit exprimer la passion des deux amans. Pâris est conduit à Hélène, et reste étonné devant elle; Hélène réfléchit, pendant que Vénus cherche à lui faire remarquer le bel étranger. 3°. *Iphigénie en Aulide*, au trait seulement, d'après un vase de marbre qui est déjà connu dans les *Admiranda Romæ*, sous le nom de, *le Sacrifice d'Iphigénie.* 4°. *Ménélas emporte le corps de Patrocle.* C'est le beau groupe qui est à Florence dans une place publique. 5°. *Ménélas retrouve Hélène;* peinture d'un vase antique : l'expression de l'étonnement fait particulièrement le mérite de l'ouvrage. 6°. *Ajax protège Ulysse sous son bouclier.* D'après une pierre de la collection de Stosch, à présent au roi de Prusse; les deux héros s'appuient sur leurs genoux, et le premier lance une pierre contre un ennemi placé sur un point plus élevé. Les vignettes de la première feuille représentent

Vénus sortant d'une conque qui s'est ouverte, et tenant dans la main une coquille avec une perle; trois Amours d'après des pierres gravées, et Psyché à genoux, les mains liées derrière le dos, et tenue par l'Amour.

Le sixième cahier est relatif à l'Odyssée. 1°. *Ulysse, la main étendue, et priant.* 2°. *Ulysse, présentant la coupe*, d'après une petite figure dans la villa Pamphili, que Winckelmann a déjà fait connoître. 3°, *Polyphéme marche sur un des compagnons d'Ulysse*, d'après un ouvrage en relief dans le Capitole que l'on explique ordinairement ainsi. 4°. *Polyphéme ivre est endormi, et Ulysse avec ses compagnons lui créve l'œil.* D'après un ouvrage en relief, en marbre, à Catanea, qui frappe au moins par l'idée et la manière dont elle est rendue. 5°. *Ulysse qui se tient sous le bélier.* Antique dans la villa Phamphili que Winckelmann a déjà fait connoître, mais dessiné ici plus exactement et d'après l'original. 6°. *Ulysse embarqué; le Cyclope lui jette une pierre.* D'après un relief sur un sarcophage à Volterra, dans l'ancien style grec ou étrusque. Les vignettes de la première feuille du texte sont : La vue d'une tempête près de la petite île de Ventotiene, devant la côte de Naples, à l'ouest d'Ischia; la vue de la petite île *Monte Christo*, dans la mer de Toscane, entre la Corse et Ciglio; et la tête

d'Ulysse, d'après une pierre gravée. Le bonnet est ceint d'une branche d'olivier.

Homeri *ilias cum brevi annotatione curante C. G.* Heyne, volumen primum, lib. I — XII, volumen secundum, lib. XIII — XXIV; chez Weidmann, Leipsick; et à Londres, chez Payne, Mackinlay et Lunn.

Cette édition, extraite de la grande, annoncée déjà dans le Magasin Encyclopédique, année VIII, t. VI, p. 86, est destinée particulièrement aux jeunes étudians qui, ayant quelque connoissance du grec, et ayant lu déjà Homère comme on le lit dans les gymnases, désireroient le lire une seconde fois avec plus de fruit, et se pénétrer tout à fait des véritables idées du poëte grec.

P. Virgilius Maro *varietate lectionis et perpetua adnotatione illustratus, a Chr. Gott.* Heyne, *editio tertia, novis curis emendata et aucta*, vol. I. Bucolica et Georgica, CCLXXX, vol. II, AEneidis, libri I — VI, vol. III, AEneidis, libri VII — XII. Vol. IV, Carmina minora et indices, Leipsick, Gaspar Fritsch, 1803. Cette édition est la dernière que M. Heyne annonce devoir donner. *Extremum hoc munus habeto.* Comme il l'a encore corrigée, il demande avec justice qu'on le juge sur cette dernière édition, et non

sur les premières, comme quelques uns ont eu la mauvaise foi de le faire.

Il vient de paroître un nouveau volume du *Repertorium commentationum a societatibus litterariis editarum*, mis au jour par M. Reuss. Scientia naturalis, tom. V. *Astronomia.* On a demandé, en général, que ce volume parût avant le quatrième, qui est déjà sous presse, et qui contiendra les mémoires sur la physique. C'est pour cette raison que le cinquième paroît avant le quatrième. Les mémoires dans ce volume sont classés ainsi : Histoire de l'astronomie ; Astronomie en général ; en particulier sur les planètes et les comètes individuellement ; sur le soleil ; sur les étoiles fixes ; sur les instrumens astronomiques ; observations astronomiques ; tables éphémérides.

La société des sciences avoit proposé pour le mois de juillet de cette année, cette question économique : « Quelles sont les raisons pour ou » contre l'exportation de l'argent d'un pays, et » dans quelles circonstances est-elle utile? »

Elle a reçu trois mémoires, 1°. avec l'épigraphe : *L'argent est le ressort de la circulation.* 2°. *Semper nitimur in vetitum.* 3°. *Non tua te moveant sed publica vota.* Les trois auteurs sont

contre la défense de l'exportation, et en prouvent l'insuffisance par les raisons ordinaires déjà connues; mais ils n'ont pas répondu complètement à la question. Le troisième mémoire étoit le meilleur. Il est écrit avec connoissance de cause; l'auteur a exposé clairement et avec justesse les règles et les maximes générales de l'économie politique; mais il ne parle pas de l'influence du système monétaire dans un Etat, et du système de ses voisins sur l'exportation ou l'importation des monnoies; il ne dit pas non plus tout ce qu'il falloit dire sur l'effet des banques, sur la sortie de l'argent; il ne profite pas des expériences déjà faites, il ne développe pas les suites de la défense de l'exportation en Espagne, en France et dans les autres Etats; il n'expose pas non plus quels autres moyens ont été employés à la place de la défense, et quels en ont été les résultats; et cependant pour résoudre à fond un problème d'économie politique, les expériences déjà faites sont sans doute ce qu'il y a de plus important à connoître.

Les autres questions économiques pour novembre 1804, pour juillet et novembre 1805, ont été déjà annoncées dans le commencement de cette notice, *suprà*, pag. 101.

La septième édition du *Manuel d'histoire na-*

turel de M. Blumenbach (1), a paru l'année dernière, chez Dieterich. L'auteur y a ajouté les nouvelles découvertes faites dans cette science, et a changé son ancienne classification des mammifères en un système plus naturel. A présent les ordres sont tirés seulement des organes du mouvement, et les sous-divisions dans quelques ordres comprenant beaucoup de genres de plusieurs sortes, sont empruntées des dents; de sorte que d'après cette idée les deux ordres des *digités* ou fissipèdes et des palmipèdes renferment trois familles de *rongeurs*, de *carnassiers* et d'*édentés*.

Le *specimen archæologicum telluris terrarumque imprimis Hannoveranarum*, du même M. Blumenbach qui se trouve dans le dernier volume des mémoires de la société, vient d'être imprimé à part avec des gravures, Goettingue, Dieterich.

Neues Museum der Philosophie und Litteratur, c'est-à-dire, Mélanges de Philosophie et de littérature, 4e. no. (2e. cahier du 2e. vol.) par le professeur Bouterweck.

Dans la séance du 28 juillet, M. le professeur

(1) Traduit en français sur cette édition par Soulange-Artaud de la société des sciences de Gottingue et de la société Philotechnique de Paris.—Metz, *Collignon*, 1803.

Heeren lut un mémoire intitulé *Explicatio planiglobii orbis terrarum faciem exhibens, ante medium sæc. XV. summa arte confecti; agitantur simul de historia mapparum geographicarum recte instruenda consilia.* L'idée de ce mémoire fut donnée à M. Heeren par un monument très-intéressant pour la Géographie, qui se trouve dans le muséum de son éminence le Cardinal Borgia, et dont il avoit reçu une description gravée. Il profita en même temps de cette occasion pour exposer une histoire déja si souvent souhaitée des cartes géographiques. Une bonne histoire des cartes géographiques devient de plus en plus nécessaire à mesure que leur nombre croît d'avantage, mais elle devient aussi à proportion plus difficile. Sa bonté dépendra de l'arrangement que l'on suivra, et pour cette raison il n'est pas inutile d'entendre l'opinion de différens savans. Une pareille histoire suivant les idées de l'auteur, ne doit pas renfermer un simple catalogue de cartes, quoique ce catalogue en doive composer une partie principale. Pour se servir avec fruit d'un pareil catalogue, il y a déja certaines connoissances générales qui sont nécessaires, et pour cette raison l'auteur demande que l'historien futur des cartes géographiques, divise son ouvrage en deux parties principales,

la

la *générale* et la *spéciale*. La partie générale doit exposer toutes ces connoissances qui sont nécessaires pour juger les cartes ; et comme chaque carte exige, pour sa confection, trois sortes de connoissances, des connoissances historiques, mathématiques et techniques, cette partie doit également se diviser en trois autres. La partie *historique* doit être fondée sur l'examen de la terre même et de ses parties principales, parceque tous les progrès dans la représentation juste sur les cartes, se rapportent en dernier lieu aux progrès qu'on a fait dans la connoissance de l'objet représenté ; ainsi les voyages par mer, les guerres, les missions, etc., étendent les connoissances géographiques. Alors s'offrent d'elles-mêmes les périodes, d'après lesquelles l'histoire des cartes devroit être divisée. L'auteur en adopte 5 ou même 6, selon que l'on veut séparer ou réunir les deux premières. Une comprendroit les tentatives de représenter la terre *avant* la découverte de l'Amérique, particulièrement depuis le temps des Croisades, (car ici l'auteur laisse de coté les antiquités grecques et romaines). La seconde qui comprend le 16e. siècle jusqu'aux voyages des Hollandais, offriroit les cartes Espagnoles et Portugaises. Comme cependant ces cartes sont en général très-rares, et en partie peu ou point du tout

connues, on pourroit comprendre les cartes de ces deux premières périodes sous la dénomination générale *d'antiquités géographiques.* Car l'histoire des cartes plus modernes qu'ont faites d'abord *Mercator* et *Ortelius*, commence avec la navigation des Hollandais et leurs voyages aux Indes ou pour découvrir les Indes. Cette troisième période qui embrasse la première moitié du 17e. siècle porteroit à juste titre le nom de période Hollandaise. C'étoit des ateliers des Blaeuw, des Jansson, des Vischer, que sortoient alors les cartes, qui bientôt aussi jouirent d'une estime générale hors de la Hollande. Les Français imitèrent les premiers les Hollandais et la 2e. moitié du 17e. siècle, le règne de Louis XIV, forme la quatrième période que l'on nommeroit avec raison la période Française. Les services que l'Académie des Sciences, fondée alors, rendit à la géographie, les cartes des Sanson, des de Fer, des de Lisle, etc., assurent à la France cet honneur. L'auteur désigne, sous le nom de période allemande, la première moitié du 18e. siècle, depuis que les *Homann* fleurirent à Nuremberg. Quant à la dernière moitié de ce siècle ou la sixième période, qui peut-être à elle seule a vu paroître plus de cartes que les cinq autres ensemble, quoique les Anglais

aient bien mérité de la science pendant ce temps, l'auteur ne croit pas qu'on puisse cependant la désigner sans injustice par le nom d'aucune nation, toutes y ayant des droits égaux. On voit aisément ce que l'histoire des parties mathématique et techniques doit embrasser. L'auteur désire ensuite que cette analyse soit suivie d'une histoire des principaux ateliers et d'un aperçu critique de leurs ouvrages, comme d'une conclusion de la partie générale. Ce premier travail conduiroit alors à la partie spéciale qui contiendroit les cartes des différens pays, chronologiquement (autant qu'il seroit possible) et dans un ordre raisonné. M. Heeren a présenté un travail pour servir à une pareille histoire en exposant et en expliquant le monument dont nous avons à parler.

Ce monument remarquable n'est pas une carte dessinée à la plume, mais plutôt une *table* ronde ayant d'après le dessin environ 2 pieds de diamètre et sur laquelle l'hémisphère connu alors est représenté en émail de couleur, comme une surface ronde. Les pays et les lieux sont désignés par leur nom, mais les limites des pays ne sont pas tracées; les montagnes, les fleuves, les peuples, et toutes sortes de choses remarquables comme des animaux, des batailles, des caravanes, des

bazars, des camps de nomades, etc., y sont représentés et expliqués par des inscriptions en langue latine, mais en caractères allemands. On voit par ce premier aperçu combien ce monument doit être intéressant, mais aussi avec quel art il est travaillé, de sorte qu'il est impossible de croire qu'il ait été fait pour l'usage d'un simple particulier. Son âge n'est pas énoncé, mais on peut déterminer avec certitude qu'il doit être de la première moitié du 15e. siècle. En effet, parmi les événemens qui y sont remarqués, le plus récent est la victoire de Tamerlan sur Bajazet en 1402, il n'est pas question de la prise de Constantinople, et l'on ne trouve pas la moindre trace des découvertes des Portugais. Des cartes connues jusqu'à présent, celle de *Marino Sanudo* du commencement du 14e. siècle est la seule qui soit surement plus ancienne ; celle au contraire de *André Bianco* de 1436, que *Formaleoni* a fait connoître est du même temps a peu près que ce monument. On ne peut pas trouver une source générale dans laquelle l'auteur de carte a puisé. Elle n'est pas faite d'après Ptolémée ; ce seroit plutôt d'après des Arabes, surtout pour l'Afrique; parmi les noms qui se trouvent dans *Marco Paolo* et dans les autres voyageurs plus anciens en Asie, on n'en trouve que quelques-uns dans

cette partie du monde. L'étendue de l'Europe est beaucoup plus grande que celle de l'Afrique et au moins aussi grande que celle de l'Asie. Nous n'en rapporterons que quelques particularités remarquables. Le nord de l'Europe est représenté très imparfaitement; la Suède est sous le nom de *Magna Gothia*, le Dannemark manque. En Prusse, les guerres de l'ordre Teutonique et des Lithuaniens sont représentées avec cette inscription : *Hic sunt confinia paganorum et christianorum qui in Prusia adinvicem continuo bellant.* On voit que les Lithuaniens y sont encore regardés comme des payens, quoique le christianisme fut déjà répandu parmi eux. La Russie paroît sous la dénomination de Tartares, et près des mers Caspienne et d'Azow on a representé les fameux *Bazars* de ce temps. — L'Angleterre et l'Écosse paroissent au bord, mais il n'y avoit plus de place pour l'Irlande — L'Afrique ne montre encore rien des découvertes Portugaises, mais la moitié septentrionale a été connue cependant à l'auteur jusqu'à Soudan. Il nomme non-seulement les villes le long des côtes, mais il sait aussi que les habitans du mont Atlas, les *Berbers* sont en guerre avec les Sarrasins. *In illis montanis*, est-il marqué près de cette chaîne de montagnes, *habitant plures principes et reges, et habitant*

continuo in tentoriis et præliantur continuo contra Sarracenos et contra juxta castra et civitates. En Égypte, la réunion de la grande caravane de la Mecque est remarquée, et non-seulement on lit les noms des déserts de sable, mais encore ceux des places de commerce les plus importantes, comme Tagaza, Ganuzia, etc. Le royaume du prêtre Jean, s'étend en Nubie (*ab ostio gandis*, (c'est-ce le cap Gardefan?) *usque ad fluvium auri.* Aussi Bianco met déja (en 1436) le royaume du prêtre Jean en Afrique, ainsi ce ne sont pas les Portugais qui ont fait cela les premiers. L'Asie n'offre pas moins de singularités. Dans l'Asïe moyenne on voit les camps des Tartares; *Tartaria regio maxima qua Tatari cum suis jumentis et bobus excurrunt, civitatem ex multis tentoriis et carutis situant.* L'Inde est divisée en *India superior*, où se trouve le corps de S. Thomas et où il y a beaucoup de royaumes chrétiens, et *India interior in qua Cathai civitas et magni canis Imperatoris Tatarorum sedes.* On y trouve la Chine, dont la capitale Cambalck (Cambalu, Pékin) est aussi nommée. Sur la frontière de la petite Bucharie organti (urgang) *de organti ad cathagium vadunt cameli in quatuor mensibus.* Les caravanes allant au Catai et en revenant sont représentées. Sur le bord oriental se trouve le pays *Gog* et *Magog*, et enfin *locus deliciarum*, le paradis.

Le 7e. cahier des *Abbildungen naturhistorischer Gegenstænde* de M. Blumenbach, contient les objets suivants : 61. La tête monstrueuse d'un cochon de lait à laquelle on remarque les 4 sortes de monstruosités. *Fabrica aliena, situs mutatus, defectus et excessus.* 62. Le Raton. 63. Le crâne du grand Buffle (bos arni), des contrées montagneuses de l'Indostan septentrionale, d'après un dessin envoyé à l'auteur, par M. le chevalier Bancks, qui possède l'original. 64. Petit poulet d'un œuf de poule, couvé pendant 100 heures. 65. Le barbu d'un jaune noir, (*bucco atroflavus*) de Sierra Leona, d'après le dessin original colorié du célèbre artiste anglais Lewin. 66. Une tortue terrestre de Mogador sur la côte de Maroc. (*T. græca?*) 67. *Cancer dromia.* 68. *Lepas anatifera.* 69. *Venus mercenaria.* 70. Un pentacrinite fossile du comté de Dorset qui n'a encore été décrit nulle part.

Ideen über die Politick, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Vœlker der alten Welt. Africanische Vœlker; Carthager, Æthioper, Ægypter, von A. H. L. Heeren. Idées sur la politique et les relations commerciales des principaux peuples de l'ancien monde. Peuples d'Afrique ; Carthaginois, Æthiopiens, Ægyptiens, par A. H. L. Heeren, 2e. édition tout à fait retravaillée, avec une carte également nouvelle.

Cet ouvrage a déjà été traduit en partie en français par M. Desaugiers, secrétaire de la légation française à Copenhague. M. Heeren dans cette seconde édition voulant profiter des nouveaux voyages de Horneman, de Mungo park, de Browne, de l'ouvrage de Denon, des mémoires sur l'expédition d'Egypte, s'est vu obligé de retoucher tout à fait son premier ouvrage. La section des Egyptiens est toute nouvelle, ainsi que la plus grande partie de celle des Carthaginois, et presque toutes les autres ont subi des changemens essentiels.

Handbuch der vergleichenden Anatomie. Manuel d'Anatomie comparée, par J. F. Blumenbach, avec 8 gravures, Dieterich, Goettingue.

Uber den Deutschen Adel : sur la Noblesse d'Allemagne, par Auguste Guillaume Rehberg, 8°. 264 pag. Rower, Goettingue.

Uber den Ursprung und die vornehmsten Schiksale der Orden der Rosenkreutzer und Freymaurer. Eine historiche Untersuchung von Johann Friederich Buhle. Sur l'origine et le sort des ordres des rose-croix et des francs-maçons, par M. Buhle, à présent professeur à l'université de Moscow.

Ce livre développe ce que l'auteur a indiqué

dans un mémoire lu à la société des sciences, et dont nous avons rendu compte page 227, n°.... de l'année dernière.

M. l'inspecteur HARDING, à Lilienthal, a annoncé à la société que le premier septembre, après dix heures du soir, il a découvert une nouvelle planète dans la constellation des poissons, et l'a depuis observée presque chaque soir. L'étoile, marque-t-il, paroît avoir une lueur blanche et vive, elle est parfaitement de la huitième grandeur, elle est rétrograde avec une déclinaison australe qui augmente, comme la théorie l'exige d'une planète dans sa position présente.

« Le premier septembre, lorsque je l'aperçus » le soir à 10 heures 12', j'estimai son ascension » droite = 2° 24', et sa déclinaison boréale = 0° » 37'. Le 4 j'estimai, mais seulement à l'œil, à » 10 heures 20 minutes, la première 2° 0', et la » dernière 0° 1'. Le cinq, lorsque j'employai le » micromètre pour déterminer plus positivement » sa position, je trouvai

	Temps moyen.			*Asc. droite.*			*Décl. australe.*		
	à	11h	12'	45"	= 1°	51'	51"	= 0°	11'	26"
le 6	à	11	26	48	= 1	44	21	0	24	8
le 7	à	9	21	37	= 1	36	58	= 0	36	36
— 9	à	8	42	52	= 1	22	4	0	59	7
— 10	à	8	39	4	= 1	13	18	1	11	55
— 11	à	11	48	46	= 1	3	18	1	26	34

» Après m'être parfaitement persuadé du mouvement réel de cette étoile par des observations répétées, j'instruisis sur le champ M. Olbers de ma découverte, et déjà le 7 septembre il observa lui-même la planète étrangère. Le 8, comme le ciel étoit couvert, le docteur trouva à 8 h. 11′ 20″, temps moyen à Brême, l'ascension droite de l'étoile = 1° 29′ 39″ et la déclinaison australe = 0° 47′ 19″. »

Les 5, 6 et 7 septembre je fus obligé, pour comparer cette étoile errante, d'employer une petite étoile de huitième grandeur, qui se trouve, il est vrai, dans l'histoire céleste, tome 1. p. 119, mais qui est défigurée par une faute d'impression. J'ai cherché à déchiffrer sa position juste autant qu'on peut corriger la leçon par conjecture, et j'ai calculé, d'après elle, les lieux de la planète pour les jours suivans.

Comme cette nouvelle planète passe à présent bientôt après minuit par le méridien, nous aurons dans peu les observations les plus exactes au moyen d'instrumens fixes, et alors son orbite et sa véritable position dans l'espace pourront être déterminées. S'il se confirmoit, ce qui est très-vraisemblable, que cette étoile est une planète inconnue jusqu'ici dans notre système solaire, laquelle se meut entre mars et jupiter autour du soleil, l'hypothèse de M. le docteur Olbers, sur l'origine de cérès et

de pallas, prendroit, par cette dernière découverte, un nouveau degré de vraisemblance.

Prusse.

Académie royale.

La classe de belles-lettres fait la déclaration suivante :

Sur la question proposée par elle sur les *Goths* et le *gothicisme*, il n'est ainsi que la dernière fois, entré pour le concours que deux pièces, l'une en allemand, avec l'épigraphe : *Vestaque Gothorum ut niteat velata recenti Flore;* l'autre en français, avec celle-ci : *Imitamini certè Gothos*, etc. qui étoit aussi sur la française de 1802 ; mais cette fois-ci sans billet cacheté, dont cependant nos lois prescrivent l'addition à toutes les pièces concurrentes.

Ni l'une ni l'autre des deux n'ayant satisfait la classe des belles-lettres, elle renouvelle la même question pour l'année 1806, encore avec un double prix. Elle ose espérer qu'un sujet si intéressant produira enfin une solution qui ne laissera plus rien à désirer, soit de la part des mêmes auteurs en complétant ce qu'ils sentiront manquer à la leur, soit de la part d'autres savans qui voudront s'en occuper.

Voici la question même : « Déterminer l'état

où se trouvoient les arts de la parole et les arts du dessin parmi les peuples du moyen âge. La question se divise en trois parties. »

« I. Les peuples du Nord, les Gots, les Vandales, les Longobards, les Francs, les Bourguignons, les Anglo Saxons et les autres; tous ceux, en un mot, qui ont partagé entr'eux l'Empire d'Occident, y ont-ils apporté de leurs terres natales quelque chose que l'on puisse regarder comme leur appartenant en propre en fait de sciences et d'arts? ou plutôt ne peut-on pas prouver que la culture de l'esprit en toute genre ne commença chez eux que par leur double communication avec les provinces occupées par les anciens habitans romains, d'abord comme limitrophes, et dans la suite comme conquérans et maîtres de ces mêmes provinces? »

« II. Peut-on donc avec raison, dans les arts de la parole et dans les arts du dessin, attribuer à ces peuples septentrionaux un style particulier, et qui ne soit qu'à eux? ou bien les phénomènes que le moyen-âge nous offre dans ces deux arts, ne sont-ils autre chose que des modifications de l'ancien goût grec transmis aux Romains, modifications produites après la chute de l'Empire de Rome, par les nouvelles situations politiques, religieuses et

morales auxquelles toutes ces contrées furent soumises ? »

« III. Et dans cette dernière supposition, 1°. Quelles sont les marques caractéristiques des productions du moyen âge relativement aux arts de la parole aussi bien qu'à ceux du dessin ?

« 2°. Dans quel ordre historique se rangent-elles à la suite les unes des autres ?

» 3°. Quelle est l'influence qu'a exercée la culture des belles-lettres et des arts des Arabes sur celle qui a eu vogue dans l'Europe occidentale ? par quel chemin le goût Arabe s'y est-il introduit ? et quels sont les caractères distinctifs des ouvrages qui ont paru après l'époque de son introduction ? »

Le prix sera double et se distribuera en 1806.

On invite les savans de tout pays, excepté les membres ordinaires de l'Académie, à travailler sur ces questions. Le prix sera donné à ceux qui, au jugement de l'Académie, auront le mieux réussi.

Les pièces écrites d'une caractère lisible seront adressées franches de port, au secrétaire perpétuel de l'Académie. Celles qui n'auront point mérité le prix au jugement de l'Académie, ne pouvant être rendues aux auteurs, mais devant être déposées en original dans les ar-

chives de l'Académie, tous ceux qui enverront des mémoires au concours, sont invités à en tirer copie avant de les remettre. Ceux qui, malgré cette déclaration si souvent répétée, persisteront à les redemander, ne trouveront pas mauvais qu'on ne leur réponde plus.

Le terme pour les recevoir est fixé au 1.er mai de l'année indiquée ci-dessus ; après quoi on n'en recevra absolument aucun, quelque raison de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur.

France.

Lettre de M. Silvestre de Sacy *à M. Millin.*

Je m'étois proposé, mon cher confrère, de vous donner une notice du petit recueil publié l'année dernière à Erlangue, sous le titre de *Beytræge zur arabischen Litteratur*, par l'estimable et savant M. de Murr, pour l'insérer dans le Magasin Encyclopédique. Cette tâche ayant été remplie par M. H....n (1), je me contenterai de vous communiquer un petit nombre d'observations, dont le but est de rectifier quelques inexactitudes que j'ai remarquées, soit dans l'ouvrage même, soit dans la notice que vous avez publiée. Je crois utile surtout de faire dis-

(1) Voy. ann. 9, tome VI, page 277.

paroître ces légères taches d'un recueil qui ne peut être sans intérêt pour les amateurs de la littérature arabe.

1°. Dans l'inscription arabe du *Mihrab* de la grande mosquée de Cordoue, qui est la première pièce de ce recueil, et que mon ami M. Tychsen, célèbre professeur de Rostock, avoit déjà publiée, mais en arabe seulement, dans son *Elementale arabicum*, on lit aux lignes 3, 4 et 5, un passage que ce savant traduit ainsi : *Postquam Imamus Almostanser-billah Abdallah Alhakem princeps fidelium, cui Deus benefaciat! divino auxilio ad imperium evectus fuerat, in mandatis dedit ut hæc cella (Mihrab) pario marmore obduceretur, multisque luminaribus et magnifico propylæo ornaretur.* M. H....n observe, avec raison, qu'on ne voit pas sur quelle autorité M. Tychsen a rendu le mot *almar* par *propylæum*; et il propose de lire *almanarati*, et de traduire *multis luminaribus et magnifico candelabro;* mais il ne faut rien corriger, il ne faut que mieux lire le texte, qui porte clairement *rogbatan fi djazili 'lthawâbi, wakerimi 'lmadbi.* Ce passage exige encore une autre correction ; au lieu de *sayyadahou*, comme lit M. Tychsen ligne 4, il faut lire *schayyadahou*, mot qui signifie *bâtir, construire solidement*, et que je retrouve dans d'autres inscriptions arabes d'Espagne en ce sens.

Voici maintenant le sens du passage entier : *Almostanser-billah Abdallah Alhakem princeps fidelium, cui benefaciat Deus ! postquam auxilium Dei expertus esset in ædificandâ hæc ædiculâ, jussit eam marmore obduci, desiderio motus copiosam mercedem, et excellentem locum (in futuro seculo) demerendi.* Je ne m'arrête point à justifier cette traduction, qui n'est, je crois, susceptible d'aucune difficulté ; j'ajoute seulement que le commencement de l'inscription, *observate orationes, et orationem mediam, et state Deo devoti*, est une sentence tirée de l'alcoran, surate II, v. 239, et que c'est dans les commentateurs de ce livre qu'il faut chercher le sens de cette expression obscure, *orationem mediam*, au risque de dire, après les avoir consultés :

Fecistis probè :
Incertior sum multo, quam dudum.

2°. L'inscription arabe de la patène d'argent de la collégiale de S. Cassien à Imola, a certainement été mal lue jusqu'ici ; mais les réflexions que M. H...n fait sur la manière dont M. Tychsen interprète le mot *laán* sont sans aucune application ; je ne les conçois même pas parfaitement. Je sais que le savant professeur de Padoue, M. Simon Assémani, a donné récemment une dissertation sur cette inscription. En attendant

attendant qu'elle me soit parvenue, je hasarde de lire *ala la yacoul icaloun (ohe! ne comedat impurus)! Ala* est une particule indéclinable qui sert, suivant les lexicographes arabes, *à faire faire attention (liltenbih)* et à réprimander *(liltawbikh)*. Cette inscription est un avis donné à ceux qui ont contracté quelque souillure spirituelle, de s'éloigner de la victime eucharistique dont cette patène offre l'emblême.

3°. La prétendue lettre de la Sainte Vierge aux habitans de Messine, ne mérite guères d'attention. Il y a, dans ce que dit à ce sujet M. H....n, quelques méprises; mais comme plusieurs ne sont certainement que des fautes d'impression, je ne m'y arrête pas. Je remarque seulement que dans le texte arabe donné par M. de Murr, d'après M. Tychsen, il faut lire, ligne 1, *moutawadhaa* par un *dhad* et un *aïn*, au lieu de *moutawasila*; ligne 7, *almokhtar* par un *kha* au lieu d'un *caf*; et peut-être, ligne 4, *istaslahna (comprobavimus)* au lieu de *istaslahá*, qui n'est pas arabe.

4°. L'inscription de la lionne de bronze, conservée à Cassel, n'a point besoin de correction, comme l'a cru M. Tychsen, et après lui M. H....n. Il faut seulement prononcer *matthal* au lieu de *mithal*: alors ce mot signifie *un homme qui exerce*

l'art de faire des figures, *un modeleur*, et le sens est : *Fait par Abd-allah, fabricant de figures.*

5°. En parlant de Saadi, M. H....n cite le second volume de l'*Histoire Arabe et Persanne de Saadi*, publiée à Calcutta en 1795. Il a sans doute voulu parler de la collection des œuvres de Saadi.

Voilà, mon cher collègue, a quoi se bornent mes observations. Je vous engage à leur donner place dans un des prochains numéros de votre journal. Recevez l'assurance de mon sincère attachement.

Empreintes de médailles grecques et romaines de M. MIONNET.

Cette collection qui montoit à 1,500, est actuellement de 20,000 ; elle n'est plus susceptible que d'une légère augmentation, et le catalogue sera très-incessamment à l'impression. On peut dans ce moment se procurer, en outre des empreintes déjà décrites, les médailles suivantes :

1°. Un supplément aux peuples, villes et rois.

2°. Les familles romaines ; or, argent et bronze.

3°. Impériales ; or et argent.

4°. Impériales ; en médailles d'or, d'argent et de bronze.

5°. Impériales ; grand, moyen et petit bronze.

Les personnes qui voudront acquérir cette collection, en totalité ou en partie, s'adresseront directement à M. Mionnet, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 46, au coin de la rue de la Loi, sans avoir égard au domicile qu'il avoit précédemment indiqué sur son catalogue.

On voudra bien affranchir les lettres.

LIVRES DIVERS (1).

Botanique.

Botanographie Belgique. *Troisième édition*, corrigée, augmentée et divisée en deux parties, par *François-Joseph* Lestiboudois, médecin, professeur de botanique, et membre de la société des amateurs des sciences et arts de la ville de Lille. — 2 vol. in-8°. de plus de 600 pages, avec 23 planches gravées en taille-douce. Prix, 10 francs et 12 fr. francs de port par la poste.—A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20; et à Lille, chez *Vanackere*, libraire, Grande Place.

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

Physique.

Mémoire *sur la chaleur*, *par le Comte de* Rumford. A Paris, chez *Firmin Didot*, an XIII — 1804.

Il est intéressant de suivre dans ses recherches un savant dont l'attention a été fixée dès sa jeunesse sur une seule branche de physique, et qui, par ses travaux, a également contribué aux progrès de la science et de l'industrie humaine; mérite qui jusqu'ici sembloit appartenir exclusivement aux chymistes. Les essais publiés par M. Rumford ont assez prouvé l'heureuse application de ses expériences à l'utilité publique. Ces mémoires paroissent consacrés à exposer la science et la connoissance plus intime de la nature de la chaleur. La chymie moderne, après avoir détrôné le phlogistique, a introduit, comme on sait, le calorique; et quoique les premiers chymistes l'aient plutôt regardé comme un nom, on l'a bientôt envisagé comme une substance réelle, un fluide impondérable, sans penser qu'on n'a presque fait que changer de nom, en passant sous silence les phénomènes de la lumière. La théorie calorique se prêtoit, en effet, si bien à l'explication des phénomènes chymiques, dès qu'on s'étoit formé le système d'un calorique latent, de la capacité, etc.. qu'on ne cherchoit plus à s'assurer de l'existence et de la réalité de ce fluide; et l'on ne s'étonnoit pas de l'immense quantité de fluide lumineux, calorique, magnifique, électrique, galvanique, etc. qu'on accumuloit dans une même substance, le fer, par exemple, sans que le poids en fût augmenté. Pour obvier à ces difficultés, on com-

mença, en Allemagne, à croire tous ces fluides comme les modifications d'un seul, fondé sur des analogies qu'ils présentent; et les recherches faites depuis sur le galvanisme et l'électricité semblèrent assurer le triomphe aux physiciens Allemands. Ce fluide, que beaucoup nommoient *une force,* sans s'expliquer clairement sur ce qu'ils entendent par ce mot, passa pour double, ou originairement composé de deux fluides, dont les caractères sont opposés, et dont le conflit à différentes quantités ou proportions constitue les différens phénomènes. L'un fut appelé positif, l'autre négatif. On trouvoit cette duplicité de principes très-favorable à l'explication des nouvelles expériences chymiques qu'on fait avec le prisme, de même que de celles qui semblent nécessiter l'existence d'un frigorique à côté d'un calorique.

Il seroit hors de propos d'entrer ici dans un examen de ce système de duplicité ou d'antagonisme des forces physiques, ou de tenter une application aux expériences contenues dans ces mémoires, et qui ont déterminé M. de R. à abandonner le système du calorique, et à regarder la chaleur comme une simple propriété des corps; comme Euler l'avoit fait à l'égard de la lumière. M. de R. donne un précis de sa théorie dans le second mémoire. Il croit que la force de l'attraction qui agit entre les molécules d'un corps suppose ou nécessite même un mouvement continuel dans ses molécules; ce mouvement ondulatoire se communique, comme les vibrations d'un corps sonore, à l'atmosphère, ou à un fluide plus fin encore, qui environne et pénètre tous les corps (l'Ether), lequel se répand ainsi en rayonnant dans toutes les directions,

et produit sur notre corps la sensation de la chaleur ou du froid, suivant que ce mouvement est accéléré ou lent. On voit par cette exposé que M. de R. assimile les phénomènes de la chaleur entièrement à ceux du son; aussi dit-il d'un corps qui change de température, qu'il *change de note* (à l'égard du toucher.)

M. de Rumford cherche dans ces mémoires moins à adapter sa théorie à l'explication de tous les phénomènes de la chaleur, qu'à prouver qu'il est des expériences qui ne peuvent s'accorder avec l'existence du calorique, et qui semblent exiger le système qu'il vient d'admettre; ces expériences sont celles qu'il a faites sur l'extrême quantité de chaleur produit par le frottement des corps et sur le rayonnement des corps tant chauds que froids. Il a trouvé à l'aide d'un instrument qu'il a imaginé pour ces recherches et qu'il a nommé *Thermoscope*, que tous les corps étoient capables de produire ce rayonnement et à toutes les températures; que non-seulement la nature, mais aussi la surface des corps faisoit varier à l'infini l'intensité de ce rayonnement, laquelle étoit en raison inverse de la propriété d'une surface de réfléchir ces rayons. Il s'est convaincu que les mêmes surfaces qui réfléchissent facilement les rayons de la lumière réfléchissent aussi le plus les rayons non-lumineux d'un corps froid ou chaud. La communication de la chaleur et cette tendance à rétablir l'équilibre des températures étant due en grande partie au rayonnement des corps qui environnent un autre plus ou moins chaud, il a vu que les métaux mettent le plus de temps à changer de température, qu'une surface claire en demande plus qu'une surface foncée, une

substance opaque plus qu'une autre imparfaitement diaphane. Une des expériences les plus curieuses, est celle qu'il a faite avec un porte-voix. Ayant placé à l'un des orifices un vase rempli d'eau froide et à l'autre un thermomètre, il a trouvé que l'eau forçoit le thermomètre non-seulement à descendre, mais qu'elle produisoit cet effet 3 fois plus vite, que quand il avoit ôté le porte-voix.

On sait que Mrs. Berthollet et Hauy, l'un dans sa statique chymique, et l'autre dans son traité élémentaire de physique, ont cherché à expliquer par la théorie du calorique les expériences que M. de R avoit déja publiées. M. Berthollet a attribué le développement de la chaleur par la friction au changement de capacité que le bronze éprouvoit en passant à l'état de poudre. M. de R. cherche à réfuter cette explication. Il observe que sans doute quelqu'autre corps pourroit être supposé avoir fourni de la chaleur que telle poudre métallique, ou que tous les autres reçevoient plutôt de la chaleur; mais 1°. que la poudre n'avoit pas changé de capacité. 2°. Que toutefois le changement de capacité d'un corps qui ne change pas d'état ne peut pas être considérable. 3°. Que la quantité de chaleur a été si grande que si toute la barre de bronze qui pesoit 113 liv. avoit été réduite en poudre, la chaleur développée eût été capable d'élever 5078 livres d'eau de zéro à 80°. R. chaleur qui eût suffi pour fondre 1811 liv. de métal, par conséquent 16 fois la quantité qui a seulement été réduite en poudre.

Cette notice suffira pour faire voir combien ces mémoires qui sont remplis d'expériences ingénieuses, méritent l'attention de tous les physiciens, qui préfèrent la vérité à tout système,

et qui ne craignent pas d'examiner des faits, qui puissent leur inspirer des doutes sur une théorie qui leur a suffi jusqu'alors. En un mot ce recueil de mémoires a d'autant plus de prix qu'il est précédé d'une notice historique des diverses expériences que le célèbre auteur a faites depuis trente ans.

Il est terminé par des observations sur les puits qui se forment en été dans les grandes masses solides de glace, aux glaciers de Chamouni. B.

Législation.

Analyse *des observations des tribunaux d'appel et du tribunal de cassation sur le projet du Code civil, rapprochées du texte.* — A Paris, chez *Crussaire*, éditeur, rue de la Verrerie, n°. 8; *Rondonneau*, rue Saint-Honoré, hôtel de Boulogne; la veuve *Dufresne* et *Méquignon*, au Palais; *Deseine*, palais du Tribunat; *Le Normand*, cloître Saint-Germain-l'Auxerrois : un très-fort volume in-4°. de 1042 pages. Prix 13 francs; et 19 francs par la poste.

Il n'est pas nécessaire de vanter l'utilité de ce recueil à ceux pour qui il est destiné : il leur suffira de l'ouvrir, de le parcourir; et mieux encore, de l'étudier pour en connoître les avantages, pour sentir quel a été l'objet et le but de l'auteur de l'*Analyse*, quelles ont été ses vues, et pour s'assurer qu'il les a parfaitement remplies. On s'apercevra d'abord, puis en l'étudiant, on sera bientôt convaincu que ce volume vraiment *classique*, sera d'une utilité indispensable aux jeunes gens qui s'adonnent à l'étude des lois, soit pour la procédure, soit pour l'éloquence du

barreau ; aux professeurs des écoles de législation, et aux magistrats les plus consommés dans l'étude de notre jurisprudence qui se trouvent quelquefois embarrassés eux-mêmes ; et qui (à raison de leurs connoissances et de leur sagacité) voient des difficultés dans le texte du Code qui doit être la base de leurs jugemens. Le texte, en effet, presque toujours court, sec et précis, renferme souvent un double sens, ou obscur, qui demande à être éclairci et développé : et ce n'est que par une étude réfléchie du texte de la loi et en l'approfondissant, qu'on parvient à découvrir alors ce sens intime et les intentions pures d'un sage législateur. Car on l'a dit (et c'est malheureusement une vérité prouvée par l'expérience), que la loi souvent est une épée à deux tranchans, qui peut blesser celui qui la manie imprudemment sans en connoître le danger ; et que le défenseur ignorant peut assassiner lui-même son propre client, loin de le sauver avec la loi qu'il invoque.

Rien n'est plus intéressant pour toutes les classes de lecteurs que le principal objet du nouveau Code, sur lequel portent les observations des trente tribunaux dont on trouve ici l'*Analyse*. Leur objet est de remplir le vœu des hommes les plus savans, des plus grands politiques et des *meilleurs esprits :* qu'il n'y eût dans toute la France qu'une même loi, comme il n'y a qu'une même mesure ; et que le nouveau Code put atteindre toute la perfection permise à la foiblesse humaine.

Pour mieux faire connoître l'érudition et la sagacité des *observations des tribunaux d'appel et de cassation sur le projet du nouveau Code ;* et en même temps pour mieux faire sentir le travail et l'utilité de l'*Analyse de ces observations rapprochées du texte*, peut-être aurois-je dû rap-

peler plusieurs des questions difficiles, qui en se prêtant aux ruses tortueuses, aux épines et aux ronces de la chicane, auroient pu embarrasser ou paralyser le but et l'action de la loi? J'ai cru devoir plutôt les abandonner aux jurisconsultes, qui ne manqueront point de les lire en leur lieu et de suite en leur entier, dans le livre même : et j'ai préféré de recueillir dans le *Discours préliminaire du projet du Code*, des articles qui plus faciles à saisir et d'un intérêt plus général, seront plus agréables, sans doute, au plus grand nombre des lecteurs.

La lecture entière du DISCOURS PRÉLIMINAIRE *des législateurs*, de plus de soixante pages, est d'un bout à l'autre infiniment attachante. On y voit à découvert tous les fils, quelquefois cachés, naturels, civils, politiques, agraires, commerciaux, religieux, etc., de la nouvelle législature. On y expose les ressources infinies qui se sont offertes en abondance sous leurs mains savantes; les difficultés qu'ils ont eu à vaincre, et les écueils qu'il leur a fallu éviter. On y voit qu'ils ont senti toute l'importance de la tâche qui leur était imposée; une législation la plus parfaite possible, générale et *universelle* pour un grand peuple qui occupe le premier rang parmi les nations policées. Avant de se livrer à la lecture du projet de Code, l'on sera retenu et l'on reviendra plus d'une fois à celle de leur DISCOURS PRÉLIMINAIRE : c'est un vestibule digne de la majesté du temple de la justice ; c'est un superbe frontispice dont la grandeur, les proportions et l'élévation répondent parfaitement à la beauté de ce vaste édifice.

Ce qui concerne le mariage et ses différens rapports (mariage, contrat, dot, rapprochement des deux sexes, maternité, enfans, éducation,

paternité, majorité, légitime, tutelle, divorce même et *à regret*, etc.) tous ces articles sont extrêmement intéressans à raison de leur importance. « Les mariages, en effet, sont la pépinière » de l'Etat : chaque famille est une société par- » ticulière, dont le gouvernement importe à la » grande famille qui les comprend toutes. » Il n'y a pas un lecteur qui ne soit plus ou moins intéressé à la discussion de la plupart de ces détails exposés par nos législateurs dans leur Discours PRÉLIMINAIRE.

Toute cette partie, d'ailleurs, est écrite avec une sagesse, avec une finesse et une profondeur d'idées, avec une décence et un charme inexprimables. Voilà ce qui donne un attrait particulier à toute cette lecture : car il ne suffit pas d'écrire sur des objets importans par eux-mêmes, il faut encore bien écrire : Buffon l'a dit, et l'on ne sauroit trop le répéter : *le style est l'homme.*

Voici plusieurs passages de ce Discours préliminaire, très-courts et tels que le cadre étroit de ce journal peut le permettre. *Maternité :* « Les » opérations de la nature dans le mystère de la » génération sont impénétrables. Il nous seroit » impossible de soulever le voile qui nous les dé- » robe. Sans un mariage public et solennel, » toutes les questions de filiations resteroient » dans le nuage : la maternité pourroit être cer- » taine, la paternité ne le seroit pas....

» La qualité d'*épouse* est si honorable, que » suivant l'expression des anciens, ce n'est point » la volupté, mais *la vertu même* qui la fait ap- » peler de ce nom.

Paternité : » Les enfans doivent être soumis au » père, mais celui-ci ne doit écouter que la voix de » la nature, la plus douce et la plus tendre de

» toutes les voix. Son nom est à la fois un nom » d'amour, de dignité et de puissance ; et sa ma- » gistrature qui a été si religieusement appelée » *piété paternelle*, ne comporte d'autre sévérité » que celle qui peut ramener le repentir dans un » cœur égaré, et qui a moins pour objet d'infliger » une peine que de mériter le pardon. »

Ce discours préliminaire est semé d'un nombre de maximes et d'adages dictés par une étude réfléchie des lois et par l'expérience, qui donnent du poids et de l'énergie à ce qui précède ou à ce qui suit dans ce discours. Nous rappellerons ici quelques-uns de ces adages : quoique séparés de leur liaison naturelle avec le texte, on peut les lire encore avec quelque intérêt et avec profit :

« Que les lois sont faites pour les hommes et » non les hommes pour les lois. »

» Que les lois ne doivent pas être plus par- » faites que les hommes. »

Divorce : « Quand les abus sont l'ouvrage des » lois, le mal est incurable parce qu'il est dans » le remède même. »

Avantages du commerce. « La boussole ouvrit » l'univers, le commerce l'a rendu sociable. Le » taux de l'intérêt est le poulx de l'Etat, il mar- » que toutes les maladies du corps politique.... » Le prix de l'argent ne peut être fixé par des » réglemens..... Le grand principe sur ces ma- » tières est de s'abandonner à la concurrence et » à la liberté, etc. etc. »

Plusieurs de ces adages renferment un grand sens, et quelques-uns valent un chapitre entier.

On remarque partout que l'esprit de douceur, d'union et de paix a constamment animé les législateurs ; qu'ils se sont attachés principalement

» à prévenir les rivalités, les haines dans les familles, à y propager l'esprit de fraternité et de » justice, et à maintenir le plus solidement l'harmonie générale : » et comme ils aiment à le déclarer eux-mêmes : que presque toujours « leur » objet a été de lier les mœurs aux lois et de » propager l'esprit de famille, si favorable à l'esprit de cité : car les vertus privées peuvent » seules garantir les vertus publiques. *C'est par* » *la petite patrie, qui est la famille, que l'on* » *s'attache à la grande.* Ce sont les bons pères, » les bons maris, les bons fils, qui font les bons » citoyens. » On aime à voir partout que c'est à cette idée mère que se rattachent continuellement les vues patriotiques, libérales, bienfaisantes et paternelles de la nouvelle législature.

Il n'est pas besoin de s'étendre pour faire sentir le triple avantage du *projet du Code;* des *observations* qu'il a occasionnées, et de l'*analyse* de ces *observations rapprochées du texte.*

« Ces discussions servent à pénétrer l'esprit du » législateur, elles nous rendent en quelque » sorte confidens de sa pensée; elles garantissent les lois des fausses applications, la justice » des surprises d'une dangereuse éloquence; elles » donnent enfin de la fixité à la jurisprudence. »

Le procès-verbal des conférences sur les ordonnances civiles et criminelles de 1667 *et de* 1670, par les *Lamoignon*, les *Talon*, les *Pussort* étoient dans toutes les bibliothèques des moindres jurisconsultes, dans celles des magistrats et des hommes d'Etat, etc. On peut dire que cette nouvelle *Analyse* présente une utilité plus marquée et plus générale. Le procès-verbal n'embrassoit guère que la procédure; la nouvelle *Analyse des observations des trente tribunaux supérieurs*,

montre dans le cadre d'un seul volume, tous les plus grands intérêts traités, discutés avec autant d'étendue que de profondeur.

Ce recueil de jurisprudence est l'ouvrage d'un homme de l'état, qui a fait toute sa vie une étude particulière et suivie, *théorie* et *pratique*, de la science des lois; M. Crussaire, d'une probité peu commune, et doué, comme ce livre en fait preuve, de toutes les connoissances nécessaires dans sa profession.

J'ai eu le plaisir de manier et de lire un nombre de lettres remplies d'éloges et de *remercimens* adressés à l'auteur de l'*Analyse* par ses *souscripteurs*, ce qui n'est pas ordinaire. Des personnes qui s'engagent d'avance en aveugles, presque toujours séduites par le charme d'un prospectus, après avoir semé libéralement dans le champ de l'entrepreneur littéraire, ne recueillent trop souvent que du dégoût et des regrets. Mais les éloges les plus flatteurs, les plus honorables, et qui doivent avoir le plus de poids, sont ceux des personnes dont le nom, les titres et les travaux sont célèbres dans la carrière de la judicature; ce sont ceux de M. *Abrial*, de M. *Séguier*, de M. *Moure*, de M. *Pérignon*, président de l'académie de législation, et de quelques autres magistrats et savans jurisconsultes. En général, les apologistes du travail de M. Crussaire s'accordent à en sentir toute l'utilité; et à le féliciter surtout de la méthode, de l'ordre et de la clarté qu'il a su y répandre. C'était là ce que d'Aguesseau recommandoit essentiellement à son fils dans son admirable *Plan d'études:* et voilà ce qui rendra le recueil de M. Crussaire un livre *classique*.

Outre la *Table des articles*, une seconde *Table alphabétique des matières*, raisonnée et com-

posée avec soin, donne à ce volume de 1040 pages, l'avantage d'un *Dictionnaire alphabétique*, dans lequel on peut en un instant se satisfaire, et trouver tel article de droit qu'on voudra y consulter.

*On trouve chez les mêmes libraires de l'*ANALYSE: OBSERVATIONS *sur le projet du Code judiciaire*, par le même M. CRUSSAIRE, avoué près le tribunal d'appel.—Paris, an XII — 1804. Brochure in-4°. de 58 pages. Prix 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

E. B.

POLITIQUE.

ÉTAT *actuel de la Grande-Bretagne, par* ARTHUR O' CONNOR. — In-8°.; prix, 2 francs, et 2 fr. 50 cent. franc de port. — Le même ouvrage en anglais, par le même auteur. In-8°.; prix, 2 francs, et 2 francs 50 cent. franc de port. A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André, n°. 12. An 12 — 1804.

Depuis nombre d'années il a paru beaucoup d'écrits politiques sur l'Angleterre. Le but de celui-ci est de prouver son ambition démesurée, et d'en développer les motifs et les ressorts secrets. Dans le premier chapitre, on voit cette puissance, un pied sur le nouveau continent et l'autre sur les bords du Gange, établir un monopole universel, en accaparant les matières premières qu'elle revend à des prix excessifs, et en introduisant de force ses productions industrielles dans tous les marchés. L'auteur est amené par le sujet à parler de la *compagnie en société de fonds*, qui règne en souveraine dans les deux Indes, dont l'asservissement devient si préjudiciable à l'Europe. *Jusqu'à quel point l'Angleterre sera-t-elle en état de triom-*

pher ; et jusqu'à quel point les nations européennes seront-elles forcées de se soumettre à son despotisme ? Le reste de l'ouvrage semble consacré à résoudre cette double question. Dans les deuxième et troisième chapitres, après avoir exposé l'énormité des taxes, les dissipations prodigieuses du ministère, après avoir démontré les conséquences funestes de la loi qui, depuis la faillite de la banque en février 1797, a substitué le papier à l'or et à l'argent, justement effrayé de l'émission énorme du papier-monnoie et de sa dépréciation, M. O'Connor prévoit la ruine certaine du gouvernement et des particuliers. Le 4e. chapitre indique le moyen dont le ministère anglais se sert depuis long-temps pour étendre et affermir son pouvoir ; ce moyen est le système de corruption adopté pour influencer et diriger l'esprit des deux chambres ; ce système a été mis en usage pour subjuguer l'Irlande, pays dont il importoit tant à l'Angleterre de s'assurer, vu sa position relative avec les puissances maritimes, et vu les ressources qu'elle y trouve en matelots excellens et en bons soldats. Ainsi l'objet du cinquième chapitre est de représenter d'abord le ministère répandant des semences de division dans tout le royaume, armant, pour la défense d'un gouvernement qu'il vouloit dissoudre, une partie des citoyens contre l'autre, et le soutenant lui même contre les efforts du peuple ; puis déduisant de cette lutte désastreuse le principe que les germes du mal étoient dans la constitution irlandaise, on le voit établir un parlement favorable à ses projets, et le forcer, par tous les genres de séduction, à dépouiller l'Irlande de la puissance législative. L'Angleterre, malgré la crise alarmante qui la menace, continue son plan de

de conquête et de monopole universel. Ses efforts sont proportionnés à ses vastes projets et à ses dangers; des mesures extraordinaires l'épuisent; mais onze millions d'hommes ne peuvent pas asservir long-temps l'univers, et cette apparence de force et de santé doit disparoître aux premiers rayons de paix. La France au contraire loin d'avoir perdu ses anciennes ressources, a non-seulement amélioré toutes les branches d'industrie, mais en a créé de nouvelles; et la paix, si funeste à son ennemie, deviendra pour elle une source de richesse, de grandeur et de prospérité. C'est ce que M. O' Connor s'efforce de prouver dans le parallèle entre la France et l'Angleterre, que contiennent le sixième et le septième chapitres. L'objet du huitième est de convaincre que la base sur laquelle repose la caisse d'amortissement est ruineuse, et que les ressources que le ministère en promet sont absolument illusoires, puisque les dilapidations, les dépenses, les exactions excèdent de beaucoup le produit réservé pour les liquidations. La lecture du neuvième chapitre dispose à croire que le système de la Grande-Bretagne, tendant à la rendre la manufacturière du monde entier, détruit son agriculture, en la privant des capitaux nécessaires, et nuit à l'industrie de ses habitans autant qu'au négoce de toute l'Europe. Le dixième et dernier chapitre explique les motifs qui ont déterminé le *cabinet secret*, dont M. Pitt n'est que l'instrument, à hasarder la guerre actuelle, motifs qu'il ne faut point chercher dans son manifeste contre la France. L'ouvrage est terminé par une *conclusion* qui en est le résumé, et où M. O' Connor énonce, comme dans tout le reste, des asser-

tions frappantes et quelques bons principes en politique. J. L. G.

Arts utiles.

Secours *contre les incendies et pour sauver les incendiés, par M.* Trechard, *sculpteur, médailliste du cabinet de feu son altesse royale le prince Henri de Prusse*; — in-4°. de 19 pages.

Cette brochure ne contient qu'un extrait des différens rapports faits sur l'invention de M. Téchard, par l'institut national et la société d'encouragement, ainsi que ceux faits par le corps des pompiers et l'ingénieur en chef du département.

Economie rurale et domestique.

X^e^ XIe et XIIe Cahiers qui complètent la seconde année de la Bibliothèque-Physico-Economique, *instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes*; publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du 1er. brumaire an XI, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la Société d'agriculture, etc.

Ces trois cahiers, de 216 pages, avec des planches, contiennent, entr'autres articles intéressans et utiles :

Manière nouvelle de planter et greffer les pommiers et poiriers : — *Nouvelle machine à battre les grains* : — *Moyen de détruire les loups* ; — *Charrue-semoir* ; — *Nouvelle ruche*; — *Manière*

de faire la récolte des blés dans les années pluvieuses ; — Diverses préparations des grains près d'être semés, en usage en Angleterre ; — Préparation de la toile dont on forme les lits de plumes, les traversins, etc. — Nouvelle teinture en noir et fabrication des encres ; — Nouveau moyen pour la guérison de la goutte ; — Traitement de la maladie des chiens ; — Procédé pour préparer la soie de la Chine ; — Expériences et succès du bélier hydraulique de M. Montgolfier ; — *Perfectionnement dans la construction des voitures de roulage*, etc.

Le prix de l'abonnement de la troisième année de cette Bibliothèque est, comme pour chacune des deux premières, de 10 francs pour les 12 cahiers que l'on reçoit mois par mois, francs de port par la poste. Les lettres d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

Religion.

Histoire abrégée de l'ancien et du nouveau Testament, semée de courtes réflexions pour les enfans et les adolescens, par madame de Barentin-Montchal, *dédiée au pape* Pie VII. — 2 vol. in-12. Chez *Le Clère*, imprim.-libraire, quai des Augustins, n°. 39. 3 francs et 4 fr. 55 cent. par la poste.

Cet extrait des livres saints a été fait par une mère uniquement occupée de l'éducation de sa fille, et qui a cru que la religion devoit y entrer comme un des points essentiels de l'instruction. Dans le précis qu'elle a fait des livres sacrés,

précis qui nous a paru un peu trop abrégé, l'auteur n'a omis cependant aucunes des particularité qui forment l'histoire suivie de la religion. Les histoires détachées sont rapportées suivant l'ordre de la chronologie; les pseaumes de David et les livres de Salomon sont placés après le régne de ces princes; la division des tribus est rangée sur deux colonnes, ce qui donne une grande facilité pour distinguer tout ce qui a rapport à ces tribus en particulier; les prophéties et leurs mystères sont accompagnés d'explications tirées des pères de l'église. L'auteur a suivi le même plan pour le nouveau Testament, en se guidant par la concordance des quatre évangélistes. Il finit par un abrégé historique des actes des apôtres, et de la morale contenue dans leurs épîtres, morale qui contient tout l'esprit du christianisme, et la croyance des vrais chrétiens. Nous ne doutons pas que le travail de madame de Montchal ne facilite aux mères qui s'occupent encore de former le cœur et l'esprit de leurs enfans, et aux institutrices dont la destruction des maisons religieuses d'éducation a trop multiplié les établissemens, les moyens de diriger leurs élèves dans les routes de la vertu et de la saine morale.

Lectures chrétiennes, en forme d'instructions familières, sur les Epîtres et les Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année. — 2 vol. in 12. Chez *Le Clere*, impr.-libraire, quai des Augustins, n°. 39. 5 fr. et 7 fr. par la poste.

Les sources dans lesquelles l'auteur de ces lectures a puisé ne peuvent que faire estimer son

ouvrage. Il avoit été entrepris pour l'instruction d'une famille chrétienne, qui n'oublioit point les devoirs de la religion dans un temps où c'étoit un crime d'en avoir une. Depuis qu'il est permis de se faire honneur des principes puisés dans cette morale sublime et d'en pratiquer les préceptes, on a cru, en rendant ces lectures publiques, qu'elles seroient bien accueillies par ceux qui ne négligent pas d'obéir à ce que l'église exige d'eux. Tout ce qui a rapport aux dimanches est extrait des prônes de M. Cochin. Les homélies sur les fêtes ont été puisées dans Bossuet, Fénélon, Bourdaloue, Massillon, Berthier, Godescard, Baudvaud, Duquesne, etc.

Voyages.

Voyage en Espagne, *par M.* Delangle. *Sixième édition, seule avouée par l'auteur.* — 1 vol. in-8°. Chez *Perlet*, imprimeur-libraire, rue de Tournon, et *Lebour*, palais du Tribunat.

Ce voyage avoit paru depuis long-temps, et avoit été oublié, malgré ses nombreuses éditions: quelques augmentations que l'auteur a jugé à propos d'y faire; quelques réminiscences qu'il a cru pouvoir y ajouter, nous procurent cette reproduction qui ne nous apprend rien sur l'Espagne que ce que tout lecteur sait, et tout ce qui est peu intéressant à savoir. M. Delangle reproche aux autres voyageurs d'insérer dans leurs relations une multitude de remarques oiseuses et des minuties qui leur sont personnelles. Croit-il donc être à l'abri du même reproche; y a-t-il rien de plus minutieux, de plus insipide que ce qu'il dit sur les mauvaises auberges qu'il a

rencontrées, sur les mauvais chemins qu'il a parcourus. Deux articles seuls paroîtront certainement neufs et remarquables. C'est d'abord celui où il veut qu'on mette Rousseau *au rang des saints*, et qu'on jette au feu tous les autres écrits religieux, pour ne méditer que les œuvres du philosophe de Genève; il en excepte cependant l'*Imitation de J. Ch.*, *la Bible*, *Nicole et Bourdaloue*. On doit lui savoir gré d'avoir bien voulu préserver ces ouvrages de cet incendie général; on voit qu'il se souvient que cette mère vertueuse qu'il regrette, lui avoit appris qu'il y avoit une religion venue d'en haut, un culte qu'il falloit suivre, des ministres qu'il falloit respecter lorsqu'ils le méritoient; ce sont sans doute ces principes dont le cher fils a bien voulu se rappeler en ce moment.

Le paragraphe intitulé *Bibliothèques particulières*, doit être désigné comme un des moins *oiseux* de ce recueil. Le voyageur est introduit dans la bibliothèque d'un M. Henriquez, M..., où il trouve des ouvrages français assez bien choisis, composés par des auteurs qui jouissent d'une assez grande considération. Ces auteurs sont *La Métrie*, *Montesquieu*, *Corneille*, *La Bruyère*, *Cartaud*, *Voltaire*, *Marmontel*, *Rousseau*, *Sevigné*. Quel mélange! *La Métrie*, *Cartaud*; le premier qui n'a été connu que par des productions singulières, peu morales, et tenant du délire; le second, par un *Essai sur le goût*, production estimable à la vérité, mais unique. Les autres auteurs cités, sont ainsi appréciés et jugés irrévocablement par M. Delangle, à qui ils n'en imposent pas par *la grande considération* dont il parle. « Montesquieu est un écrivain pu-» sillanime, un enfant qui sait sa leçon, mais

» qui la bégaie, la récite mal, en oublie la moitié » parce que son instituteur ou son régent lui » en impose. Jamais Voltaire n'*écrivit d'âme;* » tous ses livres sortent de sa tête. Sa sensibi- » lité n'est qu'apparente, n'est qu'un mélange » de mémoire, d'esprit, d'orgueil : Mettez-la » dans un creuset, touchez-la, si je puis le dire, » ce n'est qu'une composition. On regrette que » Corneille ait écrit en vers. Quelques beaux » que soient les vers, la poésie n'est jamais » qu'une traduction, une copie; la prose est le » premier jet : le génie conçoit, jette en prose; » il est épuisé, il est éteint quand il traduit en » vers. La Bruyère est un écrivain trop froid, » dépourvu de tout sentiment; Marmontel n'a » fait que du pathos, ses romans ne sont que des » capucinades. » *Les Lettres de madame de Sevigné* ont trouvé grâce devant le rigide censeur; on n'a jamais écrit dans aucune langue un ouvrage aussi *extraordinaire*.

Ceux qui voudront relire ce voya e, y trouveront de la gaieté, de la plaisanterie, tant bonne que mauvaise, quelques apperçus raisonnables, quelques réflexions inexactes ou déplacées, et une partialité condamnable. A. J. D. B.

Histoire.

Histoire *générale de la Belgique, par M.* Dewez, *Sous-Préfet de l'arrondissement de Saint-Hubert, département de Sambre-et-Meuse.*

Et pius est patriæ facta referre labor.
Ovid.

PROSPECTUS.

Le défaut d'ouvrage méthodique, dit l'auteur,

met les Belges dans l'impossibilité de connoître leur histoire, de façon qu'à cet égard, ils sont, pour ainsi dire, étrangers dans leur propre pays. J'ai donc cru que mes concitoyens n'accueilleroient pas avec indifférence un essai que je n'ai hasardé que pour leur faciliter les moyens d'acquérir cette connoissance si importante et si négligée.

Première époque.

Les Belges soumis aux Romains. (54 ans avant l'ère vulgaire.)

Je comprends dans cette époque le récit des événemens mémorables qui se sont passés dans cette vaste étendue de pays désigné dans l'ancienne géographie sous la dénomination de Belgique, qui formait la troisième partie des Gaules. J'entends donc par la dénomination de Belgique et de Belges, les provinces et les peuples qui, sous les Empereurs, formèrent quatre provinces, deux Belgiques et deux Germaniques, dont les métropoles étoient Reims, Trèves, Maïence et Tongres. Les grandes expéditions de *Germanicus*, la fameuse révolte de *Civilis*, les exploits de *Julien*, les incursions des Allemands, des Francs, des Huns, etc., trouveront place dans l'histoire de la Belgique, comme y étant essentiellement liés. Cette époque comprend un espace de 463 ans.

Deuxième époque.

Les Belges associés aux Francs. (409 de l'ère vulgaire.)

Pharamond, premier Roi des Francs, qui fut proclamé dans la Taxanderie, doit être regardé

autant comme le Roi des Belges, que comme le Roi des Francs. J'ai rassemblé dans cette époque tous les événemens intéressans dont la Belgique a été le théâtre sous le règne des premiers Rois Francs, la fuite et le retour de *Childéric*, les conquêtes, la conversion et les fureurs de *Clovis*, etc., le gouvernement des Maires du Palais, etc. Cette époque renferme une espace de 205 ans.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Ducs d'Austrasie. (614 de l'ère vulgaire.)

Je traite ici l'histoire des événemens arrivés sous le gouvernement *de Pepin de Landen; de Grimoald, de Begge* et *Ansegise; de Pepin Héristel, de Charles Martel; de Carloman* et *de Pepin*; sous les règnes *de Charlemagne* et *de Louis le Débonnaire.* Cette époque comprend une intervalle de 227 ans.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Royaume de Lorraine. (841 de l'ère vulgaire.)

Les trois fils de *Louis le Débonnaire* partagèrent les états de leur père.

Toutes les contrées enclavées entre le Rhône, la Saône, le Rhin, la Meuse et l'Escaut, échurent à Lothaire; et c'est cette vaste étendue de pays, qui, selon l'usage du temps, fut appelée *Royaume de Lothaire*, par contraction *Lotharingia*, et par corruption *Lorraine.* Par cet arrangement toute la Belgique moderne tomba au pouvoir de *Lothaire*, excepté la Flandre et l'Artois qui échurent à *Charles le Chauve.* Cette époque renferme un espace de 71 ans.

Cinquième époque.

Ducs de Lorraine. (912 de l'ère vulgaire.)

Le gouvernement de la Lorraine fût confié à des Ducs. *Brunon*, Archevêque de Cologne, 5e. Duc, partagea avec l'agrément de l'Empereur, la Lorraine en deux provinces, dont l'une qui fut appelée Haute-Lorraine, comprenoit l'Alsace, la Lorraine moderne, le Luxembourg et l'Evêché de Trèves; et l'autre qui fut nommée Basse-Lorraine, comprenoit l'Archevêché de Cologne, les Duchés de Limbourg, de Juliers et de Gueldre, en un mot, la plus grande partie des provinces Belgiques; elle fut, depuis cette division, gouvernée par des Ducs de la maison des Comtes d'Ardenne. Cette époque comprend un espace de 194 ans.

Sixième époque.

Maison de Louvain, (1106 de l'ère vulgaire.)

Cette époque qui retrace les commencemens et les progrès de cette maison, comprend un intervalle de 300 ans.

Septième époque.

Maison de Bourgogne (1406 de l'ère vulgaire.)

Le tableau que présente cette époque, offre dans un très-court espace une suite d'événemens publiques qui donnent à cette partie de l'histoire un intérêt toujours croissant. Toutes les provinces Belgiques sont successivement réunies par *Philippe le Bon.* Cette époque ne comprend que 71 ans.

Huitième époque.

Maison d'Autriche. (1477 de l'ère vulgaire.)

Cette époque renferme un espace de 324 ans.

Tel est le plan de cet ouvrage. Je ne me suis point attaché dans la division de ces époques à leur donner un égal espace de temps. Mais j'ai cru qu'il étoit plus méthodique et plus conforme à la nature de l'histoire de les désigner par les différentes révolutions dans l'ordre politique et constitutionnel.

J'ai été particulièrement attentif à discuter les points ou obscurs ou douteux soit de géographie, soit d'antiquités.

J'ai taché de débrouiller les origines, de fixer les délimitations et de suivre les variations qu'ont éprouvées les différentes contrées comprises dans l'étendue de la Belgique, et je me suis appuyé à cet égard, non sur des conjectures hasardées, sur des observations puériles, sur des étymologies forcées, mais sur des documens authentiques, sur des faits prouvés et sur des rapprochemens raisonnés.

J'ai suivi les mêmes principes dans la recherche des antiquités ; et sur l'un comme sur l'autre point, j'ai évité ces digressions prolixes qui interrompent le fil de la narration et détournent l'attention du lecteur.

Le plan succinct que j'ai présenté, fera suffisamment comprendre que, dans la plupart des époques, l'histoire des Belges est essentiellement liée à celle des Français.

J'ai pensé que la réunion de la Belgique à la France étoit une raison puissante pour traiter

particulièrement l'histoire de la Belgique, parce que comme d'une part, les événemens de cette histoire n'entroient point dans le plan des historiens Français, et que d'un autre côté, les Belges n'ont point une histoire suivie de leur pays, il s'ensuit que celle de France est incomplète.

L'histoire Belgique doit donc dès ce moment, fixer l'attention de tous les Français, puisque les événemens qu'elle présente se sont passés dans une étendue de pays qui est compris dans leur ancienne patrie.

Ainsi l'histoire que je donne au public, est véritablement le complément de l'histoire de France.

Cet ouvrage comprendra 5 à 6 volumes, grand in-8°., de 300 à 350 pages, même caractère et même format que ce *Prospectus.*

Le prix de l'abonnement est de *trois francs* par volume. Le premier devra être payé d'avance, en souscrivant, et le second en recevant le premier, et ainsi successivement.

Il en paroîtra un volume tous les deux ou trois mois.

On souscrit : à Saint-Hubert, chez M. *Dewez*, sous-préfet du 4e. arrondissement. — A Liège, chez M. *Latour*, Imprimeur, sur le Pont-d'Ile. — A Bruxelles, chez M. *Hayez*, imprimeur, ci-devant place Royale. — A Gand, à l'Imprimerie du Journal de Commerce, rue neuve St. Pierre. — Et chez les principaux Libraires de Paris et des départemens.

Antiquités.

Les Monumens *antiques inédits du musée Napoléon, gravés par Thomas* Piroli, *avec une explication, par M. Louis* Petit-Radel, *publiés par F. et P.* Piranesi, *frères, à Paris, dans leur établissement chalcographique à l'ancien collège de Navarre.* — IXe. et X^e^. livraisons.

La première contient : tête de Bacchus ; — buste de Bacchus ; — Bacchus et Icarius ; — Bacchus Sardanapale ; — Bacchus Indien, *ter* ; — Ariadne, dite Cléopâtre ; — buste d'Ariadne ; — et Silène.

La seconde offre Silène avec l'outre ; — Silène et Cérès sacrifiant ; — Faune en repos ; — Faune et Panthère, *bis* ; — Faune danseur ; — Faune chasseur ; — Faune, dit à la tache ; — Faune, buste en bronze ; — et Faune amoureux.

Antiquités *d'Herculanum, gravées par Thomas* Piroli, *et publiées par F. et P.* Piranesi, *frères.* VIIIe. et IXe. livraisons, à Paris, chez *Piranesi*, frères, place du Tribunat, n°. 1554. et *Leblanc*, imprimeur-libraire, place et maison abbatiale St-Germain-des-Prés, n°. 1121. an XIII. — 1804.

Romans.

La Fugitive *de la Forêt, traduit de l'Anglais.* — 2 vol. in 12., chez Plassan, Imprimeur-libraire, rue de Vaugirard, n°. 1195.

Parmi ces rapsodies romanesques qui se

multiplient tous les jours, malgré le bon goût qui s'en irrite, et les bonnes mœurs qui en souffrent, on peut distinguer quelques-unes de ces compositions futiles qui, comme celle que nous annonçons, ne contiennent ni invraisemblance choquante, ni événemens surnaturels, ni détails licentieux, ni principes immoraux; mais quelque soit le respect que quelques auteurs peuvent avoir pour la décence et la saine morale, nous ne pouvons que condamner ces sortes d'ouvrages qui sont devenus la lecture de toutes les classes, de tous les âges; lecture qui, non-seulement n'apprend rien, ce qui n'est que trop vrai, mais qui conduit à une excessive exaltation d'esprit, à une grande effervescense d'imagination, ce qui est très-condamnable. Il n'y a qu'une censure sévère qui puisse arrêter ce débordement de corruption, d'absurdité, d'extravagance, qui est l'aliment des passions, et presque la seule instruction des jeunes personnes. Nous n'aurions pas tant d'éditions d'*Antenor*, on ne chercheroit pas à lire avidemment *Delphine*, *M. et Mad. Botte*, et tant d'autres sources d'immoralité; certainemnet, l'honnêteté, les mœurs sociales et le sentiment de ce qu'on se doit à soi-même, n'y perdront rien. En lisant la *Fugitive de la forêt*, on s'aperçoit que la traduction en a été peu soignée, on y trouve des négligences de style, et des tournures de phrase peu exactes.

A. J. D. B.

MÉLANGES.

OEUVRES *de Berquin, mises en ordre par L. F.* JAUFFRET. — 22 vol. *in*-18, chez *Leclere*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 39. Prix : 30 fr.

Les divers ouvrages de Berquin sont aussi connus qu'estimés. Cet auteur avoit dirigé tous ses travaux en faveur de l'éducation de l'enfance et de l'adolescence; Gessner lui donna, par ses Pastorales, l'idée de se livrer à ce genre de composition, qui avoit beaucoup d'analogie avec son âme sensible et aimante. Ses Idylles et ses Romances furent accueillies avec empressement, et lues avec plaisir. Ses succès ne pouvoient satisfaire son penchant pour cet âge aimable dont la franchise, l'abandon, et même l'insouciance sont presque des vertus; il chercha à se mettre en rapport avec lui, et à l'instruire d'une manière également utile et agréable. L'amour de la vertu, la douce sensibilité, le goût du travail, l'attachement à ses devoirs, la piété filiale, la nécessité d'avoir un caractère, sont les principaux objets de ses leçons. Peu occupé de la vanité dont les auteurs quels qu'ils soient ne sont jamais exempts, il se servit de tout ce que les auteurs allemands et anglais avoient publié sur l'objet dont il s'étoit fait son unique occupation; mais il en fit usage avec goût; il ne laissa subsister, dans ce qu'il leur emprunta, ni les détails minutieux, ni les longueurs inutiles, ni cette physionomie, si on peut parler ainsi, qui nous paroît toujours étrangère; Berquin a puisé dans ces sources esti-

mables tout ce que le *Livre de famille*, *l'Ami des enfans*, et d'autres ouvrages ayant le même but d'instruction, lui ont paru propres à remplir ses vues, mais il a su les accommoder à notre goût, à nos usages et à nos mœurs.

M. Jauffret a suivi les traces de Berquin, avec la même sensibilité; il s'occupe d'inspirer à la jeunesse le goût des sciences, l'amour de l'étude, et la connoissance des beautés et des dons de la nature. On connoît l'utilité de ses cours, et l'instruction pratique de ses courses champêtres. On applaudit volontiers à un zèle qui ne peut que concourir à rendre la génération qui s'avance plus éclairée, plus désireuse de connoître, et plus attachée à l'auteur de tout ce qu'il lui découvre dans les bienfaits dont la nature lui sert à prouver l'existence. Sans doute M. Jauffret a cru que les ouvrages de Berquin pourroient être utiles à cette jeunesse, et c'est dans cette vue qu'il a formé ce Recueil, qui mérite d'être accueilli par les pères de famille, et par les instituteurs qui les suppléent.

A. J. D. B.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

VOYAGE.

Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique, par C. F. *Volney*. 289

AGRICULTURE.

Le Théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs, d'*Olivier de Serres*, seigneur de Pradel; publiée par la Société d'Agriculture du département de la Seine. 337

Sur la Culture de la Vigne dans la Guyenne, à M. *Walton*. 357

POÉSIE.

Poésies de J. C. *Grancher*. 364

CONTES.

Contes par Henry *Boilleau*. 371

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Fin de la Notice sur les travaux des membres de l'université de Gœttingue. 375

PRUSSE.

Académie royale. 395

FRANCE.

Lettre de M. *Silvestre de Sacy* à M. *Millin*. 398

Empreintes de médailles grecques et romaines de M. *Mionnet*. 402

LIVRES DIVERS.

Botanique.

Botanographie Belgique, par Franç.-Joseph *Lestiboudois*. 403

Physique.

Mémoire sur la Chaleur, par le comte de *Rumford*. 404

Législation.

Analyse des Observations des Tribunaux d'appel et du Tribunal de cassation sur le projet du Code civil, rapprochées du texte; par M. *Crussaire*. 408

Politique.

Etat actuel de la Grande-Bretagne, par Arthur *O' Connor*. 415

Arts utiles.

Secours contre les Incendies et pour sauver les incendiés, par M. *Trechard*. 418

Économie rurale et domestique.

X^e, XIe et XIIe Cahiers qui complètent la seconde année de la Bibliothèque-Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par une Société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes, et rédigée par C. S. *Sonnini*. *Ibid.*

Religion.

Histoire abrégée de l'ancien et du nouveau Testament, par madame *de Barentin-Montchal.* 419

Lectures chrétiennes, en forme d'instructions familières, sur les Epîtres et les Evangiles des Dimanches et des principales Fêtes de l'année. 420

Voyages.

Voyage en Espagne, par M. *Delangle.* 421

Histoire.

Histoire générale de la Belgique, par M. *Dewez.* 423

Antiquités.

Les Monumens antiques inédits du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli*, avec une explication, par M. Louis *Petit-Radel*; publiés par F. et P. *Piranesi* frères. IXe et Xe livraisons. 429

Romans.

La Fugitive de la Forêt, traduit de l'anglais. *Ibid.*

Mélanges.

OEuvres de Berquin, mises en ordre par L. F. *Jauffret.* 431

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît le premier de chaque mois.

Il faut affranchir les Lettres et les Envois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archéologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE PARIS

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plu à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Bocage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

DESGENETTES, DESAULT, DESFONTANES, FOURCROY, GEOFFROY, HAÜY, LABOUISSE, LACÉPÈDE, LAGRANGE, LA[illegible]CK, LANGLÈS, LEBRUN, L'HERITIER, LÉVEILLÉ, MARRON, MENTELLE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, SAINTE-CROIX, SCHWEIGHEUSER, SICARD, SILVESTRE DE SACY, SUARD, TRAULLÉ, VAN-MONS, VENTENAT, VISCONTI, VILLOISON, USTERI, WILLEMET, WINCKLER, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny;

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget, / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

LITTÉRATURE.

Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion Chrétienne; par F. Auguste de Chateaubriant.

> Chose admirable ! la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
>
> Montesquieu, *Esprit des Lois.*

Naguère la religion, cachée dans les ruines, n'offroit en France que les solitudes de la douleur. Les marbres de nos temples qui avoient été consacrés à des inscriptions pieuses, étoient foulés sous les pieds des chevaux; la crainte et la tristesse parcouroient, silencieuses, cette terre immense, où régnoient jadis la confiance et l'allégresse : les arts, les lettres gémissoient; mais la providence veilloit sur nous, et pendant que l'étranger sensible, pleuroit sur les malheurs d'une nation qui fut si florissante; elle se relevoit pleine de gloire, d'espérance et de prospérité. Le génie d'un seul homme a tout changé; le démon du mal a fait place à l'ange du bonheur. Quand l'immoralité s'épure, quand la licence se corrige, quand le culte divin reprend sa pompe, ses honneurs et sa piété,

il étoit de la justice de M. de Chateaubriant de dédier son sublime ouvrage à celui qui a été l'instrument dont s'est servi l'éternel pour opérer ces nouveaux miracles. Cet ouvrage lui-même n'a pas peu contribué au triomphe de la vérité sur le septicisme. Le libertin et l'incrédule ont été surpris de leur émotion; ils demandoient des preuves, ils ont été touchés; et ils ont senti leur cœur démentir les erremens de leur esprit.

Cette nouvelle édition renferme de nombreux changemens et d'heureuses additions. Cependant il reste encore quelque chose à désirer. Analisons l'ouvrage et relevons quelques négligences, qu'avec plus d'attention l'auteur fera disparoître. Non que nous pensions que le *génie soit l'aptiude à la patience*, comme on prétend que Buffon le disoit; mais il est bon que la patience seconde le génie.

Prouver que de toutes les religions qui ont existé, « la religion chrétienne est la plus » poëtique, la plus humaine, la plus favorable » à la liberté, aux arts et aux lettres; que le » monde moderne lui doit tout, depuis l'agricul- » ture jusqu'aux sciences (1) abstraites, depuis

(1) C'est peut-être annoncer plus qu'on ne peut prouver. Les arts mécaniques et ceux de l'imagination existoient avant la venue de J. C. Ils se perfectionnent chaque jour, parce

» les hospices pour les malheureux jusqu'aux » temples bâtis par les *Michel-Ange* et décorés » par les *Raphaël*; que rien n'est plus divin » que sa morale, rien de plus aimable et de » plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine » et son culte; qu'elle favorise le génie, épure » le goût, développe les passions vertueuses, » donne de la vigueur à la pensée, offre des » formes nobles à l'écrivain et des moules par- » faits aux artistes; qu'il n'y a point de honte » à croire avec *Newton* et *Bossuet*, *Pascal* et » *Racine*: enfin appeler tous les enchantemens » de l'imagination et tous les intérêts du cœur » au secours de cette religion contre laquelle » on les avoit armés. »

Il falloit avoir un grand talent, beaucoup d'imagination, et une inspiration divine pour former un projet aussi vaste. Quelle heureuse

qu'il est dans l'ordre que tout ce qui a eu un commencement imparfait ait un accroissement. Mais certainement J. C. n'est pas venu pour inspirer des poëtes, pour former des politiques; il est venu pour racheter des peines éternelles, l'homme déchu par le péché; pour rendre aimables les préceptes d'une religion divine, pour les fortifier par son exemple; et loin d'établir que *depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, le monde moderne lui doit tout;* il étoit plus sage de démontrer avec moins d'emphase et pour suivre son plan, ce que M. de Ch. avance ailleurs: » que la religion a ses joies, ses transports, ses plaisirs, » comme le cœur humain. »

conception ! Combattre les incrédules en les foudroyant par l'évidence, en les subjugant par le doux langage de la persuasion ; faire aimer ce qu'on admire, remplacer la crainte par l'amour, la rudesse par les grâces ; peut-il exister d'ouvrage plus agréable et plus utile ? Malheureusement à côté des peintures les plus sublimes, des traits les plus remarquables, il en échappe d'autres à l'auteur que le goût désavoue, parceque le néologisme les réclame. Si l'on y trouve que dans les écrits des philosophes modernes « l'immensité n'y est point » parce que dieu y manque : » qu'une « grande » âme doit contenir plus de douleurs qu'une » petite : » que « chaque heure dans la société » ouvre un tombeau et amène des larmes : » que « l'athée dans sa veille impie, au son de la » cloche funèbre, laisse échapper sa plume et » compte avec effroi les coups de la mort : » que les mariniers, « passent des jours de » danger sur les mers : » toutes expressions fortes et caractéristiques ; on y trouve aussi qu'on ne « revient pas impie des *royaumes* de » la *solitude* : » que, « pas une mousse *ne soupire* : » que, « les *légions émaillées*, viennent » conter à nos fontaines, les magnificences » *des régions des tempêtes* : » (devineroit-on, qu'il s'agit là, des migrations marines ?) qu'on

peut prêter « l'oreille au *silence de l'automne* : » qu'on peut posséder une âme que le temps » et le malheur ont *devastée* ; » que le soleil, « enflammant les vapeurs de la cité, sem- » bloit osciller lentement dans un fluide d'or, » comme le *pendule* de la *grande horloge des* » *siècles* : » qu'on « entre avec *ravissement* » dans le mois des *tempêtes* : » que, « l'éternel » a placé la naissance et la mort, sous la forme » de deux fantômes voilés, aux deux bouts de » notre carrière ; et du haut de son trône, » il a jeté notre vie, comme *une petite colonne* » *brisée*, roulant sans *base* et sans *sommet*, dans » le *vague du temps* : » qu'on peut « connoître » la *poësie des tortures*, et les hymnes de la » *chair et du sang*. » Que signifient ces expressions étranges (2)? Dans toutes les langues il

(2) C'est avec peine que je relève de pareilles taches dans une si belle composition. Pourquoi l'auteur veut-il toujours décrire, toujours courir après l'expression, et travailler toujours péniblement le tour de ses phrases? M. de Ch. n'est pas fait pour imiter ces auteurs *descriptifs* qui heurtent l'imagination par des images forcées, étonnent l'esprit par des termes impropres, ne touchent point le cœur, et au lieu de donner des émotions, ne recueillent que des ridicules. Quelle différence du style de ces passages avec le tableau que je vais extraire d'un des articles intéressans que M. de Ch. a placés dans le *Mercure de France* sur la littérature anglaise. Il rend compte du voyage de Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique

y a des hardiesses, des ellipses, des proverbes inimitables. Un traducteur doit se pénétrer du génie de l'auteur qu'il traduit, et de la langue dont il se sert pour les faire con-

Septentrionale. L'auteur, plein des riches souvenirs, des beaux sites qu'il a parcourus pendant nos jours de douleur, décrit une scène d'une pauvre indienne qui danse avec un chasseur errant et sauvage. Il ajoute : « Lorsque les danses » sont exécutées au bord d'un fleuve, dans la profondeur des » bois, que des échos inconnus répètent pour la première fois » les soupirs d'une voix humaine, que l'ourse du désert re» garde du haut de son rocher ces jeux de l'homme sauvage, » on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand » dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la » destinée de cet enfant de la nature, qui naît inconnu du » monde, danse un moment dans la vallée où il ne repassera » jamais, et bientôt *cache* sa tombe sous la mousse de ces » *déserts*, qui n'a pas même gardé l'empreinte de ses pas !!! Quand les expressions et les images répondent aux pensées, elles forment un ensemble de grandeur qui attache et subjugue ; tandis qu'on trouve froides les phrases orgueilleuses où l'on rencontre l'assemblage de quelques idées triviales avec des termes emphatiques. Et j'établirois par une profusion d'exemples ce contraste piquant, si j'ouvrois les déclamations de l'abbé Raynal.—Dans un second extrait se trouve cette image gracieuse : « La nature (toujours dans l'Amérique Septen» trionale) aux approches du soleil, entr'ouvre par degrés » son voile de neige. Les poëtes américains pourront un jour » la comparer à une épouse nouvelle, qui dépouille timide» ment, et comme à regret, sa robe virginale, décelant en » partie et essayant encore de cacher ses charmes à son » époux. »

corder ensemble. Mais l'imitateur est obligé d'être encore plus sévère dans le choix de ses locutions, car, « les Grecs n'auroient pas plus » aimé un temple Égyptien à Athènes, que » les Égyptiens un temple Grec à Memphis. » Ces deux monumens changés de place auroient » perdu leur principale beauté, c'est-à-dire » leurs rapports, avec les institutions et les » habitudes des peuples. » M. de Ch. vient de me fournir cette comparaison heureuse, où il se condamne lui-même. Le Français n'est ni Grec, ni Hébreu.

Nous avons déjà annoncé le plan de l'auteur; il est temps de faire connoître sa marche à ceux qui ne l'ont pas encore lu. Ce n'est point par des citations isolées qu'on critique un écrivain qu'on estime et qu'on admire. Cette méthode insidieuse n'appartient qu'aux ruses de l'envie, ou au système des partis et de la haine.

Des hommes puissans en paroles ont tour à tour défendu le Christianisme, contre les attaques des Hérésiarques et des Sophistes. M. de Ch. cite leurs noms avec reconnaissance, et leurs ouvrages avec éloge. Mais en vain ces hommes ont repoussé les coups des incrédules et des fanatiques, une ligue puissante, armée des traits du ridicule, aidée par l'ignorance et les

passions, avoit jeté la défaveur de l'opinion sur les choses saintes. M. de Ch., revenu des erreurs ou, pour mieux dire, de l'indifférence du premier âge; révolté des sarcasmes, des injures mêmes, prodigués à tout ce qu'il y a de respectable dans les institutions humaines et divines, a pris la plume; et comme une colère profane avoit jadis servi d'Apollon à Juvénal, une colere céleste a donné l'essor à son génie. Il relève tout ce qu'on a déprimé. Sa division est heureuse : il traite d'abord des dogmes et de la doctrine; de leur onction, de leur beauté. Avant sa mort, M. de St. Lambert publia un *Catéchisme moral;* les lecteurs curieux de raprochemens, pourront comparer la sécheresse, la morgue philosophique, avec la douceur et l'urbanité de l'athlète de l'évangile. Escorté par les vertus et les mystères, il enchante l'imagination et touche l'âme: peut-être on pourroit lui reprocher des pages qui ont la prétention d'être poëtiques, des traits exagérés et bizarres, des expressions ambitieuses, des digressions étrangères à son sujet; quand il annonce des preuves, il se livre à des peintures (3); mais

(3) M. de Ch. a dû peindre pour toucher. Quand l'esprit est totalement perverti, il ne suffit pas de le convaincre; il faut croire de cœur aux grands mystères de la religion. C'est ce que M. Clément a fort bien exprimé dans son

ces peintures ont de la grâce et de la force; c'est le pinceau du Corrège et de Michel-Ange; il ne subjugue pas la raison, mais il entraine le cœur. On s'étonne, on admire, on se tait.

Il passe ensuite à l'analyse descriptive des rapports de la poësie avec les passions des hommes; et du merveilleux des fictions célestes avec les allégories mythologiques. Il mêle une critique judicieuse et savante aux créations de son génie; et toujours son style répond à la richesse d'un si beau sujet. S'élevant avec audace, quand on commence à croire qu'il pourroit décliner (4), il montre la religion chrétienne en harmonie avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Sa plume jette avec

Introduction du Tableau annuel de la Littérature. « Le « christianisme ne peut être une affaire de parti; la convic» tion même de l'esprit ne suffiroit pas; il faut y croire de » cœur; et c'est au cœur que l'impiété a fait ses blessures, » c'est le cœur qu'elle a desséché, qu'elle a endurci; et » qui ne sait qu'au moral, comme au physique, les mala» dies du cœur sont mortelles. » C'est trop vrai: Montaigne disoit qu'il étoit plus aisé de *décroire* que de croire une seconde fois.

(4) Cependant il faut convenir que trop souvent après une phrase brillante et sonore, on rencontre des expressions foibles et négligées; et une image pompeuse est suivie ou précédée d'une image triviale, et de termes si déplacés, et si mal choisis, qu'on croit entendre les *Précieuses Ridicules* de Molière.

profusion les tableaux magnifiques, les idées nouvelles et les épisodes. Ici celui de René, qui prouve combien la solitude est funeste quand la religion ne bride pas les écarts du cœur ; à l'époque où l'orage des passions tourmente le jeune âge, et le livre à ces désirs vagues et concentrés qui lui rendent l'existence pénible et sa sensibilité à charge, tant qu'il n'a pas trouvé l'objet de ses amours. Plus loin, le roman d'Atala, qui est en quelque sorte la poëtique chrétienne mise en œuvre (5). Ce grand ouvrage se termine par l'exaltation des cérémonies usitées dans l'église Romaine. Cette partie est son chef-d'œuvre. La diction en est riche et pure; on y trouve cette pompe admirable qui brilloit jadis dans nos temples, avant qu'ils fussent dépouillés par les mains de la philosophie, ou de la destruction.

Nous avons donné des éloges à la manière de M. de Ch., avant de censurer les écarts de

(5) Cet agréable roman a été traduit dans plusieurs langues ; il a fait naître un grand nombre d'imitations, a fait composer des romances et des héroïdes, et a même fourni à M. d'Aguilar, aujourd'hui retiré en Espagne, le sujet d'un poëme où il y a de belles tirades. Pouvoit-il en être autrement? Ne trouve-t-on pas dans cet ouvrage des passages éloquens dignes de Bossuet, et des tableaux descriptifs, rivaux de ceux que nous devons à la plume de M. Bernardin de St. Pierre?

son génie, nous ne pouvons nous empêcher d'extraire divers fragmens estimables de son livre. Malheur à ceux qui peuvent blâmer les négligences des grands écrivains, et qui n'osent se livrer au plaisir de louer ce qu'ils admirent. Laissons un froid Sophyste (*) prétendre que l'enthousiasme de l'admiration annonce un jugement étroit, un esprit limité ; il vaut mieux laisser calomnier son esprit que son cœur.

« Qui l'auroit pu penser? le moment où l'on » découvrit tant de nouvelles preuves de la » grandeur et de la sagesse de la Providence, » fut celui-là même, où on ferma davantage » les yeux à la lumière, non, toutefois que » ces hommes immortels, les Copernic, les » Thychobraé, les Kléper, les Leibnitz, les » Newton, fussent des athées ; mais leurs suc- » cesseurs, par une fatalité inexplicable, s'ima- » ginèrent tenir Dieu dans leurs creusets et dans » leurs télescopes, parce qu'ils y voyoient quel- » ques-uns des élémens sur lesquels l'intelligence » universelle a fondé les mondes. »

Plus loin, armé du flambeau de la Foi, il éclaire tous les replis de l'âme de l'Athée. Il le rapelle à Dieu par des peintures aimables

(*) L'abbé Trublet.

ou fortes. Nous ferons connoître celle de la femme esprit-fort. « Nous ne voyons pas qu'il » soit plus utile dans les divers états de la » nature, que dans les conditions de la société. » Si la morale porte toute entière sur le dogme » de l'existence de Dieu et de l'immortalité » de l'âme, un père, un fils, un époux, une » épouse, n'ont aucun intérêt à être incré- » dules. Eh! comment, par exemple, concevoir » qu'une femme puisse être Athée. Qui ap- » puiera ce roseau, si la religion n'en soutient » la fragilité? Être le plus foible de la nature, » toujours à la veille de la mort, ou de la » perte de ses charmes, qui le soutiendra » cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir » n'est point au delà d'une existence éphémère? » par le seul intérêt de sa beauté, la femme » doit être pieuse. La douceur, la soumission, » l'aménité, la tendresse, furent une partie » des charmes que le créateur prodigua à notre » première mère, et la philosophie est mor- » telle à cette sorte d'attraits.

» La femme, qui a naturellement l'instinct » du mystère, qui prend plaisir à se voiler; » qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses » grâces et de sa pensée; qu'on peut deviner, » mais non pas connoître; qui comme mère

» et comme vierge est pleine de secrets; qui » séduit surtout par son ignorance, et que » le ciel forma pour la vertu et les sentimens » les plus mystérieux, la pudeur et l'amour; » cette femme renonçant au doux instinct de » son sèxe, ira d'un main foible et téméraire » chercher à soulever l'épais rideau qui couvre » la divinité! à qui pense-t-elle plaire par cet » effort ridicule et sacrilége? croit-elle nous » donner une grande idée de son génie, en » joignant ses petits blasphêmes et sa frivole » méthaphysique aux imprécations des SPINOSA » et aux Sophismes des BAYLE? sans doute elle » n'a pas dessein de se choisir un époux; car, » quel est l'homme de bons sens, qui vou- » droit s'associer une compagne impie?

» Mais le jour vengeur approche; le temps » arrive, menant la vieillesse par la main: » le spectre aux cheveux blancs, aux épaules » voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le » seuil du logis de la femme incrédule; elle » l'aperçoit, et pousse un cri. Mais qui peut » entendre sa voix? » Voilà toute l'effroyable vérité des vengeances divines; tel est le sort réservé à l'être isolé dans la nature. Que sera-ce des peuples? Les bonnes mœurs peuvent seules lui donner une grande gloire, et un grand âge. Mais un peuple d'Athées auroit-il des

mœurs? Qui crée les mœurs? Qui les soutient? La religion. Quels seront les devoirs de l'Athée (6)? Qui bornera ses désirs? aucun lien ne peut le retenir. Sera-ce l'honneur? chimère! l'honneur est-il blessé, quand il assassine son ami pour une réponse trop vive? Nos préjugés ne disent-ils pas le contraire? L'est-il davantage quand il séduit et trompe l'épouse de celui qui lui ouvre sa maison avec bonté et confiance? Sera-ce l'honnêteté? Ah! qu'elle est foible contre les passions; l'ambition lui commande-t-elle la perte d'un rival? un poignard ou de l'arsenic le seconde. A-t-il abusé de l'innocence d'une jeune fille? il détruit sans remord, ce témoin futur qui doit trahir sa faute. Se croit-il malheureux? Il termine des jours inutiles par une mort violente. Rien ne l'arrête: ni une épouse en pleurs, ni une mère inconsolable, ni la patrie qui le réclame, ni une conscience contre laquelle il combattit toute sa vie.

Avec quelles douces et suaves couleurs M. de Ch. peint l'amitié! on est digne de le sentir quand on définit aussi bien les rapports du cœur et du génie et leurs contrastes; surtout quand on retrace avec tant de charmes, cette *sépa-*

(6) Une femme disoit: *Quand je rencontre un athée, je désire que le créateur ne tire de lui d'autre vengeance que de le faire vivre environné d'athées.*

ration éternelle de deux amans qui se quittoient aux portes de la mort. » Chez les hommes de » l'antiquité, l'avenir des sentimens ne passoit » pas le tombeau..... Le comble de leurs » félicités se réduisoit à mêler leurs cendres » ensemble: mais combien devoit être dou- » loureuse une urne qui ne contenoit que » des souvenirs! Le polythéisme avoit établi » l'homme dans les régions du passé; le Chrys- » tianisme l'a placé dans les champs de l'espé- » rance. » De pareils morceaux ne sont pas les fruits d'une plume ordinaire.

Il s'écrie dans un autre chap. « Malheur à qui » insulte son pays! Que la patrie se lasse d'être » ingrate, avant que nous nous lassions de » l'aimer; ayons le cœur plus grand que ses » injustices. » Et l'auteur étoit banni!....

Autre part il fait cette remarque: « Jamais » on n'a vu tant de vertus parmi les Chrétiens, » que dans les âges où pour bénir le Dieu de » la lumière et de la vie, il falloit se cacher » dans la nuit et dans la mort. » Cette ob- servation est si juste, et la domination des Robespieristes à si fort mis dans tout son jour cette profonde vérité, qu'à peine on s'aperçoit de l'antithèse. — On trouve plus bas:

» La religion chrétienne, non contente

» d'augmenter le jeu des passions dans le » drame et dans l'épopée, semble même une » sorte de passion qui a ses transports, ses » ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, » ses amours du monde et du désert. » Sans doute de pareilles peintures sont sublimes, elles ont même quelquefois beaucoup d'onction et de grâce; mais leur fréquente répétition devient emphatique, recherchée et peut-être puérile. *Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillans..... qui ne vous éblouissent pendant quelques instans, que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres.* (Buffon.) Certainement, sans imiter cette pompe orientale (7), Bossuet, Fénélon et Racine,

(7) Les Orientaux ont l'ange de l'*adversité*, celui du *bonheur*, celui de l'*instruction*; et s'ils parlent à une personne qui gémit, ils l'appellent *fils de l'affliction*. S'adressent-ils à un puissant Calife? *le malheur et le bonheur sont enfans de ta volonté*. Ils se soumettent aux *lois éternelles*; ils respectent *le livre de la Providence*; ils craignent *le piége de la faveur*, etc.; ces expressions, ces figures sont grandes et sublimes; mais leur fréquent usage devient ridicule dans notre langue, qui est plus simple, plus claire que figurée. Non que je l'accuse, comme tant d'autres, de stérilité. Nos bons écrivains n'ont-ils pas su en tirer tout l'avantage qu'ils ont voulu et lui donner chacun l'empreinte de son génie! Que de genres d'éloquence ne fournit-elle point dans d'Aguesseau,

ont

ont de ces expressions vastes, grandes, colossales, qui surprennent les esprits timides et commandent l'attention ; mais ils évitent de prodiguer ces tours qui semblent produits avec fatigue. Une cascade ne tombe pas toujours; après avoir étonné par le bruit de sa chute, souvent, changée en ruisseau paisible, elle murmure dans son cours à travers les fleurs et les berceaux de verdure qui ornent son rivage.

J'éprouve un certain charme à transcrire les passages qui me plaisent dans M. de Ch. mais je commence à craindre qu'on ne m'accuse d'être trop abondant à citer ce que tout le monde à déjà lu avec plaisir, et sans doute retenu ; cependant c'est avec une certaine répugnance que je passe aux reproches: heureux si ceux que je vais adresser à M. de Ch. fructifient. Il a assez de talent pour faire disparaître les taches que je vais relever, il a déjà prouvé

Bossuet, Massillon, J. J. Rousseau, Buffon, Maury? Pittoresque avec Montaigne, naïve avec Lafontaine, douce et mélodieuse avec Racine, concise avec Montesquieu, profonde avec Pascal, légère avec tant d'autres, elle se prête à tous les tons.—Cependant elle se refuse à ces tournures étrangères dont M. de Ch. a fait un trop fréquent usage ; mais l'on peut dire aussi : que si dans ces caprices elle rejette certaines formes, elle les adopte toutes, quand on les lui fait prendre avec ménagement et avec goût.

qu'il voulait et pouvait les corriger : et s'il doit nous revenir de plus grandes jouissances de son travail, ces jouissances ne seront pas perdues pour sa gloire.

Quand on n'a point parlé d'harmonies, qu'est-ce que les *dernieres harmonies que la lune répand sur une fête?* qu'est-ce qu'un cœur qui *palpite* sous *le poids de l'amour*? Que signifie cette phrase : « Les tombeaux parmi les hommes » sont les feuillets de leur histoire; la nature » au contraire n'imprime que sur la vie. « Et cette exclamation : « Que sont devenus les per- » sonnages qui firent tant de bruit? le temps » a fait un pas, et la face de la terre à été » renouvelée. » L'image est belle ; se termine-t-elle heureusement? Qu'est-ce qu'une *face renouvelée?* que cette expression est mesquine et peu sonore. Que veut dire : « une pesante » sonnerie, qui proclame dans la *région des* » *nuées* le triomphe du Dieu des batailles? » Comment M. de Ch. a-t-il pu oublier les principes du goût, qu'il a mis en pratique souvent, et qu'il semble si bien connoître ; il dit de Milton : « On connoit les *tenèbres visibles*, » le *silence ravi*, etc. Ces hardiesses lorsqu'elles » sont bien sauvées, comme les détonations » en musique par des *passages* ou des *demi-sons* » font un effet très-brillant, elles ont un faux

» air de génie; mais il faut prendre garde » d'en abuser ; quand on les recherche, elles » ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, » aussi pernicieux à la langue qu'au bon goût. »

Il dit ailleurs : « Avec notre hardiesse de style » et de pensées, sommes-nous plus originaux » que les auteurs du siècle de Louis-le-Grand?» Helas ! non: mais après la vigueur de l'âge arrive la décrépitude et la faiblesse; comme après l'ardeur du midi, arrive la fraîcheur du soir; comme après le règne brillant de l'éloquence vient celui de la boufissure, des échasses et des mots; c'est l'enfant qui monte sur une table, pour paroître plus grand qu'un homme. Aussi j'approuve beaucoup ce que dit M. de Ch. « TACITE, MACHIAVEL, et MONTESQUIEU, ont » formé une école dangereuse, en introduisant » ces mots ambitieux, ces phrases sèches, ces » tours prompts, qui sous une apparence de » briéveté touchent à l'obscur et au mauvais » goût. » Il ne faut pas imiter ce qu'on blâme avec tant de raison, et si bien. Je sais qu'il est une audace d'expressions refusée à l'écrivain vulgaire, dont l'âme est aussi impassible que son imagination est apathique; mais dont le poëte fait usage avec succès. BOILEAU a dit : Ce viellard, de qui *l'âge allonge le chemin*, et cet autre qui *hâte de ses ans l'importune lan-*

gueur. Voilà des hardiesses heureuses, des traits qui annoncent un poëte, qui se sert de sa langue, comme d'une puissance, pour rendre les inspirations du génie. Mais il faut être sobre de ces hardiesses.

Un autre reproche qu'on peut adresser à M. de Ch. „ c'est de ne point assez varier ses formes. Je lis: « Un bonheur absolu nous en-» nuie; un malheur absolu nous repousse: *le* » *premier* est dépouillé de morale et de pleurs; » *le second* d'espérance et de sourire. Ailleurs: « si le chagrin ferme l'âme, la félicité la dilate. » Dans *le premier* cas, on n'a pas assez de dé-» serts où cacher ses peines; dans *le second*, » pas assez de cœurs à qui raconter ses plai-» sirs. » Cela est exagéré; et si *le premier* trait est admirable, *le second* parait l'effet d'une gageure, d'employer toujours les mêmes formes et de les faire toujours admirer.

Comment M. de Ch., qui a censuré le mot *fixer*, dans une traduction de Rivarol, fait-il *fixer* le soleil, fait-il *fixer* une salle? Il manie trop bien sa langue pour l'appauvrir, en faisant un usage ridicule des termes qu'elle fournit. Qu'il laisse ces tournures forcées à ces auteurs éthiques, sur qui ne souffle jamais la muse, et qui, faute du chêne noueux et du haut pal-

mier, s'appuient sur de frêles roseaux ou s'attachent au jonc du rivage.

Quelques personnes scrupuleuses ont blâmé aussi le continuel mélange des scènes mythologiques, littéraires, historiques et religieuses. Nous étions loin de partager leur sévérité, prévenus surtout par notre opinion si bien rendue par l'auteur, *que Dieu ne défend pas les routes fleuries pour revenir à lui.* Mais en lisant la peinture des quêtes dans le chap. 6 du liv. IIIe., 4e. partie, nous n'avons pu retenir notre surprise, et nous avons été forcé de convenir que ce tableau de fantaisie étoit plein d'idées disparates. C'est peut-être ce qui a fait dire à un lecteur de cet ouvrage : *Le Génie de M. de Ch. a traversé le ridicule, et il s'est envolé.* Je n'aime pas les jeux de mots; mais je crains bien que celui-ci ne soit à sa place.

Comme l'aigle audacieux qui vole au-dessus des nuées, sans craindre qu'aucun obstacle arrête son essor; élancé par la force de son génie, M. de Ch. plane à la source de la vérité. Quelquefois il s'y égare par trop d'enthousiasme; il généralise trop les idées qu'il emploie pour la défense de la religion. Par exemple à propos du mystère incompréhensible, et par conséquent inexplicable de la Trinité, il cite Pythagore et *les trois nombres sans mère*,

le ternaire dans l'objet ou dans l'espèce individuelle qui est *la cime*, *la racine et la sève*, et les divers trinités des Indes, de la Chine, et même des sauvages de la mer du Sud; son éloge pompeux des cloches; sa naïve admiration pour une foule de coutumes populaires, qui appartiennent, il faut le dire, aux siècles de barbarie et d'ignorance, et qui loin d'être l'essence de la religion, sont plutôt les moyens du fanatisme, et le but perpétuel des ironies de l'athéisme et de la frivolité; enfin son ostracisme des images mythologiques : tout cela nous paraît plaisant ou déplacé.

Nous allions défendre le domaine de la poésie. Apollon, les *Muses*, les *Grâces*, L'Amour, Venus et Flore, souriaient à notre projet. Nous aurions marché escorté d'Orphée, d'Homere, de Sapho, d'Anacreon, d'Horace, de Properce et de Tibulle. Mais nous avons relu les belles pages que M. de Fontanes a consignées dans le Mercure de France. Il y défend sa richesse avec éloquence; ses comparaisons sont justes, brillantes et morales. Pouvait-il en être autrement? Virgile eut sans doute développé les lois de l'Épopée aussi bien qu'Aristote.

Peut-être M. de Ch. a-t-il tort de rapporter toute la perfection des arts et des sciences au christianisme. Il est des découvertes qui

en sont indépendantes, et il n'a pas besoin de ce secours et de ces enchantemens, pour faire chérir son empire ; mais il est beau de s'égarer dans un pareil sujet; on ne pèche point par un excès de zèle pour le bien. D'ailleurs il est certain que le hasard n'a présidé à rien, et que Dieu est le père de toutes choses. Il faut donc le louer de tout, chanter et décrire les *merveilles* de ses œuvres ; surtout quand on possède *cette plume d'or*, dont M. de Ch. semble avoir hérité de Platon.

Ce grand ouvrage se termine par cette prière : » Créateur de la lumière, pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnoître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas *roulé* envain le *nouveau siècle* sur *notre tête*. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes éveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu CENT ANNÉES AVEC LEURS CRIMES ET LEURS GÉNÉRATIONS, S'ENFONCER DANS L'ABÎME : elles emportoient *dans leurs bras*, nos amis ! à ce spectacle nous nous sommes émus ; la rapidité de la vie nous a troublés. Nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le prophète ! daigne recevoir le premier hymne que nous

» t'adressons sur *l'aile* de ce *siècle*, qui RENTRE » DANS TON ÉTERNITÉ. » — On y trouve le genre de beautés et de défauts qui semble être la manière habituelle de l'auteur. Les mots en lettres majuscules sont admirables, ceux que nous avons soulignés nous paroissent petits ou ridicules.

Le dernier Ch. renferme un magnifique tableau ; c'est la peinture des Romains, non tels qu'on les a exaltés jusqu'à ce jour, mais tels qu'ils ont existé, c'est-à-dire, méprisables et féroces. « Quel peuple que celui-là, qui » avoit placé l'opprobre à la naissance et à » la mort, et élevé sur un théâtre ces deux » grands mystères de la nature, pour déshonorer » d'un seul coup tout l'ouvrage de Dieu. »

Qu'ajouter à ce passage? Tout éloge est foible et l'admiration reste muette. Ce travail de M. de Ch. est l'émanation d'une belle âme et d'un grand génie. Son style est brillant et simple, antithétique et noble, brûlant et doux, nerveux et abondant, inégal et sublime; quand il ne mêle rien d'étranger à son sujet, il a cette suavité enchanteresse, cette grâce, cette onction qui *fait oublier à l'incrédulité ses doutes, à l'impiété ses craintes, à la critique ses armes* (*);

(*) Paroles de M. Villeterque.

et pour finir à la manière de M. de Ch. : quelquefois tel qu'un fleuve enrichi du tribut des hivers et des montagnes, qui dévore son rivage, et entraine tout ce qu'il rencontre : d'autres fois il imite dans ses agréables détours les ondulations gracieuses des bouleaux du boccage ; où pittoresque et sauvage, il porte l'empreinte du désert.

Aug. de L.

Nota. Cet article est d'une date ancienne ; depuis qu'il est écrit, il a paru plusieurs éditions du *Génie du Christianisme*, et la dernière vient d'être annoncée dans ce Journal, N°. d'Avril. M. de Ch. y a fait d'heureux changemens. Aussi aurions-nous supprimé notre article s'il n'étoit pas *composé* depuis longtems ; mais nous n'avons pas voulu interrompre la marche des N^os^. que le Libraire, prédécesseur de M. Delance, avait laissés en retard. — Nous saisirons cette occasion pour faire faire une remarque à nos lecteurs. Tous les écrivains qui donnent des mémoires ou des analyses au *Magasin*, n'ont pas tous la même opinion ; mais ils sentent tous le besoin de l'indulgence et de la tolérance ; et ils vivent d'accord, avec des avis différens.

POÉSIE.

Almanach des Muses des départemens méridionaux. A Toulouse, chez *Guiramand*, libraire, rue S. Rome. Prix : 1 fr. 50 cent.

Madame du Deffand trouvoit l'incrédulité *peu amusante*, et elle avoit raison. Aujourd'hui on est incrédule sur tout. Morale, religion, littérature, ne présentent qu'une cruelle incertitude; on ne sait plus que nier et douter. Mais laissant à MM. de Chateaubriant et de Bonnald, le soin de défendre la religion et la morale, je vais m'occuper d'une question littéraire.

Long-temps les Troubadours régnèrent sur l'Europe savante. Le Dante, Boccace, Bembo, Crescembini, en Italie, Rimer, Dryden, Chaucer, en Angleterre, ont loué leurs ouvrages. Pétrarque leur doit ses meilleurs sonnets. Quels hommages plus éclatans leur fallait-il pour les préserver des attaques qu'ils ont essuyées? Dans une dissertation écrite avec beaucoup de chaleur et d'esprit, Legrand dément l'ancienneté des Troubadours, et récuse leur influence. La manière dont il s'y prend n'est pas heureuse. « Tous les historiens, tous les littérateurs

» Français, Italiens, Espagnols, et tous ceux » des autres nations ont dit, écrit ou assuré, » que nos provinces méridionales avoient non- » seulement les premières cultivé la poésie » vulgaire, mais qu'elles avoient eu l'honneur » plus grand encore d'avoir en ce genre *fourni* » *au reste de la France les premiers modèles,* » *et les premiers maîtres* qu'elle ait eus. » Cet aveu me semble condamner d'une manière assez forte l'opinion de LEGRAND. Pouvoit-il prétendre avoir seul raison contre *tous?* Croyoit-il que son témoignage l'emporteroit sur celui des PASQUIER, des FONTENELLE, des MILLOT; des DUCANGE, des RIGOLEY DE JUVIGNY, etc.? Je n'ai point leurs livres sous les yeux, et il seroit trop long de les citer. D'ailleurs qu'ai-je besoin de leurs suffrages? qui est étranger au souvenir des *gentilles et courtoises causes d'amour* et à cette *gaie science (gai saber)*, dans laquelle brillèrent les comtes d'AUVERGNE, d'ANJOU, de TOULOUSE, de LA MARCHE; le bon Roi RENÉ, RICHARD Ier. Roi d'Angleterre, ALPHONSE, Roi d'Arragon, les Empereurs FREDERIC I, II, III, et tant d'autres barons et chevaliers attachés aux charmes, aux grâces, aux vertus des MABILE, des VILLENEUVE, des DACOULT, des HUGUETTE et GARSENDE DE SABRAN, des BLANCHEFLEUR DE PONTEVÉS, des ESTEPHANETE DE GAN-

TELME, des BEATRIX DE SAVOYE, des ELEONORE DE GUYENNE, etc.? Qui ne connoit les bords enchanteurs du Var, de la Sorgue, de la Durance et de l'Adour? Qui a pu ne pas entendre parler des rives de Vaucluse, de celles du Lignon, et des riantes plaines d'Hyères? Tous ces sites pittoresques et ravissans ont été célébrés par des poëtes illustres. Les guerres civiles ont pu dévorer presque tous leurs ouvrages: mais le temps, toujours funeste aux écrivains sans génie, le temps a respecté leur mémoire.

Ne pouvant me livrer en ce moment aux recherches qu'un pareil sujet mérite (elles m'entraineroient trop loin), je rassemble rapidement quelques notes et mes souvenirs, me réservant de prouver quelque jour avec plus d'étendue, que la poësie fut d'abord cultivée en France dans les contrées méridionales. « La » Provence (dit un auteur dans une dissertation » qui parut en 1781, dans le Mercure de » France), ce jardin des Hespérides, qui, sous » un beau ciel, produit les parfums de l'Arabie, » les richesses de l'Orient, de l'Espagne et de » l'Afrique, mérite bien de fixer l'attention et » le goût des curieux et des savans. Eh! qui » ne seroit jaloux de connoître une nation » dont le génie, les vertus et les vices, la

» politesse, les arts, le commerce et les lettres, » prouvent sa liaison avec les Romains, les » Grecs et les Gaulois; peuple spirituel, actif, » d'une imagination vive et sensible, dont la » langue par sa liberté et ses grâces, devint » celle des Cours, et chez qui l'amour dans » les temps de franche et loyale chevalerie, fut » le juge et le prix des héros? » C'est chez eux qu'on vit briller dans tous ses charmes, la sœur des grâces, des ris, et des amours.

Fille aimable de la folie,
La chanson naquit parmi nous;
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.

dit BERNIS, combattant pour ses foyers, car:

A tous les cœurs bien nés la patrie est si chère!

DUBELLOY.

Mais on a prétendu que depuis long-temps déchues de leurs prérogatives, nos provinces sembloient frappées d'impuissance. Je crois qu'on se trompe. Cependant, supposons que le génie y fut entièrement perdu, comme on voit l'ignorance régner aujourd'hui dans les villes où habitèrent jadis SOCRATE, HOMERE, PLATON, CORINNE et SAPHO; serait-ce assez pour avoir le droit de nier le passé? qu'en conclure contre elles? M. CLÉMENT *de Dijon* a très ju-

dicieusement observé, que lorsque le gouvernement fut centralisé en France, la capitale dut l'emporter à la fin sur les provinces éloignées. *La dépendance a fait naître la flatterie*, dit Mme. Staal ; et la flatterie suffisait pour faire adopter l'idiôme de la Cour, quoiqu'il fut plus dur et moins riche que celui de l'harmonieuse occitanie. En outre comme l'a remarqué un écrivain : « Quelle somptueuse suite d'établissemens utiles, » d'institutions honorables, de monumens précieux, de merveilles propres à exalter l'imagination dans le nord de la France! Est-il » possible que dans un tel séjour, le génie » soit rebelle à cette éducation de gloire que » tout conspire à lui donner? L'enthousiasme, » qui dans la capitale est à la fois la récompense et l'aiguillon du génie, anime rarement » nos méridionaux. » Cependant malgré sa prééminence, malgré l'éloignement où se trouvèrent de Paris les peuples de Provence, du Languedoc et de l'Aquitaine, ils ne perdirent pas leurs droits au laurier d'Apollon. L'Académie de Marseille, celle de Nîmes, se firent distinguer de leurs rivales ; celle de Toulouse surtout. Elle fut instituée par cette Clémence Isaure, dont Florian a chanté les infortunes.

Quand les fleurs annonçoient la saison des amours,
Dans le temple des arts d'aimables Troubadours

Retraçant les malheurs de la tendre Clémence,
Consacroient leurs accords à la reconnoissance.

C'étoit dans la capitale de la ville *Palladienne*, que les magistrats distribuoient aux poëtes l'Églantine, la Violette d'or et d'argent, que leurs odes ou leurs idylles avoient méritées.

Peut-être on va me dire, quels noms opposerez-vous dans le midi, à ceuxqu'à vu naître le nord depuis que les Troubadours n'existent plus? Je sais qu'il en est dont on n'a point égalé le génie. Mais sans me rejeter sur la cause de cette différence, dont j'ai déjà parlé, quelle foule d'auteurs se présente, dont les travaux n'ont pas été davantage effacés, que ceux de CORNEILLE, de RACINE, de MOLIÈRE, de LA FONTAINE et de Me. de SÉVIGNÉ. Ces écrivains sublimes, qu'on admirera, qu'on aimera sans cesse, désavoueroient-ils le voisinage de ce MONTAIGNE, dont le style est si naïf et si original; de ce GASSENDI, si savant et si modeste; de ce PASCAL, si profond et si brillant; de ce MONTESQUIEU, si piquant et si énergique; et de ce FÉNÉLON, si vertueux et si éloquent? Dans tous les genres ne trouve-t-on pas les créations des d'OSSAT, D'AGUESSEAU, MONCLARD, DUPATY, VAUVENARGUES, MAIRAN, CASTILON, l'abbé POULE, BARTHELEMI, RICARD, RAYNAL, LAGRANGE-CHANCEL, RAPIN-

Toiras, Mascaron, Flechier, Baiyle, Morery, Tournefort, Donnat, Thomas, Labaumelle, Mirabeau, l'abbé Arnault, Pelisson, Marmontel, Seguier, Riqueti qui fit construire le superbe canal de Languedoc; Mondonville et Campra, dans la musique; Vernet et Vanloo, dans la peinture; Audran et le Puget, dans la sculpture? Mais c'est surtout en poésie qu'ils peuvent fièrement repousser ce reproche de stérilité. Marot, Durfé, Pierac, Brueys, Palaprat, Campistron, Gondouli, Saurin, Bernard, Rayrac, Boissy, le P. de Latour, Vanieres, Bernard, Lefranc, Barthe, Balze, Laurès, Chamfort, Dulard qui a chanté *les merveilles de la nature*, et dont le poëme n'est pas assez connu. Imbert, fécond auteur d'agréables bagatelles, *à qui il n'a manqué*, dit, M Guyot Desherbiers, *pour laisser un long souvenir, que le tems de corriger des ouvrages inspirés, et la force de contenir une facilité éblouissante, mais trompeuse.* Berquin, talent aimable et pur, qui consacra sa plume à mériter le titre d'*ami des enfans*, et qui périt victime du monstre révolutionnaire, ainsi que ce Roucher, à qui mademoiselle de Lespinasse disoit, après la lecture d'un fragment du Poëme des Mois: *C'est un boisseau de diamans que vous nous avez jeté à la tête;* ainsi que le P. Vesnance,

NANCE, dont l'Elégie sur l'*Ennui* faisoit présager un poëte très-agréable Mrs. MOTEGUT, VERDIER, BOURDIC, CATELAN, DREUILLET, etc. Et parmi nos auteurs vivans, ne distingue-t-on pas dans plusieurs branches, l'estimable instituteur des sourds-muets (M. l'abbé SICCARD), l'élégant traducteur d'HOMÈRE, (M. BITAUBÉ), le chantre des Jardins (M. DELILLE), cet orateur qui montra au sein de *la Convention* le courage, les vertus, et les talens réunis (M. BOISSY-D'ANGLAS.), le continuateur, l'émule, l'ami DE BUFFON (M. DE LACEPÈDE.) Mrs. GARAT, CHAPTAL, SERVAN, DESPAZES, PASTORET, LANTIER, LATRESNE, auteur de la jolie comédie des *Questionneurs*, SABATHIER de Castres, ESMÉNARD, dont le poëme sur la Navigation est plein de verve et d'heureux détails, de GASSENDI, RENOUARD, CARION DE NISAS ce M. PORTAL, qui, suivant un bon mot de VOLTAIRE, *a long-temps interrogé la mort, pour apprendre à conserver la vie ;* M. LAPEYROUSE; enfin,

Toulouse énorgueillie
A donné deux amans à l'aimable Thalie.
L'un peignit l'*Egoiste* et le *Tuteur dupé*,
On crut retrouver PLAUTE, on ne fut pas trompé.
L'autre vint après lui courir la même lice,
Et peindre en jolis vers *Défiance et Malice.*

Après MM. CAILHAVA et DIEU-LA-FOI,

L'ingénieux NANTEUIL a par fois dans la ville
Fait courir le refrein d'un joyeux vaudeville ;

Clausolles, combinant la force et l'art des sons,
A vu Sicard lui-même adopter ses leçons.
Cazalès, si fameux par sa mâle éloquence,
Tâcha de prévenir les malheurs de la France :
Vidal, favorisé d'Uranie et des Dieux,
De son hardi compas a mesuré les Cieux,
Et Barthez, confident de la déesse Hygie,
A joint dans ses écrits la grâce à l'énergie.

Avec de de pareils noms, et ceux que je citerai bientôt, et le grand nombre de ceux que j'oublie sans doute, pourra-t-on nous accuser de stérilité? Continuera-t-on à soutenir avec Legrand, que *les provinces septentrionales* sont *seules, douées de la faculté ou de la vigueur d'esprit qui enfante, nourrit et développe les talens?* C'est aux cerveaux brûlans du midi qu'on refuse l'imagination et le talent poëtique! Il est si inhérent à ces contrées, que nos écrivains en prose (la remarque est frappante) ont écrit avec tant de vehémence, il leur est échappé des métaphores si hardies que les vers ne les rejeteroient pas. Entr'autres dans ce Massillon, qui joignait la sensibilité de l'âme aux dons de l'éloquence, et que j'ai gardé pour ma dernière preuve, ne trouve-t-on pas: « Le juste peut » avec confiance condamner dans les autres » ce qu'il s'interdit à lui-même, ses instructions » *ne rougissent* pas de sa conduite? » Racine, a-t-il de trait plus fort et plus poétique. Quoi!

ce sera le pays de la gaîté, de la vivacité qu'on accusera de sécheresse et de langueur! La Provence, le Béarn, n'ont-ils pas eu le goût de la belle poésie en héritage? Qui a oublié les chansons de ce bon HENRI IV? Qui parle un langage plus figuré, plus passionné, plus elliptique que les habitans de la Gascogne et du Quercy! « Il n'y a point d'idiôme (dit » M. BERANGER) plus riche, plus doux, dont » les mots soient si expressifs et si pittoresques, » et par conséquent plus propres à la poésie » que le Languedocien. Ceux qui l'entendent » sont forcés de convenir, que plusieurs de » leurs petits ouvrages l'emportent sur ce » que nous avons de plus délicat dans nos » pièces fugitives. » *Plus étourdis au fond que méchans* (dit M. GUIS, dans son Parallèle des Grecs et des Marseillais) *nous sommes tous en général plus ou moins, comme nos premiers pères, légers, vifs, extrêmes, inconséquens*: oui,

> Nous sommes tous d'Athénes en ce point.
> LA FONTAINE.

Nous nous passionnons pour ou contre, sans réflexion, sans motif et quelquefois sans intérêt. Comme nous déliberons peu, nous faisons tout gaiement, une bonne action comme une fausse démarche; mais avouez aussi qu'on trouve parmi nous des amis chauds et sincères, de

la générosité, de la franchise, de la bravoure, tous les talens de l'esprit, la plus grande activité, etc.

Le Languedocien est vraiment si aimable! Dire de lui qu'il a de l'esprit ou de l'imagination seroit presque lui faire une épigramme, *de même* (dit COLARDEAU en parlant de MONTESQUIEU :) *qu'il y auroit du ridicule à louer l'esprit d'un homme de génie.* J. J. ROUSSEAU a plaisamment observé qu'on *y menace son ennemi d'une chanson comme un Italien le menacerait d'un coup de stylet.* Certes l'un vaut mieux que l'autre, et cette différence fait bien l'éloge de la bonté des habitans de la Garonne. Leurs mœurs sont aussi douces que leur esprit est brillant. Presque tous pourroient répéter ces vers de Reignier:

> Et le surnom de *bon* me va-t-on reprochant,
> D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

l'esprit: c'est peut être une erreur. *Les gens d'esprit dit* RHULIERES *se permettent des bons mots, les sots seuls font des méchancetés.*

Mais il est temps de parler de *l'almanach des Muses* qui vient de paroître à Toulouse. Les Muses y sont là dans leur domaine. Leur récolte a-t-elle été bonne? Elle eut pu être meilleure. Mais telle qu'elle est il me semble qu'elle a été accueillie avec trop d'indifférence par nos critiques.

On a retenu un mot charmant d'un grand seigneur de la Cour de Louis XV, *la discrétion des poëtes ne leur défend pas de chanter leurs amours, et la poésie le leur ordonne.* M. *Auguste Gaude*, pour lui obéir, marche sur les traces de Tibule et de Properce. Parmi plusieurs pièces charmantes, faites pour sa Zélis, on distinguera celle intitulée : *Souvenir.*

Douce retraite, asyle heureux
Où l'amour amenoit ma jeune et tendre amie,
Myrthes, qui voilâtes nos jeux,
Vous rappelez à mon cœur amoureux
Les plus beaux momens de ma vie.
O temps! cette flatteuse erreur
Echappera sans doute à ta poursuite.
Mais le souvenir du bonheur
Nous console-t-il de sa fuite?

Dans une épitre assez considérable, où l'auteur nous confie ses *vœux*, il nous apprend que,

J'ai vu les dignités, l'éclat et l'opulence,
Et rien n'a pu tenter ma modeste espérance.
Un palais fastueux ne fait pas le bonheur:
Le bonheur, c'est la paix de l'esprit et du cœur.
.....
Cependant je voudrois sur un coteau fertile,
Une maison modeste, un solitaire asile,
Qui m'offrit du repos la douce volupté.
Son luxe peu coûteux seroit la propreté;
Une source abondante, en cascade agitée,
Rouleroit les trésors de son onde argentée,

Dans un vallon tranquille et fait pour les amours
Un rivage de fleurs couronneroit son cours ;
Et c'est là que Zélis, mollement étendue,
De fraîcheur et d'éclat verroit Flore vaincue.

.....

Quelquefois pour Cérès je quitterois Vénus.
Qu'il est doux d'égarer sa vue et sa pensée
Sur l'onde qui gémit de sa fuite forcée ;
De respirer en paix sur les monts embaumés,
L'air qui baisa les fleurs et les fruits parfumés !
Heureux l'ami des vers, qui voit de son asile
Et la roche sauvage et la plaine fertile,
Et le pampre, en festons, riant sous le figuier,
Et le front des coteaux où règne l'olivier !
Son œil ne peut quitter ni la forêt altière
Déployant dans les airs sa robe printanière,
Ni les jardins fleuris, ni les mûriers touffus,
Ni les dons de Pomone aux rameaux suspendus ;
Et sa muse redit cet ensemble admirable,
Des plus riches tableaux modèle inimitable.
Ouvrez-vous à l'amant, bosquets, voûtes de fleurs.

.....

C'est sous l'ombrage frais que naquit l'art des vers,
Cet art dont les tableaux embrassent l'univers.
L'homme froid goûte peu sa brillante peinture ;
Les fleurs sont à ses yeux un tort de la nature ;
Le poëte pour lui n'est qu'un décorateur ;
L'amour a trop de feux, *les prés trop de fraîcheur ;*
Son esprit méthodique, assis sur les surfaces,
Soumet tout au compas et ne croit point aux grâces.
Art charmant ! n'es-tu pas un peu trop décrié ?
Les bons vers font plaisir, les mauvais font pitié.
Mais le choix est permis, et ma lyre tremblante
Mêlera quelques sons au concert qui m'enchante.

Venez, chantres divins, venez m'environner ;
De myrthe et de laurier je veux vous couronner ;
Qu'un indigne rival, dans son jaloux délire,
Insulte avec orgueil aux maîtres de la lyre,
Qu'il les chasse du trône où tendent tous ses vœux,
Moi, je ne sais qu'aimer ce qui me rend heureux.

Certainement M. *Gaude* par ses sentimens et sa diction ne dégénère pas de son origine *Troubaderesque*. A la vérité, tous ceux qui ont contribué à grossir les pages de ce recueil n'écrivent pas avec la même facilité, la même grâce et le même abandon. Me. Veteran, ou si l'on veut M. Taverne, car l'anagramme de ce nom a été trouvée par les éditeurs,

Belle et sublime découverte !

écrit en style de son nom une lettre d'une *grand'tante à sa petite nièce sur les modes grecques*. Cette grand'tante qui se moque du temps où,

Manche à grands plis *se mesuroit à toises*,

s'écrie :

L'ardente et prompte imagination,
Sous le rideau qui couvre son image....

Je ne sais pas trop ce que c'est que ce *rideau* qui couvre *l'image de l'imagination*. Mais peut-être la *grand-tante* le sait.

Après cela M. *Demore* chante à quelques amis réunis à table chez lui :

Pressez-vous autour de mon âme,
Vous que j'aime, vous qui m'aimez.

Ce qui fait un plaisant groupe. Le même, dans une imitation de CATULLE, a mis,

Donne mille baisers à l'amant qui t'adore ;
Joins-en cent, joins-en mille, encor cent, mille encore.

et M. GEREAUD, traducteur de la même pièce :

Donne-moi ta bouche, *ô mon ame,*
Et dans un mutuel transport.....

Certes d'autres poëtes ont rendu dans notre langue cette pièce pleine d'amour, avec plus de bonheur et de charmes. Entr'autres DORAT, et M. de GASSENDI.

Mais si les vers de M. CHAS sont un peu foibles, si ceux de M. DEYDÉ manquent de force et d'harmonie ; si ceux de M. ROUX sont privés de poésie et d'élégance, si l'on retrouve auprès de Mrs. PRUADERE et TREY, M. CATALA-CONTURE, illustré jadis par RIVAROL, dans *son petit Almanach des grands hommes*, en revanche on est consolé de ces niaiseries par les fables de Mrs. HENRY BOILLEAU et GRANCHER ; par des pièces de Mrs. de PARNY, de FONTANES, AILLAUD, TOULOUSET, CHANDRUC, par celles de Mesdes. de MONTENCLOS, JULIE CRABERE et de BOURDIC-VIOT, qu'une mort cruelle a enlevée aux lettres et à ses amis. Elle a laissé plusieurs ouvrages très-agréables. Nous ne pouvons nous

empêcher de témoigner ici le désir de voir M. Viot recueillir tous les manuscrits de cette aimable Muse. L'auteur de cet article eut l'honneur d'être lié avec elle ; en apprenant la nouvelle de sa perte, il écrivit cette épitaphe.

> Gaîté, talens, elle eut tout ce qui plaît ;
> Ses vertus, ses écrits la rendirent célèbre ;
> La Muse des Amours, pour oraison funèbre,
> Sur sa tombe pleure et se tait.

Nous ne nous livrerons pas au plaisir d'extraire et de louer diverses citations que pourroient nous fournir les odes, les contes, les madrigaux ou les épîtres que nous avons sous les yeux. Cet article est déjà un peu long, et il nous reste encore à parler de beaucoup d'autres choses. Nous recommanderons seulement à l'éditeur d'être à l'avenir plus sevère et de ne point placer des vers de M. Hazard, entre ceux de Voltaire et de M. Duault, comme il l'a fait, sans doute par distraction.

Dans la notice qui termine ce volume, on apprend que la guerre est sur le parnasse Toulousain. Les attaques ont été vives. Les ripostes l'ont été aussi : car comme dit Voltaire : « Il » y a de la justice dans ce monde, et pour peu » que vous soyez poli, vous trouvez à coup sûr » des gens fort polis qui ne sont pas en reste » avec vous; cela compose une société charmante. » Voltaire étoit du nombre de ces

gens polis... Mais revenons à la guerre de ces messieurs. Un anonyme attaque sans pitié tous les hommes instruits qui sont dans Toulouse, ville réputée de tout temps par son amour et ses succès dans les sciences, les arts et les lettres. Il prétend les poursuivre sans relâche de ses sifflets. Je sais fort bien que de pareilles disgrâces n'arrivent qu'à charge de revanche.

Vous me sifflez, je vous siffle à mon tour.

Encore si on ne fesoit que siffler, le jeu pourroit être plaisant, et dans ce genre on pardonne bien volontiers ces traits où *l'esprit se pare des défauts du cœur*, suivant l'expression de M. de Nivernais. Mais des injures grossières et plates, des calomnies révoltantes remplissent les pages du libelliste. Après y avoir reflechi un moment, je n'en ai pas été surpris. *Envie et impuissance*, a dit Laharpe, *c'est par là que commencent tous les mauvais satiriques en prose et en vers... Quoi! d'autres sont quelque chose, et je ne suis rien!* Cependant soyons vrais même envers ceux qui ne le sont pas. Quelques traits heureux brillent dans ces satires. Si le style est diffus et plein de négligences, on y remarque de temps en temps quelques vers concis et bien frappés.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Despréaux.

Mais c'est bien peu de chose aux yeux de la critique, c'est un foible mérite pour plaire aux gens de goût, et surtout ce n'est pas un titre pour être injuste et méchant.

Parcourrai-je les *ennuis*, les *adieux*, le *testament* de l'inconnu, que j'ai sous les yeux, et citerai-je ses épigrammes contre tous ceux qu'il veut livrer à l'injure publique? Non: il est peu délicat de se rendre l'écho de pareils outrages.

Plusieurs poëtes ont pris la défense des Troubadours modernes, l'un d'eux lui dit:

Pourquoi déchires-tu nos aimables auteurs?
Ils te déplairoient moins s'ils étoient sans lecteurs.
C'est à les déprimer que ton esprit s'amuse;
Tu prétends à la gloire, et l'envie est ta muse!
Ah! ce n'est pas pour eux qu'on garde les sifflets.

Plus loin, après avoir loué dignement MM. Gaude, Boilleau, Carré, etc., il s'écrie:

Mais il en est encor, qui de nos Tectosages
Honorent la patrie et forcent nos hommages:
Soyons vrais sans murmure et justes sans effort.
Ne te souvient-il plus de la tendre Beaufort?
Le myrthe a couronné ses grâces naturelles,
Et l'amour a redit ses chansons immortelles.
Tu peux à ses côtés admirer Lormian.
Silence, vils jaloux! la lyre d'Ossian
Soupire en sons plaintifs la complainte nocturne.
Je l'entends: il gémit, sauvage et taciturne;
Ses accens ont frappé les voûtes de Selma
Des amours de Salgar, des regrets de Colma;
Des pleurs de Malvina, dont la harpe sonore
Chante Oscar, ses combats aux plaines d'Ymistore;
La gloire de Fingal, le trépas de Cathmor;
Tant d'illustres guerriers illustrés par leur mort:
Il enchante leur ombre au palais des nuages,
Et transmet leurs malheurs au souvenir des âges.

Dans un autre passage, il repousse de cette manière l'attaque qui le concerne lui-même :

Et moi, que t'ai-je fait, Zoïle de Toulouse?
Pourquoi troubler des jours qu'embellit mon épouse?
Que ne me laissois-tu dans mon obscurité
Contempler la nature et vivre en liberté!
Mes chants sont ignorés des filles de Mémoire,
Mais j'aspire au bonheur et non pas à la gloire.
Devois-tu persiffler un amant si parfait? -
La constance à tes yeux seroit-elle un forfait?

Il finit par donner dans sa *Contre-Satyre*, de fort bons avis à l'archiloque anonyme. Les voici :

Suis mes sages conseils, détracteur de Toulouse;
Modère les transports de ta veine jalouse.
Si tu te sens épris du charme des beaux vers,
Redis les premiers jours de ce vieil univers.
Oui, si les doctes Sœurs président à tes veilles,
De la création célèbre les merveilles;
Observe la nature, et d'un style profond,
Deviens, avec Delille, émule de Buffon.
Ou plus heureux encor, dans un tendre délire,
Sur des tons plus touchans viens accorder ta lyre.
Élève de Parny, dans d'aimables portraits
Peins d'un sexe divin la grâce et les attraits;
Chante les doux ébats des nymphes boccagères,
Et leur jeune allégresse et leurs danses légères,
Et les pâtres joyeux sous des berceaux épais,
Énivrés de bonheur, d'espérance et de paix.
Ou chante Bonaparte aux bords de la Tamise....
Sur un si beau sujet l'audace t'est permise;
Et sans se préparer un fâcheux avenir,
En chantant un grand homme on peut le devenir.

Nous terminerons cet extrait par les paroles de VOLTAIRE: *Un satirique qui ne couvre pas par des talens éminens, ce vice né de l'orgueil et de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; on le hait sans le craindre, on le méprise sans qu'il fasse pitié.*

Puisse cette leçon être salutaire à l'auteur *caché*, dont il est question dans cet article. Puisse-t-il encore avant de céder au besoin de nuire, qui trouble ses jours et ses nuits, lire l'excellente histoire de ZOÏLE par THOMAS PERNELLE, auteur Anglais : il y apprendra que,

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
DESPRÉAUX.

même à celui qui se charge de cette fâcheuse mission. Celui-ci paroit être d'un goût difficile; tout attire ses dédains, rien ne lui plait.

Quoi! d'Apollon les favoris
Sont tous sur ton martyrologe!
Que je te plains! dans tes mépris
Ces méchans n'ont vu qu'un éloge.
Tu leur offres dans ta fureur
Une épine au lieu d'une rose.
Infortuné! pour ton bonheur
Tâche-donc d'aimer quelque chose.

AUG. de L.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Parsons and Galignani's British Library, in vers and prose; being the most extensive selection ever offered to the public, from every admired author in the english language. — Paris, printed by *Didot senior.* 1804.

Le goût pour les ouvrages anglais est devenu depuis quelque temps universel ; nous cherchons à nous approprier leurs ouvrages, soit en en publiant de nouvelles éditions, soit en les traduisant; et du moins on ne pourra plus à l'avenir nous reprocher d'être indifférens pour les productions étrangères, et de négliger les autres langues de l'Europe.

MM. Parsons et Galignani ont formé le dessein de publier par livraisons tout ce que peut offrir d'excellent la littérature anglaise, soit ancienne soit moderne. Cette entreprise est louable, utile, et mérite d'être encouragée. Si quelquefois le titre d'un ouvrage semble inspirer le désir de le connoître, on peut assurer d'avance que cette collection obtiendra les suffrages des littérateurs distingués. Il suffit de nommer Shakespear, Milton, Driden, Thomson, Addisson, Hume,

Chesterfield, Sterne, Young, Swift, et autres, pour en donner une idée favorable ; on voit que ces extraits comprendront tous les genres. Les vingt deux premiers numéros donnent, pour ainsi dire, la quintessence d'un grand nombre d'ouvrages, qu'il est très-difficile et presqu'impossible de se procurer. Nous allons indiquer ce que chaque numéro contient de principal ; le N°. I est principalement destiné à la poésie descriptive et lyrique ; on y lira avec plaisir un poëme sur la Pucelle d'Orléans, par *Robert* Southey.—Le *Peintre de Florence*, poëme par le même. — La *Princesse et l'Esclave*, par Lewis. — L'*Invitation*, par Barclay. — Le *Repentir des passions*, tiré du *Poetry of the World*. — Le *Rocher saignant*, par la célèbre *Hannah* More, et plusieurs autres petits poëmes. Les numéros 2, 4, 6, 8, 10 et 12 sont entièrement en prose ; les premiers contiennent pour la plupart des caractères d'hommes célèbres, tracés par les premiers écrivains de l'Angleterre, tels que Hume, Smolett, Chesterfield, Burnet, Clarendon, Robertson, et autres. On y trouve quelquefois les mêmes portraits, faits par des mains différentes ; ceux de plusieurs rois d'Angleterre, par exemple, sont de Hume et de Smolett ; ce qui donne lieu à des rapprochemens d'un grand intérêt, et à établir un juste parallèle entre

deux auteurs également distingués, en examinant leur mérite particulier. Mais on voit même quelquefois un seul caractère décrit par quatre différens auteurs, tel est celui de Charles Ier. qui a été tracé par Hume, Smollett, Macaulagy et Clarendon. Les autres numéros en prose, contiennent l'histoire de plusieurs personnages qui ont figuré sur le théâtre politique de l'Angleterre, ou bien qui y jouent encore en ce moment un grand rôle : tels que Pitt, Shéridan, Fox, Horne-Tooke, Erskine, Jefferson, président des États-Unis. Le numéro 5, contient des ballades et différentes autres pièces de poésie. Les *quatre Saisons*, poëme pastoral du célèbre Blomfield, font le contenu du numéro 5. Ce poëme est de la plus grande beauté; ce sont des tableaux faits d'après nature, dont les couleurs ont la plus grande fraîcheur. Dans l'hiver, on remarquera encore cette teinte sombre et mélancolique, genre dans lequel les Anglais sont si supérieurs à toutes les autres nations.

Le numéro VII renferme encore différentes pièces de poésies pastorales par le même auteur, ces pièces sont entremêlées par des ballades, qui en rendent la lecture plus piquante et plus agréable. Le numéro 9 — 11 offre un poëme très-singulier, intitulé *The triumphs of temper*; l'expression *temper* n'est pas facile à rendre, et notre

notre langue n'a pas de terme qui seul puisse exprimer le sens complet du mot anglais. Il faut donc périphraser et traduire à-peu-près de cette manière : *les triomphes d'un homme dont l'âme reste toujours dans la même assiette ;* en un mot, d'un homme qui conserve son naturel. Ce poëme est l'histoire d'une jeune fille, sous l'empire d'un bon et d'un mauvais génie ; énivrée de la lecture des romans, tyrannisée par un oncle tourmenté de la goutte, devenant tour à tour le jouet de l'amour et de la vanité, elle est près mille fois de succomber à des passions honteuses, mais elle finit par se sauver à l'aide de son bon et excellent naturel ; peut-être seroit-ce là plutôt le sujet d'un roman, que celui d'un poëme ; aussi y a-t-il des endroits languissans ; mais ce défaut est racheté par des descriptions vraiment poétiques. Le numéro XIII contient un poëme sérieux et comique en même-temps, de *James* Beattie, intitulé *The Minstrel or the progress of genius*, en deux chants. Le numéro XV — XVII contient un poëme héroï-comique, de *Peter* Pindar, intitulé *The Lousiad ;* ce poëme respire l'originalité. En voici à-peu-près le sujet : un roi d'Angleterre ayant trouvé dans des mets qu'on lui servit un objet dégoûtant, se fit amener son cuisinier et donna ordre qu'on lui rasât la tête, voulant par cette punition le rendre plus propre et plus

attentif à l'avenir dans ce qui concernoit son art. La gravure du frontispice représente le roi, et en face le cuisinier tondu. Nous parlons maintenant d'un ouvrage qui nous a paru le plus utile de toute cette collection ; ce sont les *british synonymy*, par madame Piozzi ; trois parties ont déjà été publiées, les éditeurs nous promettent la quatrième et dernière dans le numéro prochain. L'étude des synonymes d'une langue est d'une nécessité absolue pour celui qui veut la bien parler, et même en lire avec fruit les différens écrivains. Sans la parfaite connoissance des synonymes et des homonymes, on ne peut comprendre les poëtes d'une nation ; les poésies anglaises et celles de Shakespear surtout en fourmillent ; nous nous dispenserons d'en citer ici des exemples, nous renvoyons le lecteur à ceux que les éditeurs en ont donnés ; on ne peut que les féliciter d'avoir enrichi leurs mélanges d'un ouvrage aussi agréable qu'utile. Madame Piozzi qui, comme on vient de le voir, en est l'auteur, est italienne d'origine, ainsi que l'indique le nom ; mais elle a été élevée en Angleterre, et s'y est fait avantageusement connoître par plusieurs productions littéraires ; elle étoit de plus intimement liée avec le célèbre Johnson, qui lui a fourni plusieurs articles ; cet ouvrage a eu les suffrages de tous les littérateurs anglais, et cela suffira, je

crois, pour en attester le mérite. Le numéro XXI de cette collection vient de paroître; il contient l'excellent poëme d'Alexander Thomson, intitulé *The paradise of taste*, le Paradis du goût.

Le frontispice de chaque numéro offre les portraits des poëtes dont les œuvres sont renfermées dans le numéro, ou bien des objets qui ont rapport à ces poésies; le frontispice du numéro VII, par exemple, représente un jeune berger assis sur un gazon, avec sa houlette, par allusion aux poésies pastorales de Bloomfield.

On auroit tort de vouloir prétendre que cette collection n'est qu'une spéculation mercantile du libraire; on doit la regarder comme très-précieuse et propre à entretenir le bon goût. Nous nous joignons volontiers aux amateurs de la bonne littérature, pour encourager les éditeurs à la continuer; mais nous leur recommandons d'être toujours très sévères dans le choix des morceaux, et de ne pas se laisser entraîner par un air d'originalité qui souvent n'est que burlesque, et dès lors très-contraire au bon goût. MM. Parsons et Galignagni seront à l'abri de tout reproche, tant qu'ils n'admettront dans le genre gai et original, que les poëmes pareils à la *Lousiad* de Peter Pindar, et le *Triumphs of temper* de William Hayley. Ces deux ouvrags sont remplis de beautés absolument neuves et

piquantes qui rachètent bien les écarts de l'imagination ; on peut appliquer à leurs auteurs ces vers de Boileau :

> Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
> Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
> Et de l'art même apprend à franchir les limites.

Le prix de la souscription pour les vingt-deux premières livraisons, est de 30 francs, et de 23 francs pour les vingt-deux autres numéros prochains. Celui qui désire souscrire pour deux services, paiera 48 francs.

CH. LOBSTEIN.

TOPOGRAPHIE.

CURTIS BERONIS, l'Ermitage du Solitaire à Coubron, près Mont-Fermeil et Livry, département de Seine et Oise.

L'abbé Lebeuf nous dit, dans son Histoire du diocèse de Paris, que *Coubron est un pays de labourages, de vignes, de vergers et de prairies :* il ajoute que *ce lieu ne manque point de bocages, qui ont eu de temps en temps des attraits pour ceux qui ont voulu mener la vie érémitique.* Il a décidé un ami du travail et de la tranquillité à s'y choisir une paisible demeure.

C'est là que le solitaire se livre, sans trouble, à l'inépuisable étude de la nature; qu'il relit chaque jour, avec un plaisir nouveau, les préceptes pleins de charmes d'Hésiode et de Virgile; et que, placé dans une campagne délicieuse, il a sans cesse devant les yeux la perspective la plus riante et la plus variée. Derrière le village, un vallon fertile, couvert d'arbres fruitiers de toute espèce, entouré au couchant et au nord de montagnes et de bois, dont il reçoit naturellement les sucs qui en émanent; une fontaine (1)

(1) La fontaine des Grands Champs.

dans le fond du vallon; une autre fontaine (2) dans le bois, peu éloignée et plus abondante; un ruisseau prenant sa source au pied de la montagne, qui, lorsqu'elle étoit couverte d'épaisses forêts vieillies par le temps, fournissoit assez d'eau pour faire tourner plusieurs moulins, et remplir plusieurs étangs, mais qui n'a de cours aujourd'hui que pendant l'hiver; devant le village, au milieu du vallon, une prairie qui se prolonge jusqu'à la Marne, à une lieue de distance; deux riches côteaux qui bordent, sans interruption, le vallon et la prairie, et terminent la vue au midi et au levant; une douzaine de villages, formant sur la côte un demi-cercle dans l'éloignement le plus rapproché. Tels sont les objets dont l'ensemble rend en effet la situation de Coubron infiniment pittoresque.

Tout intéresse le solitaire, et dans son ermitage et au dehors, à deux et trois lieues à la ronde. Au dedans, un choix d'arbres et d'arbustes, tous utiles, des quatre parties du monde: au dehors, des bois plantés et percés comme des jardins; des terreins produisant à leur surface tout ce qui est nécessaire à la vie, et renfermant dans leur sein d'excellentes carrières; des monumens rappelant de brillantes époques de l'histoire;

(2) La fontaine de l'Ermitage, ou du frère Jean.

enfin des lieux long-temps habités par des favoris d'Apollon et des Grâces, fixent tour à tour son attention et sa curiosité. Ainsi un aperçu des occupations du solitaire, présente à la fois une notice d'*agriculture*, de *botanique*, de *minéralogie* et d'*antiquités*.

Agriculture.

I. Son verger-potager, dans sa petite étendue, lui offre l'agréable et l'utile. Les quatre parties du monde semblent s'être réunies, pour flatter en même-temps sa vue, son odorat et son goût. Il parcourt ses arbres, ses arbrisseaux, ses arbustes, ses plantes, avec une reconnoissance mêlée de joie; il étudie leur port, leur feuillage, leurs fleuraisons, leurs fruits. Ils forment sa société habituelle; il veille à leur culture; il fournit à leurs besoins; ils sont ses véritables amis. Ah! combien à chaque instant il applaudit aux travaux des Dioscoride, des Columelle, des Pline, des Gessner, des Bauhin, des Tournefort, des Jussieu, des Linnée, et de tant d'autres bienfaiteurs du genre humain, qui sont parvenus à donner à la connoissance des végétaux, c'est-à-dire, à la science, à-la-fois la plus vaste et la plus compliquée, et l'une des plus intéressantes et des plus nécessaires, cette noble sim-

plicité et cette clarté sublime qui sont le caractère du génie et le sceau de la nature.

Rendons d'abord hommage à l'Asie, à qui la réunion de toutes les températures et des contrées les plus fertiles de la terre, a procuré dans tous les temps l'avantage unique de produire des plantes de toute nature, et spécialement les fruits les plus succulens et les plus délicats, les légumes les plus nourrissans et les fleurs de l'odeur la plus suave et des couleurs les plus vives.

L'*Arménie* a fourni au solitaire, l'abricotier, l'albergier, le figuier.

L'*Asie mineure* lui a fourni le cerisier, le bigarreautier, le griottier, le guignier, le mûrier, l'olivier, le melon, le haricot, le pois, la lentille le framboisier, le chèvre-feuille, le laurier des poëtes, le baguenaudier du Levant, le laurier rose.

La *Syrie* lui a fourni le prunier de Damas, le lys, la jacinthe, l'anémone, le rosier muscade ou de Damas, l'althœa des jardins, l'orme de Samarie, le sycomore, l'hyssope.

Le *Mont Liban*, le cèdre, le sorbier des oiseaux, le groseiller vineux.

L'*Arabie Heureuse*, cet *Yemen*, si renommé pour sa continuelle verdure et sa prodigieuse fécondité, a produit au solitaire le muscat blanc, le muscat rouge, le rosier des quatre saisons, le

rosier à cent feuilles, le buisson ardent ou le buisson de Moyse.

La *Perse*, le pêcher, le fraisier, la tulipe, le lilas, l'amandier nain.

L'*Indostan*, le maïs, le cioutat, la menthe, le rosier canelle, la tubéreuse, le jasmin, le petit baguenaudier.

La *Chine*, l'oranger, le *glédistia* épineux.

Le *Japon*, le myrte, le catalpa, l'érable jaspé, le vernis.

La *Tartarie*, le *Lonicera Tatarica*.

La *Sibérie*, l'arbre aux pois, le caragana à quatre feuilles, le fusain galeux, le pommier hybride, la quinte-feuille en arbre, le spirœa à feuilles crénelées, le spirœa à feuilles de saule, le spirœa à feuilles de sorbier.

L'Afrique, que le jardin des hespérides et la terre atlantique ont rendu à jamais célèbre, contribue aussi au bonheur du solitaire.

Les *Iles Açores* lui ont fourni le jasmin des Açores.

Les *Côtes de Barbarie*, le grenadier à fruits, l'amandier, l'acacia rose de Tunis, l'amélanchier de Mauritanie, le géranium.

La *Côte de Guinée*, le millet,

Madagascar, la pervenche,

L'*Ethiopie*, l'arbre à cire.

L'*Egypte*, le raisin d'Alexandrie, le laurier alexandrin.

L'Amérique, cette terre vierge qui possède, comme l'Asie, toutes les températures, et qui, comme elle, est susceptible de toutes les productions, a fourni au solitaire une ample moisson de richesses.

Le *Pérou*, la belle de nuit, ou *merveille du Pérou.*

La *Guyane*, le rosier carné.

La *Caroline*, la *Clethra alnifolia.*

La *Virginie*, le *gledistia triacanthos*, le *padus virginiana*, l'épine ergot de coq, le cèdre rouge, l'*Andromeda caliculata.*

L'*Acadie*, le *lonicera diervilla*, le tulipier.

La *Nouvelle Jersey*, son thé, que ses effets curatifs ont rendu fameux.

Le *Canada*, le cornouiller sanguin, le viorne à feuilles de poirier, le pin du lord Weymouth.

Le *nord de l'Amérique*, l'épine à feuilles de prunier, le spiræa à feuilles d'osier, l'indigo bâtard, le viorne à feuilles dentées, le cornouiller à fleurs bleues, le cornouiller à feuilles alternes, le *lonicera symphoricarpos*, le *staphilea* à trois feuilles, l'*hypericum prolificum.*

L'Europe, dont le climat tempéré semble le plus favorisé de la nature, a complété de ses dons les jouissances du solitaire.

La *Laponie* lui a fourni le *lychnis*, œillet de Dieu.

La *Suède*, le groseiller.

La *Hongrie*, le fusain à larges feuilles.

La *Bohême*, l'angélique.

L'*Autriche*, le cytise *austriacus*, le cytise velu.

La *Carinthie*, la graine des teinturiers, dont les baies, non mûres, sont de couleur jaune ou saffranée, mûres, d'un beau vert, et en novembre, de couleur écarlate.

La *Hollande*, le rosier petite hollande.

Les *Alpes*, le sapin, l'ébénier, le *Daphne alpina*, le *lonicera cærula* à fleurs bleues.

La *France*, le pommier et le poirier, originaires des Gaules, le grand et le petit rosier de Provins, la rose de Meaux grand pompon, la rose de Bourgogne cramoisie, la giroflée, la julienne, le thlaspi.

Les *Pyrénées*, la sabine.

L'*Espagne*, le trifolium des jardins, le genêt, le filaria à feuilles moyennes.

L'*Italie*, le syringa de Véronne, l'alaterne argenté et le doré.

La *Corse*, le raisin de Corse.

L'*Isthme de Corinthe*, le raisin de Corinthe et le cornichon blanc.

L'*Ile de Crète*, aujourd'hui *Candie*, l'artichaut, le cyprès pyramidal, et le *cupressus expansa*.

Enfin l'*Europe*, en général, lui a fourni le raisin de Madelaine, la carotte, l'asperge, le choux, le navet, la rave, la laitue, l'épinard, nos légumes usuels, la lavande, la mélisse, le thym, le serpolet, la véronique, ainsi que l'arrête-bœuf en arbre, le merisier à fleurs doubles, le merisier à grappes, le filaria à larges feuilles, le troëne.

Placé, sous un ciel pur, au milieu de tant de productions de tous les climats, des glaces du pôle aux feux brûlans de la ligne et des deux tropiques, le solitaire contemple la variété infinie des ouvrages de la nature : il admire le génie industrieux, l'active sociabilité de l'homme, qui dans tous les habitans du globe ne voit que des amis et des frères; qui pense que tout ce qui respire, tout ce qui existe, tout ce qui a été imaginé, ne doit être employé qu'au bonheur commun et général; qui naturalise en conséquence dans son pays les sciences, les arts, les animaux, les végétaux des quatre parties du monde, pour les nécessités et les agrémens de la vie. Planant ensuite sur le présent et le passé, il parcourt les grands événemens de l'univers; les révolutions physiques, politiques et morales; les continens engloutis par les mers, les mers déplacées et devenues continens; les hommes civilisés; l'agriculture découverte; les langues inven-

tées et perfectionnées ; la formation, l'accroissement et la chute des empires ; la poésie et l'éloquence, les premières sciences de l'homme, portées presque d'abord à leur plus haut période ; la morale et l'étude du cœur humain approfondies ; l'art de conserver et de rétablir la santé soigneusement et avantageusement médité ; les phénomènes du ciel, de l'air et de la terre, observés et connus ; les grandeurs mesurées et calculées ; les lois des corps célestes déterminées ; en un mot ce que les anciens et les modernes nous ont enseigné de plus important sur les deux hémisphères.

Herborisation.

II. A dix pas de son ermitage, le solitaire trouve des bois charmans, les bois de Coubron, Mont-Fermeil, Clichy et Livry. Ils ont environ trois lieues de long, sur une demi-lieue de large. Des routes à perte de vue, entretenues comme les allées d'un parterre, les percent dans tous les sens. Ils couvrent, dans presque toute sa longueur, le haut de la montagne qui sépare Coubron et Livry, et qui règne du midi au nord-est, à peu près depuis Villemonble jusqu'à Pomponne. Aussi n'a-t-on sur la hauteur que d'admirables points de vue. Au couchant, l'œil se perd dans la magnifique vallée de Montmorency, et sur les riches plaines de Roissy, Mau-

regard, Thieux, Compans et Mitry, depuis les montagnes de Sannoy, Ecouen, Mariel et Montméliant, jusqu'à Dammartin. Au levant, les regards ne peuvent se lasser de se promener sur le beau bassin de la Marne, depuis Lagny, Torcy, Champs, Noisy le Grand, Chenevières et Saint-Maur, jusqu'aux ruines du château de Beauté (3).

Le solitaire, désirant herboriser, pénètre dans l'intérieur de la forêt. Une variété infinie l'enchante et le distrait. Des bois touffus, quelques clarières, de fréquens monticules qui ne semblent élevés que pour former autour d'eux et à leurs pieds d'épaisses et profondes solitudes, des sources abondantes (4), dont les unes donnent naissance à des ruisseaux limpides, et les autres forment sur le haut de la montagne un assez vaste archipel (5), partout la végétation la plus active et la plus diversifiée.

(3) Personne n'ignore que le château de Beauté, construit par Charles V dans la plus belle exposition, entre Nogent-sur-Marne et le bois de Vincennes, a été donné par Charles VII à Agnès Sorel, fille, avec quatre frères, de Jean Soreau, de Fromenteau en Touraine, à deux lieues de Châtillon-sur-Indre.

(4) Les sources de l'Ermitage et de N^e.-D^e.-des-Anges.

(5) Les sources qui, sur le plateau de Montfermeil, forment une grande pièce d'eau, parsemée de sept îlots, qui rappellent le gouvernement des *Sept-Iles*.

Si parva licet componere magnis.

Au milieu de tant de merveilles, le solitaire, son Virgile à la main, trouve dans les descriptions champêtres, et des églogues et des géorgiques, une source inépuisable de plaisirs : tout lui retrace la vérité des peintures du poëte : chaque site, chaque plante lui rappelle les vers harmonieux du Théocrite et de l'Hésiode de Mantoue : à chaque pas il croit entendre les chants de ses bergers.

Ici une touffe de coudriers et d'ormes invite le solitaire à se reposer à leur ombre, avec Ménalque et Mopsus.

Hic corylis mixtas inter consedimus ulmos ? *Egl.* 5.

Là, cet orme élevé lui fait plaindre, avec Mélibée et Tytire, la gémissante tourterelle.

Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo. *Egl.* 1.

Plus loin, assis au pied d'une roche, il revoit toujours avec une surprise mêlée de crainte, la chèvre broutante, suspendue pour ainsi dire à la cime.

Viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere *videt* de rupe *capellam*. *Egl.* 1.

Sur cette espèce de tertre, il voit Tytire prenant le frais et chantant Amaryllis à l'ombre de ce hêtre immense; le Doyen, encore plein de vie, de la forêt :

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.... *Egl.* 1.

A midi, au fort de la chaleur, il s'enfonce sous ces chênes antiques

Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons.
DELILLE.

AEstibus at mediis umbrosam exquirere vallem:
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacrâ nemus accubet umbrâ.
Georg. lib. 3.

Dans une fraiche soirée, la pâle violette, le pavot assoupissant, le blanc narcisse, le noir vaciet, le souci doré, le romarin, l'aneth, mille herbes odoriférantes, lui montrent le charmant bouquet de l'ingénue et franche Naïs:

Tibi, candida Naïs,
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi.'
Tum casia, atque aliis intexens suavibus herbis:
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ. *Egl.* 2.

Le solitaire se détourne: il aperçoit un groupe de coudriers; il prête l'oreille: il entend les chants mélodieux de Corydon et de Tyrsis. Phyllis préfère le coudrier! Le peuplier, quoique l'arbre favori d'Hercule, la vigne, quoique chère à Bacchus, le laurier, quoiqu'énorgueilli de la prédilection d'Apollon, le myrte, quoique les délices de Vénus, tous doivent le céder au coudrier

coudrier, tant que le coudrier aura le bonheur de plaire à Phyllis.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,
Formosæ myrtus Veneri, sua laureæa Phœbo.
Phyllis amat corylos : illas dum Phyllis amabit,
Nec myrtus vince: corylos, nec laurea Phœbi. *Egl.* 7.

Des hyèbles lui font voir le dieu de l'Arcadie accourant à la fête, le visage barbouillé du jus sanglant de la plante et de Vermillon.

Pan deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem. *Egl.* 10.

Tout auprès, une source fraîche, un vert et tendre gazon, un bosquet ombragé des mains de la nature, attirent le solitaire. Il est épris des charmes de ce nouvel Eden ; il invoque Lycoris, il lui offre l'hommage de sa vie toute entière, dans ce lieu fortuné.

Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori :
Hîc nemus. Hîc ipso tecum consumerer ævo. *Egl.* 10.

Aucun auteur n'a parlé des plantes avec plus de grâces et de vérité, que Virgile : il anime, il vivifie, il fait aimer ce règne brillant de la nature. En même tems il émeut et charme le cœur et l'esprit. Malheur à celui qui ne fait pas ses délices de la lecture de ce poëte de l'âme et du sentiment, de ce poëte, le Racine des Latins.

Minéralogie

III. Si le sol de Coubron et de ses environs produit en général, pour la consommation du pays, d'excellent froment et un vin franc et droit, quand il est fait avec soin; s'il produit de plus de très-bons fruits et de très-bons légumes, en assez grande quantité pour être apportés aux marchés de Paris, et faire l'aisance du cultivateur, on y trouve encore, en quantité plus que suffisante pour le pays, diverses sortes de carrières propres aux ouvrages de l'art.

Coubron, Vaujour, Carnetin, Bordeaux et Chelles contiennent des lits de plâtre, étendus et de bonne espèce. Les carrières de Carnetin ont cela de particulier, qu'elles produisent des crystallisations curieuses. Dans une des carrières de Vaujour, il s'est formé une fontaine plâtreuse et séléniteuse.

Mont-Fermeil, Gagny, Bordeaux, Montjay et Annet, abondent en carrières de bonnes pierres meulières.

Au Pin, à Brou, à Vaires et à Chelles, on trouve beaucoup de pierres coquillières.

On remarque, le long des bords de la Marne, au-dessus et au-dessous de Lagny, dans un espace de plusieurs lieues, des coquilles fossiles roulées, et des cailloux roulés demi-transparens.

Le canton possède aussi des terres propres à faire de la tuile et de la brique. On en fabrique à Mont-Fermeil, qui sont estimées.

Antiquités.

IV. Ce qui achève de répandre de l'agrément sur l'habitation du solitaire, c'est qu'elle est entourée de lieux célèbres, ou par des traits d'histoire, ou par des personnages distingués qui y ont fait leur demeure.

Les rois de la première et de la seconde race ont eu un château à Coubron. La forêt de Bondy qui, dans les premiers temps, couvroit tout le pays, les y avoit appelés. Ils avoient fait construire dans le hameau de Montauban, dépendant en partie de Coubron, une chapelle, dans laquelle ils entendoient la messe avant d'entrer en chasse. Au douzième siècle, lors de l'établissement des communes, le terroir de Coubron fut concédé à un chevalier nommé Beron, *Bero*, qui donna son nom au terroir *curtis Beronis*. Il défricha le pays, et transmit sa propriété à sa famille, qui en a joui pendant environ une centaine d'années. Vers la fin du treizième siècle, Coubron est rentré dans la main de nos rois, qui l'ont aliéné pour toujours au commencement du quinzième siècle. Depuis, Coubron a passé à la famille de Nesmond, à madame Fortin

de la Hoguette, maréchale de Nangis, et à la famille Hocquart.

Montjay, *Mons-Gaudii* ou *Gaii*, qui fait le principal point de vue du solitaire, étoit une des plus belles terres du pays. Sa mouvance étoit considérable ; son château, sur le sommet d'une haute montagne, étoit une place forte. Montjay a soutenu un grand nombre de siéges, principalement sous le régne de Charles VI. Sa tour (1) fameuse servoit encore de défense en 1430. Elle étoit un des télégraphes du temps ; elle répondoit à la tour de la Queue, en Brie, qui répondoit à la tour de Monlhery, qui répondoit à celle de Pocancy, entre Arpajon et Etampes. On peut juger de l'importance de la Terre de Montjay, par les seigneurs qui l'ont possédée, pour ainsi dire, dans la même famille,

(6) La tour de Montjay, dit l'abbé Lebeuf dans son Histoire du Dioc. de Paris, t. VI, « n'est plus qu'une espèce » de demie tour, dont ce qui reste est élevé de 12 à 14 » toises environ. On y voit des marques qu'il y a eu deux » ou trois voûtes les unes sur les autres, ce qui formoit » plusieurs étages ; et qu'il y avoit des galeries en haut, pra- » tiquées dans l'épaisseur du mur, pour découvrir de quel » côté venoient les ennemis. » Les révolutionnaires ont coupé perpendiculairement la partie de la tour qui regarde le levant. Mais n'ayant trouvé, ni trésors, ni même de bons matériaux, ils ont abandonné l'ouvrage.

par des mariages successifs, depuis le commencement du douzième siècle, jusqu'en 1610, que la famille de Gesvres, qui en jouit encore, en a fait l'acquisition. Gaucher de Chatillon en étoit seigneur en 1130; Archambault de Bourbon en 1227; Eudes de Bourgogne en 1255; Jean de France, l'un des fils de St. Louis, en 1260; Robert, comte de Flandre, en 1272; Frédéric de Saluces, en 1370; Amaury d'Orgemont, en 1400; Guillaume de Montmorency, en 1478; François d'Angennes de Rambouillet, en 1573; enfin la famille de Gesvres, en 1610, jusqu'à nos jours.

Clichy, *Clippiacum superius*, a eu un château des rois de la première et de la seconde race, ainsi que Clychy-la-Garenne, *Clippiacum inferius*. Il a passé immédiatement à l'ordre des Templiers, auquel a succédé l'ordre de Malte, jusqu'à la révolution.

Le solitaire, né dans le jardin de la France, ne peut que faire des stations agréables à Clichy, dans l'habitation de la belle Gabrielle, sa compatriote, née au château de la Bourdaisière, à trois lieues de Tours. Son clavecin, enrichi d'un tableau de l'albane de son bon temps, y est conservé précieusement par M. Greffulhe, propriétaire actuel, et M. Brongniard, architecte célèbre, dont nous parlerons plus bas, a sans

doute été inspiré par les grâces et par la beauté, lorsqu'il a décoré les appartemens et les jardins de cette charmante habitation ; mais surtout lorsqu'il a créé cette grotte, on peut dire romantique, qui le dispute à la fontaine de Vaucluse, et cet archipel, dont les îles, embellies par des platanes et des saules orientaux, nous rappellent ce que les mers de la Grèce ont jamais renfermé de plus délicieux.

Courtry Ste.-Fère, qui dans sa situation riante et fertile est le lieu le plus proche de Coubron, a été successivement possédé jusqu'à ce jour par les maisons d'Angennes de Rambouillet, de Castries, de Cossé, de Castella, de Mortemar et de Sainte-Fère.

A l'égard de Chelles, on n'en fera qu'une simple mention. Son château et son abbaye sont trop connus, pour en répéter même une courte notice.

Quant aux terres les plus voisines qui ont appartenu à des hommes qui ont rendu des services à leur siècle, ou qui l'ont illustré, le solitaire s'est empressé de les connoître.

Il a rendu ses premiers devoirs dans la terre de Fresnes, à l'immortel d'Aguesseau, l'oracle du barreau, le flambeau de la magistrature, un des Solon de sa patrie. Le solitaire a admiré dans la chapelle du château de Fresnes, l'exé-

cution en petit du modèle que François Mansart avoit dessiné pour l'église du Val-de-grâce, à Paris, modèle dont l'intrigue a privé les arts d'une exécution en grand. Rien de plus agréable au coup-d'œil, rien de plus noble et de meilleur goût que cette chapelle. En même temps qu'elle inspire les plus vifs regrets, elle est une leçon, toujours subsistante, pour maudire l'intrigue, et chercher par tous les moyens imaginables à en déjouer les exécrables complots.

La Terre du Pin a mérité un hommage du solitaire. Elle a appartenu, pendant environ quarante ans, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, à Aimé Severt, savant avocat, père de M. Aimé Severt, mort doyen du parlement de Paris.

La gloire toute récente que le célèbre Doulcet, inscrit sur le tableau des avocats à la date de 1735, s'est acquise par sa probité, ses vertus sociales, et sa profonde éloquence, fait visiter avec empressement sur les bords d'un joli ruisseau, au dessous de Lagny, la terre de Vau-deuil, *Vallis Dicili*, que cet illustre orateur a possédée jusqu'à sa mort, le 21 janvier 1766, à l'âge de quarante-neuf ans, et qui appartient aujourd'hui à sa famille. M. Doulcet a laissé, entre autres enfans, tous infiniment estimables, un fils aîné qui, dans la même profession, marche dignement sur les traces de son père.

On ne peut voir aussi tout auprès, sans éprouver d'agréables souvenirs, la terre de Bucy Saint-Martin, *Boscus Sancti Martini*, acquise vers 1550 par Pierre Versoris, *qui fut*, dit Loysel, *un des premiers avocats de son temps*; l'arrêt d'appointement qu'il obtint en 1565 pour les jésuites contre l'université de Paris, défendue par le fameux Etienne Pasquier, fit le plus grand honneur à ses talens. Versoris porta la parole pour le tiers-état aux Etats de Blois en 1576; il étoit chef du Conseil de la Maison de Guise, *sans y avoir néanmoins*, dit Loysel, *aucune part ni communication, que de ses affaires domestiques.* Il mourut de douleur en 1588, le lendemain du jour où il apprit la catastrophe de Henri de Lorraine, duc de Guise. De *Pierre*, dit Loysel, *sont venus tous les Versoris.* Ils ont conservé la terre de Bucy-St.-Martin, et ont continué d'illustrer le barreau de Paris pendant environ deux cents ans. Leur nom de famille n'étoit point Versoris dans l'origine, mais Letourneur. Il avoit été latinisé par Jean, grand oncle de Pierre, docteur de l'université de Paris, connu par des ouvrages théologiques, qui ne sont pas sans mérite.

On s'arrête au-dessous de Bucy-St.-Martin, à Conches, pour y révérer la mémoire d'un ami intime de M. de Lamoignon de Malesherbes, de

feu M. Defays, Conseiller, très-considéré, à la Cour des Aides de Paris.

Au retour, le solitaire se sent pénétré de respect en approchant de la terre de Pomponne. Elle a été possédée, pendant quatre générations, par les descendans d'Antoine Arnauld, célèbre avocat au parlement, *qui aima mieux*, disent Abel de Sainte Marthe et Loysel, *demeurer au palais en qualité d'avocat, que de prendre la charge d'avocat-général de M. Marion, son beau-père, et une place dans le Conseil du roi, l'une et l'autre lui ayant été offertes.* Pomponne étoit entré dans la famille Arnauld par le mariage du recommandable Robert Arnauld d'Andilly, l'un des vingt enfans d'Antoine, avec l'héritière de la terre. Pomponne a passé au fils de Robert, Simon Arnauld, marquis de Pomponne, célèbre ministre d'état, illustre par sa probité, l'étendue de son génie, et sa capacité dans les affaires. Simon étoit petit-fils d'Antoine, neveu du docteur Arnauld et de la mère Angélique, abbesse de Port-Royal, et cousin issu de germain d'Antoine Lemaistre, avocat des plus renommés, et de Louis Isaac Lemaistre de Sacy. Que de titres de gloire ! Il suffit de prononcer tant de noms célèbres ! Leurs ouvrages, les services qu'ils ont rendus à la religion, à l'Etat, aux sciences et

aux lettres, et la mémoire de leurs vertus, ne périront jamais! M. de Sacy est mort en 1684 à 71 ans, dans le château de Pomponne, où il s'étoit retiré sur la fin de ses jours. Lors de la destruction de Port-Royal, le fils de Simon obtint que les ossemens de Robert Arnauld d'Andilly, son ayeul, et d'autres de la même famille, qui y étoient inhumés, seroient transportés à Pomponne.

C'est également avec vénération, que le solitaire va visiter la terre de Vaujour, *Vallis jocosa.* Elle a appartenu à Jacques Amyot. Grâces et honneur soient mille fois rendus au traducteur immortel de Théagène et Charyclée, de Plutarque, et de la pastorale de Longus; à l'homme d'Etat, à l'ambassadeur, à l'auteur de cette protestation si hardie et si judicieuse au concile de Trente!

La terre de Vaujour a appartenu depuis successivement à trois Scarron, conseillers au parlement. Elle a joui de l'enfance et d'une partie de la jeunesse de Paul Scarron, l'illustration de sa famille; le solitaire fait avec joie et douleur, des remercîmens à l'auteur du roman comique, de Jodelet et de Dom Japhet d'Arménie; des complimens de condoléance à l'un des esprits les plus originaux et les plus gais, au milieu des

infirmités et des souffrances les plus cruelles ; enfin des félicitations au mari de madame de Maintenon.

M. de Mestre possède aujourd'hui Vaujour.

Mais c'est à l'abbaye de Livry, que le solitaire renouvelle le plus souvent ses plus agréables jouissances. Toutes les fois qu'il la visite, il parcourt, le cœur saisi, tremblant d'admiration, tous les étages, toutes les pièces, toutes les promenades, de ce pavillon fortuné, véritable monument à conserver à la postérité, bâti et occupé pendant tant d'années par une des merveilles de son siècle, par la meilleur des mères, par ce prodige de naïveté, d'enjouement, même de génie, nous ne craignons pas de le dire, qui caractérisent ses lettres, uniques dans leur genre, sans modèle et sans égales, par madame de Sévigné. Elle a passé trente étés dans cette retraite heureuse. Tous ont été consacrés à la tendresse maternelle, au bon goût, à la plus saine littérature, à l'amitié. Il n'est point de plaisir sans peine ! Le solitaire recherche partout ces allégories, ces devises, ces sentences, pleines d'esprit et de sentiment, gravées avec tant de soin sur l'écorce de tous les arbres. Hélas ! nous avons perdu madame de Sévigné en 1696, cent sept ans ont tout fait disparoître !

Le solitaire rentre dans sa chaumière ; il y

retrouve des agrémens toujours nouveaux ; il les doit aux talens, aux connaissances, au bon goût ; il en fait hommage à M. Brongniart, membre de l'ancienne Académie d'architecture, son camarade de classes ; et à M. Cels, membre de l'Institut national de France.

J. B. E. B. Soreau.

N. B. On renvoie, pour de plus amples détails sur Coubron et sur les communes qui l'environnent, aux tomes VI et VII de l'*Histoire du Diocèse de Paris*, par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

BIOGRAPHIE.

Lettre à M. Millin, Membre de l'Institut, etc., Rédacteur du Magasin Encyclopédique.

Voltaire a écrit une longue lettre apologétique de ses principes au P. de la Tour; mais il n'a point parlé de lui dans son catalogue des écrivains célèbres, sous Louis XIV et sous Louis XV. M. l'abbé Sabatier de Castres, et M. Palissot, ont oublié d'en faire mention dans leurs dictionnaires. C'est pour réparer ces omissions que je vous prie d'accueillir les deux articles que je vous adresse.

Auguste de la Bouïsse.

Sur le P. de la Tour, *Jésuite.*

Naître, croître, s'agiter quelques momens et mourir; tel est l'abrégé historique de l'existence de la plupart des hommes. La parole doit se taire sur eux; mais elle doit rappeler à la reconnoissance des peuples, ceux qui consacrèrent leur vie à d'utiles découvertes, ou qui

l'embellirent par de belles actions. Oui, que pour l'adulation elle reste muette, mais qu'elle se fasse entendre pour le mérite et la vertu.

Jean-Baptiste de Bonaffos, de la Tour, naquît à Mont-Réal, le 12 avril 1712. Il étoit destiné au service ; mais son père mourut, et sa piété lui fit préférer d'entrer au noviciat des Jésuites à l'époque où il passa, âgé de 20 ans, docteur en théologie ; deux ans après il fut envoyé au collège de Castres, d'où il revint peu après à Toulouse professer la réthorique. Les Jésuites présidoient alors à l'éducation. « L'Europe savante (dit M. de Chateaubriant) a fait dans « eux une perte irréparable. L'éducation ne « s'est jamais bien relevée depuis leur chute. « Ils étoient singulièrement agréables à la jeunesse ; leurs manières polies ôtoient à leurs « leçons, ce ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs « étoient des hommes de lettres recherchés « dans le monde, les jeunes-gens ne se croyoient « avec eux que dans une illustre académie.

. . . . . .

« Que peut-on reprocher aux Jésuites? Un peu « d'ambition si naturelle au génie. *Il sera tou-* « *jours beau*, dit M. de Montesquieu, en par- « lant de ces Pères, *de gouverner les hommes,* « *en les rendant heureux.* Pesez la masse du

« bien que les Jésuites ont fait ; rappelez-
« vous les écrivains célèbres qu'ils ont donnés
« à la France, ou qui se sont formés dans leurs
« écoles, les royaumes entiers conquis à notre
« commerce par leur habileté, leurs sueurs et
« leur sang; les miracles de leurs missions au
« Canada, au Paragay, à la Chine, et vous
« verrez que le peu de mal dont on les accuse
« ne balance pas un moment les services qu'ils
« ont rendus à la Société. »

Dans le nombre d'hommes instruits que le P. de la Tour a formés, on compte Casthillon, Montaigut qui est mort victime de la révolution (1), Marmontel et Dom Despaulx.

Dom Despaulx! homme rempli de vertus, de savoir et de grandes qualités ; bénédictin de la congrégation de S. Maur, placé à la tête de l'école Royale et militaire de Sorrèze, et aujourd'hui directeur d'un Lycée (2).

(1) Il étoit fils de cette madame de Montaigut, qui fut maîtresse des jeux floraux de Toulouse, et dont on a quelques vers agréables.

(2) J'ai saisi avec une satisfaction bien douce l'occasion de payer à Dom Despaulx le tribut de ma gratitude. Lorsque j'arrivai à Sorrèze, il voulut être mon préfet, en reconnoissance des leçons qu'il avoit reçues de mon grand oncle, dont il s'honoroit d'être l'élève.

Le P. de la Tour fut nommé préfet de la congrégation des jeunes-gens. Son caractère, son honnêteté, sa douceur, lui attirèrent la confiance générale. Souvent il donnoit pour eux des retraites, et plusieurs de ses auditeurs passèrent d'une extrême dissipation à une vie régulière. Il eut en outre la direction des professeurs des basses classes. Tant d'emplois réunis et l'activité de son zèle altérèrent sa santé. Il fut envoyé par ses supérieurs à la *maison professe* pour s'y rétablir. Mais on s'aperçut bientôt que le travail lui étoit nécessaire, et il fut placé au grand Séminaire de Toulouse, en qualité de supérieur.

Il occupoit ce poste depuis 4 ans, lorsque le 13 avril 1763, il fut forcé d'en sortir, pour obéir à l'arrêt du Parlement qui supprimoit la société des Jésuites dans toute l'étendue de la juridiction. Ce fut surtout à cette époque qu'il fit briller sa douceur et son entière soumission aux décrets de la Providence. Sa résignation fut admirée de ceux mêmes qui détestoient son ordre et qui oublioient tout ce que leur devoit la religion, les belles-lettres et l'état. Les mêmes magistrats qui avoient ordonné la destruction des Jésuites, s'empressèrent de lui offrir un asile; il les remercia obligeamment et

alla

alla se réunir à sa famille, dont il étoit aussi vénéré que chéri. A peine jouissoit-il dans son sein des consolantes douceurs de l'amitié, qu'il fut forcé de quitter sa patrie. Suplice douloureux : obligation cruelle!..... Il se rendit dans le Comtat d'Avignon où il fut chargé de diriger la paroisse de Boulaine. Le chapitre se l'associa en lui donnant un canonicat, et il passa 5 ou 6 années, prêchant toujours d'exemple, et toujours aimé.

Les Jésuites ayant obtenu de rentrer en France, le P. de Latour profita de cette occasion pour rejoindre son frère, doué comme lui de toutes les vertus; mais il s'éloigna bientôt de Mont Réal, navré de ne pouvoir y exercer son ministère apostolique, par la diversité d'opinions qui existait entre l'Évêque de Carcassonne (M. de Besons) et lui. Il céda aux instances réitérées de M. de Langles, Évêque de S. Papoul, et fut porter la parole de Dieu dans son diocèse. De là il parcourut ceux de Pamiers, de Mirepoix, d'Auch, pour y donner des missions. La révolution n'a pas entièrement effacé la trace du bien qu'y opérèrent ses courses évangéliques. Enfin épuisé de fatigues, accablé des longs jours de la douleur, il revint dans sa ville natale, et y mourut âgé de 64 ans, 11 mois, le 11 mars 1777;

laissant le souvenir de ses vertus, de ses bienfaits et de ses talens (1). Aug. de L.

Sur les ouvrages du P. DE LA TOUR, *Jésuite.*

Je ne sais pourquoi la muse lyrique ne s'énorgueillit pas des cantiques du P. de la Tour. Serait-ce parce qu'ils sont livrés à l'enfance et chantés dans tous les villages? Les fables de La Fontaine ne sont-elles pas tous les jours récitées par des petits perroquets de sallon, sans rien perdre de leur mérite? On m'objectera: ou que ces cantiques ont toujours paru anonymement, ou qu'il y a de fortes négligences dans plusieurs, et que d'autres sont très-foibles. Je le sais: mais si l'auteur n'a pu consacrer un long loisir à ses enfans de son zèle et de sa ferveur, on y voit souvent briller une imagination riante, une morale aimable, une sensibilité douce et chrétienne. Occupé du soin de remplir fidèlement de nombreux

(1) Avant que la societé des Jésuites, *cette société si légèrement condamnée et si durement abolie*, suivant l'expression de MARMONTEL, fut détruite, VOLTAIRE adressa au P. de LATOUR une lettre pleine d'estime et de tendres sentimens. Elle se trouve dans le T. 4 des *Mélanges littéraires*, page 89 du 64e. volume de l'édition in-12, publiée par BEAUMARCHAIS. On y voit la reconnoissance de VOLTAIRE pour ce corps célèbre qu'il chérissoit, et qu'il eût dû toujours respecter.

devoirs, il n'a pu s'appliquer à faire un chef-d'œuvre de son livre. Tel qu'il est, je pense qu'il mérite quelque estime; et l'on peut le citer sans honte à coté des œuvres sacrées de L. Racine et de Pompignan.

Du vivant du P. de la Tour, des libraires associés imprimèrent deux volumes de ses cantiques, et deux autres de cantiques rassemblés et corrigés par lui. A sa mort, ses papiers furent dispersés et volés. On a perdu des changemens très-considérables et des hymnes nouvelles, travail dont il sanctifiait ses retraites. La seule chose conservée de ses manuscrits, ce sont des notes pleines d'érudition sur la ville de Mont-Réal sa patrie. Quant à ses sermons, ils sont peu à regretter : non qu'il ne prêchât avec succès, mais il avait adopté la méthode développée par Fénélon, dans ses dialogues sur l'éloquence de parler d'après l'inspiration.

Mais si ces canevas sont perdus, nous possédons une ancienne édition de ses cantiques onctueux et faciles, dont plusieurs furent composés dans le joli vallon du château de la Tour.

Dans celui sur les béatitudes on trouve ces strophes superbes.

Mais malheur à l'homme avide
Qu'éblouit l'éclat de l'or,
Et dont le cœur toujours vide
Fait son dieu de son trésor.

Les seuls biens, le seul salaire
Qu'aura sa cupidité,
Sont des trésors de colère
Qu'entasse l'éternité.

Maudit l'homme sanguinaire
Qui dans sa féroce humeur,
Du venin de la vipère
Exhale au loin la noirceur !
Contre lui-même implacable,
Et de lui-même abhorré,
Par sa rage insatiable
Son cœur sera dévoré.

Bienheureux l'homme modeste,
Qui, dans son néant, confus,
Va loin du jour qu'il déteste
Couvrir d'oubli ses vertus.
Le seul juge de la gloire,
Aux grands jours de l'équité,
Viendra mettre à sa mémoire
Un sceau d'immortalité.

Ailleurs on lit ces stances sur le sort du juste en contraste avec celui du mondain.

Le sort du juste est bien plus désirable ;
De son bonheur rien n'arrête le cours.
Toujours content, son cœur goûte toujours
La pure joie et la paix véritable.
Ses jours pour lui ne sont que d'heureux jours.

A tout revers son âme est toujours prête,
Et son esprit n'est jamais agité.
Tous les efforts de l'enfer irrité,
Tous les malheurs rassemblés sur sa tête
N'altèrent rien de sa tranquillité.

Chéri de Dieu, toujours à Dieu fidèle,
Toujours constant à l'aimer à son tour,
Des saints trésors qu'il gagne chaque jour
Il enrichit la couronne immortelle
Que le Seigneur réserve à son amour.

Pour les pécheurs la mort si redoutable
S'offre à ses yeux sous des traits de douceur :
Rempli d'espoir, sans trouble, sans frayeur,
Il meurt tranquille, et d'un sommeil aimable,
Il passe au sein de son Dieu créateur.

Voici un cantique très-court et plein de grâce. On croiroit entendre la muse de Tibulle, si un amour céleste n'inspiroit le poëte.

Non, non ; l'inconstance volage
Ne pourra plus rien sur mon cœur.
Jusqu'au dernier des instans de mon âge,
Je veux qu'il soit sans partage au Seigneur.
Jusqu'ici ce cœur trop coupable
Vers mille objets a porté ses désirs.
Il est temps que le seul aimable
Ait pour lui seul tous mes soupirs.

Dans un Noël il dit à ceux qui gouvernent, en parlant du Christ :

Vous que la grandeur environne,
Monarques, accourez la soumettre à ses pieds.
Plus devant lui vos fronts seront humiliés,
Plus vous releverez l'éclat de votre trône.

Nous terminerons ces citations, que nous pourrions multiplier d'avantage sans crainte

d'offenser le goût, par les paroles qu'il adresse aux fonts de baptême.

> Fonts sacrés où j'eus l'innocence,
> Temple heureux, divins monumens,
> Soyez témoins de mes sermens,
> Vous le serez de ma constance.

Je voudrois louer ces diverses passages comme ils le méritent; malheureusement, je ne sais quelle délicatesse me force à m'en abstenir.

> Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
> BERNARD.

J'ose espérer du moins qu'on ne me blâmera pas d'avoir cédé au plaisir de rappeler l'existence de ces charmans ouvrages et d'en nommer l'auteur.

Par le même.

N. B. Pag. 511, lig. 14, c'est par erreur qu'on a placé le nom de Marmontel au nombre des hommes formés par le P. de Latour.

MÉMOIRE

Sur la position des Villes et des Pays qu'habitoit Phinée, fils d'Agénor.

Aucun point d'antiquité n'a peut-être été plus discuté, et cependant rien n'est encore resté plus obscur chez les savans et les géographes modernes, que la position de la ville qu'habitoit, et du peuple que gouvernoit Phinée, à l'époque de l'expédition des Argonautes. Ainsi Gyllius (1) la place entre Sclétrine et le fleuve Myrléanus, sur la côte européenne du Bosphore : Tournefort (2) la met aussi en Europe, à Mauromolo, vers l'entrée du Bosphore, en quittant les Cyanées, et il croit retrouver dans Belgrade l'ancienne Salmydesse : Apollodore (3) et Diodore de Sicile (4) ne désignent le pays de Phinée que sous le nom générique de Thrace, et le premier fixe sa demeure à Salmydesse, ce qui fait croire au

(1) De Bosphoro Thracio, lib. 2, p. 243.
(2) Voyage au Levant, tom. 2, pag. 151, 154.
(3) L. 1, c. 9, §. 21.
(4) L. 4, pag. 288, ed. Wesseling.

comte Carli (5) qu'il y avoit en Asie une autre ville de ce nom, dont les géographes n'ont point parlé : Étienne de Byzance (6), d'après le sentiment unanime des Anciens, place Salmydesse en Europe sur la côte baignée par l'Euxin ; et c'est là aussi où la fixent Budrand (7) et d'Anville (8) : le cardinal Flangini (9) croit encore retrouver en Europe la ville où les Argonautes visitèrent Phinée : M. Fawkes (10), traducteur anglais d'Apollonius, et M. Schneider (11) pensent aussi la retrouver à Salmydesse, dans la Thrace européenne, au bord de l'Euxin : Schœnemann, dans sa dissertation sur la géographie des Argonautes, couronnée à Gœttingen en 1788, renvoie à Tournefort, et se dispense de traiter ce sujet, qui lui semble fort embrouillé.

Cette incertitude tient à plusieurs causes ; d'abord aux noms de Thyniens, de Bithyniens et de Thyniaques, qui, se ressemblant beaucoup,

(5) Della spedizione degli Argonauti, l. 3, p. 81, 82, Venezia, 1745.

(6) *De urbib. voc. Salmydess.*

(7) Géograph., Paris 1681, s. v. Salmyd.

(8) Tabula Asiæ Minoris. Paris, 1764.

(9) Trad. dell. argonautica d'Apollonio, p. 387, not. ad vers. 267.

(10) Pag. 449, v. 221, 8°. London. 1780.

(11) Orphei Argonautica, v. 668, pag. 134, Iena, 1805.

ont causé beaucoup d'erreurs dans les manuscrits où le nom de Bithynie, plus connu, a dû nécessairement prévaloir; ensuite à la proximité des côtes d'Asie et d'Europe, qui, n étant séparées que par le petit bras du Bosphore, ont permis aux mêmes peuples de s'établir sur les deux rives; en outre, à ce que ces peuples étoient tous Thraces d'origine, et ne furent souvent désignés que par ce nom générique seulement; et enfin à la double habitation de Phinée, qui ayant régné d'abord à Salmydesse et à Phinopolis, en Thrace, sur le bord de l'Euxin, en fut exilé par ses sujets, et vint conduire une colonie de Thyniens et fonder une seconde Phinopolis sur la côte d'Asie, tout près des Cyanées et des bouches du Bosphore. Essayons de dissiper cette obscurité en nous attachant aux traces des géographes anciens, et des écrivains du voyage des Argonautes dont l'autorité est d'un grand poids dans cette discussion.

On m'objectera peut-être que Strabon (12), Pline (13) et Ptolémée (14) plaçant Phinopolis en Thrace sur le Pont-Euxin, il est tout simple d'y chercher la demeure de Phinée lorsqu'il fut visité par les Argonautes. Mais il est évident que

(12) L. 7, p. 319. C.

(13) L. 4, c. 18, p. 205, ed. Harduin.

(14) L. 3, p. 89, c. 10, ed. Bertii, Amstelod. 1618

les Argonautes ne visitèrent pas Phinée à Phinopolis ni à Salmydesse sur l'Euxin, puisqu'ils n'avoient pas traversé les Cyanées, et que ce roi devin leur donne des avis pour franchir ce périlleux passage. L'opinion du comte Carli qu'il y avoit sur la côte d'Asie une autre Salmydesse inconnue aux géographes et habitée par Phinée, n'est appuyée sur aucune preuve, et montre seulement que ce savant Italien croyoit devoir placer en Asie la demeure de ce prince. Il me reste à réfuter maintenant l'opinion de Tournefort (15), de Gyllius (16) et de Flangini, qui veulent retrouver la demeure de Phinée sur la côte européenne du Bosphore, le premier à Mauromolo, les deux autres à Gypopolis, entre Sclétrine et le fleuve Myrléanus: c'est ce que je vais entreprendre.

Pline (17), Ammien Marcellin et Etienne de Bysance (18) sont ici d'une précision extrême: ils vont eux-mêmes détruire toutes les conjectures avancées jusqu'à ce jour, et concilier toutes les prétendues différences des Argonautiques entre eux.

(15) L. c.

(16) L. c.

(17) L. 5, c. 43, p. 291, lin. 15, ed. Paris, 1741.

(18) De urb., p. 741, ed. Berkelii, 1694.

Pline décrit la côte d'Asie depuis l'entrée du Bosphore. « Au delà de Chalcédoine fut Chry- » sopolis, ensuite Nicopolis qui a donné son nom » au golfe où étoit le port d'Amycus, puis le » promontoire Naulochus, les Esties (19) (ou les

(19) J'avois cru d'abord, d'après l'autorité du manuscrit du Vatican, n°. 375, qu'il falloit lire *Naulochum promontorium Ostii*, le manuscrit porte *Ostiæ*, Pline ne nommant dans ce chapitre que les lieux de la côte d'Asie, et Polybe, (l. 4, c. 43, p. 108, ed. Schweighæuser.) plaçant en Europe le promontoire Hestias. Ἑστίας, ἄκρα καλουμένη τῆς Εὐρώπης. Mais Procope nomme *Anaplus* le même lieu que Sozomènes nomme Ἑστίας et Michaëlium : donc l'Hestias et l'Anaplus sont le même cap. Or Etienne de Byzance place sur la rive droite du Bosphore le cap *Anaplus* que Pline nomme *Estiæ*, et il se sert de ces expressions : « Chrysopolis est près de Chal- » cédoine en Bithynie, et l'Anaplus à droite quand on navigue » dans le Bosphore. » Je ne sais donc pas pourquoi Gyllius (p. 151) ne veut reconnoître qu'un promontoire *Estia*, situé sur la côte d'Europe ; d'autant plus que la description que donne de ce lieu Procope, tend beaucoup à faire croire qu'il avoit reçu, d'après sa forme, le nom d'*Estia*, c.-à-d. Ara. « Sur le rivage d'Asie, à peu de distance de la mer, » est un lieu, dit Procope, naturellement plat, mais qui » s'élève en hauteur par l'arrangement et l'amas des pierres » qui le composent. » Je suis d'autant plus fortement induit à penser que cette opinion est la vraie, qu'on sait que les Grecs, et les Latins à leur exemple, appeloient les rochers larges et plats qui s'élevoient sur une éminence au dessus de la mer ἑστία ou *ara*, parce qu'ils leur présentoient la forme d'un autel ou d'un foyer. Vid. Gessner et Forcellini, s. v. *Ara*.

« autels), le temple de Neptune : le Bosphore sé-
« parant de nouveau l'Europe de l'Asie par un

Le promontoire Naulochus doit être rangé au nombre de ces lieux qu'Ammien (p. 239, ed. Gronov.) nomme *stationes obscuras*. Cependant, comme ce nom, tiré du grec, signifie mot à mot station des vaisseaux ; que Gyllius (p. 307) décrit, sur la côte d'Asie, auprès du temple de Neptune, un port très-bon et très-profond qui ne se trouve presque jamais sans vaisseaux, et qu'il n'y a point de port semblable sur la côte d'Europe, nous y fixerons la position de ce cap. Quant à ce temple de Neptune, bien que Gyllius, p. 290, veuille prouver que c'étoit le même monument que l'ἱερὸν de Denys de Byzance, le temple de Jupiter Urius d'Etienne de Byzance, d'Arrien, de Ménippe, de Méla, et même que le temple de Diane de Ptolémée p. 131, ed. Bert. ; comme Pindare, (Pyth. IV, 462), dont j'apporterai ici l'autorité, fixe ce temple vers et non pas aux bouches de l'Euxin, qu'on sait que les Anciens prolongeoient la mer Noire jusqu'à l'extrémité du Bosphore où est situé l'Hiéron, comme il attribue ce monument à Neptune, ainsi que Timosthènes, cité dans les scholies d'Apollonius (II, 592), Pline, et enfin Aristide, *oratione Isthmica* ; comme Tournefort (Voy. au Lev. t. 2, p. 146), dont j'opposerai ici l'autorité à celle de Pierre Gylles, a retrouvé un peu en deçà du nouveau château d'Anatolie, qui est l'Hiéron ou le temple de Jupiter Urius, les ruines d'un ancien château situé sur une des éminences qui du côté d'Asie forme le premier coude de l'entrée du Bosphore ; que Denys de Byzance dit en avoir vu les ruines encore existantes, au dessus du temple de Phrixus ; qu'enfin l'exact et savant Tournefort ajoute que toutes ces côtes sont couvertes de vieux matériaux, et que tout le détroit de l'embouchure étoit nommé Hiera, c'est-à-dire, lieux sacrés, de la quantité de temples

« intervalle de 500 pas, est éloigné de Chalcé-
« doine de 12500 (*ou plutôt, de* 7500) pas ; de là

qui y furent élevés, je me permettrai de distinguer le temple de Neptune que Pline, Pindare, Hérodote, Nymphis d'Héraclée placent vers les bouches de l'Euxin, du temple d'Urius, de l'*Hiéron*, qui étoit situé à l'embouchure même du Bosphore, et dont Tournefort a encore retrouvé le nom dans le village d'Ioro bâti tout contre le nouveau château d'Asie. Ce temple de Neptune, dont parle Pline, est probablement le même que celui où l'on dit que Phrixus sacrifia à Neptune et aux douze dieux ; où, selon Hérodote, Jason sacrifia à Neptune sur l'autel de Phrixus, le même peut-être que, selon Polybe, Jason éleva aux douze dieux à son retour de Colchide, mais bien différent, à coup sûr, de l'Hiéron, et du temple de Diane que Gyllius, p. 294, veut encore fondre dans celui de Jupiter, et que Ptolémée place pourtant beaucoup plus loin même que le temple de Jupiter Urius sur le promontoire de Bithynie, Θυνηΐδος ἀκτῆς, d'Apollonius, que je crois être le cap *Coraca* d'aujourd'hui, et qui forme le commencement du détroit presque en face des Cyanées.

La position une fois bien déterminée du temple où Jason va sacrifier aux douze dieux, nous fournira l'explication précise de ces vers d'Apollonius, II, 531 : Ἐκ δὲ τόθεν μακάρεσσι δυωδεκα δωμήσαντες Βωμὸν ἁλὸς ῥηγμῖνι πέρην, καὶ ἐφ' ἱερὰ θέντες, Νῆα θοὴν ἐισβαινον ἐρεσσέμεν· οὐδὲ πελείης Τρήρωνος λήθοντο μετὰ σφίσιν. ..... γαίης δ' ἀπὸ διπλόα πείσματ' ἔλυσαν. C'est chez Phinée que les Grecs viennent se rembarquer et prendre la colombe qui doit les guider dans le passage des Cyanées, après avoir été par terre au temple de Jupiter Urius sacrifier aux douze dieux, et leur élever un autel *sur le cap de la côte d'Asie où étoit placé ce temple*. Je

» jusqu'à la première embouchure où étoit située » la ville de Phinopolis, 8750 pas. Les Thyniens

crois que c'est là le sens précis de cet hémistiche *ἀλὸς ῥηγμῖνι, πέρην*, que le scholiaste inédit explique fort mal, comme le remarque Brunck en le citant, et en ajoutant lui-même : *sensum illum in verbis auctoris non video ; suspecta mihi est vox πέρην.* En effet, Brunck ne sachant sur quelle côte placer la demeure de Phinée, et n'ayant fait aucune recherche géographique à ce sujet, devoit être fort embarrassé. Suidas, *voc. πέρα*, et Hésychius, *voc. πέρα, περῤῥαιτέρω, Περῤῥαίτατον*, concourent à fixer, de la manière la plus précise, le sens de cet adverbe *πέρην*. Suidas, éd. Küst, t. III, p. 79. *Πέρα, ἐπίῤῥημα, ἀντὶ τοῦ περισσότερον.* ΠΕΡΑ *adverbium*, ULTRA, *ulteriùs, amplius.* Hésychius, éd. Albert, t. II, p. 518. *Πέρα, πλέον ἐπέκεινα, ὑπεράνω. Περῤῥαίτατον*, ΠΟΡΡΩΤΑΤΟΝ. *Περῤῥαιτέρω, πλείω ἔμπροσθεν.*

Le scholiaste fait embarquer les Argonautes sur la côte d'Europe chez Phinée, pour aller en Asie sacrifier aux douze dieux, quoiqu'Apollonius dise formellement que ce n'est qu'au retour qu'ils délient les cables du rivage.

Enfin, l'interprète anglais d'Apollonius, Fawkes, qui en traduisant n'avoit sûrement pas jeté les yeux sur une carte, ayant fait aborder les Argonautes à Salmydesse, ville sur la côte de Thrace à l'opposite de la Thrace asiatique, *to Salmydessus, a city on the coast of Thrace opposite to asiatic Bithynia*, leur fait tout bonnement offrir leurs sacrifices sur cette côte.

M. Flangini, qui a aussi placé en Europe le séjour de Phinée, leur fait trouver le temple sur cette même côte, et traduit comme s'il y avoit *πέλας* dans le texte : *quindi ai dodici dei costrutta un' ara presso il lido del mare.* On peut juger, par ce foible échantillon quelle masse d'erreurs et quelle

» habitent toute la côte; les Bithyniens, l'inté-
» rieur du pays. C'est là la fin de l'Asie et des

confusion cette fausse détermination du séjour de Phinée a dû jeter dans les commentaires et dans les traductions de ce long épisode de l'histoire des Argonautes.

Hérodote, Polybe, Arrien et Ménippus cité par Etienne de Byzance, donnent au Bosphore de Thrace 120 stades ou 15 mille pas romains, le pas de 5 pieds, à compter de l'endroit entre Byzance et Chalcédoine où le détroit a 14 stades olympiques de large, jusqu'au temple de Jupiter Urius, auxquels il faut ajouter la distance de 40 stades depuis ce temple jusqu'aux Cyanées. « Des Cyanées, dit Arrien, » au temple de Jupiter Urius où est l'entrée de l'Euxin, « 40 stades: de là au port d'Amycus, nommé *Laurus in-* » *sana*, 40 stades: du port d'Amycus à Byzance, 80 stades. » Pierre Gylles (p. 47) a vérifié cette mesure que donnent les Anciens que j'ai cités; et Zosime se trouve entièrement d'accord avec eux, quoiqu'il donne au détroit 300 stades: car il est évident qu'il s'est servi du petit stade, comme l'a prouvé M. de la Barre, mém. de l'acad. des Inscript., Littérature, *De l'usage du grand stade chez les Grecs*, tom. 19, p. 573, *seq.* La table de Peutinger compte XXV M. de Byzance au temple de Jupiter; mais il me semble positif qu'on s'est trompé dans la copie en mettant deux X au lieu d'un: avec cette correction, cette mesure s'accorde avec toutes les autres. Il y a aussi une correction à faire dans les chiffres de Pline, relativement à la longueur du Bosphore, dans l'endroit où il dit que *le Bosphore, qui ne laisse entre l'Europe et l'Asie qu'un intervalle de 500 pas, est à 12500 pas de Chalcédoine*; car ce qu'il entend là par le *Bosphore* est le passage du Bœuf proprement dit, l'endroit où Darius fit jeter un pont entre la côte d'Asie et l'Hermæum. Or l'Her-

» 282 peuples qu'on reconnoît depuis le golfe de » Lycie jusqu'à ce lieu (20). »

Ammien Marcellin (l. 22, c. 8, p. 239, ed. Gronovii, Leyd. 1693), après avoir dit que la mer de la Propontide se rétrécissant de nouveau, sépare l'Europe et la Bithynie, et baigne Chalcédoine, Chrysopolis et quelques ports moins connus (21), ajoute : « c'est donc le côté droit » du Bosphore de Thrace que bordent les flancs » de la Bithynie appelée par les Anciens Myg-

mœum, le Pont de Darius, ou le lieu le plus étroit du Bosphore à qui ce nom de Βόσπορος convenoit proprement, étant précisément à la moitié du canal qui avoit 120 stades dans toute sa longueur, la moitié de cette longueur, ou 60 stades, à compter 8 stades au mille, forme justement 7500 pas. C'est donc, à coup-sûr, *VII. mill. D. passuum* que Pline a écrit; et la faute est venue de la ressemblance du V romain avec le X.

(20) *Ultra Chalcedona Chrysopolis fuit ; deinde Nicopolis, à qua nomen etiamnum sinus retinet.... in quo portus Amyci, deinde Naulochum promontorium, Estiæ, templum Neptuni. Bosphorus D. passuum intervallo Asiam Europæ iterum auferens abest à Chalcedone XII mill. D. passuum : inde fauces primæ VII mill. DCCL passuum, ubi Phinopolis oppidum fuit. Tenent oram omnem Thyni, interiora Bithyni. Is finis Asiæ est, populorumque CCLXXXII, qui ad eum locum a sinu Lyciæ numerantur.*

(21) *In angustias rursùs extenuatum, Europam atque Bithyniam intercurrens, per Chalcedona, Chrysopolim et stationes transit obscuras.*

donie

» donie, qui renferme les contrées de la Thynie » et de la Mariandénie, et les Bébryces délivrés » par le courage de Pollux de la férocité d'Amy- » cus, et ce port écarté où le devin Phinée étoit » assiégé par les Harpies au vol menaçant (22). » Vous voyez ici Ammien décrire absolument la côte d'Asie, de même que Pline, nommer, en entrant dans le Bosphore, Chalcédoine, Chrysopolis, quelques lieux moins connus qui sont le port d'Amycus, le Naulochus, promontoire de l'embouchure du Bosphore, le temple de Neptune, et enfin la demeure où Phinée fut désolé par les Harpies, par conséquent, celle où il fut visité par les Argonautes, et qui répond évidemment à cette ville de *Phinopolis* que Pline fixe aussi dans la Thynie, aux bouches du Bosphore. C'est cette ville de Phinopolis où l'auteur argonautique, connu sous le nom d'*Orphée* (vers 667), fait de même aborder les Grecs au sortir des états d'Amycus. « Etant partis de ce » port, et avançant avec la rame, nous abor- » dâmes à la grande ville des Bithyniens, située » sur un rivage uni : c'est là que demeuroit

(22) *Dextram igitur inflexionem Bosphori Thracii excipit Bithyniæ latus, quam veteres dixere Mygdoniam, in qua Thynia et Mariandena sunt regiones, et Amyci sævitia Bebryces exempti virtute Pollucis, remotaque statio in qua volitantes minaciter Harpyias Phineus vates horrebat.*

» Phinée, qui jadis, dans un accès de colère,
» troublé par des philtres que lui avoit fait
» prendre sa femme, avoit aveuglé ses deux
» enfans, et les avoit exposés sur des rochers
» escarpés. Les fils de Borée leur sauvèrent la
» vie, leur rendirent la vue, et firent subir à
» Phinée la peine du talion en le privant à son
» tour de la lumière. Cependant, enlevé par les
» tourbillons orageux du fougueux Borée, il
» roula jusque sous les chênes et les forêts
» épaisses de la Bistonie, où il trouva enfin une
» mort funeste (23). Après avoir quitté la cour

(23) Le faux Orphée semble ici avoir suivi, pour la mort de Phinée, une tradition qu'on avoit faussement attribuée à Hésiode, comme l'a bien remarqué M. Heyne ad Apollod., d'après un passage de Strabon, l. 7, p. 302, 463, C. ed. Almeloven. Ce géographe cite Ephore qui, dans le quatrième livre de son histoire, intitulé *l'Europe*, dit que, parmi les Scythes et les Thraces, il y a des peuples très-humains; et il ajoute : *μεμνῆσθαι δ' αὐτῶν τὰς ποιητάς, Ὅμηρον μὲν, Γλακτοφάγων Ἀβίων τε δικαιοτάτων ἀνθρώπων φήσαντα τὴν γῆν καθορᾶν, τὸν Ἡσίοδον δὲ, (* ou plutôt *Εὐδοξον) ἐν τῇ καλουμένῃ γῆς περιόδῳ τὸν Φινέα ὑπὸ τῶν Ἀρπυιῶν ἄγεσθαι, Γλακτοφάγων εἰς γαῖαν, ἀπήναις οἰκεῖ' ἐχόντων.*

Comme on appeloit Homère et Hésiode les poëtes par excellence, et qu'on avoit même établi entre eux une rivalité qui accoutumoit à associer toujours ces deux grands écrivains, l'analogie et le rapprochement des idées, qui sont peut-être dans les manuscrits la source d'autant de fautes que la prononciation et la ressemblance des lettres, ont probablement accolé ce nom d'Hésiode à un ouvrage qui ne lui appartenoit pas, et en

» de Phinée, fils d'Agénor, nous arrivâmes près » des roches Cyanées. »

On voit donc que cette ville est fixée par ce poëte aux bouches du Bosphore, dans la même position que lui assignent Ammien et Pline, puisque c'est tout de suite après avoir quitté la cour de Phinée, que les Argonautes arrivent aux Cyanées; et sur ce point encore Apollonius et Valérius sont unanimes. Le premier (II, 317) fait dire à Phinée, qui donne aux Argonautes des renseignemens sur leur navigation : « sitôt » que vous m'aurez quitté, vous trouverez les » deux Cyanées au débouché du détroit, πέτρας μὲν πάμπρωτον, ἀφορμηθέντες ἐμεῖο, Κυανέας ὄψεσθε δύω ἁλὸς ἐν

ont exclu le véritable auteur Eudoxe de Cnide, fils d'Æschine, élève de Platon, qui mourut 368 ans avant J.-C., qui avoit fait un ouvrage intitulé Γῆς περίοδος, et qui étoit poëte, puisque Suidas et Plutarque (de Pithyæ oraculo, p. 402, t. 4, l. 3, c. 18. p. 11, 12, 13) citent de lui une Astronomie en vers, ἀστρονομία δι' ἐπῶν; et il est bon de relever en passant une erreur de M. Harles, qui dit (Biblioth. Græc., l. 2, c. 8, p. 592) que ce vers placé par Heinsius dans les fragmens d'Hésiode, est le vers 912 de Denys Périégète. Non-seulement ce n'est pas le vers 912, mais il ne se trouve pas dans tout le poëme, que cette assertion fausse m'a fait relire d'un bout à l'autre : d'ailleurs Denys Périégète n'est pas cité une seule fois dans l'ouvrage de Strabon. M. Clavier, que j'engage à consulter dans ses notes savantes sur Apollodore, (t. 2, p. 180) a lu ce passage cité par Strabon, comme s'il appartenoit à Hésiode.

ξυνοχῇσι, ce que Valérius a exprimé ainsi (IV, 561): *Hinc iter ad Ponti caput, errantesque per altum Cyaneas.* Et plus loin (IV, 636): «à peine se sont-« ils rembarqués, qu'ils entendent le fracas de la « mer bouillonnant contre ces écueils; » *abscedunt terris et littora condunt .... cùm procul audiri sonitus, insanaque saxa.*

Scymnus de Chios (édit. des petits Géogr. Oxford, 1703, pag. 55) place aussi en Asie la demeure de Phinée, et le fait régner au temps de l'irruption des Cimmériens en Asie (24).

Le Périple d'Arrien, ou plutôt d'un anonyme (ibid. p. 5) s'accorde avec Scymnus, et fixe de même en Asie le séjour de ce Roi.

Etienne de Byzance enfin, après avoir parlé d'une ville située sur la côte Thracienne de l'Euxin, fondée par Phinée, qu'il nomme *Phineum*, Φινεῖον, τόπος τοῦ Πόντου, κτίσμα Φινέως, et que je crois positivement être la Phinopolis que Strabon, Ptolémée et Pline (*l. c.*) placent dans la Thrace européenne sur la rive de l'Euxin, nomme encore une Phinopolis, autre ville bâtie par Phinée, près de l'Euxin : ΦΙΝΟΠΟΛΙΣ πόλις πρὸς τῷ Πόντῳ, ἀπὸ ΦΙΝΕΩΣ : *urbs*

(24) Je cite ses vers : ἡνίκα Ὁ Κιμμερίων στρατὸς κατέδραμε τὴν Ἀσίαν..... ὧν δὴ τόπων Ἀρξαι Φινέα τοῦ Τυρίε Φοίνικος· ὑστέροις Χρόνοις κατελθεῖν ἐξ Ἰωνίας τόλον Μιλησίων καὶ κτίσαι τάυτας τὰς πόλεις.

juxtà Pontum, dit la traduction latine. Il est clair, d'après ces deux passages, que Phinopolis étoit située dans la Thynie à l'issue du Bosphore, mais avant les Cyanées. C'est aussi dans cette contrée de l'Asie où Apollonius (25) fait aborder les Argonautes, le lendemain du jour où ils ont quitté Amycus (26).

Maintenant il est facile de se figurer qu'outre la ressemblance du nom de Thyniens et de Bithyniens, la proximité de leurs pays dont sou-

(25) L. 2, v. 417.

(26) Ἤματι δ' ἄλλῳ Ἀντιπέρην γαίης ΒΙΘΥΝΙΔΙ πείσματ' ἔδησαν. Je lis ici Θυνηΐδι, fondé sur le manuscrit renfermant les scholies inédites, qui donne contre la mesure du vers Βιθυνηΐδι, sur ce que le même poëte appelle le pays de Phinée, Thynie, Θυνίδι γαίη, vers 462; Θυνηΐδος ἀκτῆς, v. 550; les peuples Θυννοί, 531; les nymphes, Θυνιάδος νύμφης, 487. Je m'appuie encore sur la note du scholiaste inédit ad. vers. 176, où l'on trouve ces expressions précises. » Phérécyde dit dans le 7e. livre, que Phinée règnoit sur » tous les Thraces de l'Asie jusqu'au Bosphore; ces Thraces » sont les Thyniens et les Paphlagoniens. Hésiode rapporte » qu'il eut deux fils, Thynnus et Mariandénus, et que Thynnus » donna son nom à la Thynie, et Mariandénus à la Marian- » dénie. » Je me fonde encore sur ce que Valérius-Flaccus, qui est, au fait, le meilleur commentateur d'Apollonius, bien qu'on l'ait peu employé jusqu'ici pour en expliquer les difficultés, a traduit le poëte grec dans cet endroit, et nomme ce pays *Thynnée*, IV, 424.

vent les frontières n'avoient pas été exactement déterminées, a dû nécessairement jeter beaucoup de confusion dans la description de ces provinces. Strabon (27) distingue cependant en Asie les Thyniens et les Bithyniens, et dit « qu'on con-» vient généralement que les Bithyniens, qui » étoient auparavant Mysiens, prirent leur nom » des *Thraces Bithyniens et Thyniens*, qui pas-» sèrent en Bithynie. On en apporte pour preuve, » à l'égard des *Bithyniens, qu'il y a encore* » *actuellement en Thrace quelques Bithyniens,* » *et à l'égard des Thyniens, qu'on voit encore le* » *promontoire Thynias près d'Apollonie et de Sal-*» *mydesse.* » Hérodote (l. 1, c. 28, je cite la trad. de M. Larcher) dit que « Crésus soumit tous les » peuples en deçà du fleuve Hacis, les Phrygiens, » les Mysiens, les Mariandyniens, les Chalybes, » *les Thraces (de l'Asie)*, c.-à-d. *les Thyniens et* » *les Bithyniens.* » Nous avons vu déjà qu'Ammien Marcellin, distingue dans la Bithynie deux provinces, la Thynie et la Mariandénie ; *Bithynia quam veteres dixere Mygdoniam, in qua Thynia et Mariandena sunt regiones.* Catulle, qui avoit été envoyé en Bithynie avec un commandement, place aussi en Asie ces deux peuples, lorsqu'il adresse ces vers à la peninsule Sirmium,

(27) L. 12, p. 541.

(Carm. 31 , v. 4.) *Quam te libenter , quamque lœtus inviso , Vix me ipse credens Thyniam atque Bithynos Liquisse campos.*

Nous allons voir maintenant que ces peuples et cette province d'Asie n'étoient souvent désignés que par le nom de Thrace , ce qu'a très-bien remarqué M. Larcher , et ce qui est devenu une autre source d'erreur dans la détermination du lieu qu'habitoit Phinée. Xénophon , dans ses Helléniques (28) , appelle la Bithynie Thrace Bithynienne ; et ailleurs, il lui donne tout simplement le nom de Thrace. *Calpé , port situé au milieu de la Thrace* , dit cet auteur dans sa retraite des Dix-Mille , l. 6 , c. 2 , §. 11 , p. 336 : Chirisophe , au sortir d'Héraclée , arriva par terre en *Thrace* ; mais Xénophon aborda avec ses vaisseaux sur les frontières de l'Héracléotide et de la *Thrace*. Dans le même ouvrage , (c. 4 , §. 1 , p. 345) vous trouvez que *le port de Calpé est situé dans la Thrace asiatique*. Diodore (l. 4 , c. 51 , p. 288) , ne désigne que par le nom de *Thrace* seulement , le pays qu'habitoit Phinée au passage des Argonautes ; et il me semble évident qu'il a voulu parler de la *Thrace d'Asie* ou Bithynie, qu'Arrien (Péripl. Pont. Eux. , p. 14.) à l'exemple de Xénophon , appelle tout simple-

(28) L. 3 , c. 2 , §. 2 , p. 140.

ment du nom de Thrace. C'est encore la Thrace asiatique où étoit située Placie près de Cyzique, qu'Hesychius, voc. Πλακία, ne désigne que par le seul nom de Thrace : Πλακία χώρα παρὰ τὴν Θράκην, εἰς ἣν ἀποικίαν ἔπεμψαν Ἀθηναῖοι. Placie étoit située près de Cyzique, comme le prouve l'inscription rapportée par Bouhier, p. 117 de ses Dissertations sur Hérodote, Dijon, 1746. Alberti a donc eu tort de vouloir fixer cette ville dans la Chersonnèse de Thrace, à cause de ce mot Θράκην ; et Bouhier à son tour, en rétablissant cette ville dans sa véritable position, a proposé une correction au moins inutile en voulant lire παρὰ τὴν Σκυλάκην, au lieu de Θράκην, puisque, comme le dit Strabon (l. 13, p. 586), et comme je le prouverai plus bas, les Thraces occupoient les côtes de l'Hellespont et de la Propontide, et que cette contrée recevoit aussi le nom de Thrace seulement.

Après avoir établi, je crois, d'une manière assez positive que Phinée résidoit sur la côte asiatique du Bosphore, lors du passage des Argonautes, il me reste à prouver qu'il avoit régné auparavant dans la Thrace d'Europe sur les rives de l'Euxin, où il avoit déjà bâti une ville de son nom ; et si j'y réussis, comme je l'espère, on verra se concilier bien des difficultés, et bien des passages obscurs s'éclaircir dans les écrivains

qui ont traité de l'histoire de ce prince et des peuples soumis à ses lois. Apollonius et Valérius fixent d'abord, d'une manière très précise, l'âge de Phinée. Le premier (II, 254, 266) le traite toujours de vieillard, ὁ γεραιός, ὁ γέρων, et plus haut (II, 199), il dit que dans sa marche ses membres trembloient de vieillesse. Τρέμε δ' ἀψεα νισομένοιο Ἀδρανίῃ γήρᾳ τε. Le second (IV, 426) ajoute qu'il étoit dans l'âge le plus avancé, *dira deûm summoque lues urgebat in avo*; ensuite il nous apprend qu'il avoit été exilé, *extorrem*, et (v. 444) qu'avant d'être tourmenté par les Harpyes (29), il avoit erré en plusieurs lieux, il avoit

(29) Les Harpyes auxquelles les poëtes donnent des ailes, des pieds d'oiseaux, et une rapidité supérieure à celle des vents, ne sont certainement que le symbole *des tempêtes*, déifiées par la terreur superstitieuse des Anciens. C'est ce que prouvent les anciennes théogonies. Hésiode, Théog. 267, Apollodore, I, 2, 6, qui les font naître de *Thaumas* ou de Typhon, et d'Electre fille de l'Océan; leurs noms Ἀελλώ, Ὠκυπέτη, Ποδάργη, qui tous rappellent, dans leur étymologie, la vitesse de la course des ouragans; enfin, leur union avec le Zéphyre, Iliad. π. 150 : c'est ce que confirme encore ce passage de l'Odyssée (α, 241) où le poëte dit d'Ulysse battu par les tempêtes, Ἅρπυιαι ἀνηρείψαντο, *les Harpyes l'emportèrent*, rapproché de cet autre du même ouvrage (α, 241), où l'on trouve qu'Ulysse fut emporté par la tempête, ἁρπάξασα θύελλα οἴχετο φέρειν; celui d'Eudoxe (dans Strab. VII, p. 463, C., qui dit que Phinée fut emporté par les Harpyes chez les Glactophages) comparé avec ces vers du faux Orphée,

perdu ses foyers, et enfin il avoit été frappé de cécité. C'est Phinée qui s'adresse aux Argo-

Argon. 685, où il est enlevé par *les tempêtes tourbillonantes*, προφάδεσσιν ἀέλλαις, jusque dans la Thrace où il trouve une vie malheureuse.

Voilà, ce me semble, l'explication la plus naturelle de la fable de Phinée qui régnoit d'abord à Salmydesse sur l'Euxin, côte extrêmement orageuse et en butte à des bourrasques qui l'auront jeté loin de sa patrie sur la côte asiatique du Bosphore: et si l'on vouloit suivre plus loin l'allégorie, on pourroit dire que les tempêtes qui règnent continuellement, et qui empêchent les poissons d'en approcher, selon Strabon (l. 7, p. 320) comme de véritables Harpyes, le privoient de cet aliment, le plus utile et le plus ordinaire aux nations peu civilisées, qui d'ailleurs devoit être sa seule ressource en abordant chez des peuples inconnus.

Du temps d'Homère (Odyss. υ, v. 77) on représentoit déjà les hommes emportés par une mort subite, comme ayant été enlevés par les Harpyes; et c'est de là qu'on les trouve figurées sur les monumens antiques, comme ce vase de Tischbein (tom. III, pl. 59, tom. I, pl. 26) et ceux gravés par M. Heyne dans son Virgile, à la tête de son septième Excursus, t. 2, p. 589, Lipsiæ, 1800, six vol. in-8°. M. Visconti, que j'ai consulté sur ce point, ne reconnoît pas, comme le veut M. Bœttiger dans ses notes sur les furies, pour des harpyes bien authentiques celles figurées sur l'anse d'un vase de Caylus, pl. 47, n°. 5; sur l'anse d'une patère de Winkelmann, monum. ined., n°. 156, et sur le char de bronze de son Museo Pio Clement., t. 5, pl. suppl. B, n°. 4. M. Heyne cite, à l'appui de son opinion que les Harpyes ont été prises pour les Parques, un passage des inscriptions Triopéennes, *in Regillam.* 2. 14. ἅρπυιαι Κλωθῶς ἀνηρέιψαντο

nautes : « *Non ego nunc, magno quod cretus Age-*
» *nore Phineus, aut memorem mea quod vates in-*

μέλαιναι. Mais ἄρπυιαι est ici un adjectif qui se rapporte aux *noires fileuses*, *μέλαιναι* κλωθωῆς ; qui vient de l'ancien mot ἄρπω, pour ἁρπάζω, et qui signifie ici *rapaces*, comme le remarque très-bien M. Visconti dans ses notes, pag. 81., Rome 1794, mais qui peut-être l'a étendu trop loin, si j'ose émettre une opinion opposée à celle d'un savant si illustre, en prenant pour une Antonomase des Parques le passage que j'ai cité, Od. α. 241, ξ. 371. et où le poëte a désigné les Tempêtes. Je puis ajouter maintenant que M. Visconti m'a permis lui-même d'imprimer qu'il se rangeoit à mon avis, et qu'il croyoit devoir rectifier cette légère erreur.

Dans les temps postérieurs on associa les Harpyes aux *Peines* et aux Furies, et on en fit les vengeresses des crimes : et c'est de cette manière que nous les offrent Æschyle, Eumenid. v. 51 ; Apollodore, I, 9, 21 ; Apollonius, II, 188 ; Virgile (Æn. 3, 209, seq.) et Valérius, qui, dans cette attribution, s'écartent d'Homère qui les avoit soigneusement distinguées des Euménides. Cette explication me semble plus naturelle que celle de Bochart et de l'auteur de la Bibliothèque Universelle, qui pensent que les Harpyes n'étoient autre chose que des *Sauterelles* qui infestoient les terres de Phinée, et dévoroient ses moissons, et les fils de Borée, que les vents du nord qui chassèrent ces insectes, ou bien que ces monstres sont une allégorie pour exprimer que Phinée avoit des maîtresses qui le dépouillèrent, et le réduisirent à la dernière extrémité. Il faut reléguer ces conjectures, dénuées de preuves, avec cette autre citée par Tournefort (t. 2, p. 153), où l'on prétend que les Argonautes, que toute l'antiquité traite de héros, n'étoient que des marchands plus hardis que les autres, qui allèrent

sedit Apollo Pectora, NEC MIHI DIVERSIS ERRATUM CASIBUS *orbem*, AMISSAS AUT FLERE *domos, aut dulcia tempus Lumina* : consuetis serum est ex ordine fatis INGEMERE ; *Harpyiæ semper mea pabula servant.* » Enfin, en s'adressant aux fils de Borée, roi de Thrace, il dit positivement qu'il avoit régné sur les Odrysiens, et qu'il s'y étoit marié dans sa jeunesse avec une fille de Borée, leur roi : *Aquilonia proles non externa mihi : nam rex ego divitis Hebri, junctaque vestra meo quondam Cleopatra cubili* ; traduction littérale de ces vers d'Apollonius : Τῶν δὲ καισιγνήτην, ὅτ' ἐν Θρήκεσσιν ἄνασσον Κλειοπάτρην ἐδνοισιν ἐμὸν δόμον ἦγον ἄκοιτιν. On voit cependant que le mot Θρήκεσσιν doit être pris au propre des peuples de ce nom qui habitent l'Europe, puisque le poëte latin continue ainsi: *nomen ad Actœæ Calais Zetesque sororis Prosiliunt : Zetesque prior : quem cernimus, inquit? Tu ne ille Odrysiæ Phineus rex inclytus oræ? Tu Phœbi comes, et nostro dilecte parenti?* Enfin, on ne peut plus douter que ce Phinée,

jusque dans la Colchide acheter des moutons pour en peupler la Grèce.

Voilà tout ce que les Anciens ont laissé de plus précis sur cette fable, que M. Heyne, que j'engage à consulter dans ses Excursus II. π, 150, AEn. L. c., et Observat. ad Apollod., p. 79, désiroit voir éclaircie par un commentateur de quelqu'un des argonautiques.

fils d'Agénor roi de Tyr, ne fût venu d'abord fonder une colonie dans la Thrace européenne puisque lorsqu'il est délivré des Harpyes (4, 630), il s'écrie encore : *quas, decus ó Boreæ, possim persolvere grates ?* Me Pangæa super rursus juga, *meque paternâ Stare Tyro, dulcesque iterum mihi surgere soles Nunc reor.*

C'est cette première habitation de Phinée en Thrace que Sophocle, dans son Antigone, (v. 966) décrit avec l'exactitude géographique la plus scrupuleuse en faisant dire au chœur : « Auprès des Cyanées on voit une mer qui baigne deux rivages, les promontoires du Bosphore, et Salmydesse des Thraces, où Mars, qui habitoit la ville voisine, vit la cruelle blessure des deux fils de Phinée aveuglés par une farouche marâtre ..... qui pourtant tiroit son origine des antiques descendans d'Erechthée. » Le scholiaste ajoute que Borée eut d'Orithye, Zétès, Calaïs et Cléopâtre qui fut mariée à Phinée, récit qui, excepté les circonstances de l'aveuglement des fils de ce roi, s'accorde entièrement avec celui de Valérius et d'Apollonius.

C'est encore à cette première demeure de Phinée qu'Euripide (Iphig. en Taur., v. 421) fait allusion, et qu'il place après les Cyanées sur la côte orageuse de la Thrace européenne et sur

la route que prend Iphigénie au sortir du Bosphore pour se rendre en Crimée, quand le chœur s'écrie : « Comment ont-ils traversé les roches » mouvantes? comment ont-ils franchi les rivages » toujours agités de Phinée, en côtoyant les bords » de la mer à travers les gouffres d'Amphitrite? » et comment sont-ils arrivés à la terre féconde » en oiseaux, à l'île Blanche d'Achille, au lieu » que ses courses ont rendu célèbre, le long des » rives de l'Euxin? »

Je relèverai en passant l'erreur d'Héath qui entasse des passages pour prouver qu'Euripide, par ce vers ἐπ' Ἀμφιτρίτας ῥοθίῳ, a voulu désigner le Bosphore, tandis qu'il peint ici la côte orageuse de Salmydesse et du Cap Thynias, qu'Ovide, en traçant sa route vers Tômes, nomme aussi après les Cyanées. *Propulsaque fortibus austris (navis) Transeat instabiles strenua Cyaneas, Thyniacosque sinus, et ab his per Apollinis urbem Acta, sub Anchiali mœnia tendat iter, Inde Mesembriacos portus et Odesson....* Quant à ce passage d'Apollodore (1, 9, 21), où il décrit la navigation des Argonautes, et où, au sortir des états d'Amycus, il les fait aborder *à Salmydesse de Thrace*, chez *Phinée*, comme dans le même chapitre il leur fait donner par ce roi des conseils sur la manière de passer les Cyanées, je suis fortement induit à croire que *Sal-*

mydesse est une glose qui se sera introduite dans le texte, à la suite du mot Thrace, qui signifioit ici la Thrace d'Asie, et dont le nom trop vague aura encore été la source d'une erreur. Je rétablirois donc ainsi le texte d'Apollodore : ἐντεῦθεν ἀναχθέντες, καταντῶσιν εἰς τὴν Θρᾴκης, ἔνθα ὤκει Φινεὺς μάντις, τὰς ὄψεις πεπηρωμένος. Je supprimerois ce nom de Σαλμυδεσσὸν avec d'autant plus de raison, ce me semble, qu'Apollodore cite Apollonius et suit sa narration jusque dans les plus petites circonstances. M. Clavier traduit (t. I, p. 91.) « Ils abordèrent ensuite à Salmydesse en Thrace, » où demeuroit alors Phinée. » Cependant M. Heyne (observ., pag. 77, 2e. ed.) sans proposer de correction sur ce passage, s'étoit bien aperçu que Salmydesse, située sur l'Euxin, au delà des Cyanées, ne s'accordoit pas bien avec l'ordre de la navigation des Argonautes, et M. Schneider a laissé échapper à sa plume une petite erreur, lorsqu'il prend dans Orphée (l., c. p. 154) *cette grande ville des Bithyniens*, que je crois avoir prouvé être la *Phinopolis* asiatique de Pline et d'Ammien, pour Salmydesse située dans la Bithynie européenne. Cette preuve est encore appuyée sur un passage d'Asclépiade, rapporté par les petits Scholiastes de l'Odyssée, (μ. 70) où cet auteur fait l'histoire du voyage des Argonautes, et où l'on voit encore clairement que le pays des

Bithyniens étoit situé dans le Bosphore avant les Cyanées, puisque c'est d'après l'avis salutaire du vieux Phinée qu'ils passent sains et saufs à travers ces écueils, et que cette histoire ressemble en beaucoup de points à celle qu'ont suivie Apollonius et Valerius Flaccus.

Maintenant, en rapprochant le passage de Strabon sur les Thyniens et les Bithyniens d'Europe et d'Asie, de celui de Phérécyde que j'ai cité, celui où Hérodote (l. 7, c. 75) (30) dit que

(30) Ce passage du dénombrement de l'armée de Xerxès a été jusqu'ici regardé comme très-altéré : je vais le citer en entier, et tâcher d'en rétablir le texte.

Θρήικες δὲ, ἐπὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι ἀλωπεκέας ἔχοντες, ἐστρατεύοντο, περὶ δὲ τὸ σῶμα, κιθῶνας· ἐπὶ δὲ, ζειρὰς περιβεβλημένοι ποικίλας. περὶ δὲ τοὺς πόδας τε καὶ τὰς κνήμας, πέδιλα νεβρῶν· πρὸς δὲ ἀκόντιά τε καὶ πέλτας, καὶ ἐγχειρίδια σμικρά. οὗτοι δὲ διαβάντες μὲν ἐς τὴν Ἀσίην, ἐκλήθησαν Βιθυνοί. τὸ δὲ πρότερον ἐκαλέοντο, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, Στρυμόνιοι, οἰκέοντες ἐπὶ Στρυμόνι· ἐξαναστῆσαι δέ φασι ἐξ ἠθέων ὑπο Τευκρῶν τε καὶ Μυσῶν. Θρηίκων δε τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ ἦρχε Βασσακης ὁ Ἀρταβάνεω· ἀσπίδας δε ὠμοβοΐνας εἶχον σμικρὰς, καὶ προβολὰς δύο λυκεργέας ἕκαστος εἶχε· ἐπὶ δὲ τῇσι κεφαλῇσι κράνεα χάλκεα· πρὸς δὲ τοισι κράνεσι, ὦτα τε καὶ κέρεα προσῆν βοὸς χάλκεα· ἐπῆσαν δὲ καὶ λοφοι· τὰς δὲ κνήμας μέχρι φοινικέοισι κατειλίχατο. ἐν τέτοισι τοῖσι ανδρασι Ἀρεός ἐστι χρηστήριον. l. VII, c. 75, p. 542, ed. Wesseling.

« Les Thraces avoient sur la tête une peau de renard, et pour » habillement des tuniques, et par dessus, une robe de diverses « couleurs, très-ample, avec des brodequins de peau de jeune

les

les Thraces qui passèrent en Asie prirent le nom de Bithyniens, et ceux où Pline (l. 5. p. 290, c.

» chevreuil : ils avoient outre cela des javelots, des boucliers » légers, et de petits poignards. Ces peuples passèrent en Asie, » où ils prirent le nom de Bithyniens. Ils s'appeloient aupara- » vant Strymoniens, comme ils en conviennent eux-mêmes, » dans le temps qu'ils habitoient sur les bords du Strymon ; » d'où les chassèrent, suivant eux, les Teucriens et les » Mysiens. »

« Bassacès, fils d'Artabane, commandoit les Thraces asia- » tiques..... (Ici il y a une lacune). Ils portoient » de petits boucliers de peau de bœuf crue, chacun deux épieux » à la lycienne, des casques d'airain, et, outre ces casques, des » oreilles et des cornes de bœuf en airain avec des aigrettes : » des bandes d'étoffe rouge enveloppoient leurs jambes. Il y a » chez ces peuples un oracle de Mars. (Traduction d'Héro- » dote par M. Larcher, t. 5, l. 7, p. 54, 2e. édition.) »

Paw, Wesseling et M. Larcher soupçonnent une lacune dans ce passage. Wesseling suppose qu'il manque le nom d'un peuple et d'un chef ; et il conjecture que ce pouvoient être les Chalybes, à cause de cet oracle de Mars : mais Eustathe, ad Dionys. v. 793, rapporte, d'après Hérodote, que cet oracle existoit chez les Thraces d'Asie. Ἡρόδοτος δὲ λέγει Θρᾴκας διαβάντας εἰς τὴν Ἀσίαν, κληθῆναι Βιθυνούς, καὶ εἶναι παρ' αὐτοῖς χρηστήριον Ἄρεος.

Aucun des éditeurs d'Hérodote n'a cité ce passage ; et c'est une preuve au moins ou que la faute existoit déjà dans les manuscrits d'Eustathe, ou qu'il n'attribuoit pas à d'autres peuples qu'à des Thraces ce chapitre dont les savans que j'ai cités croient qu'il manque le commencement. En effet, les premiers Thraces ne peuvent être les Thraces d'Europe, comme l'ont très-bien observé MM. Wesseling et Larcher, puisqu'Héro-

41), dit que les Thyniens étant passés en Eu-

dote les nomme au chapitre 185 avec les autres peuples d'Europe, et qu'il ne fait ici le dénombrement que des troupes d'Asie seulement. Je suis fondé à croire qu'Hérodote a écrit : Θρηίκων χ' ἑτέρων ἐν τῇ Ἀσίῃ ἦρχε Βασσάκης..... *Bassacès commandoit aussi aux autres Thraces de l'Asie*, et par ce léger changement tout se trouve concilié. Bassacès commandoit tous les peuples d'Asie, Thraces d'origine, c'est-à-dire, les Thraces Bithyniens, les Thyniens et les Trères : et j'apporterois à l'appui l'autre passage cité d'Hérodote (l. 1) sur les Thyniens et les Bithyniens soumis par Crœsus, un passage de Strabon (l. 13, p. 586, ed. Casaub.) où il dit que les Thraces occupèrent les environs d'Abydos, et que les contrées au-dessus de cette ville furent peuplées par les Trères, qui étoient aussi un peuple Thrace : τὰ δὲ περὶ Ἄξυδον Θρᾷκες ἐπῴκησαν... τὰ δ' ἐξῆς Τρῆρες, καὶ οὗτοι Θρᾷκες.

Les Trères, comme nous l'apprend encore Strabon (l, 61, ed. Cas., Par. 1620) étoient un peuple de la Scythie, et du nord de la Thrace. Ils furent chassés par Madys, roi des Cimmériens : une partie de cette nation resta pourtant en Europe, où elle fut inquiétée par les Saces (511, D) : une autre se jeta, après la guerre de Troie, sur l'Asie (XII, 573), y détruisit entièrement la race des Magnètes, peuple d'Eolie (647, D); et continuant toujours ses victorieuses excursions s'empara de Sardes après les Cimmériens, selon Callisthènes et l'élégiaque Callinus, cités par Strabon (l. XIII, p. 627, C. D.), vint s'établir dans les environs de la Propontide, et enfin se répandit jusqu'aux frontières de la Bithynie, aux environs du lac Aphnitis, qui dans des temps postérieurs se déborda sur leur territoire, et détruisit plusieurs de leurs villes (I, 59).

Ces peuples, comme tous les Thraces, avoient une grande

rope, prirent le nom de Bithyniens (31); et où Solinus (pag. 27) rapporte que sur les bords de l'Hèbre, dans le pays même où régna Phinée, il y avait des Thyniens (32). En rapprochant, dis-je, ces différens passages de ceux ou Hésiode (l. c.) assure que Thynus et Maryandénus, fils de Phinée, donnèrent leur nom à deux provinces d'Asie, où Eustathe assure, d'après les poëtes (ad. Dionys. Perieg., v. 793), que Thynus et Bithynus, les enfans de Phinée, firent prendre leur nom aux Thyniens et aux Bithyniens; et Solinus (p. 72) que la Bithynie reçut ce nom de son roi Bithynus, en y joignant enfin ceux où Scymnus de Chio (l. l.) et le périple ano-

vénération pour le dieu Mars; ce qui a engagé Ovide, qui avoit vécu parmi les Gètes et les Thraces, dont les Thyniens et les Trères tiroient leur origine, à leur donner l'épithète de *Marticolas*, Trist. V, 3, 22, et ex Ponto IV, 14, 14.

Cependant une partie des Trères étoit restée dans la Thrace européenne. Théopompe, Thucydide (l. 2, c. 96), et Tite-Live (42, 51), parlent de ce peuple qui habitoit entre les Péoniens, les Triballes et la chaîne du Rhodope.

(31) *Transisse ex Europâ Mysos, Bryges et Thynos, à quibus appellantur Mysi, Phryges, Bithyni.*

(32) *Hebrum Odrysarum solum fundit, qui fluvius excurrit inter Priantas, Doloncos, Thynos, Corpilos aliosque Barbaros tangit et Ciconas.*

nyme du Pont-Euxin, rapportent que Phinée régnoit en Asie sur de vastes provinces, on sera fortement induit à conclure que Phinée, fils d'Agénor, roi de Tyr, et Tyrien lui-même vint d'abord s'établir à Salmydesse et à Phinopolis, en Thrace, et que de là, soit ayant été chassé par ses nouveaux sujets, égaré par les tempêtes, ou poussé par ce désir de colonisation qui étoit le signe caractéristique de sa patrie, il transplanta les Thyniens et les Bithyniens d'Europe sur les côtes de l'Asie, leur donna le nom de ses fils, selon l'usage de ces temps reculés; et là, sur la rive du Bosphore, il se plut, comme Hélénus en Epire, à faire revivre les noms des lieux qu'il avoit habités dans sa jeunesse, bâtit une seconde ville de Phinopolis, en mémoire de celle qu'il avoit laissée sur l'Euxin, nomma Naulochus un Cap de l'embouchure du Bosphore, parce qu'il y avoit un promontoire de ce nom dans ses premiers états, Thynias, une île et un cap de l'Asie qui lui rappeloient le golfe et le promontoire Thynias, près de sa chère Salmydesse, et que c'est enfin dans cette seconde Phinopolis, située en Asie, avant les Cyanées, sur la rive orientale du Bosphore, qu'il reçut les Argonautes lorsqu'ils traversèrent ce détroit pour se rendre en Colchide.

C'est peut-être ici l'occasion d'ajouter quel-

ques détails sur la vie de Phinée, qui offre plusieurs variations, d'abord, comme l'a très-bien remarqué M. Heyne, parce que cette fable avoit été traitée dans les argonautiques, dans les poëmes sur Hercule, et dans plusienrs tragédies attiques; mais je crois aussi, parce que ce prince ayant eu des aventures très-diverses, une destinée très-errante, et une vie très-longue, on a pris pour une tradition différente ce qui n'étoit que le récit d'un événement différent, arrivé au même individu. En effet, Valerius, qui nous rapporte de suite (*ex ordine*) les principaux faits de son histoire, nous dit qu'il avoit passé son enfance à Tyr, chez son père Agénor; que là il avoit reçu d'Apollon le don de la divination, ce qu'Apollonius (II. 236) confirme par ces vers, ἐγὼν ὁ πρὶν ἐπικλυτὸς ἀνδράσι Φινεὺς Ὄλβῳ μαντοσύνῃ τε, πατὴρ δὲ μ' ἔγειναθ' Ἀγήνωρ: qu'ensuite ayant quitté sa patrie, il avoit erré sur la terre avec des aventures diverses, qu'il s'étoit établi en Thrace, depuis les bords de l'Hèbre jusqu'à la chaîne de l'Hémus et du Pangée, qu'il y avoit épousé Cléopâtre, fille de Borée, qu'il avoit été le fils chéri de ce roi, à qui il avoit donné deux petits-fils, Plexippe et Pandion (Schol. Sophocl. ad Antig. v. 977), qu'ensuite il avait été chassé de sa nouvelle patrie, qu'il avoit été frappé d'aveuglement, et qu'il avoit enfin été jeté par

les tempêtes avec une partie de ses Thyniens sur la côte asiatique du Bosphore, où il avoit bâti une nouvelle ville, et où il étoit désolé sans cesse par les Harpyes. Maintenant le Scholiaste de Sophocle, Apollodore (l. c.) et Eustathe, ad Dionys. (v. 793) vont remplir la lacune de quelques faits, et en expliquer d'autres. Après la mort de Cléopâtre, il épousa une seconde femme, Idée, fille de Dardanus, roi des Scythes, qui, par ses artifices, l'engagea à faire crever les yeux à ses beaux-fils, et il est très-probable que ce fut Borée, comme le rapportent Orphée et Diodore (l. l.) qui lui fit subir la peine du talion (ce que les poëtes ont attribué à l'indiscrétion dont il révéla les desseins de Jupiter, ou enseigna à Phrixus la route de Colchide), que l'horreur de ce crime le fit chasser de Thrace avec quelques-uns de ses plus fidèles sujets, et qu'il vint fonder une colonie en Bithynie où il eut de cette Idée, ou peut-être d'une troisième femme Idothée, dont parle Sophocle dans ses *Tympanistes*, ἐν Τυμπανισταῖς, quatre autres enfans, Thynus, Bithynus, Maryandynus et Paphlagon, dont les deux premiers reçurent, suivant son usage, le nom des lieux chéris où il avoit régné heureux et puissant, et qui tous laissèrent leur nom à différens peuples de l'Asie dont ils furent les rois et les civilisateurs. Je

serois même plus porté à croire que ces deux enfans Gérumbas et Aspondos, cités par le Scholiaste de Sophocle, il les eut de cette marâtre Idée que son père même condamna à mort, selon Diodore de Sicile, et qu'ils furent probablement enveloppés dans la proscription de leur mère, ce qui fait qu'on ne les retrouve plus dans son histoire.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Notice sur le jardin botanique impérial de Schœnbrunn, près de Vienne en Autriche.

EN 1753, l'Empereur François 1er. fit arranger une portion de terrein derrière le jardin du château de Schœnbrunn, pour y faire cultiver différens végétaux exotiques et des plantes rares et belles. Sur le conseil du grand *van Swieten*, on appela de Leyde à Schœnbrunn le célèbre fleuriste *Adrien Steckhoven*, qui y fit construire beaucoup de serres, une serre-chaude très-belle et vaste, et différens autres bâtimens. Sur ces entrefaites *Richard van der Schot*, de Delft en Hollande, fut nommé premier jardinier, et chargé d'apporter à Vienne un grand nombre de plantes rares et exotiques, achetées dans différens jardins de la Hollande. C'est ainsi qu'au bout d'une année le jardin était déjà riche en végétaux précieux.

M. *Jacquin*, qui alors étoit à Vienne, alla visiter le jardin de Schœnbrunn pour déterminer les plantes qui n'avoient pas encore de dénomination systématique. A cette occasion, il fut connu de l'Empereur, qui lui proposa de voyager à ses frais dans les îles et la partie méridionale de l'Amérique, afin d'enrichir le jardin de végétaux de ces contrées éloignées. Accompagné du jardinier *van der Schot*, il partit de Vienne en 1754. En passant par l'Italie il s'associa deux Italiens *Jean Buonamici* et *Ferdinand Barculli*, qui étoient chargés de la partie zoologique de ce voyage, par lequel on se proposoit en même temps d'augmenter la ménagerie et le cabinet d'histoire naturelle. Après avoir visité les îles de la Martinique, de Grenade, de St. Vincent, de St. Eustache, de St. Christophe, de St. Martin, de St. Barthélemy, d'Aruba, de la Jamaïque, de Cuba, de Curaçao, il revint à Vienne en 1759. Depuis le mois d'août 1757 jusque vers le milieu de 1759, M. Jacquin ne pût faire que peu de chose pour la science, ayant été malade quatre mois entiers de la lienterie, dont il fut enfin gueri dans la Jamaïque. La guerre qui commença alors entre l'Angleterre et la France, paralysa aussi ses travaux; le vaisseau dans lequel il se trouva, fut pris, et il se vit obligé

de passer quelque temps, malgré lui, à Monserrat et dans l'île déserte de la Gonave. Au mois d'août 1757 on fit, de la Martinique, le premier envoi de végétaux pour le jardin de Schœnbrunn ; il y arriva par Marseille. Au mois de février 1756 *van der Schot* revint aussi de la Martinique, et de cette même île il emporta avec lui une grande quantité d'arbres et d'arbustes. Tout cet envoi arriva en bon état, à l'exception des espèces d'*Heliconia*, qui furent attaquées en route par les souris. Les arbres étoient de la hauteur d'un homme, de la grosseur du bras et même plus forts. La plupart avoient déjà porté des fruits dans leur sol natal, on leur avoit ôté la couronne, et on n'en avait laissé subsister que les principales branches, de la longueur à peu près de deux pieds. Les arbustes étoient restés tels qu'ils étoient. Pour enlever ces différens végétaux de leur sol natal, on avait creusé autour d'eux, à une distance convenable, un fossé circulaire, de sorte qu'entre les racines il resta une masse, aussi grande que possible, de la terre qui leur avait donné naissance. Cette masse qui formoit une espèce de ballot fut entièrement enveloppée des feuilles de la Musa, et de cordages faits d'écorce de l'*hibiscus tiliaceus*, de manière que la terre ne pouvoit point

se détacher. Un seul arbre, disposé de cette manière, pesoit ordinairement cent et quelques livres. Les ballots furent peu humectés et avec le soin nécessaire, et suspendus en plein air, où la végétation commença bientôt à se montrer. Pour empêcher la terre de se détacher des racines pendant le transport, on fit passer tout cet envoi dans des barques jusqu'au port de St. Pierre de la Martinique. De là, il fut transporté par mer à Marseille; de cette ville à Livourne, par la même voie, et de ce port par des mulets jusqu'à Schœnbrunn. Ce fut, sans contredit, le transport le plus riche de végétaux vivans qui eut jamais été fait des pays chauds en Europe. En 1756, au mois d'août, Buonamici partit avec le troisième convoi de l'île de St. Eustache, pour Livourne. Le quatrième convoi partit vers la fin de la même année. Le cinquième partit de Curaçao pour Amsterdam, et fut accompagné par *J. A. Vesuntin*, mort en Allemagne de la dyssenterie. Cet envoi étoit extrêmement riche en coraux et autres productions de la mer, qui font encore aujourd'hui un des précieux ornemens du cabinet Impérial. Dans la même année, M. Jacquin fit partir, de la même île, le sixième convoi pour Amsterdam. Enfin, au mois de janvier 1759, MM. Jacquin et Bar-

culli partirent avec le septième convoi, de la Havane, pour le Ferrol en Espagne; ils arrivèrent à Vienne au mois de juillet. Ce dernier envoi étoit surtout riche en animaux de toutes les espèces.

C'est ainsi que dans l'espace de quelques années le nombre des végétaux du jardin de Schœnbrunn fut augmenté considérablement; car outre ceux qui étoient parvenus de l'Amérique, on avoit encore trouvé moyen de faire plusieurs acquisitions importantes dans différentes contrées. En 1765, après la mort de François I, Marie-Thérèse ordonna de continuer l'entretien de ce jardin, sur le même pied qu'il étoit alors. En 1780, peu de temps avant la mort de cette princesse, ce bel établissement souffrit une petite perte irréparable. Le jardinier van der Schot, alors très-âgé, fut retenu dans sa chambre plusieurs semaines par des attaques de goutte. Ceux à qui on avoit été obligé de confier le soin des végétaux, pendant ce temps, s'en acquittèrent avec beaucoup de négligence; dans une des nuits les plus froides de cet hiver, celui qui devoit avoir soin de la grande serre-chaude, oublia de la chauffer; le matin il crût réparer sa négligence en la chauffant davantage; mais le passage subit du froid au chaud, tua un nombre

considérable des plus beaux végétaux, entre autres tous les canneliers de la Martinique, dont les troncs étoient de l'épaisseur d'un bras, et dont les couronnes étoient larges et de la plus grande beauté ; des *Crescentia*, *Achras*, *Annona*, *Portlandia*, une *Coccoloba grandifolia*, qui avoit 20 pieds de hauteur, et dont les feuilles avoient 2 pieds de largeur.

Ce jardin subit encore une autre perte. Une collection considérable envoyée de l'*île de France*, par M. *Géré*, arriva toute gatée à Trieste. les arbres étoient morts, et les graines abîmées.

Sur ces entrefaites l'Empereur Joseph II avait chargé M. *Jacquin* et M. *Born*, de proposer quelques hommes habiles pour entreprendre un voyage dans des pays éloignés. Le prof. *Marter* fut nommé directeur de cette expédition ; on lui associa le docteur *Stupicz*, les jardiniers *Boor* et *Bredemeyer*, et le peintre *Moll*. Cette société de voyageurs quitta Vienne au mois d'avril 1783, et arriva en septembre à Philadelphie. Ils parcoururent la Pensylvanie, la Virginie et la Caroline. M. *Boor* se réunit à M. *Schopf*, et ils firent ensemble un voyage dans la Floride, de là ils passèrent dans l'île de la Providence. M. *Bredemeyer* retourna de la Caroline, et, en passant par l'Angleterre, il ar-

riva au mois de novembre 1784 à Vienne, avec de très-beaux végétaux. *Boor*, qui pendant un séjour de huit mois dans les îles de Bahame avoit recueilli beaucoup de plantes rares, revint à Vienne au mois de septembre 1785. Mais le peintre *Moll* et le Dr. *Stupicz* s'étoient séparés de leurs compagnons de voyage.

Par ordre de l'Empereur, M. *Bredemeyer* et le jardinier *Schücht*, allèrent vers la fin de l'année 1784 rejoindre le directeur de cette expédition, M. *Marter*, qui étoit resté pendant tout ce temps en Amérique; ils parcoururent plusieurs des grandes îles, et une partie du continent jusqu'à l'embouchure de l'Orenoque. En 1788, ils revinrent par Amsterdam à Vienne, et rapportèrent beaucoup de plantes rares et nouvelles. M. *Marter* y arriva aussi la même année, par Londres et Bruxelles, avec une nouvelle collection de végétaux.

L'Empereur n'avoit encore pu oublier la perte des plantes de l'île de France; il chargea donc M. *Boor* et le jardinier *Scholl* de s'y rendre, en passant par le Cap de Bonne-Espérance. Au mois de mai 1786, ils arrivèrent au Cap avec des vaisseaux hollandais; M. *Boor* y resta jusqu'en 1787, et partit alors seul pour *l'île de France* et celle de *Bourbon*. Au mois de janvier 1788 il revint au Cap avec 280 caisses remplies de plantes rares; et le 20 juillet de la

même année il arriva à Vienne avec un grand nombre de végétaux magnifiques ; mais comme on n'avait pas pu se charger de toutes les caisses dans le vaisseau, le jardinier resta au Cap, avec celles qu'on n'avoit pu emporter. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible de les faire parvenir de là à Vienne, ainsi que beaucoup d'autres végétaux vivans ; le jardinier *Scholl* a depuis ce temps resté au Cap, d'où il a envoyé de temps en temps des oignons et des graines. Outre ce nouvel accroissement considérable du jardin, le nombre de ses végétaux fut encore augmenté de différentes manières. C'est ainsi qu'à la vente du jardin de *Schwenk*, à la Haie, l'Empereur fit acheter toutes les plantes rares, et M. *Jacquin*, le fils, lorsqu'il fit un voyage dans la plus grande partie de l'Europe, envoya aussi à Schœnbrunn beaucoup de plantes exotiques ; qu'il trouva dans d'autres jardins.

L'Empereur *Joseph* fit aussi agrandir les serres-chaudes, et en bâtir plusieurs nouvelles. Pour faire revenir à Vienne le jardinier *Scholl*, et les végétaux avec lesquels il étoit resté au Cap, l'Empereur *Léopold* ordonna en 1791, au jardinier *Bredemeyer* et au jeune *van der Schot*, fils de celui qui avoit été avec M. Jacquin dans les Indes occidentales, de faire un voyage à l'*île de France*, ou *Céré* avoit déjà recueilli

plusieurs végétaux pour le jardin impérial. A leur retour, ils devoient passer au Cap pour y prendre tout ce qui y étoit resté auprès du jardinier *Scholl.* Le capitaine de vaisseau avec lequel les deux jardiniers devoient faire le trajet, aborda à Malaga ; ils s'aperçurent encore à temps qu'il avoit à leur égard de mauvaises intentions ; c'est ce qui les obligea de retourner à Vienne, sans avoir pu s'acquitter de leur commission. Après la mort de l'Empereur Léopold, son successeur François II fit construire une nouvelle serre-chaude de 235 pieds de longueur, pour les végétaux du Cap. On établit encore un nouveau jardin dont le Dr. *Host* a été nommé inspecteur, et dans lequel on cultive avec soin toutes les plantes qui croissent dans les États de la maison d'Autriche.

On peut voir, par ces détails, avec quel soin ce jardin, justement célèbre, a été augmenté depuis le règne de l'Empereur François I ; et on ne sera plus étonné des richesses qu'il contient, et qui ont fourni matière à différens magnifiques ouvrages de botanique, tels que les *Icones plantarum rariorum*, publiées par M. Jacquin, et surtout celui qui a paru, il y a peu d'années, sous le titre : *Plantarum rariorum Horti Cæsarei Schœnbrunnensis descriptiones et icones*, en 2 vol. in-fol°., contenant 150 gravures coloriées.

LIVRES

LIVRES DIVERS.

Discours *qui a obtenu la mention honorable sur cette question proposée par l'Institut national:* Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale? Faire connoître les avantages que l'Etat retire de cette influence, et ceux qu'il peut encore s'en promettre; par P. T. Dechazelle, membre de la Chambre de commerce et du Conservatoire des arts de Lyon. — A Paris, *Crapelet*, in-8°.

Les arts ont une source commune, la nature. C'est dans l'imitation, dans l'expression plus ou moins exacte de ses beautés, que se trouve le bon ou le mauvais goût. Mais la perfection est le produit du génie, aussi bien que du temps et d'une longue expérience. Les arts sont dépendans les uns des autres, et s'entr'aident mutuellement. Aussi pour la plupart de ceux qui tiennent à l'industrie commerciale, quels secours n'a-t-on pas tirés de la peinture et du dessin? Que ne leur doivent pas l'orfévrerie, la ciselure, la gravure, la broderie, la teinture des bois et des fils ou étoffes de toute espèce; en un mot, tout ce qui tient au luxe bien dirigé des édifices, de leurs décorations intérieures ou extérieures, à celui des habits, des meubles, des bijoux de tout genre. Mais la question proposée se borne à l'influence de la peinture seule sur les productions industrielles en France, c'est-à-dire, sur les manufactures de toiles peintes ou imprimées, sur celles d'étoffes de soie, d'or ou

d'argent, sur celles de tapisseries, d'armes, de porcelaine, et même de vases d'argile, sur celles de papiers peints, sur les ouvrages en émail, en mosaïque, en marqueterie. Entraîné par sa prédilection pour une ville où il jouit à juste titre de l'estime de ses concitoyens, M. Dechazelle paroît n'avoir eu en vue que le commerce lyonnais; et c'est cette complaisante restriction qui l'a privé de la couronne que ses talens pouvoient lui mériter. Persuadé que le dessin est inséparable de la peinture, il s'arrête à tous les objets sur lesquels l'un et l'autre ont pu exercer leur influence. Le discours de M. Dechazelle, tel qu'il l'a envoyé au concours, se divise en deux parties. Dans la première, il retrace d'abord très-succinctement les progrès des arts en Italie et en France, ou plutôt à Paris. Il nous montre ensuite Léonard de Vinci, le Primatice, le Rosso, faire pénétrer successivement dans les ateliers français le goût du vrai beau; et Jean Cousin, et quelques autres, l'y maintenir par la leçon et par l'exemple. Peu à peu la pureté des formes antiques s'altère, en Italie, dans l'école des Carraches, et en France sous la dictature de Lebrun; ainsi, tous les objets susceptibles d'être influencés par la peinture ou le dessin, se ressentent alternativement de cette dégénération. On voit cependant Claude Balin et les deux Germains fonder, par leurs ouvrages immortels, la réputation de l'orfévrerie parisienne; mais au commencement du siècle dernier, Borromini la ternit par des ornemens également insignifians et ridicules. Les talens de Petitot illustrèrent, à peu près dans le même temps, la peinture en émail, qui, aujourd'hui, est au plus haut point de prospérité dans la capitale. Jadis les fusils, les épées et les cuirasses

de nos chevaliers étoient enrichis d'emblèmes et d'ornemens élégans, ingénieux et d'un grand goût. L'auteur regrette qu'à ce genre précieux d'industrie, on ait substitué dans nos fabriques d'armes ce poli mis à la mode par les Anglais, et qui, néanmoins, seroit compatible avec de riches embellissemens. Il se félicite de voir renaître l'emploi des sculptures *plastiques*, dont les Grecs et les Romains ornoient leurs édifices avec tant de goût et à si peu de frais. Il ne s'applaudit pas moins de la réforme opérée dans l'école française par M. Vien, et maintenue par les efforts constans de ses élèves. Et, en effet, ces formes élégantes, ces contours gracieux, qui donnent tant de prix à nos meubles, à nos vases, à nos pendules, ne sont-ils pas les résultats heureux de ce retour au bon goût? M. Dechazelle vante, avec raison, les chefs-d'œuvres de la manufacture de Sèvres, les riches tentures des Gobelins, les brillantes productions de la Savonnerie, et nos belles tapisseries en papiers peints. Mais on doit gémir avec lui du dépérissement de nos manufactures de toiles peintes ou d'indiennes, et de l'état de langueur où se trouvent les ateliers de broderie en nuances. On est forcé de reconnoître la supériorité des Anglais dans ces deux genres. Enfin, l'auteur insiste sur la nécessité de ranimer à Lyon la fabrication des étoffes brochées, art merveilleux par lequel cette ville acquit tant de splendeur, et qui n'y conserve plus aujourd'hui qu'un simulacre d'existence. La perte en seroit d'autant plus déplorable qu'il appartient encore presque exclusivement aux Français.

Quel fut le principe de la prospérité de ces fabriques célèbres? Quelles causes amenèrent leur décadence actuelle? Telles sont les ques-

tions qui font l'objet de la seconde partie du discours.

Jusque bien avant dans le 15e. siècle, l'Italie posséda seule la fabrication et le commerce des étoffes de soie. Les premières manufactures de cette espèce furent fondées à Tours vers 1470. On les doit à Louis XI. Dans le siècle suivant, Lyon vit naître et prospérer presque à la fois de semblables établissemens. On ne s'étonnera point que François Ier. leur accorde une protection signalée. « Pendant long temps, dit l'auteur, la prospérité de ces fabriques ne fut » fondée que sur la riche qualité des différens » tissus. Des rayures ou des ramages, exprimés » par l'introduction de quelques dorures, ou » par l'effet de deux nuances contrastées, furent d'abord les seuls embellissemens répandus » sur ces etoffes. Des moyens encore si bornés » ne pouvoient les mettre en rapport avec la » peinture. »

Cette espèce d'enfance dura jusqu'au commencement du siècle dernier.

C'est à cette époque seulement que, par les heureuses tentatives de Revel, on parvint à marquer la dégradation des teintes, et à distribuer, avec quelque intelligence, les lumières et les ombres. Un certain Dagailler imagina peu après le procédé des points rentrés, à l'aide duquel on put fondre les nuances les unes dans les autres, et donner aux objets une rondeur apparente. La plupart des successeurs de Revel, n'ayant pas ses connoissances en peintures, en restèrent là, et devinrent en quelque sorte de simples routiniers. Il est vrai de dire que l'excès de faveur dont jouissoient les ateliers, amena l'indulgence. Mais au plaisir, à l'orgueil de porter de riches habits d'un long et solide usage,

succéda une fâcheuse négligence dans le costume. Ce caprice fatal prit peu à peu de l'ascendant; et, sous Louis XVI, le mal fut au comble; on vit la cour de France elle-même accréditer la fantaisie des toiles des Indes, des mousselines, des linons et autres tissus légers, d'une imitation si facile. Ainsi, ces travestissemens périodiques, que la mode multiplie encore tous les jours, ne laissent point aux dessinateurs et aux manufacturiers bien intentionnés, ni le loisir, ni les moyens de perfectionner leurs travaux. Enfin M. Dechazelle démontre d'une manière évidente que l'inconstance sera toujours le fléau des belles manufactures, et que les objets de luxe qui sont à la portée de la multitude, n'obtiennent ordinairement qu'une faveur éphémère. Les étoffes moins communes auroient un débit moins multiplié, mais leur valeur intrinsèque seroit plus certaine. Après quelques considérations sur l'utilité des Musées, l'auteur exprime avec force le désir qu'il a de voir s'établir des écoles de dessin dans les villes manufacturières, telles que Lyon, Tours, Genève, Jouy, Bruxelles ou Anvers, etc. Il développe tous les avantages que l'industrie pourroit en retirer. « C'est, selon lui, par l'effet » d'une correspondance immédiate entre les ar» tistes employés dans les manufactures et ceux » qui font aujourd'hui la gloire de l'école fran» çaise, que la peinture deviendra doublement » utile. »

Depuis l'envoi de son ouvrage au concours, M. Dechazelle y a ajouté une troisième partie, dans laquelle il reproduit et étend ses idées. Il ne veut pas seulement que le jeune artiste s'attache à dessiner, à imiter les plantes, les fleurs, les fruits, etc., il veut que la figure fasse aussi l'objet de ses premiers travaux, parce que l'ex-

périence lui a prouvé que les dessinateurs qui avoient reçu les principes de cette dernière partie l'emportèrent toujours sur leurs émules. Il insiste fortement encore sur l'étude des beaux morceaux antiques de tout genre, comme donnant à la fois la leçon et l'exemple du bon goût. Mais il espère que le gouvernement, qui ne néglige rien pour vivifier l'industrie, encouragera par des récompenses ceux qui contribuent à en perfectionner les produits.

Un concours général, et l'exposition dans des dépôts particuliers, des objets distingués par d'unanimes suffrages, lui semblent des moyens propres à enhardir, à développer et à affermir le talent timide. L'auteur finit par gémir des symptômes de décomposition qui se manifestent de toute part dans les fabriques, surtout dans celles de Lyon qu'il a principalement en vue. Les anciens dépositaires des procédés les plus ingénieux disparoissent; les ateliers restent sans apprentis. Le défaut d'activité diminue et le nombre des ouvriers industrieux et celui des dessinateurs habiles. Cependant, malgré tous les obtacles que présente la stagnation du commerce, l'administration du conservatoire des arts a fait disposer un local, où le dessin de la figure, de l'ornement, des fleurs, le patronage des esquisses, et enfin la fabrication des étoffes, seront enseignés dans des écoles attenant les unes aux autres. Une pareille institution honore et le goût et le patriotisme des membres du conseil de commerce de Lyon. Ainsi, leurs efforts secondés par le gouvernement rouvrira sans doute une nouvelle source de richesses pour une ville qui a tant de pertes à réparer. On doit croire que celles qui manquent et qui ont besoin d'établissemens aussi utiles, s'empresseront d'imiter un zèle aussi louable. J. L. G.

TABLE DES MATIÈRES.

ASTRONOMIE.

Opération astronomique du Major *Lambton*, à Madras. 229

HYDRAULIQUE.

Description du Bélier hydraulique, de M. *Mongolfier*. 119

ART MILITAIRE.

Réflexions critiques sur l'Art moderne de fortifier; par Hyppolite *Morlet*. 283

BOTANIQUE.

Botanographie Universelle, ou Tableau général des végétaux; par François-Joseph *Lestiboudois*. 274

Botanographie Belgique; par le même. 403

Prodrome des cinquième et sixième familles de l'Aethéogamie; par A. M. F. J. *Palisot de Beauvois*. 273

Nomenclature botanique de Ch. L. *Willdenow*, publiée par le comte L. F. V. *Henckel*. 124

Notice sur le Jardin Botanique Impérial de *Schœnbrunn*. 552

Description et Figures des plantes du Jardin royal Botanique de Berlin. 269

MINÉRALOGIE.

Découverte d'une masse d'or natif dans la Caroline. 231

PHYSIQUE.

Mémoires sur la Chaleur; par le comte de *Rumford*. 404

CHIMIE.

Élémens de l'Art de la Teinture, etc.; par C. L. et A. C. *Bertholet*. 274

MÉDECINE.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*. 124

MATIÈRE MÉDICALE.

Traité des maladies vénériennes, précédé de l'Histoire Naturelle des vers et de leur origine dans le corps humain; par Valerian-Louis *Brera*. 184

Traité de la propriété exclusivement stimulante de l'opium, etc. par J. F. *Chortet*. 125

ANATOMIE.

Rapport sur les travaux exécutés à l'Amphithéâtre d'Anatomie de Strasbourg, etc.; par M. J. F. *Lobstein*. 126

AGRICULTURE.

Le théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs, d'*Olivier de Serres*. 337

Sur la Culture de la vigne dans la Guienne; par M. *Tournon*, médecin. 359

ECONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE.

Recueil pratique d'Economie rurale et domestique; par madame *Gacon-Dufour*. 276

VIIe., VIIIe., IXe., X^e., XIe. et XIIe. cahiers de la bibliothèque Physico-Economique. 275 et 418

Nouveau procédé pour le rouissage du chanvre; par M. *Bralle*, d'Amiens. 120

Mémoire sur la Culture et les avantages du choux-navet de Laponie, ou navet de Suède, etc.; par M. *Sonnini de Manoncour*. 127

COMMERCE.

Bibliothèque commerciale, par J. *Peuchet*. 282

Méthode simplifiée de la tenue des livres en partie simple et double, etc., traduit de l'Anglais de E. T. *Jones*; par J. G****. 133

OPTIQUE.

Amélioration faite à la Chambre obscure; par M. *Laquiane.* 122

TECHNOLOGIE.

Secours contre les incendies et pour sauver les incendiés; par M. *Tréchard.* 418

GÉOGRAPHIE.

Abrégé élémentaire de Géographie ancienne et moderne. 283

La Géographie des Enfans ou le Petit Voyageur, etc.; par M. *Monfrin.* 129

VOYAGES.

Voyage en Espagne; par M. *Delangle.* 421

Voyage pittoresque de la Syrie, etc. 284

Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, etc.; par C. F. *Volney.* 289

TOPOGRAPHIE.

L'Ermitage du solitaire, à Coubron. 485

CHRONOLOGIE.

Tableau Synchronique des principaux événemens de l'Histoire ancienne et moderne, etc.; par M. *Mentelle.* 128

HISTOIRE.

Histoire générale de la Belgique; par M. *Dewez.* 423

Esquisse d'un tableau de Moscow, par rapport au climat, à la culture, aux mœurs, etc.; par Engelbert *Wichelhausen.* 129

Rituel des Tatars-Mant-choux, etc., traduit du Tatar-Mant-choux; par M. L. *Langlès.* 77

Tableau historique des Découvertes et Etablissemens des Européens dans le Nord et l'Ouest de l'Afrique, etc.; traduit de l'Anglais par *Cuny.* 154

Sur la véritable origine des Frères de la Rose-Croix, et

de l'ordre des Francs-Maçons, etc., en Allemand; par Christ.-Théoph. de *Murr.* 195

ANTIQUITÉS ET ARCHÆOLOGIE.

Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués, etc.; par M. A. L. *Millin.* 146
Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Thom. *Piroli.* 142, 286, 429
Antiquités d'Herculanum, gravées par Thom. *Piroli*, etc. 142, 287, 429
Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, etc.; par N. X, *Willemin.* 141
Statue de Vénus et autres objets découverts en Sicile. 107
Bustes d'Aristote et d'Anacréon, Statue de Cérès, etc., découverts en Thessalie. 108
Mémoire sur la position de villes et des pays qu'habitoit Phinée, fils d'Agénor. 519

NUMISMATIQUE.

Collection d'Empreintes de Médailles grecques et romaines. 402
Médaille frappée dans la ville d'Hanovre en l'honneur de Napoléon. 224

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Histoire de la Poésie et de l'Eloquence, depuis la fin du 16e. siècle, par Frédéric *Bouterwek*, (en Allemand). 219
Notice de la Classe des Beaux-Arts de l'Institut de France. 232
Prix proposés par l'Institut de France. 108
Mémoires de M. de *Humbold*, lus à l'Institut. 256
Société d'Agriculture de Paris. 114
Lettre de M. *Silvestre de Sacy* à M. Millin. 398
Prix proposés par l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Lyon. 116

Prix proposés par la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bordeaux. 117
Prix proposé par un citoyen d'Orléans. 266
Prix proposés par la Société d'Agriculture, Arts et Commerce de Tours. 123
Séance de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Douay. 260
Prix proposés par la Société d'Agriculture et Arts de Douay. 261
Prix proposé par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen. 119
Annonce d'un nouveau journal de la Meuse. 287
Publication de Mémoires de la Société Italienne des Sciences. 225
Prix proposés par l'Académie des Beaux-Arts de Bologne. 104
Notice sur les travaux des membres de l'Université de Goettingue 81, 201, 375
Prix proposés par l'Académie de Goettingue. 101, 222
Amélioration du Gymnase de Wurzbourg, en Bavière. 224
L'Angleterre littéraire, ou Dictionnaire des Savans vivant à présent en Angleterre, en Irlande, etc.; par *Jérémie-David Reuss* (en Allemand). 220

BIOGRAPHIE.

Plutarque, ou abrégé des vies des Hommes Illustres de cet écrivain. 285
Notice biographique sur le P. de *La Tour*, Jésuite. 509

NÉCROLOGIE.

Mort de M. Méchain, Astronome. 259
Mort de Nic.-Jos. Cugnot, Ingénieur à Paris. 267
Mort de J.-Ph.-Raym. Draparnau, Naturaliste à Montpellier. 265
Mort de M. Attiret, Sculpteur à Dijon. 122

Mort de Calderari, Architecte à Vicence. 256
Mort de M. Roore, Professeur de Chirurgie à Brunswick. 95
Mort de M. Omptéda, membre honoraire de l'Académie de Goettingue. 95
Mort de M. de Fredenheim, Inspecteur du Musée royal de Stockholm. 96
Mort de M. Dan.-Pier. Layard, de la Société de Londres. 96

BIBLIOGRAPHIE.

Manuscrit grec de Nicéphore découvert en Thessalie. 108
Catalogue des ouvrages imprimés dans les Etats-Unis. 230

LÉGISLATION.

Analyse des observations des Tribunaux d'Appel et du Tribunal de Cassation, sur le projet du Code Civil, rapprochées du texte. 408

JURISPRUDENCE.

Plan d'un Dictionnaire universel et raisonné du droit ancien et nouveau, etc. 134

POLITIQUE.

Etat actuel de la grande Bretagne ; par Arthur *O'connor*. 415

RELIGION.

Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion Chrétienne ; par M. de *Châteaubriant*. 434
Histoire abrégée de l'ancien et du nouveau Testament, ornée de courtes réflexions, etc. ; par madame de *Barentin-Montchal*. 419
Lectures chrétiennes, en forme d'instructions familières sur les Epîtres et les Evangiles. 420

LITTÉRATURE GRECQUE.

De Papyris seu voluminibus græcis Herculanensibus commentatio Christoph.-Théoph. de *Murr*. 137

LANGUE LATINE.

Manuel latin, ou Choix de compositions françaises, et Recueil de Fables et Histoires latines, etc.; par J. E. J. F. *Boinvilliers.* 135

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Bibliothecæ Arabicæ pars III, IV et V, Autore Chr.-Fr. *Schnurrer.* 177

Oupnek'hat, c'est-à-dire, Doctrine qu'il ne faut pas révéler. 7

Supplément pour la Littérature arabe; par Christ.-Théoph. de *Murr.* 277

GRAMMAIRE.

Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française, etc.; par M. *Schwab.* 45

POÉSIE.

Poésies de J. C. *Grancher*, Professeur de Lang. anc. 364

Contes en vers; par Henry *Boileau.* 372

Almanach des Muses des départemens méridionaux. 458

BEAUX-ARTS.

Moyen employé par M. Quatremère pour la Restauration des sculptures de la Fontaine de Grenelle. 115

PEINTURE.

De la Peinture, considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes, et de son influence sur les mœurs et le gouvernement des peuples; par G. M. *Raymond.* 72

Discours sur cette question : quelle est l'influence de la Peinture sur les Arts d'industrie commerciale? etc.; par P. T. *Dechazelle.* 561

ARCHITECTURE.

L'Art de bâtir; par M. *Rondelet.* 263

MUSIQUE.

Système de M. *Framery* sur la Gamme musicale. 246

ROMANS.

Le Taureau; par L. F. *Gauffret.* 144

Les Trois générations, ou Drusilla, Willelmina et Georgia, par Charlotte *Bournon-Malarme.* 143

La Fugitive de la Forêt, traduit de l'Anglais. 429

MÉLANGE.

OEvres choisies de l'abbé de Saint-Réal, etc.; par N. L. M. *Désessarts.* 144

OEuvres de Berquin, mises en ordre par L. F. Gauffret. 451

Tablettes philosophiques, religieuses et littéraires; par *Duronceray.* 287

Recueil de vers et de prose; par *Parsons* et *Galignani* (en Anglais). 478

MUSEUM NATURAL HISTORY

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

RELIGION.

Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion Chrétienne; par M. *de Chateaubriant.* 433

POÉSIE.

Almanach des Muses des départemens méridionaux. 458

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Parsons ad Galignani's British Library, in vers and prose; being the most extensive selection ever offered to the public, from every admired author in the english language. 478

TOPOGRAPHIE.

Curtis Beronis, l'Ermitage du Solitaire à Coubron, près Mont-Fermeil et Livry, département de Seine et Oise. 485

BIOGRAPHIE.

Lettre à M. Millin, Membre de l'Institut, etc. sur le père *de la Tour*, jésuite. 509

ANTIQUITÉS.

Mémoire sur la position des villes et des pays qu'habitoit Phinée, fils d'Agénor. 519

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles d'Allemagne. 552

LIVRES DIVERS.

Arts utiles.

Discours qui a obtenu la mention honorable sur cette question proposée par l'Institut national: Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale? Faire connoître les avantages que l'Etat retire de cette influence, et ceux qu'il peut encore s'en promettre; par *P. T. Dechazelle.* 561

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît le premier de chaque mois.

Il faut affranchir les Lettres et les Envois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.